
3 1761 07376806 1

NOUVELLES
ALLEMANDES

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET
RUE DE VAUGIRARD, 9

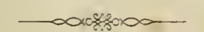
NOUVELLES
ALLEMANDES

PAR

ZSCHOKKE, CHAMISSO, HAUFF, ARNIM
AUERBACH, ETC.

TRADUITES

PAR X. MARMIER



PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
17, RUE DE LILLE

1847

NOUVELLES ALLEMANDES.

JOURNAL D'UN PAUVRE VICAIRE DU WILTSHIRE.

15 décembre 1764.

J'ai reçu de mon patron, M. le docteur Snart, dix livres sterling pour mon service d'un semestre. J'ai péniblement gagné cette somme, et elle m'a été donnée d'une façon bien désagréable.

Après avoir attendu une heure et demie dans la froide antichambre de M. le recteur, j'ai été enfin admis dans son cabinet. Il était assis près de la table dans un large fauteuil, et devant lui se trouvait l'argent déjà compté. Il a répondu à mes profondes salutations par un majestueux mouvement de tête, et son bonnet de soie noir, soulevé un instant, a bientôt repris sa place. M. le recteur a vraiment beaucoup de dignité. Je ne puis approcher de lui sans une crainte respectueuse,

et je crois que le roi lui-même ne me causerait pas plus d'émotion.

Il ne m'a pas engagé à m'asseoir, quoiqu'il dût penser que le matin j'avais déjà fait onze milles par un mauvais temps, et qu'une attente d'une heure et demie dans son antichambre n'avait pas dû être un grand soulagement pour mes jambes fatiguées. Il m'a indiqué du doigt l'argent qui m'était destiné.

J'avais longtemps réfléchi à la prière que je devais lui adresser pour obtenir une augmentation de traitement. J'avais tourné et retourné dans ma tête tous les termes de cette prière, et le moment étant venu de la formuler, le cœur me battait fortement. Quel malheur que je ne puisse vaincre ma timidité dans les choses les plus innocentes, et je pourrais même dire les plus justes ! J'étais aussi inquiet que si j'eusse été sur le point de commettre un crime. Deux fois j'essayai de prendre la parole, et les mots me manquaient. Une sueur froide ruisselait sur mon front.

« Que voulez-vous donc? s'écria-t-il.

— Je suis..... tout est si cher :.... à peine en état de vivre à présent avec mon modique traitement.

— Votre modique traitement, M. le vicaire? Quelle idée ! Je puis trouver chaque jour un autre vicaire pour quinze livres sterling par an.

— Quinze livres! Oui, s'il est sans famille, il ourra subsister.

— Mais votre famille, j'espère, ne s'est pas accrue. Vous n'avez toujours que deux filles?

— Oui, Votre Honneur. Seulement ces deux filles grandissent : ma Jenny, qui est l'aînée, a maintenant dix-huit ans, et Polly en aura bientôt douze.

— Tant mieux. Ne peuvent-elles l'une et l'autre travailler? »

Je voulais répondre: il ne m'en donna pas le temps; il se leva, s'avança vers la fenêtre et en jouant avec ses doigts sur la vitre, il me dit: « Impossible de m'occuper aujourd'hui de cette affaire. Voyez si vous pouvez remplir votre place pour quinze livres sterling par an, et faites-moi connaître votre décision. Si vous ne le pouvez, je vous souhaite pour la nouvelle année un meilleur poste de vicaire. » Il s'inclina poliment et souleva une seconde fois son bonnet. Je pris l'argent et me recommandai à sa bienveillance. J'étais atterré. Jamais il ne m'avait reçu si lestement ni si froidement. Il faut qu'on m'ait calomnié auprès de lui. Il ne m'avait pas même, selon sa coutume, invité à dîner, et je comptais là-dessus; car j'étais parti de Crekelade à jeun de grand matin. J'achetai dans le faubourg un pain chez le boulanger, et je me mis en route pour rentrer chez moi.

Ah! que je me sentais triste et abattu le long du chemin. Je pleurais comme un enfant, et mes pleurs tombaient sur le pain que je dévorais avec avidité.

Fi! Thomas, n'as-tu pas honte de ta faiblesse? Le bon Dieu n'existe-t-il plus, et que serait-ce si tu avais perdu ta place? Tu ne perds après tout que cinq livres par an. Il est vrai que c'est le quart de ton mince revenu; il est vrai que tu n'as à peine par jour que dix pences pour nourrir et entretenir trois personnes; mais qu'importe? Celui qui revêt le lis des champs, celui qui donne la pâture au jeune corbeau... Il faudra seulement retrancher quelque chose de notre ancien bien-être.

16 décembre.

Oui, je le crois, Jenny est un ange; son âme est

encore plus belle que son corps ; j'ai honte devant elle. Elle est plus pieuse et meilleure que moi.

Hier, je n'ai pas eu le courage d'annoncer à nos enfants notre nouveau malheur. Aujourd'hui, lorsque je me suis enfin décidé à l'avouer, Jenny a eu d'abord un air sérieux ; puis, tout à coup reprenant sa riante physionomie, elle m'a dit : « Es-tu donc inquiet, mon père?

— Ne dois-je pas l'être?

— Non.

— Cher enfant, nous n'échapperons jamais au besoin, aux dettes, aux sollicitudes. Je ne sais comment nous pourrons subsister. Il nous manque tant de choses, et comment faire avec quinze livres pour pourvoir aux premières nécessités de la vie? »

Jenny a mis un de ses bras autour de mon cou, et élevant l'autre vers le ciel : « Tu ne penses pas, m'a-t-elle dit, à celui qui est là? »

Polly s'est assise sur mes genoux d'un air caressant, et m'a dit : « Je veux te raconter un rêve que j'ai fait cette nuit. J'ai rêvé que c'était le nouvel an et que le roi arrivait à Crekelade. C'était un grand honneur pour toi. Il est descendu de cheval à notre porte, et il est entré dans notre demeure. Nous étions très-embarrassés à la cuisine pour lui préparer à dîner; mais il a fait lui-même apporter ses provisions dans des vases d'or et d'argent. Au dehors résonnaient les trompettes et les fanfares, et, à ce bruit harmonieux, on t'a présenté sur un coussin de soie une mitre d'évêque. C'était une mitre singulière, comme on en voit dans les images des anciens livres. Tu l'as prise cependant, et elle t'allait très-bien ; moi j'éclatais de rire. Alors Jenny m'a éveillée à mon grand regret. Ce songe a certainement quelque signification,

et il n'y a plus que quinze jours d'ici au premier de l'an. — Les songes, ai-je dit à Polly, ne sont qu'une vaine erreur. » Et elle m'a répondu : « Les songes viennent de Dieu; je n'en crois rien : cependant je note cet incident pour voir si ce n'est pas un présage consolant. Il serait bien possible qu'un cadeau de nouvel an nous remît dans l'aisance. »

Toute la journée j'ai fait des calculs; je n'aime pas à calculer, les chiffres me rendent la tête pesante et le cœur triste.

17 décembre.

Grâce à Dieu! toutes mes dettes sont payées. J'ai compté en cinq endroits différents sept livres sterling onze schellings; il ne me reste plus que deux livres et neuf schellings pour vivre pendant six mois. O Seigneur, viens à mon secours!

Il faut que je renonce encore à acheter, quoique j'en aie grand besoin, les culottes noires que j'ai vues chez le tailleur Cutbay. Quoiqu'elles aient déjà été portées, elles sont encore en bon état, et on me les eût vendues à bon marché. Mais Jenny a plus besoin d'une robe. La pauvre fille me fait peine lorsque je la vois, par ce froid rigoureux, couverte d'un léger camelot. Quant à Polly, elle peut se contenter des vêtements que sa sœur lui a si habilement arrangés avec une vieille robe.

Il faut aussi que je renonce au journal auquel j'étais abonné par moitié avec le tisserand Westburn. J'en ai du regret : ce n'est que par le journal qu'on apprend à Crekelade ce qui se passe dans le monde. Aux dernières courses de chevaux de Newmarket, le duc de Cumberland a gagné au duc de Grafton un pari de

cinq mille livres sterling. C'est une chose remarquable que les paroles de l'Écriture se vérifient toujours ainsi : il sera donné à celui qui a, et l'on pourrait ajouter : il sera pris à celui qui a peu. Me voilà condamné à perdre encore cinq livres de mon pauvre traitement.

Fi ! Thomas. Tu murmures de nouveau, et pourquoi ? pour un journal que tu ne pourras plus lire. Fi donc ! Tu peux bien apprendre par la voie publique si le général Paoli conservera la liberté de la Corse. Les Français ont envoyé des troupes auxiliaires aux Génois ; mais Paoli a vingt mille hommes, tous vieux soldats.

18 décembre.

Ah ! que nous sommes encore heureux dans notre misère ! Pour une bagatelle, Jenny a acheté de la fripière Bard une bonne vieille robe qu'elle défait avec Polly pour s'en faire une neuve. Jenny s'entend aux affaires beaucoup mieux que moi ; mais qui pourrait résister à sa douce voix ? Maintenant la joie est dans la maison. Le premier jour de l'an Jenny se montrera dans l'éclat de sa nouvelle parure ; Polly fait toutes sortes de commentaires et de prophéties plaisantes. Le dey d'Alger n'a pas été si content de recevoir les riches offrandes des Vénitiens : les deux anneaux en diamants, les deux montres garnies de brillants, les pistolets montés en or, les précieux tapis, les housses de chevaux et les vingt mille sequins qui accompagnaient ce présent.

Jenny pense qu'il faut frapper notre table d'un impôt pour payer la dépense de sa robe. D'ici au nouvel an on n'achètera point de viande. Rien de plus juste.

Le tisserand Westburn est un aimable homme. Je lui ai dit hier que je serais obligé de renoncer à son journal parce que je n'avais plus le même traitement et que je n'étais pas même sûr de conserver ma place. Il m'a serré la main et m'a répondu : « Je prendrai le journal à moi seul et vous le lirez avec moi. » Il ne faut jamais se désespérer. Il y a dans le monde plus de braves gens qu'on ne pense et parmi les pauvres plus que parmi les riches.

Le soir du même jour.

Le boulanger est un être bien dur. Je lui ai payé tout ce que je lui devais, et comme la bonne Polly remarquait qu'il lui donnait un pain trop petit et mal cuit, il a fait une scène qui a ameuté les gens dans la rue. Ensuite il a déclaré qu'il ne nous livrerait plus rien à crédit et que nous pouvions nous pourvoir ailleurs. Polly me faisait pitié. Nous avons eu assez de peine à la consoler.

Je ne sais comment les gens de Crekelade apprennent toutes les nouvelles. Tout le monde parle déjà dans le village d'un nouveau vicaire que le docteur Snart doit envoyer ici pour me remplacer. Ce serait ma mort.

Le boucher doit être instruit de la chose. Il a envoyé sa femme chez moi se plaindre de la rigueur du temps et me dire que désormais il ne pourrait me livrer sa marchandise que pour argent comptant. Cette femme a été très-polie. Elle ne cessait de répéter combien on devait avoir d'affection et de respect pour nous. Elle nous a conseillé de faire nos petits achats à Colswood, chez un homme qui a de la fortune et qui peut attendre. Je n'ai pas voulu dire

à cette bonne femme que ce boucher nous traitait, il y a un an, en usurier, qu'il nous faisait payer la livre de viande un penny plus cher que les autres, et que lorsque je lui en fis le reproche, il finit par me déclarer que quand il était obligé d'attendre son argent pendant un an, il fallait au moins que cet argent lui rapportât un intérêt.

Maintenant je n'ai plus que quarante-un schellings et trois pences. Comment faire pour vivre pendant plusieurs mois si personne ne veut plus m'accorder de crédit? et si le docteur Snart envoie ici un autre vicaire, me voilà dans la rue.

Eh bien ! Dieu est aussi dans la rue.

19 décembre.

Je me suis réveillé ce matin de bonne heure et j'ai pensé au parti que je devais prendre dans ma pénible situation. J'ai bien songé à maître Sitting, mon riche cousin de Cambridge. Mais les pauvres gens n'ont point de cousin. Si je recevais, selon le rêve de Polly, la calotte d'évêque, la moitié de l'Angleterre serait dans ma parenté.

J'ai écrit et mis à la poste cette lettre pour M. le docteur Snart :

« Je vous adresse cette lettre avec angoisse. Chacun dit que Votre Honneur doit envoyer ici un autre vicaire. Je ne sais si ce bruit est fondé ou s'il est la suite de ce que j'ai raconté à quelques personnes sur ma dernière entrevue avec vous.

« J'ai rempli avec zèle et fidélité la charge que vous m'aviez confiée. J'ai enseigné purement la parole de Dieu. Nulle plainte ne s'est élevée contre moi, et ma conscience ne m'accuse pas. Je vous ai prié humble-

ment de vouloir bien augmenter mes modiques appointements. Votre Honneur a parlé, au contraire, de diminuer un traitement qui me suffit à peine pour subvenir à mes premiers besoins et à ceux de ma famille. Je soumets cette décision à votre cœur généreux.

« J'ai été vicaire de cette paroisse pendant seize ans, sous votre vénérable prédécesseur, pendant six mois sous vous. J'ai cinquante ans. Mes cheveux commencent à blanchir. Sans amis, sans protecteurs, je n'ai aucun moyen de me procurer une autre place, et je n'ai point les connaissances nécessaires pour gagner ma vie d'une autre façon. Mon repos et celui de mes enfants est entre vos mains. Si vous nous abandonnez, nous n'avons plus d'autre ressource que de mendier.

« Mes filles, déjà grandes, m'obligent à des dépenses considérables, malgré leur sévère économie. L'aînée remplit dans ma demeure les fonctions de maîtresse de maison. Nous n'avons point de servante. C'est ma fille qui fait l'office de cuisinière, de blanchisseuse, de tailleuse, de cordonnière, et moi je fais à chaque instant tout ce que pourraient faire un charpentier, un maçon, un jardinier, un fendeur de bois.

« Jusqu'à présent la clémence de Dieu nous a soutenus. Aucun de nous n'a été malade ; si ce malheur fût arrivé nous n'aurions pu payer des médicaments. Mes filles ont envain cherché quelque travail dans les maisons de Crekelade ; les gens de ce village sont pauvres et chacun fait soi-même sa besogne.

« C'était une dure chose pour moi de subvenir pendant toute l'année à nos besoins avec vingt livres sterling. Comment le pourrai-je avec quinze? Mais j'ai confiance dans votre humanité, et je prie Votre Hon-

neur de vouloir bien au moins mettre fin à mon anxiété. »

Après avoir écrit cette lettre, je me jetai à genoux pendant que Polly la portait à la poste, et je priai le ciel de me faire obtenir une réponse favorable. Alors j'éprouvai un calme merveilleux. Ah! une parole que l'on adresse à Dieu est une parole qui vient de Dieu. Je sortis gaiement de ma chambre et j'y étais entré bien triste. Jenny travaillait près de la fenêtre. Elle était là assise avec une tranquillité, une béatitude célestes. Un rayon de soleil brillait sur son visage, et moi, il me semblait que j'étais transporté dans une région meilleure. Je me plaçai devant mon pupitre, et j'écrivis un sermon sur les joies de la pauvreté.

Je prèche dans l'église autant pour moi que pour les autres. Si personne ne sort du temple en se sentant meilleur, il me paraît que moi, du moins, j'ai acquis cette amélioration que je désire. Si je n'ai pu répandre aucune consolation dans l'âme de mes auditeurs, il me semble que moi-même j'ai goûté cette consolation. Il en est du prêtre comme du médecin. On connaît la force des remèdes que l'on emploie; mais on ne sait pas toujours quelle action ils exercent sur tous les malades.

Le même jour.

Ce matin, j'ai reçu un billet qu'un étranger m'a envoyé de l'auberge où il a passé la nuit, et qui m'appelle pour une affaire pressante.

J'ai été le voir. C'est un beau jeune homme de vingt-six ans environ, qui a la physionomie noble et l'air distingué. Il portait une vieille redingote usée, des bottes sales et un chapeau qui a dû coûter plus cher

que le mien, mais qui est beaucoup moins présentable. A travers cette triste toilette, ce jeune homme paraît être un enfant de bonne maison. Il a une chemise de toile fine; mais peut-être lui a-t-elle été donnée par quelque main bienfaisante.

Il m'a conduit à l'écart, m'a demandé mille excuses pour m'avoir dérangé, et m'a avoué humblement qu'il se trouvait dans le plus grand embarras, et que, ne connaissant personne à Crekelade, il avait cru pouvoir s'adresser au pasteur de l'endroit. Il est, dit-il, comédien de profession, sans emploi à présent, et il voudrait aller à Manchester. Mais il est tellement dénué de ressources qu'il ne peut même payer son hôte, et il me demande en grâces douze schellings, me promettant de me les rembourser exactement dès qu'il aura pris place sur quelque théâtre. Son nom est John Fleetmann.

Il n'était pas nécessaire qu'il m'expliquât si longuement son anxiété. Il y avait sur son visage plus de tristesse encore que dans ses paroles. Il paraît qu'il a trouvé la même expression dans mes traits; car, en levant les yeux sur moi, il m'a dit d'un air effrayé : « Voulez-vous donc me laisser sans secours? »

Je lui ai avoué alors toute ma misère. Je lui ait dit qu'il me demandait le quart de ce que je possède, et que je ne savais si je pourrais même conserver plus longtemps mon emploi.

Alors il a repris avec froideur : «Vous répondez à un malheureux par la peinture de votre malheur. Je ne vous demande plus rien. N'y a-t-il donc personne à Crekelade qui, sans être riche, ait quelque pitié? »

Je l'ai regardé avec embarras, et je me sentais honteux de lui avoir exposé ma situation comme une excuse de mon refus. En même temps je cherchais dans

ma mémoire si je ne pourrais pas trouver quelque habitant de Crekelade qui vînt à son secours, et je ne trouvais personne. Peut-être ai-je été injuste envers les gens de ma paroisse.

Je me suis approché, et lui ai dit en mettant ma main sur son épaule : « M. Fleetmann, votre situation m'afflige. Je vous ai exposé la mienne; mais je vous aiderai si je puis; patientez un peu. Dans une heure vous aurez ma réponse. »

Je suis rentré à la maison, et chemin faisant je me disais : C'est singulier que cet étranger se soit adressé à moi, que le comédien ait songé au prêtre. Il faut qu'il y ait dans ma nature quelque chose qui attire par une force magnétique les malheureux. Si quelqu'un est dans le besoin, c'est moi qu'il vient chercher, moi qui ai si peu à donner. Si je suis invité à dîner chez des étrangers, et s'il y a là un chien, il viendra indubitablement appuyer son museau froid sur mes genoux et solliciter un morceau.

J'ai raconté à mes enfants ma conversation avec l'étranger; je voulais avoir l'avis de Jenny. Elle m'a dit d'un ton compatissant : « Je sais, mon père, quelle est ta pensée, et je ne veux te donner aucun conseil.

— Et quelle est donc ma pensée?

— Tu t'es dit : Je voudrais faire pour ce pauvre comédien ce que je désire que Dieu et le docteur Snart fassent pour moi. »

Ce n'était point là, je l'avoue, ma réflexion ; mais je voudrais qu'elle me fût venue.

J'ai pris les douze schellings et je les ai donnés à Jenny pour qu'elle les portât au voyageur. Je n'aime point à entendre les remercîments du pauvre; cela m'humilie et l'ingratitude m'élève. D'ailleurs, je voulais reprendre la composition de mon sermon.

Le même jour au soir.

Le comédien est certainement un brave homme. Lorsque Jenny est revenue de l'auberge, elle a eu un long récit à me faire sur lui et sur la maîtresse de maison. Cette femme avait commencé par lui déclarer que son hôte n'avait pas le moindre sou, et Jenny avouait qu'elle lui apportait quelque argent. Là-dessus, une longue dissertation de cette même femme sur la folie de donner quand on n'a rien, et de secourir des vagabonds quand on n'a pas de quoi entretenir ses propres enfants.

Je travaillais à mon sermon, lorsque M. Fleetmann est entré. Il ne voulait pas, disait-il, quitter Crekelade sans rendre grâce à son bienfaiteur. Jenny était en ce moment occupée à mettre la table. Nous avions des radis et une omelette. J'ai invité l'étranger à souper avec nous. Il a accepté. Je pense que c'était une bonne chose pour lui. Depuis le matin, il n'avait peut-être rien mangé. Polly est allée chercher de la bière. Il y a longtemps que nous n'avions fait un repas si splendide.

M. Fleetmann a semblé se plaire avec nous. La tristesse peinte sur son visage avait disparu ; mais il lui restait toujours cet air contraint et pénible des gens malheureux. Il m'a cru plus riche que je ne suis en voyant la propreté, l'ordre de notre maison, la clarté des fenêtres, la blancheur des rideaux et le vernis brillant du parquet et des meubles. Dans la demeure du pauvre, on n'est que trop souvent choqué par l'aspect de la saleté. Mais moi, j'ai toujours recommandé à ma femme et à mes filles la propreté comme une des meilleures mesures d'économie, et Jenny s'y entend à merveille. Elle surpasse même en cela sa mère.

et dirige on ne peut mieux sa jeune sœur. Pas une tache n'échappe à son regard vigilant.

Notre hôte a bientôt été à son aise avec nous ; mais il a moins parlé de sa position que de la nôtre. Il faut que le pauvre homme ait un lourd chagrin sur le cœur, je ne veux pas dire sur la conscience. J'ai remarqué que souvent il rompait brusquement l'entretien et prenait un visage sombre ; puis il s'efforçait de paraître gai. Que Dieu lui soit en aide !

Lorsqu'il nous a quittés, je l'ai reconduit en lui donnant plusieurs sages conseils. Les comédiens sont des hommes légers. Il m'a promis solennellement de m'envoyer au plus tôt l'argent que je lui prêtais, et il m'a demandé à plusieurs reprises combien de temps je pouvais vivre encore avec ce qui me restait.

En prenant congé de moi : « Il est impossible, m'a-t-il dit, que vous soyez malheureux en ce monde. Vous avez le ciel dans votre cœur et deux anges de Dieu à vos côtés. » Il voulait parler de Jenny et de Polly.

20 décembre.

La journée a été paisible, mais peu agréable ; car l'épicier Loster m'a envoyé son compte de l'année. Le compte était plus considérable que nous ne le pensions, quoiqu'il n'ait réellement inscrit que ce que nous avons pris chez lui ; mais il a augmenté tous les prix.

Ce qu'il y a de pire, c'est que je lui redois encore depuis l'année dernière, et il demande à être payé, parce qu'il a, dit-il, grand besoin d'argent.

J'ai été le trouver. C'est un homme poli et accommodant. J'espérais le satisfaire avec un à-compte, m'en-

gageant à m'acquitter complétement à Pâques. Mais rien n'a pu l'émouvoir, et il m'a déclaré que la nécessité l'obligerait à recourir aux moyens extrêmes, qu'il était obligé d'acquitter dans trois jours un billet et qu'il ne pouvait attendre. Pour un marchand, le crédit avant tout.

Toutes mes prières étant inutiles, je lui ai donné tout ce que je lui devais. A présent, il ne me reste plus que onze schellings. Dieu veuille que le comédien me renvoie bientôt ce que je lui ai prêté. Autrement, je ne sais comment me tirer d'affaire.

Eh bien! si tu ne le sais, homme de peu de foi, Dieu le sait. Pourquoi ton cœur se trouble-t-il? quel mal as-tu fait? Pauvreté n'est pas vice!

24 décembre.

On peut cependant être bien joyeux de peu de chose. Nous avons eu un plaisir extrême à voir la nouvelle robe de Jenny. La chère enfant, avec cette robe, ressemble à une jolie fiancée. Mais elle ne veut la porter, pour la première fois à l'église, que le jour du nouvel an.

Chaque soir, elle me montre avec quelle légère dépense elle a entretenu le ménage. Il faut pourtant que nous nous couchions à sept heures, afin d'épargner l'huile et le charbon. Mais qu'importe? Mes bonnes filles n'en sont que plus actives pendant le jour et causent jusqu'à minuit dans leur lit. Nous avons une bonne provision de navets et de légumes. Jenny espère pouvoir suffire à nos besoins pendant six ou huit semaines sans faire de dettes. Ce serait là un coup de maître, et nous pensons que M. Fleetmann tiendra sa parole. Si quelquefois j'ai l'air d'en douter, Jenny

paraît fort mécontente. Elle ne permet pas qu'on parle mal des comédiens.

Nous nous entretenons souvent de lui : mes deux filles surtout font beaucoup de remarques à son sujet. Sa visite a rompu l'uniformité de notre vie. Longtemps encore son nom reviendra dans nos conversations. Il est curieux de voir la colère de Jenny quand Polly lui dit d'un ton malicieux : « Ce n'est pourtant qu'un comédien. » Alors Jenny raconte toutes sortes d'histoires des acteurs célèbres qui sont devenus riches et qui ont été admis à la table des princes. Et elle paraît toute prête à croire que Fleetmann est l'un des meilleurs acteurs qui aient jamais existé. Selon elle, il a de grandes qualités, de bonnes manières et un langage choisi.

« Oui, oui, reprend la maligne Polly, un langage choisi. Il t'a nommée un ange de Dieu.

— Et toi aussi, s'écria Jenny avec vivacité.

— Sans doute ; mais je passais par-dessus le marché, et il ne pensait qu'à toi. »

Ces entretiens et ces agaceries enfantines éveillent cependant ma sollicitude. Polly grandit, Jenny a dix-huit ans. Comment pourrais-je les établir l'une et l'autre. Jenny est une belle jeune fille, sage, bien élevée ; mais tout Crekelade connaît notre pauvreté. De là vient que nous sommes peu considérés et qu'elle trouvera difficilement à se marier. Un ange sans argent ne vaut pas de nos jours la moitié d'un diable avec un sac plein de guinées. Le seul avantage que Jenny retire de son aimable physionomie, c'est que chacun la voit avec plaisir. Quand elle a porté à l'épicier Loster l'argent que nous lui devons, il lui a fait cadeau d'une livre de raisins et d'amandes, et lui a dit qu'il regrettait bien d'avoir été si exigeant avec

moi, mais qu'il nous ferait crédit jusqu'à Pâques. Jamais il ne m'avait fait une pareille promesse.

Si je venais à mourir, qui prendrait soin de mes pauvres enfants abandonnés. Qui? Ah! leur père céleste. Elles sont en état d'entrer partout au service. Je ne veux plus m'inquiéter de l'avenir.

26 décembre.

Je viens de passer deux jours pénibles. Jamais la fête de Noël n'avait été si triste pour moi. Pendant ces deux jours, j'ai dit mes deux sermons cinq fois dans différentes églises. Le chemin des villages était affreux, le vent et le froid insupportables. La vieillesse se fait peu à peu sentir. Je ne suis plus si frais ni si dispos qu'autrefois. Il est vrai que des choux et des navets cuits au maigre et un verre d'eau sont une nourriture peu fortifiante.

J'ai dîné ces deux derniers jours chez le fermier Hurst. Les gens de la campagne sont plus hospitaliers que ceux de cette bourgade, où depuis plus de six mois personne n'a songé à m'inviter. Ah! que n'avais-je mes filles à table avec moi! Quelle abondance! Si seulement elles avaient pu avoir pour leur fête de Noël les débris de ce repas de fermiers que l'on a donnés au chien. Elles ont pourtant reçu quelques gâteaux qui les réjouissent pendant que j'écris. C'est un bonheur que j'aie eu, lorsque le fermier et sa femme me pressaient de manger, le courage de leur dire : « Si vous me le permettez, j'enverrai ce morceau de gâteau à mes filles. » Les braves gens m'en ont rempli une sacoche, et, comme il pleuvait à flots, ils m'ont fait reconduire dans leur voiture à Crekelade.

Peu importe ce qu'on boit et ce qu'on mange,

pourvu qu'on ait de quoi apaiser sa faim et sa soif. Cependant un bon dîner est une agréable chose. On se sent alors plus gai, et l'on a des idées plus nettes. La flamme de l'esprit a besoin d'être excitée.

Je suis très-fatigué. J'ai eu avec le fermier Hurst des entretiens remarquables. Il faut que demain je les écrive.

27 décembre.

Joie complète ; mais il faut savoir user de son bonheur avec modération, et je veux exercer mes filles à cette sage coutume. Voilà pourquoi je laisse sans le décacheter jusqu'à midi le paquet d'argent que m'a envoyé le digne M. Fleetmann. Nos filles sont bien des filles d'Ève. Elles languissent dans l'attente de ce que M. Fleetmann écrit. Tantôt elles lisent l'adresse ; tantôt elles prennent le paquet, et il passe en un instant des mains de l'aînée aux mains de la cadette.

Mais me voilà tout troublé ! Je n'ai prêté à M. Fleetmann que douze schellings et il me renvoie cinq livres sterlings. Dieu soit loué ! il aura sans doute trouvé quelque bonne place.

Quel singulier concours de circonstances ! J'étais allé ce matin chez l'alderman Fieldson. On m'avait dit que le roulier Brook avait voulu se suicider à cause de ses dettes. C'est un parent éloigné de ma femme, et il y a onze à douze ans que je l'avais cautionné pour une somme de cent livres sterling, et je n'ai point encore été libéré de cette caution. Cet homme a eu dans les dernières années beaucoup de malheurs, et il s'était adonné à la boisson.

L'alderman m'a fort tranquillisé. Il m'a dit qu'il y avait eu, il est vrai, à cet égard des rumeurs alar-

mantes, mais que Brook ne s'était point suicidé. C'est en sortant de là que j'ai rencontré Polly qui courait à ma rencontre pour m'annoncer qu'on avait reçu une lettre de M. Fleetmann renfermant cinq livres sterling.

Le même jour au soir.

La joie s'est changée en tristesse. La lettre que nous attribuions à M. Fleetmann est de M. le docteur Snart. Il me dit que je ne garderai ma place que jusqu'à Pâques, et qu'alors nos comptes seront réglés pour toujours. Il m'annonce que je puis dès ce moment m'occuper de chercher un autre emploi; qu'il m'envoie l'argent nécessaire pour subvenir à mes frais de voyage, et qu'il a chargé le nouveau vicaire de me remplacer dès à présent, si je le permets, dans mes fonctions.

Ainsi les commérages des gens du lieu n'étaient pas sans fondement; et il se pourrait bien, comme on le dit, que le nouveau vicaire n'eût reçu si vite sa nomination, que parce qu'il consent à épouser une proche parente du docteur Snart, enceinte on ne sait de qui. Me voilà donc privé de mon emploi et de mon pain quotidien par la légèreté d'une jeune fille! Me voilà jeté sur le pavé, parce qu'il s'est trouvé un homme qui a pu acheter ma place en foulant aux pieds un principe d'honneur!

Et Jenny et Polly sont devenues pâles comme la mort en apprenant cette fatale nouvelle. Polly s'est jetée en sanglotant sur une chaise, et Jenny est sortie. Mes mains tremblaient en tenant la lettre du recteur, mais je suis rentré dans ma chambre, je me suis mis à genoux, j'ai prié, et me relevant plus calme après cette prière, j'ai pris une Bible, et les

premiers mots qui sont tombés sous mes yeux étaient ceux-ci : « Ne crains rien, car je t'ai délivré, je t'ai appelé par ton nom ; tu es mien. » (Isaïe, ch. XLIII, v. 1.) Alors toute crainte a disparu. J'ai levé les yeux au ciel et je me suis écrié : « Oui, Seigneur, je suis à toi. »

Comme je n'entendais plus Polly sangloter, je suis rentré dans la chambre. Elle était là à genoux, les mains jointes. Je n'ai rien dit ; j'ai fermé la porte doucement et je suis revenu dans mon cabinet pour ne point troubler cette pieuse âme.

Un instant après, Jenny rentrait. J'ai été rejoindre mes deux filles. Elles étaient assises près de la fenêtre et l'on voyait aux yeux rouges de Jenny qu'elle avait donné dans la solitude un libre cours à la douleur. Toutes deux me regardaient avec inquiétude. Je pense qu'elles craignaient de remarquer sur mon visage une expression de désespoir. En voyant le calme de ma figure, elles furent rassurées. J'ai pris la lettre, l'argent et je les ai déposés dans mon pupitre en fredonnant une chanson. Tout le jour on n'a point dit un mot de cet événement. Je ne voulais pas non plus le rappeler. De leur part il y avait dans cette réserve un tendre sentiment ; de la mienne, la crainte de paraître faible devant mes enfants.

28 décembre.

Il est bon de laisser passer la première violence de la tempête, sans s'occuper de ses ravages. Nous avons eu une nuit tranquille. Maintenant nous parlons de la lettre du docteur Snart et de la perte de mon emploi comme d'une ancienne histoire. Nous faisons déjà toutes sortes de plans pour l'avenir. Ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'il faut nécessairement que nous

nous séparions pendant quelque temps. Pour le moment, il n'y a rien de mieux à faire que de chercher à placer Jenny et Polly dans quelques maisons honorables, tandis que je me mettrai en route pour trouver un emploi qui me fasse subsister, moi et mes enfants.

Polly a déjà repris sa naïve gaieté. Elle nous parle de nouveau du rêve qu'elle a fait et nous amuse avec sa calotte d'évêque. A l'entendre, on croirait qu'elle a pleine confiance en ses songes. J'ai quelquefois pensé à celui dont elle nous a entretenus, mais comment y penser sérieusement?

Dès que le nouveau vicaire sera arrivé à Crekelade, je lui abandonne les registres de la paroisse, et je commence mes démarches pour me procurer une autre place. Je vais écrire en attendant à quelques anciennes connaissances que j'ai à Salisbury et à Westminster, pour savoir si l'on ne pourrait point trouver à employer mes filles comme cuisinières, couturières ou femmes de chambre dans d'honnêtes maisons. Jenny pourrait très-bien aussi élever de petits enfants.

Je ne les laisserai ni l'une ni l'autre à Crekelade. Le lieu est pauvre, les habitants sont très-peu charitables et ont tous les défauts des petites villes. On ne parle déjà plus que du nouveau vicaire. Quelques-uns s'affligent de mon départ. Je ne sais si c'est sincèrement.

29 décembre.

J'ai écrit aujourd'hui à monseigneur l'évêque de Salisbury, et je lui ai vivement représenté ma douloureuse situation, l'abandon de mes enfants et mes longues et fidèles années de service dans la vigne du Seigneur. Je crois que c'est un homme pieux et hu-

main. Puisse Dieu me le rendre favorable. Dans les trois ou quatre églises du Wiltshire, il doit bien y avoir quelque petit coin pour moi. Je ne demande pas beaucoup.

30 décembre.

Il faut que la mitre d'évêque que Polly a vue en rêve arrive bientôt ou que j'aille en prison. Oui, je le vois, la prison est inévitable. Je me sens dépourvu de forces, et j'essaye en vain de reprendre mon ancienne énergie. Je n'ai pas même le courage de prier, tant ma détresse est grande.

Oui, la prison est inévitable. Je veux me le redire assez souvent pour m'habituer à cette idée. Que le Dieu de miséricorde ait pitié de mes enfants. Je ne puis leur dire ce que je sais.

Peut-être une mort prématurée m'arrachera-t-elle à cette honte? Je suis anéanti, et le frisson de la fièvre parcourt mes membres. Je tremble si fort que je ne puis écrire.

Quelques heures plus tard.

Me voilà un peu remis. Je voulais me jeter dans les bras de Dieu et prier. Mais j'étais si mal! Je me suis couché sur mon lit et je crois que j'ai dormi. Peut-être aussi ai-je été privé de connaissance. Trois heures sont passées. Mes filles ont mis plusieurs couvertures sur mes pieds. Mon corps est abattu, mais mon cœur est rafraîchi. Tout ce que j'ai appris, tout ce qui est arrivé m'apparaît cependant comme un songe.

Le voiturier Brook s'est donc pendu. Monsieur l'alderman m'a fait appeler pour m'apprendre cette nouvelle et m'a montré un procès-verbal judiciaire

avec la note de ma caution. Il a ajouté que Brook laissait des dettes considérables et qu'il fallait m'occuper de satisfaire le marchand Withiel, envers lequel j'avais répondu pour cent livres sterling. Monsieur l'alderman avait bien raison de me plaindre d'un tel malheur. Dieu du ciel ! cent livres sterling ! Comment me les procurer ! Quand on prendrait tout ce qui nous reste de mobilier, à peine parviendrait-on à produire cette somme. Brook passait pour un homme riche et rangé. Je ne pensais guère qu'il dût finir ainsi. Le petit bien de ma femme a été anéanti pendant sa longue maladie. J'ai même dû vendre au-dessous de leur valeur quelques champs dont j'avais hérité. A présent, je suis réduit à la mendicité. Ah ! si seulement je pouvais être un mendiant libre. Mais il faut que j'aille en prison, à moins que M. Withiel ne soit très-généreux. Impossible de le payer !

Le même jour au soir.

J'ai honte de ma faiblesse. Tomber dans cette prostration, dans ce doute. Fi ! et je crois à la Providence, et je suis un prêtre de Dieu ! Fi donc !

J'ai fait tout ce que je pouvais, tout ce que je devais faire. J'ai porté à la poste ma lettre pour M. Withiel. Je lui ai exposé l'impossibilité où je suis de satisfaire à l'engagement que j'avais pris et je lui ai dit qu'il était libre de m'envoyer en prison. Si cet homme a quelques sentiments d'humanité, il aura pitié de moi ; sinon, j'irai où il voudra.

En revenant de la poste, j'ai mis le courage de mes enfants à l'épreuve. Je voulais les préparer au plus terrible malheur. Ah ! les jeunes filles ont été plus

fortes que l'homme, plus grandes et plus chrétiennes que le prêtre.

Je leur ai raconté la mort fatale de Brook, la caution que j'avais signée et tout ce qui pourrait en résulter. Elles m'ont écouté avec une triste attention.

« En prison, a murmuré Jenny en pleurant et en me serrant dans ses bras. Ah! mon bon père! toi qui n'as rien à te reprocher, faut-il que tu aies tant à souffrir! Mais j'irai trouver Withiel, je me jetterai à ses pieds, et je ne me relèverai que lorsque j'aurai obtenu ta liberté.

— Non, s'est écriée Polly. A quoi sert? Les marchands sont des marchands. Ils ne retrancheront pas pour tes larmes une pièce de la somme qu'ils ont à réclamer. Mais moi j'irai chez cet homme et je m'engagerai à le servir toute ma vie, à ne vivre que de pain et d'eau, jusqu'à ce que j'aie par mon travail acquitté la dette de notre père. »

En faisant ainsi leur plan, toutes deux sont devenues plus calmes. Cependant elles ont reconnu bientôt la vanité de leurs espérances, et Jenny a dit : « A quoi bon ces projets inutiles? Attendons la réponse de M. Withiel. S'il veut être cruel, eh bien! qu'il le soit. Dieu est aussi dans la prison. Et si tu es condamné, mon père, à y aller, peut-être tu t'y trouveras mieux qu'ici dans notre misère. Nulle faute ne pèse sur toi et tu n'as nulle honte à redouter. Ma sœur et moi nous nous engagerons comme servantes, et avec notre salaire, nous pourvoirons à tes besoins. Je ne rougirais même pas de mendier. Mendier pour un père est une noble et sainte chose. Nous irons te voir et nous aurons grand soin de toi. N'ayons donc plus aucune crainte.

— Tu as raison, reprit Polly. Celui qui craint ne croit pas en Dieu. Moi, je veux être gaie, aussi gaie que je puis l'être, loin de toi et de mon père.»

Ces paroles ont relevé mon courage. Fleetmann, en partant, avait bien raison de dire que j'avais près de moi deux anges de Dieu.

Le jour de la Saint-Sylvestre.

L'année est finie. A l'exception de quelques orages, elle a été pour moi une belle et joyeuse année. J'en remercie le ciel. Souvent, il est vrai, nous nous sommes vus bien pauvres, mais nous avons toujours eu de quoi apaiser notre faim. Souvent notre cœur a été agité par d'amères sollicitudes, mais de ces sollicitudes naissaient ensuite quelques joies. Maintenant j'ai à peine ce qui est nécessaire pour vivre pendant six mois. Mais combien de gens n'en ont pas tant et ne savent comment ils vivront le lendemain? J'ai perdu ma place. Me voilà dans mes vieux jours sans emploi et sans pain. Il est possible que je passe l'année prochaine en prison, loin de mes chères filles; mais Jenny l'a dit, Dieu est aussi dans la prison. Pour une conscience pure, l'enfer même ne serait pas un enfer, et pour une âme mauvaise, il n'y aurait point de joies dans le ciel. Je suis très-heureux. Celui qui sait supporter les privations est riche. Une bonne conscience vaut mieux que les honneurs de ce monde. Celui qui peut voir avec indifférence ce qu'on a coutume d'appeler dans le monde honte et honneur, possède la vraie dignité, et celui qui peut mépriser le monde possède le ciel.

Depuis que j'ai passé par l'école du malheur, je comprends mieux l'Évangile. Les savants d'Oxford

commentent la lettre et non l'esprit du texte qu'ils examinent. La nature est la meilleure exposition de la parole de Dieu.

Je termine l'année avec ces réflexions. Je m'applaudis d'avoir écrit ce journal. Chaque homme devrait en faire un pareil. On retire plus de fruits de cette observation de soi-même que de la lecture des livres les plus savants. En notant ainsi chaque jour ses pensées et ses impressions, on peut à la fin de l'année se voir sous toutes ses faces. A toutes les heures de la journée, l'homme n'est pas le même. Celui qui dit qu'il se connaît, n'a peut-être raison qu'au moment même où il le dit; car alors il se sent. Bien peu de gens savent ce qu'ils étaient hier et encore moins ce qu'ils seront demain.

Un journal nous donne aussi une plus grande confiance en Dieu et en la Providence. L'histoire entière du monde n'est pas aussi instructive sous ce rapport que l'histoire des sensations, des jugements, des idées qui nous ont occupés pendant un ou deux ans.

J'ai reconnu cette année la justesse de cet axiome qui dit qu'un malheur vient rarement seul, et celle de cet autre qui nous apprend que lorsque le mal est arrivé à son comble, nous touchons de nouveau au bonheur. De là vient qu'après le premier ébranlement de la douleur, je me réjouis du bien-être que je vais éprouver, et je souris en songeant que la lutte touche à sa fin. Au contraire, lorsque tout va selon mes vœux, je suis inquiet et tremblant et je n'ose m'abandonner à l'espoir. Je ne me fie pas à la paix. Il me semble qu'une trop grande quiétude est un des plus dangereux écueils pour l'homme. Il est certain aussi que de loin tout malheur paraît plus terri-

ble qu'il ne l'est en réalité lorsqu'il s'appesantit sur nous. Les nuages ne sont pas si sombres de près qu'à une longue distance. Dès que je pressens un événement fâcheux, j'ai pour habitude d'en voir les résultats les plus sinistres. Je m'attends à ce qu'il y a de pire, et la réalité est rarement au niveau de mes prévisions. Je me trouve aussi très-bien d'une autre coutume. Je joue quelquefois avec l'espérance; mais je ne la laisse pas se jouer de moi. Pour l'arrêter dans de justes limites, je n'ai qu'à penser combien il est rare que la fortune me favorise. Alors toutes les chimères disparaissent comme si je les effrayais. Malheur à celui qui est le jouet de ses espérances : il s'égare sur un sol périlleux à la poursuite d'un feu follet.

1er janvier 1765, au matin.

L'année commence par une triste et étonnante circonstance. Voici ce qui est arrivé. A six heures du matin, je réfléchissais dans mon lit au sermon que je dois faire aujourd'hui, quand tout à coup j'entends frapper à la porte. Polly était déjà à la cuisine. Elle s'élance pour voir qui vient. Des visites à une telle heure sont rares dans notre maison. A la lueur du crépuscule, elle aperçoit un homme qui lui remet une cassette et qui lui dit : « Monsieur.... (Polly n'entendit point le nom qui fut prononcé) envoie à M. le vicaire cette cassette et le prie d'avoir bien soin de ce qu'elle contient. » Polly a reçu avec joie et surprise ce qui lui était présenté. Le messager s'était éloigné. Elle est venue alors frapper doucement à la porte de ma chambre, prêtant l'oreille pour savoir si j'étais éveillé. Je lui ai dit d'entrer, et elle m'a souhaité le bonjour et la bonne

année, en ajoutant : « Vois-tu, mon père, les rêves de Polly sont des rêves prophétiques. Voici ton bonnet d'évêque. » Puis elle m'a raconté comment ces étrennes lui avaient été remises pour moi. Je lui ai fait des reproches de ne pas s'être informée du nom de notre bienfaiteur. Elle sortit pour allumer la lampe, pour appeler Jenny. Pendant ce temps, je m'habillais et j'avoue que j'éprouvais une ardente curiosité. Jusqu'ici le vicaire de Crekelade n'avait reçu que de rares et minimes étrennes. Je supposais que c'était mon ami le fermier dont je croyais avoir conquis l'affection qui m'envoyait une boîte de gâteaux. Il me semblait qu'il y avait de la délicatesse à m'adresser ce présent de si bonne heure.

J'entrai dans la chambre où étaient Polly et Jenny, debout devant la boîte, soigneusement scellée, et d'une grosseur extraordinaire. Je la soulevai et la trouvai assez lourde. Sur le couvercle il y avait deux trous ronds. Je l'ouvris avec précaution à l'aide de Jenny. Je vis d'abord un mouchoir blanc de toile fine et puis..... Non, je ne puis dépeindre notre étonnement. Nous nous écriâmes tous : Mon Dieu !

Un jeune enfant de six à huit semaines était là dormant dans des langes d'un tissu délicat et entouré de rubans roses. Sa tête reposait sur un coussin de soie bleue et une jolie couverture l'entourait. Cette couverture ainsi que sa brassière était ornée des plus précieuses dentelles de Brabant.

Nous restâmes quelques minutes à nous regarder en silence. Enfin Polly s'écria en éclatant de rire : « Qu'allons-nous faire? Ce n'est point un bonnet d'évêque. » Jenny caressa les joues de l'enfant et dit d'une voix émue : « Pauvre petite créature, n'as-tu plus de mère, ou ta mère n'ose-t-elle pas te recon-

naître? Grand Dieu! un être si doux et si riant abandonné sans secours! Regarde, mon père, regarde, Polly, comme il dort avec confiance, ignorant de son malheur, comme s'il sentait qu'il repose dans la main de Dieu. Dors, pauvre petite créature délaissée. Tes parents sont peut-être des gens trop haut placés pour toi et trop heureux pour qu'ils te laissent troubler leur bonheur. Dors en paix, nous ne te rejetterons pas. On t'a apporté dans une bonne maison. Je veux être ta mère. »

Tandis que Jenny parlait ainsi, de grosses larmes coulaient de ses yeux. J'ai serré cette bonne fille sur mon cœur et je lui ai dit : « Sois sa mère. L'enfant rejeté par le sort vient à ceux que le sort a maltraités. Dieu éprouve notre foi. Non, il ne l'éprouve pas, il la connaît déjà. Voilà pourquoi ce petit être nous a été remis. Nous ne savons pas, il est vrai, comment nous vivrons demain; mais celui-là le sait, qui nous confie cet enfant. » En un instant ainsi notre résolution fut prise. L'enfant continuait à dormir. Nous faisions cependant toutes sortes de conjectures sur la position de ses parents, que nous devions connaître un jour ou l'autre, puisque la boîte m'était adressée. Polly n'avait malheureusement rien de plus à me dire que ce qu'elle m'avait déjà dit. Je me remis à songer à mon sermon, où je devais précisément parler du pouvoir de l'éternelle Providence, et pendant ce temps mes filles s'entretenaient des soins qu'elles devaient donner à ce pauvre inconnu. Polly traitait la question avec une gaieté enfantine. Jenny semblait très-émue. Pour moi, il me paraissait que dès le commencement de cette année j'entrais dans une phase de choses merveilleuses, et que ce fût ou non l'effet d'une superstition, je regardais ce

petit enfant comme un ange gardien qui devait me protéger dans ma misère. Je respirais plus librement et je n'avais que de douces pensées.

Le même jour au soir.

Mon œuvre finie, je suis rentré très-fatigué à la maison. Il m'avait fallu parcourir une longue distance à pied, par des chemins affreux. Mais à mon arrivée, j'ai été ranimé par la joie de mes filles, par le riant aspect de ma demeure La table était déjà mise, et sur cette table brillait une bouteille de vin, présent d'une main inconnue.

Ce qui m'a fait plaisir surtout, ç'a été de voir le joli enfant dans les bras de Jenny. Polly m'a montré le trousseau de notre nourrisson, une douzaine de langes superbes, des bonnets, des brassières du tissu le plus beau, qui se trouvaient dans la boîte et un petit paquet d'argent cacheté et portant mon adresse que l'on avait découvert aux pieds de l'enfant lorsqu'il s'était éveillé, et qu'on l'avait sorti de la cassette.

Curieux d'apprendre quelque chose sur l'origine du petit inconnu, j'ouvris le paquet. Il renfermait un rouleau de vingt guinées et une lettre ainsi conçue :

« Pleins de confiance dans votre piété et votre charité, de malheureux parents confient à vos soins leur enfant chéri. Ne l'abandonnez pas : dès que nous pourrons nous faire connaître, nous vous témoignerons notre gratitude. De loin nous saurons tout ce que vous aurez fait pour cet enfant. Il s'appelle Alfred, et il a déjà été baptisé. Nous joignons ici le premier trimestre de sa pension. Tous les trois mois, la même

somme vous sera exactement payée. Nous le recommandons à la tendresse de votre noble Jenny. »

A la lecture de cette lettre, Polly s'écrie avec un transport de joie : « Voilà notre mitre d'évêque! Bonté du ciel! que nous sommes riches! Adieu maintenant, malheureuse place de vicaire. » Cependant je n'éprouvais pas la même joie. Je regrettais que dans cette lettre il ne fût pas fait mention de la noble Polly. Nous la relûmes plus de dix fois et nous ne pouvions en croire le témoignage de nos yeux, en voyant tant d'or sur la table. Quelles étrennes! Je me trouvais tout à coup affranchi de mes sollicitudes pour l'avenir. Mais par quel événement extraordinaire et inconcevable? Je passai vainement en revue tous les gens que je connaissais pour chercher à découvrir celui que sa naissance et sa position forçaient à cacher ainsi l'existence de son enfant, ou qui pouvait payer si chèrement une œuvre de charité chrétienne. J'ai beau chercher, je ne trouve rien. Cependant il faut que les parents d'Alfred nous connaissent particulièrement, moi et les miens.

Les voies de la Providence sont admirables.

2 janvier.

La fortune m'accable de ses dons. J'ai reçu ce matin par la poste douze livres sterling avec une lettre de M. Fleetmann. C'est trop : pour un schelling il me rend une livre. Il m'annonce que ses affaires sont en bon état. Je regrette qu'il ait oublié de me donner son adresse. Dieu veuille que ma richesse actuelle ne me rende pas trop présomptueux. Maintenant j'espère pouvoir acquitter peu à peu la dette de Brook. Quand

j'ai annoncé à mes filles que j'avais reçu une lettre de M. Fleetmann, il y a eu de nouveaux cris de joie. Je ne comprends pas comment cet homme les occupe. Jenny a rougi et Polly lui a caché le visage avec ses mains. Alors Jenny a paru fâchée. J'ai lu la lettre de Fleetmann non sans embarras, car ce jeune homme est trop galant. Il m'adresse des éloges que je ne mérite pas. Il exagère tout, même lorsqu'il vante Jenny. La pauvre fille me faisait de la peine pendant que je lisais. Il faut pourtant que je cite une partie de cette lettre. Elle est remarquable :

« Noble pasteur, lorsque je quittai votre maison, il me semblait que je quittais la demeure de mon père pour rentrer dans un désert. Jamais je ne vous oublierai. Non, jamais je n'oublierai quel bien-être j'ai goûté près de vous. Je vous vois toujours devant moi dans votre riche pauvreté, dans votre humilité chrétienne, dans votre grandeur d'âme patriarcale. Et la gracieuse, l'aimable, la charmante Polly est là....... Ah! pour votre Jenny, je ne trouve aucune expression! Quel nom peut-on donner aux êtres célestes dont l'approche seule idéalise tout ce qui les entoure? Toute ma vie je penserai à ce moment béni où elle déposa entre mes mains les douze schellings, où elle m'adressa ses paroles de consolation. Je possède encore ces douze schellings, et je ne les donnerais pas pour mille guinées. Bientôt peut-être je pourrai tout vous dire. Jamais, depuis que je suis au monde, je ne fus à la fois plus heureux et plus malheureux que je ne le suis à présent. Offrez mes compliments à vos deux excellentes filles, si elles ne m'ont pas encore complétement oublié. »

D'après cette lettre, il paraîtrait que Fleetmann songe à revenir à Crekelade. Je me réjouis de cette

pensée. Je pourrais lui témoigner ma reconnaissance. Peut-être m'aura-t-il, par un excès de générosité, donné tout ce qu'il possède pour me remercier de lui avoir prêté la moitié de ce que j'avais. S'il en est ainsi, j'en serais affligé. Cet homme paraît léger; mais il a certainement un bon cœur.

Le petit Alfred semble se plaire parmi nous. Il a déjà souri aujourd'hui à Polly, tandis que Jenny le portait dans ses bras comme une jeune mère. Mes filles sont plus habiles à soigner notre nouvel hôte que je n'osais l'espérer. Il est vrai que c'est un charmant enfant. Nous lui avons déjà acheté un berceau et toutes les choses dont il avait besoin. Le berceau est placé près du lit de Jenny. Elle veille nuit et jour comme un ange gardien sur son enfant adoptif.

3 janvier.

Aujourd'hui, M. le vicaire Bleching est arrivé à l'auberge avec sa jeune épouse, et m'a fait appeler. Je me suis aussitôt rendu près de lui. C'est un homme agréable et fort poli. Il m'a dit qu'il était appelé à occuper mon emploi; qu'il désirait, si j'y consentais, entrer immédiatement en fonctions; mais que je pourrais habiter le presbytère jusqu'à Pâques, et qu'en attendant il demeurerait chez M. l'alderman.

Je lui ai répondu que, puisqu'il le désirait, je lui remettrais tout de suite les affaires de la cure, et que je serais par là plus libre de chercher à me procurer une autre place. J'ai ajouté que je souhaitais seulement faire un sermon d'adieu à mes paroissiens, à qui j'ai si longtemps prêché la parole du Christ.

Il m'a promis de venir cette après-midi pour examiner l'état du presbytère. Il est en effet revenu avec

l'alderman et avec sa jeune femme qui est très-avancée dans sa grossesse, et qui paraît fière et dédaigneuse ; car rien ne lui plaisait dans la maison, et c'est à peine si elle a daigné honorer mes filles d'un regard. Quand elle a vu le petit Alfred dans son berceau, elle s'est tournée vers Jenny et lui a dit : « Êtes-vous déjà mariée ? » La bonne Jenny est devenue toute rouge, a fait un signe de tête négatif et a balbutié. J'ai voulu la tirer d'embarras. Madame Bleching a écouté mon récit avec une curieuse attention, puis s'est pincé les lèvres et m'a tourné le dos. J'ai trouvé ces manières très-inconvenantes ; mais je n'ai rien dit. J'ai offert une tasse de thé et l'on m'a refusé. M. le vicaire paraît forcé d'obéir au moindre signe de sa jeune femme. Nous nous sommes sentis très-contents d'être délivrés de leur visite.

6 janvier.

M. Withiel, à en juger par sa lettre, doit être un excellent homme. Il me plaint beaucoup d'avoir contracté ce malheureux engagement, et me dit pour me consoler que je ne m'inquiète pas, dussé-je ne le payer que dans dix ans, et dussé-je même ne le payer jamais. Il paraît connaître ma situation de famille, et il en parle avec une flatteuse indulgence. Il me regarde comme un homme d'honneur. C'est pour moi une grande joie. Mais il ne se trompe pas. Dès que je le pourrai, j'irai le trouver et je lui remettrai les douze livres de M. Fleetmann, à compte sur mon énorme dette.

Ma Jenny déclare qu'elle dort très-bien à côté du petit Alfred, qu'il est tranquille toute la nuit et ne se réveille qu'une fois pour qu'elle lui donne à boire.

Cependant ma chère fille m'inquiète. Elle n'a plus cette vivacité que je lui ai connue, quoiqu'elle paraisse plus gaie et plus heureuse que lorsque nous étions chaque jour si inquiets de notre dénûment. Quelquefois, après avoir pris son ouvrage, elle reste immobile et rêveuse, laissant tomber ses mains inactives sur ses genoux. Quand on lui adresse en ce moment la parole, elle tressaille et cherche à se rappeler ce qu'on vient de lui dire. Cela vient sans doute de l'interruption régulière de son sommeil, quoiqu'elle ne veuille pas l'avouer. Mais on ne peut la décider à dormir pendant le jour, et elle affirme qu'elle se porte très-bien.

Je n'aurais pas cru qu'elle fût si vaine. Les louanges de Fleetmann ne lui ont sans doute pas déplu ; car elle m'a demandé sa lettre pour la relire encore, et elle l'a mise dans sa corbeille de travail. Quelle folie !

8 janvier.

Mon sermon d'adieu a fait pleurer la plupart de mes auditeurs. Je vois bien maintenant que j'étais chéri dans ma paroisse, et jamais on ne m'a dit tant de paroles affectueuses ni comblé de tant de présents. Jamais je n'eus tant de bonnes choses à la maison et tant de vin. Si j'avais possédé, il y a quelque temps, la centième partie de tout ce que l'on vient de me donner, je me serais cru trop heureux. Maintenant nous avons le superflu, mais une bonne partie de nos provisions est déjà sortie de la maison. Je connais de pauvres familles dans Crekelade, et Jenny en connaît encore plus que moi. Les malheureux se réjouissent avec nous.

J'ai été vivement ému du sermon que je devais faire. Je l'ai écrit en pleurant. C'était un adieu à la

paroisse où j'avais vécu si longtemps, à mon emploi, à ma vocation. Me voilà rejeté de la vigne du Seigneur, comme un ouvrier inutile, et cependant j'ai travaillé avec zèle; j'ai répandu de bonnes semences et arraché de mauvaises racines. Me voilà rejeté de cette vigne où nuit et jour j'ai veillé, enseigné, consolé et prié. Je ne quittais point le lit du malade; je fortifiais par de saintes espérances le mourant dans les dernières convulsions. Je ne m'éloignais point du pécheur, et je n'abandonnais point le pauvre. Je rappelais tous les malheureux sur le chemin de la vie. Hélas! ces âmes liées à mon âme sont maintenant séparées de moi. Comment mon cœur ne saignerait-il pas? Mais que la volonté de Dieu soit faite.

Aujourd'hui j'offrirais volontiers au docteur Snart d'exercer mes fonctions gratuitement, si déjà le nouveau vicaire n'avait pris ma place. J'ai été dès mon enfance habitué à la pauvreté, et dès mon enfance les sollicitudes matérielles ne m'ont point quitté. A présent, la pension d'Alfred est plus qu'il ne nous faut, à moi et à mes filles. Nous pouvons nous contenter de notre simple nourriture et amasser pour l'avenir. Ah! je ne me plaindrais plus du vent ni de la pluie, ni des infirmités de la vieillesse, si je pouvais encore annoncer à mes paroissiens la parole de Dieu.

Eh bien! soit. Je ne veux pas murmurer. Les larmes qui tombent sur ce papier ne sont pas les larmes du mécontentement. Je ne regrette point la richesse ni les jours heureux; ce n'est point la perte de l'or qui ferait couler mes pleurs; mais, Seigneur! Seigneur! ne rejette pas ton serviteur, si faible qu'il soit. Laisse-moi rentrer dans ta vigne et conquérir des âmes à ta bénédiction.

13 janvier.

Ma visite à M. Withiel a réussi au delà de mes espérances. Je suis arrivé, le soir très-tard, à pied et fatigué, dans la petite ville qu'il habite, et j'ai dormi comme un homme qui a grand besoin de repos. Le lendemain, je me suis habillé élégamment. Je crois que depuis le jour de mon mariage je n'avais pas eu une aussi belle toilette. J'ai été trouver M. Withiel, qui occupe une belle et grande maison.

Il m'a d'abord reçu assez froidement; mais dès qu'il a su qui j'étais, il m'a fait entrer dans son cabinet. Je l'ai remercié alors de sa bonté, de son indulgence; je lui ai raconté par quelle circonstance je m'étais porté caution de Brook et les malheurs que j'avais éprouvés; puis j'ai déposé les douze livres sterling sur la table.

M. Withiel me regardait en silence avec une visible émotion. A la fin de mon récit, il m'a pris la main et m'a dit : « Je vous connais déjà, je me suis informé de vous, vous êtes un brave homme; reprenez cet argent; je ne puis en conscience vous priver de ce présent du nouvel an, et je veux y en ajouter un autre que vous serez assez bon pour garder en souvenir de moi. »

A ces mots, il s'est levé, est entré dans une autre chambre et m'a présenté un écrit en me disant : « Vous connaissez cet acte de caution et votre signature: je vous le donne, à vous et à vos enfants. Il a déchiré ce papier et en a mis les lambeaux entre mes mains. »

Je ne pouvais prononcer un mot, tant j'étais ému; des larmes coulaient de mes yeux. Il a vu que je

désirais le remercier et que je ne le pouvais. « Allons! allons! m'a-t-il dit, pas un mot à ce sujet; c'est le seul remercîment que je vous demande. J'aurais volontiers remis cette dette à Brook s'il m'avait confié sa position. »

Je ne connais pas un homme plus généreux que M. Withiel. Il a été d'une bonté extrême; il m'a fait expliquer plus en détail encore ma situation et m'a présenté à sa femme et à son fils. Puis il a envoyé chercher ma valise à l'hôtel et a voulu me garder dans sa maison; j'ai été traité là d'une façon princière. La chambre que l'on m'avait donnée, les tapis, le lit étaient si magnifiques que j'osais à peine y toucher. Le lendemain, M. Withiel m'a fait reconduire dans sa belle voiture, à Crekelade. Je l'ai quitté avec une émotion inexprimable. Mes enfants ont pleuré de joie lorsque je leur ai dit: « Voyez, cette légère feuille de papier était mon plus lourd fardeau, et le voilà anéanti. Priez pour la félicité de notre sauveur. »

16 janvier.

J'inscris la journée d'hier comme la journée la plus mémorable de ma vie. Nous étions tous réunis le matin; je berçais le petit Alfred; Polly lisait, Jenny travaillait près de la fenêtre. Tout à coup elle se lève et devient pâle comme la mort. Nous lui demandons avec effroi ce qui lui est arrivé. Elle s'efforce de sourire, et nous dit: « Le voilà. »

Au même instant, la porte s'ouvre et nous voyons entrer M. Fleetmann élégamment vêtu. Nous le saluons tous avec empressement, heureux de le revoir dans une situation meilleure que celle où il nous était apparu pour la première fois. Il m'embrasse, donne

un baiser à Polly, et s'incline devant Jenny, qui n'était pas encore revenue de son saisissement. Il remarque sa pâleur et s'informe avec inquiétude de son état. Polly lui explique tout ; alors il baise la main de Jenny comme pour la prier d'excuser la trop vive émotion qu'il lui a causée ; mais il n'avait pas besoin de prier longtemps; la pauvre fille était déjà rouge comme une rose fraîchement épanouie.

J'ai demandé à l'instant du vin et des gâteaux pour recevoir notre hôte et notre cher bienfaiteur plus dignement que nous n'avions pu le faire à sa dernière apparition. Il a d'abord refusé, disant que quelques personnes l'attendaient à l'auberge. Mais à la prière de Jenny, il s'est assis pour goûter notre vin.

Comme il avait parlé des personnes qui l'attendaient, j'ai pensé qu'il était avec des comédiens, et je lui ai demandé s'il pensait à jouer la comédie dans cette pauvre bourgade de Crekelade.

« Oui, m'a-t-il répondu, nous voulons jouer la comédie, mais gratis. »

Polly était dans le ravissement, car elle désirait depuis longtemps voir représenter une pièce de théâtre. « Avez-vous donc, dit-elle, beaucoup de comédiens avec vous ?

— Un homme et une femme, repartit Fleetmann, mais ce sont d'excellents acteurs. »

Jenny est devenue toute triste ; elle a jeté un regard sérieux sur Fleetmann et lui a dit : « Et vous, jouerez-vous aussi ? » Elle lui a dit ces mots d'un ton de voix qu'elle n'a jamais eu que dans les circonstances les plus graves. Le pauvre Fleetmann a paru tout troublé de ce singulier accent ; il l'a regardée aussi d'un air sérieux ; il semblait chercher une réponse, et enfin il lui a dit : « Mademoiselle, je vous le jure, par mon

Dieu et par le vôtre, vous pouvez seule résoudre cette question. »

Jenny a baissé les yeux. Il continuait à parler. Elle répondait. Je ne sais ce qu'ils se disaient. Polly et moi nous écoutions avec attention ; mais nous ne pouvions saisir que des mots vides de sens. Cependant l'un et l'autre semblaient très-bien se comprendre, et Fleetmann paraissait très-affecté des réponses de Jenny. Enfin, nous l'avons vu joindre les mains, lever au ciel des yeux pleins de larmes, et il s'est écrié : « Alors, je suis malheureux. »

Polly n'y tenait plus. Elle s'est approchée d'eux en riant et leur a dit : « Je crois en vérité que vous commencez déjà la comédie. »

Fleetmann a saisi la main de Polly avec vivacité en s'écriant : « Ah ! si cela pouvait être vrai ! »

J'ai mis fin à cette confusion en remplissant les verres pour boire au bonheur de notre bienfaiteur.

« Mademoiselle, a dit Fleetmann en regardant Jenny, voulez-vous boire à mon bonheur ? »

Elle a mis la main sur son cœur et a bu sans prononcer un mot.

Fleetmann alors est devenu plus gai. Il s'est approché du berceau et a regardé l'enfant. Polly et moi nous lui avons raconté tout ce qui s'était passé, et il a dit en riant : « Vous ne m'avez donc pas reconnu, lorsque je vous ai envoyé ce présent du nouvel an ? »

A ces mots nous jetâmes tous un cri de surprise et il nous fit le récit suivant. « Je ne m'appelle pas Fleetmann, je suis le baron Cécile Foyrford. Le frère de mon père voulait, à l'aide de quelques titres anciens et équivoques, retenir le bien qui nous appartenait, à ma sœur et à moi. Il engagea un procès qui a duré de longues années, et pendant tout ce temps nous

n'avons vécu que du faible revenu que nous avait laissé notre mère. Ma sœur souffrait cruellement de la tyrannie de notre oncle, qui était son tuteur. Il voulait la marier avec le fils d'un de ses amis. Mais elle était secrètement fiancée avec le jeune lord Sandow, dont le père s'opposait à leur union. A l'insu de notre oncle et du vieux lord, tous deux cependant se marièrent et le petit Alfred est le fruit de ce mariage. Nous parvînmes à éloigner pendant quelques mois ma sœur de la maison de son sévère tuteur, sous prétexte de lui faire prendre les bains de mer. Il fallait encore trouver une maison sûre pour l'enfant. J'entendis par hasard parler d'une façon touchante de la pauvreté et des sentiments charitables du vicaire de Crekelade. Je vins ici exprès pour voir par moi-même ce qu'il en était. La manière dont je fus accueilli par vous me décida.

J'oubliais de vous dire que ma sœur n'était point retournée dans la maison de notre oncle. Il y a quatre mois, j'ai gagné mon procès et je suis entré en possession de mon patrimoine légitime. Le vieux lord a succombé, il y a quelques jours, à un coup de sang, et mon beau-frère a aussitôt déclaré son mariage. Nous n'avons plus aucune raison de cacher l'existence de cet enfant, et son père et sa mère viennent le réclamer. Moi, je viens vous chercher avec votre famille, si vous ne voulez point dédaigner mes offres.

Pendant que notre procès se discutait, la cure dont le rectorat appartient à ma famille, est devenue vacante. C'est à moi à disposer de cette place qui rapporte, avec la grande et la petite dîme, au delà de deux cents livres sterlings par an. M. le vicaire, vous avez perdu votre emploi, et il faut, pour mon

bonheur, que vous acceptiez celui-ci et que vous restiez près de moi. »

Dieu sait quel trouble ces paroles ont jeté dans mon cœur; des larmes de joie ont obscurci mes yeux. J'ai tendu les mains vers cet homme qui m'apparaissait comme un messager du ciel. Polly l'a embrassé avec un cri de joie, et Jenny, dans le transport de sa reconnaissance, a voulu lui baiser les mains; mais il s'est retiré avec une vive émotion et a disparu.

Nous étions encore tous trois dans les bras l'un de l'autre, confondant nos larmes, lorsque le baron est entré avec son beau-frère et sa sœur, belle et gracieuse jeune femme qui, sans nous saluer, a couru au berceau, s'est agenouillée près du petit Alfred et l'a couvert de baisers en pleurant.

Après ce premier élan, elle s'est approchée de nous et nous a remerciés dans les termes les plus touchants. Mais Polly, lui montrant sa sœur, qui se tenait à l'écart près de la fenêtre, lui dit : « C'est ma sœur qui vous a remplacée auprès de cet enfant. »

Lady Sandow s'est approchée de Jenny, l'a regardée quelques instants en silence, s'est tournée en souriant vers son frère, puis a pris Jenny dans ses bras. La pauvre fille, dans son humilité, osait à peine lever les yeux.

« Que d'obligations je vous ai! Je ne puis payer le bien que vous avez fait à mon cœur de mère. Devenez ma sœur, chère Jenny, deux sœurs ne comptent plus l'une avec l'autre. »

Tandis qu'elles s'embrassaient, le baron s'est approché d'elles : « Voilà, a repris la jeune femme, mon pauvre frère : soyez ma sœur et permettez-lui d'être plus près de votre cœur. »

Jenny a répondu en rougissant : « C'est le bienfaiteur de mon père.

— Et vous, a dit lady Sandow, ne voulez-vous pas être la bienfaitrice de mon frère? Jetez sur lui un regard favorable. Si vous saviez combien il vous aime ! »

Le baron a pris la main de Jenny, et lady Sandow les a amenés tous deux devant moi en me priant de leur donner ma bénédiction. « Jenny, me suis-je écrié, est-ce un rêve? Veux-tu l'aimer? Décide-toi? »

Elle a serré la main du baron sur son cœur, et, levant les yeux au ciel, elle a répondu : « Dieu a décidé. »

J'ai béni mon fils et ma fille. C'était un moment solennel; tous les yeux étaient pleins de larmes. Tout à coup Polly s'est jetée dans mes bras en riant et en s'écriant : « Tu le vois, mon rêve était vrai. Voilà ta mitre d'évêque. »

En ce moment, Alfred s'est éveillé.

Non, je l'essaye en vain, je ne puis décrire cette journée. Mon cœur est trop plein et je n'ai pas un instant de repos.

HISTOIRE MERVEILLEUSE

DE

PIERRE SCHLEMIHL.

CHAPITRE I.

Après une traversée heureuse, mais cependant fort pénible pour moi, nous atteignons enfin le port. Dès que je suis débarqué, je prends avec moi mon mince bagage et je m'en vais à travers les flots de la foule chercher l'auberge la plus voisine et la plus modeste. Je demande une chambre, le valet me toise des pieds à la tête et me conduit dans une mansarde. Je me fais donner de l'eau fraîche et je m'informe de la demeure de M. Thomas John. « Devant la porte du nord, me dit-on, la première maison de campagne à droite, un large édifice nouvellement construit en marbre blanc et rouge et orné de colonnes. — Bien.»

C'était le matin : j'ouvre ma valise, j'y prends ma

redingote noire, mes meilleurs vêtements, ma lettre de recommandation, et je me mets en route pour trouver l'homme qui doit m'aider à réaliser mes modestes espérances.

Après avoir franchi la porte du nord, je vois briller au-dessus du vert gazon les colonnes dont on m'a parlé. Me voilà arrivé à mon but; je secoue avec mon mouchoir la poussière de mes souliers, j'arrange ma cravate, et je tire la sonnette en me recommandant à Dieu. La porte s'ouvre : on m'interroge dans le vestibule, puis on consent à m'annoncer, et j'ai l'honneur d'être appelé dans le parc où M. John se promenait avec quelques personnes. Je reconnais aussitôt mon homme à son heureuse corpulence et à son air de satisfaction. Il me reçoit avec l'aménité d'un riche qui voit arriver à lui un pauvre diable, se tourne à demi de mon côté et prend la lettre que je lui présente. « Ah! ah! dit-il, c'est de mon frère! il y a longtemps que je n'ai eu de ses nouvelles. Il se porte bien? » Puis, sans attendre ma réponse : « Voilà, dit-il aux personnes qui l'entouraient, la colline où je fais élever un nouvel édifice. » Il brise le cachet de la lettre tout en continuant sa conversation et en parlant d'or et de fortune. « Oui, dit-il, je le déclare, quiconque ne possède pas au moins un million n'est qu'un gueux.

— Ah! que cela est vrai! m'écriai-je. »

Ces mots parurent lui plaire. Il me regarda en souriant, et me dit en me montrant sa lettre et en se retournant vers ceux qui l'accompagnaient : « Restez ici, mon ami, plus tard je vous parlerai de cette lettre. » Il offrit le bras à une jeune femme; quelques jeunes gens offrirent le leur à d'autres dames, et l'on se dirigea vers la colline couverte de fleurs et de

verdure. Je marchais derrière ces groupes, personne ne s'occupait de moi; la société était gaie et animée; on s'entretenait en riant de choses sérieuses; on discutait sérieusement les choses frivoles, et l'on faisait surtout de piquantes plaisanteries sur les amis absents et sur leurs relations. J'étais trop étranger à cet entretien pour pouvoir le comprendre, et trop préoccupé de ma propre situation pour chercher à deviner le sens d'une quantité de paroles qui étaient pour moi autant d'énigmes.

Quand nous fûmes arrivés au sommet de la colline, la belle Fanny, que l'on traitait comme la reine de la société, voulut cueillir une rose, se piqua, et le sang coula de sa main délicate. Cet incident mit tout le monde en rumeur; on demandait du taffetas anglais. Un homme d'un certain âge, à la figure longue, maigre et sans expression, qui marchait près de moi et que je n'avais pas encore remarqué, mit la main dans la poche de son long habit en satin gris, en tira un petit portefeuille, l'ouvrit et présenta respectueusement à la jeune femme un morceau de taffetas anglais; elle le reçut sans jeter un regard sur celui qui le lui avait offert et sans le remercier. On banda sa légère blessure et nous continuâmes à nous avancer vers un point de la colline d'où la vue s'étendait sur le labyrinthe du parc et se perdait dans l'immense étendue de l'Océan.

C'était vraiment un grand et magnifique aspect. A l'horizon brillait un point lumineux entre l'azur du ciel et les sombres teintes des vagues de la mer. « Une lunette! une lunette! » s'écria M. John! et avant que les valets eussent fait un mouvement pour obéir à cet ordre, l'homme gris, s'inclinant respectueusement, mit de nouveau la main dans sa poche et en tira une

superbe longue-vue qu'il remit entre les mains de M. John. Celui-ci, après s'en être servi, nous dit que ce que l'on apercevait dans le lointain était le navire parti la veille et que les vents contraires retenaient en vue du port. La longue-vue passa de main en main et ne revint point entre celles de son propriétaire. Je regardai avec étonnement cet homme, ne concevant pas comment une si grande machine avait pu sortir d'une poche si étroite. Personne cependant n'en paraissait surpris, et l'on ne s'inquiétait pas plus de l'homme gris que de moi. On servit des rafraîchissements, les fruits les plus rares entassés dans les vases les plus précieux. M. John faisait avec grâce les honneurs de ce repas champêtre, et, m'adressant pour la seconde fois la parole : « Mangez, me dit-il, je pense que vous n'avez eu rien de pareil dans votre traversée. » Je lui fis un humble salut, mais déjà il causait avec une autre personne.

On désira s'asseoir sur le gazon, au penchant de la colline, d'où l'on jouissait d'un si beau panorama; mais l'on craignit l'humidité du sol. « Que n'avons-nous ici, dit une des personnes de la société, quelques tapis turcs! » Au même instant, l'homme gris, plongeant sa main dans sa poche et faisant une profonde révérence, en tira un magnifique tapis, brodé en or, que les valets déroulèrent sur le gazon. Chacun s'assit sans faire la moindre observation. Je regardai de nouveau cet homme, sa poche, ce tapis qui avait au moins vingt pieds de long sur dix de large, et je me frottai les yeux pour m'assurer que ce n'était point un songe.

J'aurais bien voulu avoir quelques renseignements sur cet étrange personnage; mais je ne savais à qui m'adresser, car je me trouvais aussi gêné devant

MM. les valets que devant MM. les maîtres. Enfin, faisant un effort de courage, je m'approchai d'un jeune homme dont l'apparence me semblait plus modeste que celle des autres, et je le priai tout bas de me dire qui était cet être si complaisant vêtu d'un habit gris.

« Parlez-vous, me répondit-il, de cet homme qui ressemble à un brin de fil échappé de l'aiguille d'un tailleur?

— Oui, et qui est là seul à l'écart.

— Je ne le connais pas; » et, pour ne point prolonger l'entretien, il se tourna aussitôt vers une autre personne.

L'ardeur du soleil devenait plus vive et fatiguait les dames. La belle Fanny, se tournant vers l'homme gris auquel, je crois, personne n'avait encore adressé la parole, lui demanda d'un air nonchalant, si par hasard il ne pourrait pas aussi lui procurer une tente. Il fit une profonde révérence, comme s'il était confus de l'insigne honneur qu'on lui témoignait, et, mettant la main à la poche, il en tira tout ce qui compose une tente splendide, étoffe soyeuse, piquets et cordons. Les jeunes gens la dressèrent aussitôt sur le sol. Elle couvrait tout le tapis, et personne ne manifesta le moindre étonnement.

Je commençai à éprouver je ne sais quel trouble et quel effroi indicible, mais ce n'était rien encore. Un nouveau désir fut exprimé, et je vis sortir de cette poche fantastique trois chevaux de selle, trois beaux chevaux complétement harnachés. Pense un peu, au nom du ciel, trois chevaux sellés, s'élançant hors de cette même poche d'où j'avais déjà vu apparaître un portefeuille, une lunette d'approche, un tapis brodé de vingt pieds de long sur dix de large, et une

tente de la même grandeur, avec tous ses accessoires! Si je ne t'affirmais que j'ai vu tout cela de mes propres yeux, tu ne voudrais sans doute pas le croire.

Cet homme indéfinissable était humble et timide; personne ne faisait attention à lui, et je ne pouvais cesser de le regarder, bien que sa pâle figure produisît sur moi une impression de terreur.

Je résolus de m'esquiver à la dérobée, ce qui m'était facile, car on ne s'occupait pas de moi; je voulais rentrer en ville, me présenter le lendemain chez M. John, et l'interroger, si j'en avais le courage, sur l'homme gris. Que n'ai-je pu accomplir cette heureuse résolution!

Déjà je commençais à descendre la pente de la colline, lorsque la crainte de me tromper de chemin m'arrêta, et je jetai un regard inquiet autour de moi. Quel fut mon effroi lorsque j'aperçus, à quelques pas de distance, l'homme gris qui semblait me suivre! il ôta son chapeau et me salua avec un respect qu'on ne m'avait jamais témoigné. Nul doute, il voulait me parler, et je ne pouvais l'éviter sans commettre une impolitesse. J'ôtai aussi mon chapeau, je m'inclinai et je restai la tête nue au soleil, immobile, comme si mes pieds avaient pris racine dans la terre. Je le regardais fixement, avec l'impuissante terreur de l'oiseau fasciné par un serpent. Lui-même paraissait embarrassé, il levait les yeux, saluait à différentes reprises; enfin il s'approcha de moi et me dit d'une voix faible et mal assurée, comme la voix d'un mendiant : « Que monsieur daigne m'excuser si, sans avoir l'honneur d'être connu de lui, j'ose ainsi le suivre; j'ai une prière à lui adresser.

— Au nom du ciel, monsieur, m'écriai-je en

domptant mon effroi, que puis-je faire pour un homme qui.... » Nous restâmes muets tous les deux, et il me semble que l'un et l'autre nous rougîmes.

Après un instant de silence, il reprit la parole, et me dit : « Pendant le peu de temps que j'ai eu le bonheur de me trouver près de vous, j'ai remarqué, pardonnez-moi ma hardiesse, j'ai remarqué avec une admiration inexprimable la belle ombre que vous projetiez sur le sol et que vous laissiez dédaigneusement flotter à vos pieds. Oserais-je vous demander si vous ne voudriez point me céder cette ombre ? »

Il se tut et il me sembla qu'une roue de moulin tournait dans mon cerveau. Quelle étrange proposition! Il faut, me dis-je, que cet homme soit fou. « Allons, mon ami, lui répondis-je, vous me proposez là un marché d'une singulière espèce ; n'avez-vous donc pas assez de votre ombre ?

— Ah! répliqua-t-il, je possède certaines choses que monsieur pourrait bien ne pas dédaigner, et j'achèterais sans hésiter au plus haut prix cette ombre inestimable. »

Je sentis un nouveau frisson en pensant à la poche merveilleuse, et je ne savais comment j'avais pu être assez hardi pour appeler cet homme mon ami. Je cherchai à réparer ma faute, en employant avec lui toutes les formules d'une extrême politesse. « Pardonnez, monsieur, lui dis-je, au plus humble de vos serviteurs, mais je ne comprends point comment vous pourriez prendre mon ombre.

— Permettez-moi seulement de ramasser cette ombre majestueuse et de l'emporter. Pour preuve de ma reconnaissance, je donne à monsieur le choix entre tous les trésors que j'ai dans ma poche : c'est la racine à sauter, la mandragore, le denier d'échange,

l'écu du voleur, la serviette de l'écuyer de Roland. Mais si précieuses que soient toutes ces choses, ce n'est rien pour vous ; mieux vaut le chapeau de Fortunatus, fraîchement réparé, et une bourse enchantée semblable à celle qu'il possédait lui-même.

— La bourse de Fortunatus ! » m'écriai-je. Ce seul mot me donna le vertige. Je crus voir scintiller, tourbillonner devant moi un amas de doubles ducats.

« Que monsieur daigne seulement regarder et essayer cette bourse. »

En parlant ainsi, il tira de sa poche une bourse en cuir de Cordoue assez large, fortement cousue, fermée par deux épaisses lanières, et me la présenta. Je la saisis ; aussitôt j'en fis sortir dix ducats d'or, puis dix autres et dix autres encore, et encore dix autres. « Allons, m'écriai-je, en lui frappant dans la main, le marché est conclu. Je prends la bourse et je vous livre mon ombre. »

A l'instant même il s'agenouilla sur le sol et, avec une habileté inexprimable, enleva de la tête aux pieds mon ombre sur le gazon, la roula, la plia comme une pièce d'étoffe et la mit dans son habit, puis il me fit un dernier salut et s'éloigna. Il me sembla que je l'entendis rire, mais je tenais le cordon de la bourse, la clarté du soleil rayonnait autour de moi, et je ne prévoyais pas les suites du marché que je venais de conclure.

CHAPITRE II.

Quand je revins du trouble extrême où m'avait jeté cet événement, je m'éloignai à la hâte de ce jardin où

je n'avais plus rien à faire. Je remplis mes poches d'or, je liai les cordons de la bourse à mon cou et la cachai dans mon gilet. Je sortis heureusement du parc et je m'acheminai vers la ville. Au moment où, absorbé dans mes pensées, j'allais franchir la porte des remparts, j'entendis crier derrière moi : « Eh! eh! jeune monsieur, écoutez donc. » Je me retourne et j'aperçois une vieille femme qui me dit : « Faites donc attention, monsieur, vous avez perdu votre ombre.

— Merci, la mère. » Je lui jette une pièce d'or et je passe sous les arbres.

A la porte, le factionnaire murmure : « Où donc monsieur a-t-il laissé son ombre? » Puis un couple de vieilles femmes s'écrie : « Jésus, Maria, le pauvre homme n'a point d'ombre. » Ces remarques commençaient à me chagriner, et j'évitais soigneusement de marcher au soleil, mais ce n'était pas toujours possible; il me fallut traverser la grande rue, et malheureusement pour moi, à l'heure même où les enfants revenaient de l'école, un maudit petit bossu que je vois encore, découvrit aussitôt que j'étais privé de mon ombre, et annonça à grands cris cette fatale découverte à d'autres garnements, qui se mirent à m'insulter et à me jeter de la boue. Pour me délivrer de leur poursuite, je jetai dans cette troupe insolente l'or à pleines mains, et je me précipitai dans une voiture de louage que des gens compatissants me procurèrent.

Dès que je me trouvai seul dans cette voiture, je pleurai amèrement. Je commençais à comprendre qu'autant l'or l'emporte en ce monde sur la vertu et le mérite, autant une ombre l'emporte sur l'or. J'avais autrefois sacrifié la fortune à ma conscience, je venais de vendre mon ombre; à quel sort étais-je réservé? En

arrivant à la porte de mon auberge, je ne voulus point remonter dans ma mansarde, où le jour était si éclatant. Je fis descendre ma misérable valise, je jetai quelques pièces d'or aux valets, et je me fis conduire à un magnifique hôtel, situé au nord, et où je n'avais plus à redouter la lumière du soleil. Là, je me fis donner le plus bel appartement et je m'y enfermai.

Que penses-tu que je fis alors? O mon cher Chamisso, je rougis de te l'avouer, je tirai la fatale bourse de mon sein, et avec une sorte de rage qui se développait en moi comme un feu dévorant, j'en tirai de l'or, de l'or, encore de l'or, je le répandis sur le parquet, je le foulai aux pieds, je le fis résonner et, repaissant mon pauvre cœur de son éclat et de ses sons, j'entassai le métal sur le métal jusqu'à ce que, fatigué enfin d'en inonder ma chambre, je me jetai sur cette couche si riche, et je m'y roulai avec une farouche volupté. Toute la journée se passa ainsi, et le soir je m'endormis sur mon or.

Pendant la nuit je rêvai de toi. Il me sembla que j'étais derrière la porte vitrée de ton cabinet, que je te voyais assis à ta table de travail entre un squelette et des plantes desséchées. D'un côté, les œuvres de Haller, de Humboldt, de Linné; de l'autre, un volume de Goethe et l'anneau constellé. Je te regardai longtemps, je regardai tout ce qui t'environnait; puis je reportai les yeux sur toi : tu ne faisais aucun mouvement, tu ne respirais pas, tu étais mort. Je m'éveillai, le jour commençait à peine à poindre, ma montre s'était arrêtée, je me sentais fatigué, abattu, et j'avais faim et soif. Depuis la veille au matin, je n'avais rien pris. Je repoussai avec colère et dégoût cet or dont je croyais dans ma folie pouvoir me rassasier, et je ne savais qu'en faire. Je pensai que

la bourse d'où il était sorti pourrait peut-être, par le même effet magique, l'absorber. Mais non; aucune de mes fenêtres ne s'ouvrait sur la mer, il fallut traîner péniblement cette masse d'or dans un cabinet voisin et l'enfermer dans une armoire. Mon travail achevé, je tombai épuisé de fatigue sur un fauteuil, et j'attendis que les gens de la maison fussent éveillés. Dès que je les entendis passer, je demandai à manger et je fis venir l'hôte.

Je m'entretins avec cet homme de l'arrangement futur de ma maison. Il me recommanda, pour mon service particulier, un certain Bendel dont la physionomie intelligente et honnête me plut. C'est cet homme qui m'a fidèlement accompagné dans les misères de ma vie et qui m'a aidé à en supporter le fardeau. Je passai tout le jour dans mon appartement avec des valets sans maître, des cordonniers, des tailleurs, des marchands. Je fis une foule d'emplettes, j'achetai surtout une quantité de diamants et d'objets précieux pour diminuer mon amas d'or; mais à peine, quand j'eus tout payé, y avais-je fait une légère brèche.

Ma situation me donnait les plus vives anxiétés. Je n'osais me hasarder hors de ma chambre, et le soir je faisais allumer quarantes bougies avant de sortir de mon salon; je pensais toujours avec effroi aux cris et aux poursuites des écoliers; je voulus cependant faire encore une épreuve. Nous étions au temps de la pleine lune; un soir, enveloppé d'un large manteau, le chapeau enfoncé sur ma tête, je me glissai tremblant comme un coupable hors de l'hôtel. Après avoir rasé quelque temps les murailles, j'arrivai à une place découverte où plus rien ne me protégeait. Épargne-moi, mon ami, le douloureux récit de tout ce que j'ai

souffert alors. Les femmes que je rencontrais exprimaient en me voyant une profonde pitié, et cette pitié m'affligeait autant que les railleries des jeunes gens et le mépris superbe des hommes qui projetaient derrière eux l'ombre magnifique de leur taille corpulente. Une belle jeune fille qui, si je ne me trompe, accompagnait ses parents, tourna par hasard vers moi ses regards brillants; lorsqu'elle reconnut que je n'avais point d'ombre elle fit un mouvement de terreur, cacha son doux visage sous son voile, pencha la tête, et s'éloigna en silence.

Je ne pouvais supporter plus longtemps cette affreuse situation; des larmes coulèrent de mes yeux, et, le cœur brisé, je me réfugiai dans les ténèbres. J'étais obligé de m'appuyer contre les maisons, car mes pieds étaient chancelants, et je ne rentrai que tard dans ma demeure.

Pendant la nuit, je ne pus dormir; dès le lendemain matin, ma première pensée fut de faire chercher partout l'homme gris. Peut-être parviendrai-je à le trouver, et quel bonheur s'il se repentait comme moi de notre étrange marché! Je fis appeler Bendel, il me semblait fin et adroit; je lui dépeignis minutieusement l'homme qui avait en sa possession un trésor sans lequel la vie n'était pour moi qu'un tourment; je lui dis le lieu, le jour où je l'avais vu; je lui décrivis toutes les personnes qui nous entouraient; je lui recommandai de s'enquérir d'une longue-vue, d'un tapis turc brodé en or, d'une tente splendide et de trois chevaux noirs, toutes choses dont l'apparition avait détruit le repos et le bonheur de mon existence.

Après lui avoir ainsi donné mes instructions, je pris un monceau d'or, j'y joignis des diamants, des

bijoux, et, les remettant à Bendel : « Tiens, lui dis-je, ceci ouvre bien des portes et aplanit bien des obstacles ; n'épargne ni cet or, ni ces pierres précieuses, et reviens réjouir ton maître par des nouvelles sur lesquelles reposent toutes ses espérances. »

Il s'éloigna, rentra tard et avec un visage triste. Aucun des gens de M. John ne pouvait, dit-il, se rappeler l'homme gris. La longue-vue était encore là, et personne ne savait d'où elle venait. Le tapis, la tente étaient étalés sur la même colline ; les valets vantaient la richesse de leur maître, mais aucun d'eux ne pouvait dire comment il s'était procuré ces beaux objets. Les jeunes gens, qui avaient monté les chevaux, les avaient amenés dans leurs écuries, et proclamaient hautement la libéralité de M. John, qui les leur avait donnés. Voilà tout ce que j'appris par la prolixe narration de Bendel qui, dans toute cette affaire, avait cependant agi avec une intelligence et un zèle louables. Je le remerciai tristement et lui fis signe de s'éloigner.

« J'ai, dit-il, rendu compte à monsieur de ce qui l'intéressait le plus, il me reste encore à m'acquitter d'une commission qu'un inconnu m'a donnée à la porte de la ville. Voici ses propres paroles : « Dites à M. Pierre Schlemihl que je vais m'embarquer par un vent favorable ; dans un an et un jour, j'aurai l'honneur de le revoir et de lui proposer peut-être un autre marché agréable. Présentez-lui mes respectueux compliments et l'expression de ma reconnaissance. Je lui demandai qui il était, et il me répondit qu'il était assez connu de vous. »

« Comment était cet homme, m'écriai-je avec une vive émotion ! » Et Bendel me dépeignit trait pour trait l'homme gris.

« Malheureux! lui dis-je avec un accent de désespoir, c'était lui! » Et Bendel, recueillant ses souvenirs, s'écria d'un ton douloureux : « Oui, en effet, c'était lui! O malheureux aveugle, malheureux insensé que je suis, je ne l'ai pas reconnu et j'ai trahi mon maître! »

En parlant ainsi, il pleurait, s'accusait, et je fus touché de sa douleur. J'essayai de le consoler, je lui déclarai que j'avais pleine confiance en sa fidélité, et je l'envoyai sur le port pour tâcher de découvrir quelle direction avait prise mon magique inconnu. Mais ce jour-là même une quantité de navires, favorisés par la brise, s'en allaient de côté et d'autre, et il fut impossible d'avoir le moindre indice sur le départ de l'homme gris.

CHAPITRE III.

Qu'importerait à celui qui serait chargé de chaînes, d'avoir des ailes? Cet inutile moyen de salut ne pourrait qu'ajouter à son désespoir. Moi j'étais comme le Fafnir des traditions scandinaves, enchaîné près de mon or, privé de toute consolation, exilé de la vie ordinaire. Cachant au dedans de moi-même mon sinistre secret, je craignais les regards du dernier de mes serviteurs, et je lui portais envie, car il avait une ombre et pouvait se montrer en plein jour, tandis que j'étais condamné à vivre solitairement dans ma chambre, avec les regrets qui me déchiraient le cœur.

Un autre cœur s'affligeait aussi près de moi : c'était le fidèle Bendel, qui ne cessait de se reprocher d'avoir trahi la confiance de son bon maître, et de

n'avoir pas reconnu celui dont dépendait mon repos.

Pour ne négliger aucun moyen de remédier à ma pénible situation, j'envoyai Bendel chez le peintre le plus célèbre de la ville avec un anneau précieux, et je le fis prier de passer chez moi. Dès qu'il fut arrivé, j'éloignai mes gens, je fermai la porte, et je commençai à louer le rare talent de cet artiste, et, après lui avoir fait jurer un secret absolu, j'en vins enfin à lui faire mon difficile aveu.

« Monsieur le professeur, lui dis-je, pourriez-vous rendre par votre pinceau une ombre factice à un homme qui a eu le malheur de perdre la sienne ?

— Vous parlez d'une ombre projetée; mais par quelle négligence cet homme a-t-il pu faire une telle perte?

— Peu importe, lui répliquai-je, la cause de ce malheur; cependant je puis vous la faire connaître; et, inventant aussitôt un mensonge: Dans un voyage que cet homme fit l'hiver dernier en Russie, par un froid extraordinaire, son ombre resta gelée sur le sol, et il ne put l'en détacher.

— La fausse ombre que je pourrais lui peindre, reprit le professeur, serait de telle sorte qu'au moindre mouvement cet homme la perdrait, surtout si, comme vous me le dites, il a si peu tenu à celle que la nature lui avait donnée. Que celui qui n'a pas d'ombre n'aille pas au soleil, voilà ce qu'il a de mieux à faire. » A ces mots, il se leva et s'éloigna en jetant sur moi un regard perçant que le mien ne put soutenir. Je retombai sur mon fauteuil et je cachai mon visage dans mes mains.

Bendel me trouva dans cette position. Il vit ma douleur et sembla vouloir respectueusement s'éloi-

gner. Mon chagrin m'oppressait tellement que je ne pouvais en supporter plus longtemps seul le fardeau. « Bendel, lui dis-je, toi qui vois mes souffrances, qui ne cherches point à en pénétrer le secret, mais qui sembles avoir le désir de les partager, approche, et sois le confident de mon cœur. Je ne t'ai point caché mon or, je ne te cacherai point mon infortune. Bendel, ne m'abandonne pas; tu me vois riche, généreux; tu t'imagines que le monde doit m'entourer d'hommages, et je fuis le monde, et je me dérobe à ses regards. Ce monde m'a jugé, il me repousse, et toi aussi peut-être tu te détourneras de moi quand tu sauras mon effroyable secret. Bendel, je suis riche, libéral, affectueux; mais, ô Dieu! je n'ai pas d'ombre.

— Pas d'ombre! s'écria le bon jeune homme stupéfait, et des larmes coulèrent de ses yeux. Malheur à moi, puisque j'étais destiné à servir un maître sans ombre! »

Il se tut, et je cachai de nouveau mon visage dans mes mains.

« Bendel, repris-je d'une voix tremblante, tu sais tout et tu peux me trahir. Va donc, si tu le veux, divulguer ma misère. »

Il parut être en proie à une violente lutte intérieure. Puis enfin, s'inclinant devant moi, et arrosant mes mains de ses larmes : « Non, s'écria-t-il, quelle que soit l'opinion du monde, je ne quitterai point, pour une ombre, mon excellent maître. Je serai plus juste que prudent, je resterai près de vous, je vous prêterai mon ombre, je serai là pour vous aider, si je le puis, ou pour pleurer avec vous. » Je me jetai à son cou, étonné d'une telle résolution et convaincu qu'il n'agissait pas ainsi par un sentiment d'intérêt.

Dès ce jour il s'opéra un certain changement dans ma situation. Bendel prenait un soin inexprimable de dissimuler ce qui me manquait. Il était sans cesse avec moi, prévoyant tout, dirigeant tout, et au moindre accident imprévu, me couvrant aussitôt de son ombre, car il était plus grand et plus large que moi.

Grâce à ce secours affectueux, j'osai de nouveau reparaître parmi les hommes, et je commençai à jouer un rôle dans le monde. J'affectais, il est vrai, bien des bizarreries, mais c'est là, pour ainsi dire, une des attributions du riche; et, tant que la vérité resta cachée, je jouis de toute la considération, de tous les honneurs que m'attirait mon or, et j'attendis avec plus de calme l'époque où mon mystérieux inconnu devait me revoir.

Je sentais bien que je ne devais pas séjourner trop longtemps dans ce lieu où déjà on m'avait vu sans ombre. Je me rappelais aussi avec peine mon apparition chez M. John; cependant je voulus faire une épreuve, pour acquérir par là plus de confiance, et je me trouvai surpris par ma vanité.

La belle Fanny, sans se rappeler m'avoir jamais vu, daigna faire attention à moi, car, depuis que j'étais riche, j'avais de l'esprit et de la grâce. Quand je parlais, tout le monde m'écoutait, et je ne savais moi-même comment j'avais acquis l'art de causer si bien et de dominer la conversation. L'impression que je semblais avoir faite sur cette belle personne m'aveugla complétement comme elle le désirait. Je la poursuivis partout à travers l'ombre et l'obscurité; mon orgueil était de la rendre fière de moi, et, tout en comprenant que je m'égarais, je ne pouvais bannir de mon cœur cette funeste passion.

Mais pourquoi te raconter si longtemps une histoire si commune? Toi-même tu m'en as dit bien d'autres du même genre. Ce vieux jeu où je m'étais engagé si sottement amena une catastrophe imprévue.

Un soir que, selon ma coutume, j'avais réuni plusieurs personnes dans un jardin, je me promenais avec la belle Fanny, à quelque distance de mes convives, et je m'efforçais de l'émouvoir par mes paroles. Elle baissait modestement les yeux, et se laissait serrer la main. Tout à coup la lune brilla au milieu des nuages; Fanny vit son ombre déroulée derrière elle et me regarda d'un air effaré, regarda encore le sol, comme si elle y cherchait aussi mon ombre, et l'émotion qu'elle éprouva se peignit d'une façon si singulière sur son visage, que je serais parti d'un éclat de rire si je n'avais senti un frisson glacial.

Elle tomba évanouie. Je m'élançai comme un trait à la porte du jardin, et, me jetant dans la première voiture que je rencontrai, je rentrai précipitamment en ville où, pour mon malheur, j'avais cette fois laissé le prévoyant Bendel. Il fut effrayé à mon aspect, et un mot lui apprit tout ce qui venait de se passer. A l'instant même on fit venir des chevaux de poste. Je ne pris avec moi qu'un de mes gens, un rusé coquin, nommé Rascal, qui avait su, par son habileté, se rendre nécessaire, et qui ne pouvait avoir la moindre idée de ce qui venait d'arriver. Pendant la nuit, je fis environ trente milles. Bendel était resté à l'hôtel pour régler mon compte et m'apporter les choses les plus nécessaires. Le lendemain, lorsqu'il me rejoignit, je me jetai dans ses bras, je lui jurai de ne plus faire de folies, et d'être à l'avenir plus prudent. Nous continuâmes notre voyage sans interruption jusqu'au delà d'une longue chaîne de montagnes, et lorsque je me

trouvai séparé par ce rempart d'une terre de malheur, je résolus de me reposer de mes fatigues dans un lieu de bains situé dans le voisinage et peu fréquenté.

CHAPITRE IV.

Je dois, dans mon récit, passer rapidement sur une époque à laquelle j'aimerais à m'arrêter si mon souvenir pouvait en raviver le charme. Mais, hélas! le prisme qui l'animait est éteint en moi, et lorsque j'essaye de retrouver dans mon sein toutes les pensées qui jadis l'agitaient si fortement, il me semble que je frappe sur un rocher d'où il ne peut plus jaillir aucune source de vie. Dieu s'est retiré de moi, et quelle surprise j'éprouve en regardant le passé!

Je voulais suivre dans ma retraite une résolution héroïque, me consacrer à l'étude, et tous mes projets s'évanouirent devant deux yeux bleus.

O Mina! de même que j'ai pleuré lorsque je te perdis, je pleure à présent de ne pouvoir plus te retrouver en moi. Suis-je donc devenu si vieux? O douloureuse raison! une seule pulsation de ce temps, un seul de ces rêves! Mais non, me voilà seul dans les froides et arides régions, et le dernier arome de la liqueur enivrante a disparu.

J'avais envoyé en avant Bendel avec quelques sacs d'or pour me faire préparer une demeure dans la petite ville où je voulais habiter. Il avait fait là des dépenses considérables, et n'avait répondu que d'une manière évasive à toutes les questions qu'on lui avait faites sur son maître, car je ne voulais pas être nommé. Il n'en fallut pas davantage pour donner aux habitants

de la bourgade de singulières idées. Dès que ma maison fut prête, Bendel vint me chercher, et nous partîmes.

A une lieue de la ville, sur un large espace exposé au soleil, nous aperçûmes une foule de gens en habit de fête. La voiture s'arrêta; la musique, le son des cloches, les coups de canon et de bruyants *vivat* retentirent dans les airs. Un cercle de jeunes filles vêtues de blanc, s'avança à ma rencontre. Au milieu de cette jeune et gracieuse assemblée, il y en avait une plus belle que toutes les autres, qui, s'agenouillant devant moi, me présenta sur un coussin de soie une guirlande de roses, de lauriers et d'oliviers, et m'adressa un discours étrange où se trouvaient mêlés les mots de majesté et de vénération; mais le son argentin de sa voix charmait mes oreilles et mon cœur. Il me semblait que j'avais déjà vu, je ne sais où, cette figure céleste, et le chœur entonna ses chants et célébra les vertus d'un bon roi et le bonheur de son peuple.

Figure-toi, mon ami, cette scène en plein soleil, la jeune fille à genoux à deux pas de moi; et moi qui ne pouvais franchir cet étroit espace pour me prosterner aux pieds de cet ange. Oh! que n'aurais-je pas donné alors pour avoir une ombre! Mais il me fallait cacher, au fond de la voiture, ma honte, mon angoisse, mon désespoir. Bendel s'élança sur la route, je le rappelai et tirai de ma cassette une couronne en diamants que je destinais à la belle Fanny, et que je le priai de remettre à la jeune fille. Il s'avança et dit que son maître ne pouvait recevoir de tels honneurs, mais qu'il remerciait les braves habitants de la ville de leurs bonnes intentions. Puis il mit à la place de la guirlande de fleurs la couronne de diamants, tendit

la main à la jeune fille pour la relever, et d'un geste éloigna le clergé, les magistrats et tous les députés. Puis, remontant en voiture, il ordonna au postillon de partir, et nous entrâmes au galop dans la petite ville, en passant sous un arc de triomphe et au bruit des coups de canon. La voiture s'arrêta devant ma maison, je fendis la foule assemblée pour me voir; le peuple criait *vivat* sous mes fenêtres. Je jetai à pleines mains dans la rue de doubles ducats. Le soir, toute la ville fut spontanément illuminée.

Je ne pouvais deviner la cause d'une telle réception, et j'envoyai Rascal aux renseignements. On lui dit qu'on savait de source certaine que le roi de Prusse voyageait dans la contrée sous un titre de comte, qu'on avait reconnu mon adjudant, et qu'on était persuadé que j'étais le roi même. Maintenant on voyait bien que je voulais garder le plus strict incognito, et l'on sentait que l'on avait eu tort de soulever le voile dont je cherchais à m'entourer. Mais j'avais manifesté mon contentement avec tant de bonne grâce qu'on espérait bien que je pardonnerais une imprudente précipitation.

Ce récit amusa tellement mon coquin de valet qu'il fit tout ce qui dépendait de lui pour affermir les bonnes gens de la ville dans leur erreur. Puis il vint me raconter ce qui s'était passé et me fit rire de sa malicieuse plaisanterie. Dois-je l'avouer? je me trouvai flatté de passer dans ce pays pour un grand personnage.

Le lendemain au soir, je fis préparer une grande fête sous les arbres qui entouraient ma demeure, et j'y invitai tous les habitants de la ville. Grâce à la magie de ma bourse, aux efforts de Bendel et à l'esprit inventif de Rascal, cette fête était vraiment magnifi-

que, et l'illumination était disposée de telle sorte, que je me trouvais en pleine sécurité.

Mes convives arrivèrent et me furent présentés. Il n'était plus question de majesté, mais on m'appelait avec un profond respect M. le comte. Que faire? Il fallait bien accepter ce titre. Dès ce jour, je fus le comte Pierre. Au milieu de cette brillante réunion, mon âme n'aspirait qu'à une seule personne. Elle apparut enfin, portant la couronne que je lui avais donnée; elle suivait modestement ses parents, et semblait ignorer sa beauté. On me présenta M. le maître forestier, sa femme et sa fille. Je dis au vieillard une foule de choses agréables, mais je restai devant la jeune fille comme un enfant timide et confus; enfin, d'une voix balbutiante, je la priai de vouloir bien remplir à cette fête le rôle que lui assignait le diadème dont elle était parée. Elle voulait se soustraire à cette invitation, mais je lui rendis hommage comme le premier de ses sujets, et tous les convives s'empressèrent de suivre l'exemple du comte. La grâce, l'innocence unie à la beauté, donnaient à cette réunion un charme suprême. Les heureux parents de Mina s'attribuaient l'honneur fait à leur fille. Pour moi, j'étais dans un état d'ivresse inexprimable. Je rassemblai toutes les perles, les pierres précieuses que j'avais achetées, et je les fis offrir aux dames par la jeune reine. Pendant ce temps, on répandait à pleines mains des pièces d'or au milieu de la foule.

Le lendemain, Bendel me dit en confidence que le soupçon qu'il avait depuis longtemps contre Rascal était devenu une certitude, qu'il était sûr que, la veille encore, l'infidèle serviteur m'avait enlevé des sacs pleins d'or. « Qu'importe? lui répondis-je, laisse le pauvre diable faire son butin; je distribue volon-

tiers mes richesses à tout le monde, pourquoi n'en aurait-il pas sa part? Hier j'ai été très-bien servi par lui et par les nouveaux valets que tu m'as procurés. »

Il ne fut plus question de cet incident. Rascal resta à la tête de mes gens, mais Bendel était mon ami et mon confident; il était persuadé que ma fortune était inépuisable et ne cherchait point à en découvrir la source. Il m'aidait au contraire à trouver des occasions d'étaler et de dépenser mon or. Quant à l'homme gris, il n'en savait rien de plus, sinon que c'était par cet être étrange que je devais me voir délivré d'un fardeau fatal qui anéantissait mon repos, que cet homme me trouverait partout, et que j'attendais le jour où il avait promis de me rejoindre.

La splendeur de ma fête et mes libéralités entretinrent les habitants de la ville dans leur première opinion. On apprit, il est vrai, par les journaux, que le prétendu voyage du roi de Prusse n'était qu'une fable; mais, aux yeux de la crédule cité, je n'en étais pas moins un roi, et l'un des rois les plus riches qu'il fût possible de voir. Le monde n'a jamais manqué de monarques, dans les derniers temps surtout. Les bonnes gens qui n'avaient jamais vu un souverain me gratifiaient tantôt d'un royaume, tantôt d'un autre. Bref, le comte Pierre était pour eux un vrai monarque.

Un jour il arriva dans cette même ville un négociant enrichi par une banqueroute, qui jouissait de la considération générale. Il voulait faire parade des trésors qu'il avait amassés, et moi je voulus lutter avec lui. Je mis la main à ma bourse, et j'eus bientôt tellement dépassé le malheureux que, pour sauver sa considération, il fut obligé de faire une seconde banqueroute et de quitter le pays. J'ai produit dans cette contrée beaucoup de vauriens et de fainéants.

Malgré toute la royale munificence que je déployais au dehors, je vivais dans ma demeure très-simplement. Je m'étais imposé la plus grande prudence. Sous aucun prétexte, personne autre que Bendel ne pouvait entrer dans ma chambre. Aussi longtemps que le soleil brillait, je me tenais enfermé avec lui, et l'on disait : « Le comte travaille dans son cabinet. » Ce prétendu travail entretenait plusieurs courriers que j'expédiais pour le moindre motif. Je ne recevais de société que le soir sous les arbres ou dans mon salon, adroitement éclairé par les soins de Bendel. Si je sortais, ce n'était que pour aller chez le maître forestier pour voir la jeune fille qui enchantait mon cœur, et Bendel ne cessait de veiller sur moi.

O mon bon Chamisso ! j'espère que tu n'as pas encore oublié les joies de l'amour. Mina était une douce, tendre, aimable enfant ; j'avais enchaîné son imagination. Dans sa modestie, elle ne comprenait pas comment elle avait pu mériter un seul de mes regards, et elle me rendait amour pour amour avec la jeune ardeur d'une âme innocente. Elle aimait comme une femme qui est prête à se sacrifier, qui s'oublie elle-même, qui ne pense qu'à celui qui est sa vie, insoucieuse du reste, résolue au besoin à périr dans l'abîme ; elle aimait réellement.

Et moi, oh ! quelles heures affreuses j'ai passées ! affreuses, et pourtant dignes de mes regrets ! Que de fois j'ai pleuré sur le sein de Bendel, lorsque après ma première ivresse j'observais ma situation, lorsque je songeais comment j'avais séduit cet ange sans tache, trompé cet ange si pur ; tantôt je voulais lui découvrir mon secret, tantôt je jurais solennellement de m'éloigner d'elle, de la fuir, puis aussitôt je concertais avec Bendel les moyens de la revoir le soir.

D'autres fois je me créais de nouvelles espérances en songeant à la prochaine visite de l'homme gris. Il m'avait annoncé qu'il reviendrait dans un an et un jour, et je croyais à sa parole.

Les parents de Mina étaient de bons et honnêtes gens qui adoraient leur fille, et ne s'aperçurent de notre amour que lorsque cet amour était déjà arrivé à son développement, et qui alors se trouvèrent très-indécis sur ce qu'ils devaient faire. Jamais l'idée ne leur était venue que le comte Pierre pût songer à leur enfant, qu'il pût l'aimer et en être aimé. La mère était assez vaine pour concevoir la possibilité de cette alliance et pour essayer de m'amener à un tel résultat. Mais son mari, avec sa droiture de jugement, repoussait ce projet comme une chimère. Tous deux du reste étaient persuadés de la pureté de mon amour, et ils ne pouvaient que prier pour leur fille.

Je retrouve une lettre que Mina m'écrivait à cette époque. Je veux t'en faire part.

« Je suis, dit-elle, une faible et ignorante jeune fille, bien capable de croire que celui que j'aime tendrement ne saurait tromper mon espoir. Ah ! tu es si bon, si indiciblement bon ! Mais tu ne dois rien me sacrifier ; non, rien. O Dieu ! je me haïrais moi-même si, pour moi, tu te condamnais au moindre sacrifice. Non, tu m'as donné un bonheur infini, car tu m'as appris à t'aimer ; éloigne-toi : je connais mon sort. Le comte Pierre ne m'appartient pas, il appartient au monde entier. Je serai fière d'entendre parler de toi, d'entendre raconter tout ce que tu auras fait, tous les hommages qu'on t'aura rendus. Vois-tu, quand cette idée me vient, je t'en veux d'oublier près d'une simple enfant ta haute destinée. Éloigne-toi, car cette

idée me rendrait malheureuse, moi qui suis si heureuse par toi. N'ai-je pas aussi mêlé à ta vie un rameau d'olivier et quelques fleurs comme à la guirlande que je t'ai offerte? Je te porte dans mon cœur, ô mon bien-aimé! Ne crains pas de t'éloigner. Je mourrai dans la plénitude du bonheur que tu m'as donné. »

Tu peux te figurer, mon cher Chamisso, quelle douloureuse émotion ces tendres paroles éveillaient en moi. J'allai la voir, je lui dis que je n'étais point ce que je semblais être, que j'étais seulement plus riche et infiniment plus misérable que les autres hommes, que sur ma tête pesait une malédiction dont je devais lui faire un secret, mais dont je parviendrais peut-être quelque jour à me délivrer; que jusque-là j'étais épouvanté à la pensée de l'entraîner elle-même dans l'abîme, elle la seule lumière, la seule joie, la seule âme de ma vie. En apprenant que j'étais malheureux, elle se mit à pleurer. Ah! elle était si bonne et si dévouée! Pour sécher une seule de mes larmes, elle se serait immolée avec bonheur.

Elle était loin cependant de comprendre le sens de mes paroles. Tantôt elle se figurait que j'étais quelque prince victime d'une calamité, tantôt quelque illustre banni, et son imagination donnait à son bien-aimé une situation et un caractère héroïques.

Un jour je lui dis : « Mina, à la fin du mois prochain, mon sort sera décidé. S'il doit rester le même, il faut que je meure, car je ne veux pas te rendre malheureuse. » Elle pencha, en pleurant, sa tête sur mon sein. « Si ton sort change, me dit-elle, apprends-moi ton bonheur; je sais que tu ne peux m'appartenir, mais si tu es malheureux, lie-moi à ta misère, je t'aiderai à la supporter.

— Ah ! m'écriai-je, ne prends point cet imprudent engagement. Connais-tu la misère et la malédiction qui pèsent sur moi? Sais-tu qui est ton bien-aimé? Regarde avec quelle angoisse je conserve mon secret devant toi. »

Elle tomba en sanglotant à mes pieds, et répéta la même prière et la même promesse.

Le maître forestier entra. Je lui dis que mon intention était de demander le mois prochain la main de sa fille, que si je fixais ce délai, c'est que j'espérais que cette époque aurait une grande influence sur ma destinée; mais qu'en tout cas, mon amour pour sa fille était inébranlable.

Le brave homme fut tout bouleversé d'entendre cet aveu. Il se jeta à mon cou, puis me demanda pardon d'avoir osé prendre cette liberté; ensuite il se mit à parler de dot, de contrat et des moyens d'assurer l'avenir de son enfant. Je le remerciai de me rappeler cette obligation. Je lui dis que je désirais m'établir dans la contrée, et je le priai de choisir quelque beau domaine qu'il achèterait au nom de sa fille et que je payerais. Nul mieux que lui ne pouvait s'acquitter de cette tâche, et il acheta des biens pour une valeur d'un million.

J'avoue qu'en l'occupant de toutes ces affaires, j'employais une ruse innocente pour l'éloigner, car il était parfois gênant. Sa femme était au contraire un peu sourde et ne se croyait pas obligée comme lui de faire la conversation avec monsieur le comte.

Tous deux, ivres de leur bonheur, s'approchèrent de moi et me conjurèrent de rester avec eux plus longtemps ; mais je n'avais pas une minute à perdre ; la lune commençait à se lever à l'horizon. Le lendemain je retournai dans le jardin du maître forestier ;

j'avais mon manteau sur les épaules, mon chapeau sur les yeux. Lorsque Mina m'aperçut, elle fit un mouvement involontaire, je me rappelai cette nuit affreuse où je m'étais montré sans ombre au clair de la lune. Mina avait-elle aussi reconnu ce qui me manquait? elle était silencieuse et pensive, un lourd fardeau pesait sur ma poitrine, elle se jeta en pleurant dans mes bras; je m'éloignai.

Depuis ce jour, je la vis toujours plus triste et plus sombre. Ses parents seuls étaient dans l'ivresse de leur joie; l'époque mystérieuse approchait, imposante et terrible comme un nuage qui porte la tempête. La veille du jour décisif, je ne pouvais respirer, j'avais rempli plusieurs caisses d'or, je veillai jusqu'à minuit.

L'heure sonna. J'étais là, les yeux fixés sur la pendule, comptant les minutes, les secondes, avec une anxiété mortelle. Au moindre bruit que j'entendais, je me levais. Le jour parut, les heures passèrent lentement et rien ne se montrait. Les dernières minutes du dernier instant s'écoulèrent et je tombai en fondant en larmes sur ma couche. Le lendemain il fallut m'en aller, privé de l'espoir de recouvrer mon ombre, demander la main de ma bien-aimée. Je m'endormis d'un pénible sommeil.

CHAPITRE V.

Je fus réveillé par la rumeur de plusieurs voix qui retentissaient dans mon antichambre. J'écoutai : Bendel défendait ma porte, Rascal jurait qu'il n'avait

point d'ordre à recevoir de son égal et s'obstinait à entrer. L'honnête Bendel lui fit observer que si je l'entendais parler ainsi, je pourrais bien le renvoyer; Rascal menaça de le prendre au collet s'il refusait de le laisser pénétrer jusqu'à moi.

J'étais à demi habillé, j'ouvris la porte en colère et, m'avançant vers Rascal: « Que veux-tu donc, coquin? » m'écriai-je; il fit deux pas en arrière et me répondit avec beaucoup de flegme: « Je veux, monsieur le comte, vous prier très-humblement de vouloir bien me laisser voir au moins une fois votre ombre; un soleil superbe luit dans la cour. »

Je restai comme frappé de la foudre. Quelques instants se passèrent avant qu'il me fût possible de reprendre la parole. Enfin je lui dis: « Comment un valet peut-il se conduire ainsi envers son maître?

— Un valet, répliqua-t-il, peut être honnête homme et ne pas vouloir servir un homme sans ombre. Je demande mon congé. »

Il fallut avoir recours à un autre moyen. « Mais Rascal, mon cher Rascal, qui a pu te donner cette malheureuse idée? Comment peux-tu croire....

— On prétend, répliqua-t-il encore, que vous n'avez point d'ombre, et vous me montrerez votre ombre, ou je partirai. »

Bendel, pâle et tremblant, mais plus ferme que moi, me fit un signe; j'eus recours à la puissance de l'or, mais l'or avait aussi perdu son prestige. Rascal jeta par terre la somme que je lui offrais en me disant: « Je n'accepte rien d'un homme qui n'a point d'ombre. » Puis il s'éloigna, le chapeau sur la tête et en sifflant; je restai là avec Bendel, pétrifié et comme anéanti.

La mort dans le cœur, je me déterminai enfin à

reparaître dans le jardin du maître forestier, et je m'avançai comme un coupable devant ses juges. J'entrai sous le berceau de feuillage auquel on avait donné mon nom et où l'on devait m'attendre encore cette fois. La mère vint à moi, calme et riante; Mina était là, pâle et belle comme la première neige qui, en automne, couvre les dernières fleurs, et qui bientôt ne sera plus qu'une eau amère. Le maître forestier, un écrit à la main, se promenait à grands pas de long en large en proie à une violente agitation qui se trahissait sur son visage, tantôt par une mortelle pâleur, tantôt par un vif incarnat; il s'approcha de moi en balbutiant et me témoigna le désir de me parler en particulier. Le chemin par lequel il m'invitait à le suivre aboutissait à une partie du jardin dépourvue d'arbres et exposée aux rayons du soleil. Je m'assis sur un banc, et il se fit entre nous un long silence que la bonne mère elle-même n'osait rompre.

Le maître forestier continuait à se promener sous le berceau; enfin il s'arrêta devant moi, et regardant l'écrit qu'il tenait à la main : « Monsieur le comte, dit-il, en me jetant un regard pénétrant, ne connaîtriez-vous point par hasard un certain Pierre Schlemihl? » Je ne répondis rien. « Un homme, reprit-il, d'un caractère remarquable et doué de plusieurs talents. » Il attendait une réponse.

« Et si moi-même j'étais cet homme!

— Cet homme, s'écria-t-il, qui a perdu son ombre!

— Oh! mes pressentiments! mes pressentiments! murmura Mina. Oui, il y a longtemps que je le sais, il n'a point d'ombre. » Et elle se jeta éperdue dans les bras de sa mère, qui, en la serrant sur son sein, lui reprochait de n'avoir pas révélé plus tôt ce secret

fatal. Mais comme Aréthuse, elle était changée en une source de larmes qui au son de ma voix coulait plus abondante.

« Et vous n'avez pas craint, reprit le père en colère, vous n'avez pas craint de nous tromper tous! et vous dites que vous aimez ma fille, vous qui l'entraînez dans l'abîme. Voyez comme elle pleure, comme elle souffre; oh! c'est affreux! c'est affreux! »

J'étais hors de moi, et dans le désordre de mon esprit, je répondis qu'après tout une ombre n'était qu'une ombre, qu'on pouvait s'en passer et que cela ne valait pas la peine de faire tant de bruit. J'ajoutai que ce qu'on avait perdu, un jour on pouvait le retrouver.

« Mais, s'écria-t-il avec la même irritation, avouez-moi comment vous avez perdu cette ombre! »

Il fallut de nouveau recourir au mensonge. « Un grossier manant, lui dis-je, se précipita un jour si brusquement sur mon ombre, qu'il y fit un grand trou. Je l'ai donnée à raccommoder, car avec de l'or on peut faire bien des choses, et j'espérais qu'on me la rapporterait hier.

— Bien, monsieur, bien, répliqua le forestier, vous demandez la main de ma fille, mais d'autres la demandent aussi. Je dois prendre soin de son avenir et je vous donne trois jours pour vous procurer une ombre. Si dans trois jours vous en avez une, vous serez le bienvenu, sinon ma fille sera le lendemain la femme d'un autre. »

Je voulus encore essayer d'adresser quelques mots à Mina, mais elle se rapprocha en sanglotant de sa mère, et celle-ci me fit signe de m'éloigner. Je partis et il me sembla que le monde se fermait derrière moi.

Privé des soins affectueux de Bendel, j'errai d'un pas vagabond à travers les champs et les forêts. La sueur coulait de mon front, la douleur oppressait ma poitrine; je me sentais saisi par le vertige.

J'étais depuis longtemps dans cet état, lorsque je me sentis tiré par la manche de mon habit. C'était l'homme gris qui paraissait avoir longtemps couru après moi, car il était hors d'haleine.

« Je vous avais annoncé, me dit-il, que je viendrais aujourd'hui, et vous n'avez pu attendre. Mais tout n'est pas encore perdu si vous voulez suivre mon conseil ; vous reprendrez votre ombre, et vous retournerez dans le jardin du forestier où vous serez très-bien accueilli. Quant à Rascal qui vous a trahi et qui prétend épouser votre fiancée, je m'en charge. »

Je restai stupéfait, et en réfléchissant à ce que l'inconnu venait de me dire, je vis qu'en effet je m'étais trompé d'un jour. Je portai la main à la bourse suspendue à ma poitrine; il devina mon intention, et se retira quelques pas en arrière.

« Non, monsieur le comte, dit-il, cette bourse est en trop bonnes mains, gardez-la; je vous demanderai seulement comme souvenir une bagatelle; vous êtes trop bon pour ne pas me signer ce billet. » Il me présenta un parchemin où je lus ces mots :

« Par ma signature, je lègue au possesseur de ce parchemin mon âme, lorsqu'elle se sera, par le cours naturel des choses, séparée de mon corps. »

Je regardai tour à tour avec une muette surprise cet écrit et l'inconnu. Pendant ce temps, il prenait au bout d'une plume une goutte de sang qu'une épine avait fait couler de ma main.

« Qui êtes-vous donc? m'écriai-je.

— Qu'importe, répondit-il; ne le voyez-vous pas à

mon extérieur? un pauvre diable de l'espèce des savants et des physiciens, qui ne récolte souvent que d'indignes remercîments pour son art merveilleux, et qui n'a d'autre plaisir sur cette terre que de faire quelques expériences. Mais signez donc, là, au-dessous de ces lignes : Pierre Schlemihl.

— Non, monsieur, lui dis-je en secouant la tête, je ne signerai pas.

— Ah! en vérité! Et pourquoi donc?

— Parce qu'il me semble assez dangereux de vous livrer mon âme après mon ombre.

— Dangereux! s'écria-t-il en éclatant de rire ; et si j'ose vous le demander, qu'est-ce donc que votre âme? l'avez-vous jamais vue, et que prétendez-vous en faire quand vous serez mort? Estimez-vous heureux de trouver un amateur qui veut bien vous donner toute votre vie une réalité en échange de cet *x*, de cette force galvanique, de cette activité polarisante, enfin de tout ce que peut être cette chose chimérique. Je vous rends votre ombre, avec laquelle vous pourrez obtenir la main de votre fiancée et arriver au comble de vos vœux. Aimez-vous mieux abandonner cette jeune fille et la livrer à ce misérable Rascal? Non; c'est pourtant ce que vous devez voir de vos propres yeux. Venez, je vous prête ce capuchon enchanté, et nous entrerons sans être vus dans le jardin du forestier. »

J'avais honte d'être l'objet des railleries de cet homme; je le haïssais du fond du cœur, et je crois que mon aversion pour lui, plus encore que mes principes, m'empêchait de racheter par ma signature l'ombre qui m'était si nécessaire; je ne pouvais supporter non plus l'idée d'entreprendre avec lui la course qu'il me proposait. Tout ce qu'il y avait en

moi de meilleur et de plus énergique se révoltait à la pensée seule de voir cet affreux brocanteur, ce sardonique *Kobold* se placer entre moi et ma bien-aimée. Je me résignai à regarder mon malheur comme irréparable, et, me tournant vers l'inconnu, je lui dis : « Monsieur, je vous ai vendu mon ombre pour cette bourse et je m'en suis cruellement repenti. Au nom du ciel, ne peut-on revenir sur ce marché ? »

Il secoua la tête et son visage s'assombrit.

Je continuai : « Je ne vous vendrai plus rien de ce que je possède, pas même pour rentrer en possession de mon ombre, et je ne signerai point le papier que vous me présentez. J'ajouterai que, comme la promenade que vous me proposez serait plus agréable pour vous que pour moi, je crois pouvoir m'en dispenser. Ainsi quittons-nous.

— Je regrette, M. Schlemihl, me dit-il, de vous voir obstinément refuser une proposition que je vous faisais avec amitié. Une autre fois peut-être serai-je plus heureux. Au revoir, bientôt... A propos, permettez-moi encore de vous montrer que je ne laisse pas détériorer les choses que j'achète ; je les apprécie et les garde avec soin. »

En disant ces mots, il tira mon ombre de sa poche, la déploya au soleil sur la bruyère et se promena entre les deux ombres esclaves, la sienne et la mienne, qui devait aussi suivre tous ses mouvements.

Quand, après une longue séparation, je reconnus ma pauvre ombre et que je la vis attachée à un tel homme, il me sembla que mon cœur allait se briser de douleur et je pleurai amèrement ; le cruel cependant se pavanait avec ma dépouille et il n'eut pas honte de me renouveler sa proposition.

« Il en est temps encore, me dit-il ; un trait de plume,

et vous délivrez la malheureuse Mina des griffes d'un scélérat pour la mettre dans les bras de M. le comte.» Mes larmes ne cessaient de couler, je me détournai de lui et lui fis signe de s'éloigner.

Bendel, que ma disparition avait désolé et qui m'avait cherché partout, arriva en ce moment. Quand il vit mon ombre au pouvoir de l'homme gris, il résolut aussitôt de me faire rentrer de gré ou de force en possession de mon bien. Comme il était d'une nature assez vive, il interpella aussitôt l'inconnu et lui ordonna de me rendre ce qui m'appartenait. Celui-ci, pour toute réponse, lui tourna le dos. Bendel, levant son gourdin d'épines, le poursuivit et lui fit sentir la puissance de son bras nerveux. L'inconnu baissa la tête, courba l'épaule, comme s'il était habitué à faire souvent de même, et s'éloigna en silence, entraînant avec lui mon ombre et mon fidèle serviteur. Longtemps encore j'entendis résonner un bruit sourd dans la plaine, puis il se perdit dans l'éloignement et je me trouvai seul avec mon malheur.

CHAPITRE VI.

J'étais là sur la bruyère déserte, soulageant mon cœur par mes larmes. Mais je ne voyais aucun terme à mes misères, aucune issue, aucun but, et l'inconnu avait jeté sur mes plaies un nouveau poison. Je voyais l'image de Mina, je me rappelais l'instant où elle était tombée dans les bras de sa mère, et en même temps je voyais s'élever entre elle et moi cette cruelle et sardonique figure de Rascal. Je me levai, je courus impétueusement à travers la vallée. Mais cette déso-

lante apparition me poursuivait sans cesse et je tombai épuisé de fatigue et de douleur sur le sol. Toutes ces douleurs pour une ombre, pour une ombre qu'un trait de plume m'aurait rendue! Je réfléchis à la proposition qui m'avait été faite : je n'avais plus ni force de volonté, ni raison.

Le jour s'écoula; j'apaisai ma faim avec des fruits sauvages et ma soif à l'eau du torrent; le soir, je m'endormis sous un arbre et le lendemain je m'éveillai avec les mêmes angoisses. Bendel avait sans doute perdu mes traces et je m'en réjouissais. Je ne voulais plus retourner parmi les hommes : leur aspect m'effrayait. Je passai ainsi trois jours affreux.

Le quatrième au matin, je me trouvais sur une plaine de sable où brillait le soleil; après en avoir été si longtemps privé, j'aimais à jouir de ses rayons.

Tout à coup j'entendis un léger bruit; je regardai autour de moi et ne vis personne, mais j'aperçus flottant sur le sable une ombre humaine assez semblable à la mienne et qui paraissait détachée de son maître.

« Ah! m'écriai-je, si celle-là cherche un homme, je suis cet homme! » Et je m'élançai pour poser les pieds sur cette ombre afin de m'en emparer.

Elle fuyait légèrement devant moi, et le désir que j'avais de la posséder me donnait une force extraordinaire. Dans sa course rapide, elle s'approchait d'une forêt où j'allais la perdre; cette perspective ranima mon ardeur; je redoublai de vitesse, j'arrivai près d'elle, j'allais l'atteindre; soudain elle s'arrêta et se retourna de mon côté; je me précipitai sur elle comme un lion sur sa proie, et je sentis, en la saisissant, la résistance d'un corps humain, le choc d'une poitrine musculeuse.

L'effroi que j'éprouvai me jeta sur le sol ; mais j'enlaçai, je serrai cette ombre extraordinaire, et sous moi gisait un homme qui jusque-là était resté invisible.

Je compris alors le secret de cet événement. Cet homme possédait le merveilleux nid d'oiseau qui rend invisible celui qui le porte, mais qui ne peut dissimuler son ombre. Il venait de jeter à quelque distance de lui son précieux talisman, mes regards le découvrirent, je m'en emparai, et comme je n'avais point d'ombre, je fus aussitôt complétement invisible.

L'homme que j'étais parvenu à atteindre se leva dès qu'il fut délivré de mon étreinte et chercha de côté et d'autre avec anxiété son magique trésor. Quand il vit qu'il l'avait perdu, il tomba dans un désespoir profond et s'arracha les cheveux. Pour moi, la conquête que je venais de faire me donna aussitôt le désir de rentrer parmi les hommes. Je ne manquai pas de prétexte pour excuser le larcin que je venais de commettre, et je ne m'arrêtai pas même à en chercher ; je m'éloignai sans remords de ce malheureux dont les gémissements retentirent longtemps à mon oreille.

Je voulais retourner dans le jardin du forestier et reconnaître par moi-même la vérité de ce que l'affreux étranger m'avait appris. Je ne savais cependant où j'étais ; je gravis le sommet d'une colline, et de là j'aperçus la petite ville que j'avais habitée. Une violente émotion me saisit à l'idée que j'allais revoir ma bien-aimée : un désir ardent ranima mes forces ; bientôt je me trouvai près de quelques paysans qui parlaient de moi, de Rascal, du forestier. Je hâtai ma marche.

En entrant dans le jardin, je crus entendre un éclat

de rire et je ne vis personne. Puis il me semblait distinguer d'autres bruits confus; je ne vis rien encore. Pas un être humain n'était dans le jardin; j'en parcourus les allées, je m'avançai jusque vers l'habitation de Mina, le même bruit que j'avais déjà entendu résonnait encore à mon oreille. Je m'assis avec une violente émotion sur un banc placé en face de la porte, et il me sembla que le mystérieux inconnu était assis à côté de moi et riait d'un rire sardonique.

La porte s'ouvrit, le forestier parut tenant des papiers à la main. Il me semblait qu'un voile tombait sur ma tête; je regardai, oh! horreur, l'homme gris était près de moi et fixait sur moi ses yeux sataniques. Il avait déployé sur ma tête son capuchon merveilleux; son ombre et la mienne flottaient ensemble à ses pieds; il tenait à la main l'écrit qu'il voulait me faire signer, et tandis que le forestier se promenait de long en large, il me dit à l'oreille :

« Vous êtes donc, je l'espère, disposé à accepter mon offre, puisque votre tête est déjà sous le même capuchon que la mienne. C'est bien, c'est bien, mais rendez-moi mon nid d'oiseau, vous n'en avez pas besoin et vous êtes un trop honnête homme pour vouloir le garder; je vous assure, du reste, que je vous l'ai prêté de bon cœur. »

Je lui laissai prendre le nid; il le cacha dans sa poche et rit si fort que le père de Mina se tourna de notre côté. J'étais comme anéanti.

« Avouez pourtant, reprit l'inconnu, qu'un tel capuchon est bien commode, il peut couvrir plusieurs personnes à la fois et couvrir en même temps leur ombre. Voyez-vous, ajouta-t-il en riant, ce que parfois on ne fait pas de bon gré il faut se résoudre à le faire forcément; j'ai toujours pensé que vous ra-

chèteriez votre ombre, que vous épouseriez votre fiancée (il en est encore temps), et que nous ferions pendre ce coquin de Rascal, ce qui est chose facile. Notre marché conclu, je vous fais en outre présent de mon capuchon. »

Dans ce moment, la mère de Mina sortit aussi de la maison. « Que fait Mina ? » lui demanda le forestier.

« Elle pleure.

— Folle enfant ! c'est pourtant une chose décidée.

— Oui, mais il lui en coûte d'en épouser si vite un autre. Ah ! tu es cruel envers ton unique enfant.

— Non, tu ne juges pas bien la question. Quand Mina sera la femme d'un homme riche et considéré, elle oubliera bientôt ses regrets et nous remerciera d'avoir agi ainsi.

— Dieu le veuille !

— Elle possède, à présent, une fortune assez considérable ; mais après l'éclat produit par l'histoire de notre aventurier, penses-tu qu'elle puisse trouver un parti aussi avantageux que Rascal ? Sais-tu qu'il a acquis ici et payé comptant des propriétés pour une valeur de six millions ? J'ai eu moi-même tous les contrats entre les mains. De plus, il a dans son portefeuille pour trois millions et demi de billets.

— Il a donc bien volé ?

— Que signifient ces reproches ? il a su sagement épargner.

— Un homme qui a porté la livrée !

— Qu'importe ? il n'en a pas moins une ombre irréprochable.

— Tu as raison, mais..... »

L'homme gris me regardait en riant; la porte s'ouvrit et Mina s'avança dans le jardin ; elle était pâle et s'appuyait sur le bras d'une femme de chambre; elle s'assit sur un fauteuil préparé pour elle : son père se plaça à ses côtés, lui prit la main et, voyant qu'elle pleurait, lui dit d'un ton de voix affectueux : « Tu es ma chère, mon excellente enfant; tu seras raisonnable, tu ne voudras point affliger ton vieux père, qui ne désire que ton bonheur. Je comprends que tout ce qui s'est passé a dû cruellement t'ébranler; tu as échappé par miracle au malheur qui te menaçait; avant de découvrir la honteuse fourberie dont tu devais être victime, tu as bien aimé cet être indigne. Vois, Mina, je le sais et je ne t'en fais aucun reproche. Moi je l'ai aimé aussi tant que je l'ai regardé comme un grand seigneur; maintenant, quel changement! Quoi! un chien même a son ombre et ma chère enfant pourrait épouser un homme qui...... Non, tu ne dois point penser à lui. Écoute, Mina, tu es demandée en mariage par un homme qui ne craint pas la lumière du soleil, un homme qui n'est pas prince, il est vrai, mais qui possède dix millions et qui te rendra heureuse ; ne t'oppose point à mes projets, sois soumise, obéissante et laisse à ton père le soin d'essuyer tes larmes; allons, promets-moi d'épouser Rascal. »

Elle répondit d'une voix languissante : « Je n'ai plus aucune volonté et je n'ai plus aucun vœu à former sur cette terre. Que mon père fasse de moi ce qu'il voudra. »

Au même instant, Rascal s'avança d'un air impudent. Mina s'évanouit. Mon affreux inconnu me murmura à l'oreille d'un ton irrité : « Pouvez-vous supporter un tel spectacle? vous n'avez donc point de sang dans les veines? » En disant ces mots, il me fit

une légère blessure à la main. « En vérité, dit-il, voilà pourtant du sang, du vrai sang rouge. Allons, signez! » Il me remit le parchemin et la plume entre les mains.

CHAPITRE VII.

Je me soumets à ton jugement, cher Chamisso, et ne veux point essayer de le fausser. Je me suis moi-même jugé rigoureusement, j'ai porté dans mon sein le ver rongeur. Cher ami, celui qui a légèrement dévié du droit chemin est, sans qu'il s'en doute, entraîné peu à peu dans des sentiers détournés et dangereux; en vain il attache encore ses regards à la voûte du ciel, il n'est déjà plus maître de choisir, il faut qu'il descende dans l'abîme, qu'il s'immole à Némésis. Après l'imprudent contrat que j'avais accepté et la malédiction qui pesait sur moi, j'avais associé, par l'amour, une autre destinée à la mienne, et que me restait-il à faire, sinon de me précipiter aveuglément au secours de celle que j'avais perdue? Ne crois pas que je m'effrayasse de payer au plus haut prix le bonheur de Mina, non, mais j'éprouvais une haine invincible pour cet homme indéfinissable qui me poursuivait partout.

Je ne sais à quoi il faut attribuer ce qui arriva, si c'est à l'excès de mes émotions, à l'épuisement de mes forces physiques, au sentiment de rage que me donnait l'approche seule de l'homme gris. Quoi qu'il en soit, lorsqu'il me demanda de nouveau ma signature, je m'évanouis et je restai longtemps comme mort.

Lorsque je revins à moi, j'entendis des cris de colère et de malédiction. J'ouvris les yeux, la nuit approchait et mon affreux compagnon était là qui m'accablait de reproches. « N'est-ce pas se conduire comme une vieille femme? allons, qu'on se lève, qu'on se hâte d'exécuter ce que l'on a résolu, ou aime-t-on mieux souffrir et gémir? »

Je me levai péniblement, je promenai mes regards autour de moi; la maison du forestier était éclairée, la musique retentissait dans la salle, plusieurs groupes de personnes circulaient dans le jardin; quelques-uns s'approchèrent de l'endroit où je me trouvais, et j'appris par leur entretien que le mariage de Rascal avec Mina était conclu.

J'écartai le capuchon que l'inconnu avait jeté sur ma tête, et me cachant sous les rameaux des arbres, je me précipitai vers la porte extérieure du jardin; l'inexorable étranger s'attachait à mes pas et me suivait en disant : « Voilà donc le témoignage de reconnaissance que j'obtiens pour la peine que j'ai eue de veiller toujours sur les nerfs de monsieur. Bien, vous voulez me fuir, monsieur l'audacieux, mais nous sommes cependant inséparables; vous avez mon or, moi j'ai votre ombre et nous n'aurons de repos ni l'un ni l'autre; a-t-on jamais vu qu'une ombre quitte son maître? la vôtre m'attirera près de vous jusqu'à ce que vous vouliez bien la reprendre. Ce que vous refusez de faire gaiement aujourd'hui, vous le ferez plus tard par ennui et par tristesse. On n'échappe point à son sort. »

Il continua à parler ainsi d'or et d'ombre; j'essayais en vain de le fuir, il était toujours près de moi et raillait toujours.

Après avoir traversé plusieurs rues désertes, j'arrivai

enfin devant ma demeure. Les portes étaient closes, pas une lumière ne brillait aux fenêtres, et on n'y distinguait pas le moindre mouvement.

« Ah! ah! s'écria l'inconnu, en riant de nouveau, cet aspect vous étonne, mais vous trouverez là votre Bendel qu'on a renvoyé à la maison si fatigué qu'il y doit être resté; il vous racontera de bonnes histoires. Allons, au revoir, à bientôt. »

Je sonnai : Bendel demanda qui était là. Quand l'honnête serviteur eut reconnu ma voix, il put à peine contenir ses joyeux transports. La porte roula sur ses gonds et nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre. Je le trouvai faible, maladif, très-changé. Quant à moi, mes cheveux avaient complétement blanchi.

Il me conduisit à travers les appartements dévastés dans une chambre qui était demeurée intacte; il me prépara à souper et nous nous assîmes l'un à côté de l'autre; il me raconta comment il avait poursuivi si loin l'homme gris, en le frappant sans cesse, qu'il n'avait pu retrouver mes traces et qu'il était tombé sur le sol accablé de fatigue; comment ensuite il était revenu à la maison, où le peuple, à l'instigation de Rascal, s'était précipité pour tout briser. Tous mes domestiques étaient partis, la police m'avait banni de la ville en me donnant seulement un délai de vingt-quatre heures pour quitter le territoire : il ajouta d'autres détails à ce que je savais déjà de la nouvelle situation de Rascal. Ce misérable, unique cause de tous mes malheurs, devait avoir connu mon secret dès son entrée à mon service. Séduit par l'or, il avait su s'attacher à moi, faire preuve de zèle et se procurer une clef de l'armoire où il avait puisé son immense fortune.

Bendel me fit tout ce récit en pleurant, puis me

témoigna la joie qu'il éprouvait de me revoir et de remarquer que je supportais mon malheur avec calme et résignation. Mon désespoir avait en effet l'apparence de la résignation ; je voyais mon irrévocable destinée, je ne pouvais plus pleurer, je ne pouvais plus gémir, j'étais froid et indifférent.

« Bendel, lui dis-je, tu connais mon sort ; la punition qui me frappe n'est pas entièrement imméritée, je ne veux pas que toi, qui es innocent, tu associes plus longtemps ta vie à la mienne, je partirai cette nuit ; selle mon cheval, je partirai seul, tu me quitteras, je le veux. Il doit y avoir encore ici plusieurs caisses d'or, garde-les, je m'en irai seul errer à travers le monde, mais si quelque moment de bonheur me sourit, je penserai à toi, à ton cœur fidèle, qui m'a aidé à supporter mes douloureuses angoisses. »

Quelque regret qu'il en éprouvât, l'honnête serviteur dut obéir au dernier ordre de son maître. Je restai insensible à ses prières, à ses représentations, à ses larmes ; je le serrai encore une fois dans mes bras, puis je m'éloignai du tombeau de mes espérances, insoucieux du chemin que mon cheval prendrait, car je n'avais plus sur la terre aucun but, aucun désir, aucune confiance.

CHAPITRE VIII.

Un piéton se joignit à moi et, après avoir cheminé quelque temps à côté de mon cheval, me pria de vouloir bien lui permettre de placer derrière moi son manteau ; j'y consentis : il m'adressa de nombreux

remercîments pour ce léger service, fit l'éloge de ma monture, vanta le bonheur et le pouvoir des riches et engagea je ne sais quel monologue auquel je ne répondis rien.

Après avoir développé sa théorie sur le monde et sur la vie, il se jeta dans les questions de métaphysique. Il exposait ses idées avec une remarquable clarté et en tirait des déductions assez ingénieuses.

Tu sais, mon ami, qu'après avoir achevé mes études, je suis arrivé à la conviction que je n'avais pas la moindre aptitude à la philosophie ; je m'en suis éloigné, j'ai négligé d'approfondir beaucoup de questions, d'apprendre beaucoup de choses, préférant suivre la voix intérieure qui me parlait, et m'en aller par mon propre chemin. Tout le langage de cet homme ne me semblait qu'un travail artificiel ; cependant il parlait agréablement, je l'écoutais avec plaisir, et il aurait peut-être fixé mon attention, s'il avait pu toucher mon âme en même temps qu'il occupait mon esprit.

La nuit s'écoulait, l'aurore commençait à poindre à l'horizon, et je m'effrayai à l'aspect de cette lueur matinale qui annonçait le prochain éclat du soleil. J'étais là en pleine campagne, loin de toute forêt et de tout refuge. Je jetai un regard sur mon compagnon et je frissonnai : c'était l'homme gris.

Il sourit en remarquant mon émotion et me dit : « Unissons encore quelques instants nos intérêts, comme c'est l'usage dans ce monde, nous pourrons toujours nous séparer quand nous voudrons. Vous n'avez point d'autre route à suivre que celle qui longe les montagnes, car vous ne pouvez descendre dans la vallée, ni vous aventurer au sommet des collines. Je vous vois déjà pâlir à l'approche du soleil. Je veux

vous prêter votre ombre tant que notre association durera et vous me permettrez de rester près de vous; vous n'avez plus votre Bendel, je vous rendrai de bons offices ; vous ne m'aimez pas, j'en suis peiné, mais vous pouvez cependant vous servir de moi, le diable n'est pas si noir qu'on le dit. Hier, vous m'avez affligé, c'est vrai ; mais je ne veux point m'en souvenir aujourd'hui, et vous devez reconnaître que je vous ai déjà rendu le chemin moins long ; essayez encore de prendre votre ombre.»

Le soleil était levé, plusieurs passants circulaient sur la route, j'acceptai, quoique à regret, l'offre qui m'était faite ; mon ombre se déroula aussitôt par terre et flotta légèrement derrière moi. J'étais dans une disposition singulière, je passai devant un groupe de paysans qui, à la vue d'un homme à cheval, se découvrirent respectueusement la tête ; je regardai d'un œil avide et avec des battements de cœur cette ombre que j'avais empruntée à un ennemi.

Quant à lui, il cheminait d'un air nonchalant en sifflant une chanson. En le voyant à pied, moi à cheval, un espoir subit me saisit, la tentation était trop forte, je donnai un coup d'éperon à mon cheval et le lançai au galop ; mais l'ombre ne me suivit pas, elle resta fixée sur le chemin.

Je revins en arrière tout confus, l'homme gris éclata de rire et me dit que cette ombre ne me suivrait dans tous mes mouvements que lorsque j'en aurais repris la légitime possession. « Je vous tiens par cette ombre, me dit-il, et vous ne m'échapperez pas. Un homme aussi riche que vous a besoin d'une ombre, je suis étonné que vous ne l'ayez pas remarqué plus tôt. »

Je continuai mon voyage : je me retrouvai entouré

de toutes les commodités de la vie, de toutes les jouissances du luxe. Je pouvais aller et venir librement, grâce à cette ombre d'emprunt ; j'inspirais partout le respect qui s'attache à la richesse, mais j'avais la mort dans le cœur; mon étrange compagnon se présentait partout comme le serviteur indigne d'un des hommes les plus opulents. Il était d'une habileté extrême, un vrai modèle de valet de chambre, mais il ne me quittait pas un instant et continuait sans cesse à me dire que tôt ou tard je finirais par accepter le marché qu'il me proposait, ne fût-ce que pour me délivrer de lui, et en effet il m'était insupportable et odieux ; mais après lui avoir sacrifié mon amour et le bonheur de ma vie, j'étais bien décidé à ne pas lui livrer mon âme à quelque prix que ce fût.

Un jour nous nous trouvions assis devant une grotte que les voyageurs ont coutume de visiter. On entendait mugir à une profondeur infinie une source souterraine. En ce moment, mon infatigable compagnon me peignait de nouveau, sous les couleurs les plus brillantes, toutes les joies que je pouvais me procurer avec mon or, si seulement je prenais possession de mon ombre; la tête appuyée sur mes mains, j'écoutais cette voix perfide, et mon cœur flottait entre sa première résolution et l'attrait de la séduction. Je ne pus résister plus longtemps à cette lutte intérieure, et je lui dis : « Vous paraissez oublier que si je vous ai permis de m'accompagner, c'est à condition que je conserverais ma pleine et entière liberté.

— Si vous l'ordonnez, je suis prêt à partir. »

Je gardai le silence ; il prit et roula aussitôt mon ombre ; je pâlis et restai muet. Après quelques instants il me dit : « Vous ne pouvez me souffrir, mon-

sieur, vous me haïssez : mais pourquoi? est-ce parce que vous m'avez attaqué en pleine campagne pour m'enlever de vive force mon nid d'oiseau? est-ce parce que vous avez cherché à me dérober cette ombre précieuse qui m'appartient et que je confiais à votre délicatesse?

« Pour moi, je ne vous hais pas et je trouve tout naturel que vous cherchiez à faire valoir vos avantages, ruse et force. Que si après cela vous voulez conserver les principes les plus sévères, c'est une fantaisie à laquelle je n'ai rien à objecter. Je n'affecte point des maximes aussi austères que les vôtres, mais j'agis selon vos maximes. Ai-je essayé de vous mettre la main sur la gorge pour m'emparer de votre âme? ai-je lancé contre vous un valet furieux? »

Je ne répondais rien ; il continua : « Bien, bien, monsieur, vous ne pouvez me souffrir, je le conçois et vous pardonne ; il faut que nous nous quittions, c'est positif, et vous commencez à me paraître fort ennuyeux. Donc pour vous délivrer de ma présence, je vous le demande encore une fois, voulez-vous racheter votre ombre?

— Pour cette bourse? m'écriai-je.

— Non.

— Eh bien! repris-je en soupirant, séparons-nous, le monde j'espère est assez large pour vous et pour moi.

— Je pars, répliqua-t-il, mais il faut d'abord que je vous apprenne le moyen de rappeler, si vous le désiriez, votre très-humble serviteur ; il suffira que vous fassiez sonner les pièces d'or qui sortent de cette bourse. Chacun songe à ses intérêts dans ce monde, vous voyez que je ne me suis occupé que des vôtres, car je vous révèle encore un nouveau pouvoir ; oh!

cette bourse, quand même les mites auraient dévoré votre ombre, cette bourse serait encore entre vous et moi un lien puissant. En voilà assez, vous savez que j'aime à rendre service aux riches ; quant à votre ombre, je ne vous la donnerai qu'à une seule condition. »

Cependant un souvenir du passé frappa mon esprit. « Avez-vous eu, lui dis-je, la signature de M. John?

— Avec un si bon ami, me répondit-il, je n'en avais nul besoin.

— Où est-il? m'écriai-je; je veux le savoir! »

Il mit la main dans sa poche et tira la figure pâle et décomposée de M. John. Les lèvres bleues et cadavéreuses de celui qui m'avait semblé si riche et si heureux s'ouvrirent et murmurèrent ces mots : *Justo judicio Dei judicatus sum; Justo judicio Dei condemnatus sum.*

Je pris avec épouvante la bourse fatale et la jetai dans l'abîme, en m'écriant : « Au nom de Dieu, je te conjure, être maudit, de t'éloigner à l'instant et de ne jamais te montrer à mes yeux. »

Il s'éloigna aussitôt et disparut derrière les masses de rocs qui entouraient ce lieu sauvage.

CHAPITRE IX.

Je me trouvai donc sans argent et sans ombre; mais ma conscience était délivrée d'un lourd fardeau, et je me sentais plus gai. Si je n'avais perdu ma bien-aimée ou si je n'avais pas eu des reproches à me faire envers elle, je crois que j'aurais pu être heureux. Je ne savais cependant ce que j'allais devenir; je fouillai

dans mes poches et j'y trouvai encore quelques pièces d'or. J'avais laissé mon cheval à l'auberge, je n'osais y retourner avant le soir, et le soleil était encore assez élevé à l'horizon. Je me couchai sous un arbre et m'endormis.

De riantes images m'apparurent dans mon rêve. Je voyais Mina passer devant moi avec une couronne de fleurs en me jetant un regard amical; l'honnête Bendel était aussi couronné de fleurs et me saluait affectueusement. Je ne pouvais m'arrêter, ni distinguer une quantité de douces et légères figures qui se balançaient mollement autour de moi; mais j'étais heureux de ce rêve, et, lorsque je me réveillai, je fermai encore les yeux pour revoir toutes ces charmantes apparitions.

Le soleil était déjà levé; j'avais dormi toute la nuit, je ne voulus point retourner à l'auberge; je fis volontiers le sacrifice de ce que j'y avais laissé et résolus de m'en aller à travers les montagnes couvertes de bois, abandonnant au hasard ma destinée. J'étais dans une position fort humble, je n'avais pour tout vêtement qu'une vieille redingote, une casquette de voyage et une paire de bottes en mauvais état. Je coupai une branche d'arbre pour en faire un bâton, et me mis en route.

Dans la forêt, je rencontrai un vieux paysan qui me salua amicalement et se mit à causer avec moi; je m'informai avec une curiosité de voyageur de la route que je devais suivre, de la contrée où nous nous trouvions, et de ses habitants; il répondit avec intelligence à toutes mes questions. Nous arrivâmes au bord d'un torrent qui se déroulait dans la plaine; je m'effrayai des lueurs du soleil, et je laissai passer le paysan devant moi; mais il se retourna pour me

raconter les ravages de ce torrent, et tout à coup il s'arrêta dans son récit : « D'où vient, dit-il, que monsieur n'a point d'ombre ? — Hélas ! lui répondis-je en soupirant, une longue maladie a fait tomber mes cheveux, mes ongles, et m'a enlevé mon ombre. Voyez, mes cheveux ont à peine repoussé, mes ongles sont très-courts ; quant à mon ombre, il y faut renoncer.

— Ah ! répliqua-t-il en secouant la tête, monsieur a eu là une bien mauvaise maladie. »

Il ne continua point son récit, et un instant après il s'éloigna de moi. Je pleurai amèrement.

Dès ce jour-là, j'évitai toute rencontre. Je ne marchais que dans l'épaisseur des bois, et souvent je faisais de longs détours pour ne point traverser un champ éclairé par le soleil. Le soir seulement je m'arrêtais dans quelque village ; mon intention était de trouver un emploi dans les mines ; il fallait que je gagnasse ma vie, et j'espérais qu'un travail forcé ferait diversion à l'agitation de ma pensée.

Mes bottes étaient complétement usées, il fallait m'en racheter une paire. Je me décidai à entrer dans une bourgade un jour de foire. Mes moyens ne me permettaient pas d'acheter une chaussure neuve ; je pris une vieille paire de bottes qui me semblaient assez fortes pour pouvoir résister longtemps à la fatigue. Je les mis aussitôt à mes pieds et je m'éloignai.

Absorbé dans mes pensées, je ne faisais point attention au chemin que je suivais, je désirais seulement arriver vers le soir aux mines où je voulais travailler. A peine avais-je fait deux cents pas, je remarquai que je n'étais plus sur la route que je voulais suivre ; je me trouvais au milieu d'une forêt de

pins sauvages, d'une forêt vierge où jamais la hache n'avait pénétré. Je fis encore quelques pas et j'arrivai parmi des rocs déserts revêtus de mousse et entourés de masses de neige et de glace; l'atmosphère était très-froide, la forêt avait disparu. Je fis encore quelques pas, et autour de moi régnait le silence de la mort; au loin on ne voyait que des plaines de glace sur lesquelles flottait un nuage sombre, et le soleil apparaissait d'un rouge sanglant à l'horizon.

Le froid était insuppôrtable; pour me réchauffer je hâtai ma marche, j'entendis le mugissement des ondes, je fis un pas, j'étais au bord de l'Océan. Des troupeaux innombrables de phoques se précipitèrent à mon aspect dans les flots; je suivis la plage; je vis de nouveau reparaître les rocs nus, la terre, les forêts de bouleaux et de pins; je courus en droite ligne pendant quelques minutes, la chaleur était extrême; autour de moi s'étendaient des champs de riz et des arbres fruitiers; je m'assis à l'ombre de ces arbres et je tirai ma montre. Il n'y avait pas plus d'un quart d'heure que j'avais quitté la bourgade; je croyais rêver, je me mordis la langue, mais j'étais réellement éveillé. J'entendis murmurer près de moi des paroles incompréhensibles, c'étaient deux Chinois très-faciles à reconnaître à leur type de figures, qui me saluaient selon l'usage de leur pays. Je fis deux pas, un paysage tout autre s'offrit à mes regards : les plantes qui m'entouraient étaient des plantes asiatiques; un pas encore et tout changea de nouveau : campagnes, fleuves, steppes, déserts de sable se déroulaient rapidement à mes yeux. Nul doute, j'avais des bottes de sept milles.

CHAPITRE X.

Je tombai à genoux et versai des larmes de joie, mon avenir se révélait alors clairement à mon esprit. Exilé de la société des hommes, je devais me rejeter dans cette nature que j'avais toujours aimée, considérer la terre comme un jardin abondant et employer à la science mes forces et ma vie.

Je me levai pour mesurer du regard l'étendue des champs que je voulais moissonner; j'étais sur les hauteurs du Thibet, et le soleil qui quelques instants auparavant se levait près de moi était ici incliné à l'horizon; je parcourus l'Asie de l'est à l'ouest et je pénétrai en Afrique; je vis tour à tour les vieilles pyramides, les temples d'Égypte, Thèbes aux cent portes, et les grottes des premiers ermites chrétiens. Je choisis une de ces grottes pour en faire ma demeure future, et je me remis en route.

Je franchis les colonnes d'Hercule, je vis les provinces du nord et du sud de l'Europe, puis le Groenland et l'Amérique; je ne raconterai point toutes ces pérégrinations à travers les contrées les plus belles et les plus sauvages dans les quatre régions du monde. Pour ralentir ma marche quand j'avais envie de m'arrêter quelque part, je mettais mes bottes dans des pantoufles, et mes dernières pièces d'or étant épuisées, je m'étais facilement procuré de l'argent en rapportant de l'ivoire des rivages africains. J'avais fait plusieurs voyages à Paris, à Londres, pour acheter des livres, des instruments de physique et de mathématiques. Partout j'étudiais, je recueillais sur les

plantes, sur les animaux une foule d'observations; j'amassais les objets les plus intéressants et les portais dans ma grotte. Un nouvel événement devait me ramener parmi les hommes.

CHAPITRE XI.

Un jour que j'étais sur les côtes de Nordlinde, je fus surpris dans mes études botaniques par un ours. En voulant me sauver je tombai à la mer; je ne parvins qu'avec peine à regagner le rivage, et je m'enfuis vers les déserts de la Libye pour me réchauffer au soleil; mais cette chaleur subite me fit mal; mes membres furent saisis d'une fièvre violente; je courais d'un endroit à l'autre avec une sorte de délire. Dans une de ces courses précipitées, je heurtai brusquement quelqu'un et tombai sur le sol.

En revenant à moi, je me trouvai dans un bon lit entouré de plusieurs autres lits rangés le long d'une grande et belle salle. Plusieurs personnes s'en allaient d'une couche à l'autre, elles s'approchèrent de la mienne et parlaient de moi; on m'appelait le numéro 12. A mes pieds j'aperçus une tablette en marbre noir sur laquelle était gravé en lettres d'or Pierre Schlemihl; au-dessous de mon nom il y avait encore une autre inscription que je ne pus lire. Un homme d'une figure agréable et une femme fort belle s'approchèrent de moi; il me sembla que ces deux visages ne m'étaient point étrangers, mais je ne pouvais les reconnaître.

Peu à peu je recouvrai mes forces; ma longue barbe me faisait passer pour un juif; mais je n'en

étais pas moins très-bien soigné. Mes bottes et tout ce qu'on avait trouvé sur moi étaient enfermés dans une armoire jusqu'à ma guérison. La maison où je reposais s'appelait *Schlemillium* ; chaque jour on y faisait une prière pour Pierre Schlemihl, fondateur de cet établissement de bienfaisance. L'homme que j'avais vu près de mon lit était Bendel, la femme était Mina.

Personne ne me reconnut. J'appris que Bendel avait employé l'or que je lui avais laissé à fonder cet hospice où sans cesse l'on bénissait mon nom; Rascal, à la suite d'un procès criminel, avait été condamné à mort; les parents de Mina n'étaient plus, et la jeune veuve s'était consacrée tout entière aux œuvres de bienfaisance.

Un soir qu'elle était près de mon lit : « Pourquoi donc, noble dame, lui dit Bendel, voulez-vous toujours vous exposer à l'air malsain de cette salle? Le sort rigoureux que vous avez éprouvé vous donne-t-il donc envie de mourir?

— Non, monsieur Bendel, répondit-elle : depuis que mon long rêve est achevé, je suis bien, je ne désire plus et ne redoute plus la mort; je pense avec calme au passé et à l'avenir. Et vous, n'est-ce pas aussi avec une joie intérieure que vous honorez la mémoire de votre maître et de votre ami?

— Dieu soit loué! reprit Bendel; nous avons passé par de cruelles souffrances; j'espère que ce n'était qu'une épreuve et que notre vieil ami est à présent plus heureux qu'autrefois.

— Et moi aussi, je l'espère. » Et tous deux s'éloignèrent.

Après avoir écouté cet entretien qui m'émut profondément, je me demandai si je devais ou non me faire connaître, et je finis par prendre cette dernière

résolution. Je me fis donner du papier, un crayon, et j'écrivis : « Oui, votre ami est mieux qu'autrefois, et s'il est soumis encore à l'expiation, c'est une expiation salutaire. » Je réclamai ensuite mes habits, je mis mes bottes, et, ayant déposé le billet que je venais d'écrire sur mon lit, je m'éloignai.

Je retrouvai ma grotte et tout ce que j'y avais amassé ; je repris le cours de mes études et de mes travaux.

Et maintenant, mon cher Chamisso, je suis encore de ce monde ; mes bottes ne s'usent point, leur vertu magique est toujours la même ; mes forces seules décroissent ; mais j'ai la consolation d'avoir utilement employé mon temps. Partout où j'ai été, j'ai fait une foule d'observations de météorologie, de physique, d'astronomie que j'ai classées dans plusieurs ouvrages et développées avec soin. J'ai fixé la géographie de l'intérieur de l'Afrique, des contrées polaires et des côtes orientales de l'Asie ; j'ai écrit une histoire des plantes des deux mondes ; je travaille maintenant à une faune universelle, et j'aurai soin qu'avant ma mort mes manuscrits soient déposés à la bibliothèque de Berlin.

Et toi, mon cher Chamisso, je t'ai choisi pour conserver ma merveilleuse histoire, et pour la présenter, quand je ne serai plus, comme une utile leçon. Veux-tu vivre parmi les hommes? apprends à respecter d'abord l'ombre, puis l'argent. Veux-tu vivre pour toi et pour la meilleure partie de toi-même? alors tu n'as pas besoin de conseils.

QUENTIN MESSIS.

Le soleil s'inclinait sur les flots et dorait de ses derniers rayons les voiles et les mâts des navires qui, par les larges bassins de la Schelde, arrivaient des mers lointaines à Anvers, rapportant les produits précieux de l'Inde et de l'Orient. Anvers était alors dans toute sa splendeur; le commerce, l'industrie prospéraient dans son enceinte, et des artistes de premier ordre donnaient à cette cité un renom glorieux.

Sur les eaux des fleuves, les barques et les bateaux glissaient entre les navires; sur le rivage, tout était en mouvement. Ici, on déchargeait une cargaison; là on transportait à bord de quelque bâtiment les denrées du pays. Des hommes d'affaires, des oisifs er-

raient de côté et d'autre, et une foule de matelots, de manœuvres, se pressait sur le quai. En ce moment, du haut de la magnifique église de la Sainte-Vierge, dont la structure hardie frappait d'admiration Charles-Quint, la cloche sonna l'*Ave Maria*. Le signal religieux fut répété par toutes les autres cloches de la ville ; les passants s'arrêtèrent dans leur marche ; les ouvriers cessèrent leur travail. Un profond silence succéda à l'agitation générale. Puis la foule reprit son mouvement.

Dans une des rues de la ville, une troupe d'ouvriers ayant fini leur journée, causaient et riaient bruyamment près d'une fontaine. Un seul d'entre eux ne prenait aucune part à la gaieté de ses camarades. C'était un garçon forgeron, aux membres robustes, au visage agréable. Quelques personnes examinaient une grille en fer d'un travail élégant et délicat qu'on venait de poser autour de la fontaine. « Par ma foi ! s'écria un jeune serrurier français, c'est là un bel ouvrage, et je voudrais bien connaître l'habile homme qui l'a fait.

— Le voilà ! c'est Quentin Messis, dit un des spectateurs en montrant le garçon forgeron qui se tenait pensif à l'écart. » L'étranger s'approcha de lui et loua beaucoup son adresse. » Qu'est-ce que cela ? répondit Quentin d'un air distrait. Quelle satisfaction peut-on se procurer en forgeant ce rude métal ? C'est comme si on voulait façonner avec des pierres de taille une figure humaine. Comment imiter avec des barres de fer la légèreté des plantes, les grâces d'une fleur ou d'un feuillage ? Je voudrais anéantir cette grille et qu'on n'en parlât plus.

— Mais, reprit le Français, cela ne ferait nullement le compte des prudents magistrats d'Anvers.

— Ne vous plaignez pas de ce travail, dit un autre ouvrier; ce n'est pas un petit honneur pour vous d'avoir été, si jeune, désigné par les maîtres pour remplir cette tâche difficile, et d'avoir fait une si belle chose.

— Allons, allons, s'écria un troisième compagnon; le temps s'écoule, et nous pouvons gaiement terminer la soirée chez l'aubergiste du faubourg qui a de la bière excellente et une très-aimable fille. Ne viens-tu pas avec nous, Quentin?

— Non, répondit le jeune forgeron.

— Laisse-le là, dit un autre; c'est un songe-creux, et il n'y a plus rien à attendre de lui depuis qu'il est follement amoureux.

— Amoureux! s'écria le Français.

— Oui, le pauvre diable, et vous ne devineriez jamais de qui, de la fille du riche peintre qui demeure en face de notre atelier de forgeron.

— Quoi! le riche de Vrindt? s'écria le troisième. Ah! le malheureux Quentin! à quoi donc pense-t-il? »

Quentin entendit ses compagnons qui éclataient de rire et se raillaient de lui. Son sang bouillonna dans ses veines, et son premier mouvement fut de courir après ceux qui osaient le traiter ainsi, pour leur infliger un châtiment; puis une réflexion l'arrêta. « Ils ont raison, se dit-il, je suis fou. Un misérable ouvrier condamné à frapper toute sa vie sur l'enclume, à vieillir dans une condition obscure, oser porter sa pensée si haut, ah! c'est une complète extravagance. »

En parlant ainsi, il s'en allait hors de la ville. Bientôt il se trouva au bord du large fleuve qui traverse la plaine d'Anvers. Autour de lui tout était calme et

silencieux. Il n'entendait que le murmure des flots, le soupir des branches de saule balancées par la brise du soir. Il ne voyait au loin que des maisons éparses, et çà et là quelque clocher élevant sa flèche aiguë au-dessus d'un massif d'arbres. L'aspect de cette nature mélancolique produisait sur lui une vive émotion. En observant les diverses teintes de lumière qui éclairaient encore les bords de l'horizon et les vagues du fleuve, les habitations de pêcheurs dispersées de côté et d'autre, les barques rangées le long des canaux, il sentait s'éveiller en son cœur une vague et ardente pensée dont il ne pouvait lui-même se rendre compte. Il lui semblait qu'il était placé sur la limite d'un monde brillant, dont il interrogeait confusément les magiques trésors, et à la porte desquels il se sentait arrêté par une fatale puissance. Il s'assit sur une pierre et se mit à songer à sa pauvre existence, et aux obstacles qui l'empêchaient de renoncer aux humbles ressources que lui assurait un labeur de chaque jour pour s'abandonner à l'essor de ses vœux hardis qui souvent l'emportaient dans les espaces imaginaires. Il avait une mère vieille, faible, souffrante, dont il était l'unique appui. Tout en rêvant ainsi à l'écart, à sa triste condition d'ouvrier, à l'art merveilleux de la peinture, pour lequel il éprouvait un indicible attrait et qu'il eût voulu étudier, à la jeune fille qu'il ne pouvait bannir de sa pensée, il se souvint de sa mère qui à cette heure tardive devait l'attendre avec inquiétude, et il s'achemina vers son obscure demeure.

La bonne femme était assise sur le seuil de la porte, se levant à tout instant, et cherchant du regard son fils, dont l'inexplicable tristesse lui causait depuis quelque temps une pénible anxiété. Un éclair de joie

brilla dans ses yeux lorsque enfin elle aperçut cet enfant bien-aimé ; mais en même temps elle remarqua qu'il portait sur son visage la même expression de chagrin. Il s'approcha d'elle en essayant de lui sourire, et lui remit selon sa coutume la petite somme qu'il avait gagnée par son travail, pendant la semaine, et dont il ne réservait jamais rien pour lui. Une larme brilla dans les yeux de la pauvre mère, et elle adressa silencieusement et du fond du cœur une prière à Dieu pour la guérison de ce cher fils, car elle le croyait malade. Elle faisait souvent cette prière avec une tendre confiance, car Dieu, se disait-elle, protége les enfants fidèles à remplir les devoirs qui leur ont été prescrits, et Quentin remplissait les siens d'une façon exemplaire.

Le modeste souper fut bientôt fini. La bonne Gertrude engageait son fils à manger et lui adressait de temps à autre une timide question pour savoir ce qui l'affligeait ; mais il était encore plus silencieux que de coutume, et l'heure étant venue de se coucher, tous deux se séparèrent avec tristesse.

Quentin était dans cet état depuis le printemps dernier, depuis le jour où il avait aperçu sa jeune voisine. Chaque matin, dès lors, il se rendait à son atelier, l'esprit inquiet, le cœur pensif, et travaillait sans joie et ne songeait qu'à une espérance, celle de voir une fenêtre s'ouvrir en face de lui, de distinguer une blanche petite main et une adorable figure entourée de longs cheveux châtains. C'était pour lui comme une apparition céleste. Il oubliait en ce moment toutes ses peines, toutes ses fatigues, et ses regards et son âme restaient fixés vers la fille du peintre, tandis que les soufflets de la forge haletaient derrière lui. Quelquefois, il lui semblait que la jeune

fille abaissait son regard sur lui, et alors un mélancolique sourire passait sur les lèvres du pauvre ouvrier. Mais, se disait-il ensuite, ce n'est qu'une illusion de mon cœur, une folie de mon imagination. La noble enfant n'a pu me remarquer, et si elle le fait elle doit être irritée de mon audace. Oh! Quentin, tu es un insensé. Éloigne de toi cette fatale passion. Elle est riche, belle, et appartient à une famille distinguée; son père ne la donnera qu'à un peintre, et toi, tu n'es qu'un pauvre forgeron.

En faisant ces réflexions, il cachait sa tête entre ses mains, et des larmes s'échappaient de ses yeux. Une plaisanterie de ses compagnons l'arrachait brusquement à ses rêves; il regardait de nouveau la fenêtre, et il lui semblait encore que la belle jeune fille avait observé sa tristesse. Puis elle disparaissait, et alors, adieu pour le reste du jour toute joie, tout prestige. Le ciel s'était ouvert à ses yeux et venait de se fermer. Mademoiselle de Vrindt ayant perdu sa mère, remplissait dans la demeure paternelle les devoirs de maîtresse de maison. Le matin, après avoir vaqué à ses premières fonctions, elle entrait dans l'atelier de son père, ouvrait la fenêtre pour se distraire un instant par l'aspect de la rue, puis, les jeunes artistes arrivant pour travailler sous la direction de leur maître, elle se retirait dans sa chambre, et n'en sortait plus.

Plusieurs mois s'étaient écoulés ainsi, et Quentin, en proie aux douloureuses agitations de son amour, se regardait comme un des êtres les plus malheureux qu'il y eût au monde; car toutes ces aspirations vers une autre existence et tout l'ambitieux essor que lui donnait son amour ne lui rendaient que plus sombre et plus triste sa misérable condition. Autrefois on l'avait

vu chanter gaiement, il avait même appris à jouer du luth; maintenant il ne pouvait plus moduler un seul accent joyeux, il ne faisait que soupirer.

Cependant Quentin n'était point aussi ignoré qu'il se l'imaginait parfois dans ses rêves mélancoliques. En s'asseyant à sa fenêtre, Marguerite de Vrindt avait remarqué parmi les forgerons qui travaillaient en face d'elle ce jeune ouvrier à la taille élancée, à la physionomie noble et expressive. Sa cousine qui parfois venait la voir l'avait remarqué aussi et avait appris que c'était à ce jeune forgeron que l'on devait la magnifique balustrade de la fontaine, qu'il possédait un talent musical assez remarquable et qu'il soutenait par son travail, sa pauvre mère. Marguerite éprouvait pour lui un sentiment d'estime, et le regardait avec satisfaction. Souvent l'expression de tristesse qu'elle remarquait sur le visage de Quentin la préoccupait. Elle eût voulu en connaître la cause, mais elle n'imaginait aucun moyen de la découvrir.

Sur ces entrefaites, un grand événement mit en rumeur toute la ville d'Anvers. La princesse Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire et héritière de tous ses biens, avait convoqué dans cette ville les états de Brabant pour délibérer avec eux sur le choix d'un époux. Son arrivée fut célébrée à Anvers par une quantité de fêtes pompeuses où les habitants de la riche cité se plurent à étaler tout leur luxe et toute leur magnificence. Dans ce mouvement général de la population, Marguerite avait oublié son jeune voisin. Un jour son père la conduisit de l'autre côté de la Schelde dans une large plaine où une foule nombreuse était réunie, et où la princesse avec sa cour assistait aux danses du peuple et au tir de l'arquebuse. Le père et la fille s'en allaient de groupe en groupe,

observant avec intérêt toute cette variété de costumes, tout ce mélange et ce mouvement d'une réunion où l'on voyait circuler pêle-mêle enfants et vieillards, gens de la noblesse et artisans. Le long du chemin, Marguerite entendait les passants faire son éloge. Celui-ci vantait la douceur de sa figure; celui-là, la grâce de sa taille ou l'élégance de ses vêtements; et sans paraître écouter ces doux propos, la jeune fille n'en éprouvait pas moins un certain naïf plaisir d'amour-propre.

Des acclamations bruyantes, des cris joyeux attirèrent les deux promeneurs vers un cercle nombreux où l'on tirait à la cible et où l'on entourait un beau jeune homme qui chantait en s'accompagnant du luth. Quand il eut fini son chant, il prit l'arquebuse; alors les autres tireurs s'écrièrent : «Oh! oh! Messis, ne nous enlève pas tout, tu as déjà gagné la meilleure part! —Messis, murmura Marguerite; c'est ainsi que s'appelle le jeune forgeron.» C'était lui en effet. Il aperçut Marguerite. Sa main trembla, il laissa tomber son arquebuse, et déclara qu'il ne pouvait tirer.

« Qu'as-tu donc, mon brave Quentin, s'écria un vieil artisan, te voilà tout pâle?

— Tiens, lui dit un autre, bois ce verre de vin.» Quentin se remit, jeta un regard du côté de Marguerite, puis prenant son arquebuse et la dirigeant vers le but, il lâcha la détente. Au même instant des vivat bruyants retentirent de tous côtés. Quentin avait tiré le coup le plus adroit et remporté le plus beau prix.

Le jeune homme rougit en songeant que Marguerite l'observait. De Vrindt s'approcha avec intérêt, car il se souvenait des émotions qu'il avait éprouvées dans sa jeunesse à ce joyeux exercice de l'arquebuse. Mar-

guerite marchait à côté de lui, et pour la première fois les regards des deux jeunes gens se rencontrèrent, et ces regards trahissaient un mutuel embarras. En causant avec quelques bourgeois, de Vrindt apprit que cet adroit arquebusier était le même qui avait fait la grille de la fontaine. Il savait apprécier tout ce qui tenait à une œuvre d'art, il adressa un compliment flatteur au jeune forgeron, puis le salua et s'éloigna avec sa fille. Bientôt l'animation de la foule, l'aspect des parties de danse, des jeux, des cabarets en plein vent, lui firent oublier ce rapide incident; mais Marguerite ne pouvait oublier la touchante physionomie de Quentin, l'émotion qu'il avait ressentie en l'apercevant, la rougeur qui couvrait ses joues quand elle s'approcha de lui, et sans se l'expliquer à elle-même, toute cette·émotion la flattait.

Le lendemain elle était de bonne heure dans l'atelier de son père, ouvrait la fenêtre et regardait vers la forge. Le surlendemain elle revenait, sans qu'elle s'en avouât à elle-même le motif, s'asseoir près de la même fenêtre et fixer ses yeux sur le même point; mais rien dans l'attitude ni dans la physionomie de Quentin n'indiquait l'embarras et la vive agitation qu'elle avait cru remarquer. Quelquefois seulement il lui semblait que le jeune homme tournait les yeux vers elle, puis faisait un effort pour reprendre son travail, et cette lutte de la passion et du devoir inspirait à Marguerite un très-vif intérêt.

Un matin que les compagnons étaient au travail, ils virent passer devant la forge un petit monsieur, pincé, paré, qui s'arrêta à la porte de M. de Vrindt; les ouvriers se mirent à rire en remarquant les rubans qui ornaient ses habits et l'éclatante couleur de son manteau. C'est sans doute, se dirent-ils, un étran-

ger, un ami peut-être de Vrindt, mais en tout cas il faut qu'il soit bien sot pour se montrer dans les rues avec une telle toilette. L'étranger cependant, après avoir soigneusement épousseté ses larges souliers, renoué ses rubans et mis en ordre la fraise qui lui entourait le cou, entra dans la maison de Vrindt, et ce jour-là, pour la première fois depuis plusieurs semaines, la fenêtre de l'atelier ne s'ouvrit point. Quentin se dit que l'étranger avait sans doute été reçu dans l'atelier, et cette visite lui causait une douloureuse préoccupation. Bientôt il apprit que cet inconnu était le célèbre peintre de fleurs Jean Louis de Bos, fils d'un riche armateur dont les navires parcouraient le Rhin et pénétraient jusqu'aux villes anséatiques. Louis s'était consacré à la peinture, mais il ne comprenait point l'art dans sa plus haute élévation, il ne recherchait et ne sentait que les nuances délicates de la nature. Cependant il s'était acquis dans ce genre secondaire une telle réputation, que son père avait consenti à lui laisser quitter le comptoir pour prendre la palette et le pinceau, et lui avait même donné une somme considérable pour qu'il pût voyager et perfectionner son talent; il revenait en ce moment d'Allemagne, et apportait une lettre de recommandation de son père à M. de Vrindt, ce qui, joint au renom qui l'avait précédé, lui procura dans la maison de l'illustre peintre l'accueil le plus amical.

Peut-être le vieux négociant, en adressant son fils à M. de Vrindt, avait-il quelque intention secrète, et s'il en était ainsi, il put croire que ses vœux paternels ne l'avaient point trompé, car bientôt son fils fut frappé de l'aspect charmant de la fille unique de Vrindt, et plus il l'observait, plus il se sentait attiré, entraîné par les qualités qu'il remarquait en elle.

Avec la confiance que lui donnaient son talent, sa fortune, il crut pouvoir manifester sans trop de réserve ses désirs, et au bout de quelques jours, le père et la fille ne devaient plus avoir le moindre doute sur ses intentions.

Quentin ignorait ce qui se passait dans la maison du peintre, mais il pouvait le présumer, et il entrevoyait avec terreur toutes les chances de succès que le jeune et riche de Bos apportait auprès de Marguerite. Dans ces pénibles conjonctures, son maître, ayant à faire un achat considérable à Cologne, le chargea d'aller dans cette ville terminer lui-même son emplette. C'était une triste nécessité pour Quentin de s'éloigner d'Anvers au moment où il avait tant de sujets d'inquiétude; mais il ne pouvait refuser de répondre à la confiance de son maître, il partit; il accomplit avec habileté sa mission, et, un mois après, il était de retour dans sa demeure.

Sa mère l'attendait avec impatience et avait fait toutes sortes de préparatifs pour célébrer gaiement son retour. Après lui avoir adressé une foule de questions sur la ville qu'il avait vue, sur les incidents de son voyage, elle se mit à lui raconter les nouvelles d'Anvers, baptêmes, enterrements, mariages; tout à coup elle lui dit : « Tu connais la maison du riche de Vrindt? »

Quentin qui, jusque-là, avait écouté d'un air distrait, la regarda fixement sans répondre un mot.

« Mais oui, reprit-elle, c'est en face de ton atelier. »

Quentin fit un signe de tête et resta muet.

« Tu as dû voir quelquefois passer sa jeune fille, et tu as pu la remarquer à la fenêtre.

— Eh bien! s'écria Quentin, où voulez-vous en venir?

— Allons, allons! repartit la mère en tirant le fil de sa quenouille, ne t'emporte pas. Il n'y a là ni injustice ni calomnie, et ce que j'ai entendu dire peut être répété en tout bien et tout honneur.

— Enfin, qu'avez-vous entendu dire? parlez.

— Mais, mon cher enfant, pourquoi cette violence? J'aimerais mieux rester toute la vie muette, comme un poisson, que de dire un mot, un seul mot qui pût te blesser. Que nous importe du reste ce que font les gens riches? »

Quentin poussa un profond soupir.

« On dit que c'est une belle personne, sage et honnête, de plus fort riche. Il n'est pas étonnant qu'elle trouve des prétendants.

— Des prétendants! reprit Quentin en rougissant jusqu'au blanc des yeux. Oui, oui, je le crois; et quels sont ces prétendants?

— Tu dois le savoir mieux que moi, puisque tu travailles si près de la maison.

— Je ne sais rien et je ne vois rien.

— Je ne te comprends pas. Pourquoi ce mécontentement? Est-ce donc un crime d'avoir les yeux ouverts et de regarder ce qui se passe dans la rue? Est-ce un crime de remarquer qu'un jeune homme vient chaque jour dans la maison de Vrindt, qu'il y est reçu avec empressement, que c'est un peintre appartenant à une famille riche et qui convient à la belle Marguerite. On dit aussi....

— Que dit-on? s'écria Quentin. Je vous en prie, ma mère, que dit-on? » et en prononçant ces mots, il sentait ruisseler sur son front une sueur froide.

« On dit qu'ils doivent se marier prochainement... Mais, mon Dieu, Quentin, qu'as-tu donc, mon cher enfant? Tu te trouves mal? »

Quentin était en effet saisi d'un vertige qui le fit chanceler et tomber sur le plancher. Sa mère s'élança vers lui avec effroi, dénoua ses vêtements, et lui jeta de l'eau au visage. Il ouvrit les yeux et revint à lui; mais il était hors d'état de rester plus longtemps dans sa demeure : il fallait qu'il sortît, et il s'en alla à travers les rues, emporté par sa fièvre brûlante. Le vent sifflait, une pluie glaciale tombait à flots; mais il ne sentait ni le vent ni la pluie. Il s'en alla hors de la ville, jusqu'aux bords du fleuve où il s'était arrêté deux mois auparavant, déjà triste et malheureux, mais non pas sans espoir. Il contempla d'un regard égaré les vagues qui venaient baigner ses pieds, et s'écria : « Ah! là serait le repos, là serait la fin des tortures que j'éprouve : un pas de plus, et je dormirai du dernier sommeil. » Dans cet accès de désespoir, l'image de sa mère se représenta à son esprit : « Que deviendrait-elle, mon Dieu? se dit-il; non, il faut que je vive pour elle, que je supporte tout pour elle, même la rigueur de mon destin! »

Il s'en revint avec plus de calme, après avoir pris cette résolution. Sa mère l'attendait avec une douloureuse angoisse. Elle voulait lui faire des reproches, mais elle n'en eut pas la force, en le voyant si pâle et si abattu; elle lui prépara son lit et lui apporta une boisson fortifiante, et toute la nuit prêta l'oreille à ses moindres mouvements.

Le lendemain Quentin était réellement malade. Cependant il se leva pour se rendre à son atelier. Son travail était l'unique ressource de sa mère, et d'ailleurs il voulait apprendre par lui-même ce qui se passait dans la maison du peintre. Ses camarades qui ne l'avaient pas vu depuis plusieurs semaines furent effrayés en remarquant la pâleur de son visage. La

fenêtre s'ouvrit, et Marguerite apparut. Était-ce une illusion? Elle semblait elle-même aussi pâle et souffrante, et l'on eût dit à voir ses yeux qu'elle avait pleuré. Quentin la contempla en silence, et, dans ce moment, il oubliait tout ce qu'il venait de souffrir; son âme était ravie à l'aspect de sa bien-aimée. Un instant après, elle tourna ses regards vers lui, et, cette fois, non, il ne se trompait pas, il vit une subite rougeur passer sur ses joues, et une expression de joie et de surprise animer son visage. Puis elle reprit son attitude mélancolique, exhala un soupir, ferma la fenêtre et disparut. Que signifiait cette tristesse? que lui était-il arrivé? La destinée de Quentin pouvait-elle l'intéresser, et n'était-elle point fiancée ou n'aimait-elle point son fiancé? Quentin était hors de lui; il n'entendait plus ce que ses camarades lui disaient, et il eût donné sa vie pour résoudre une de ces questions.

Cependant la conversation de ses compagnons devint si bruyante, qu'elle l'arracha à ses rêveries.

« Regarde, disait l'un, le voilà qui vient. Quelle étonnante figure? Est-il assez paré et attifé?

— Non, disait un autre, il est impossible que ce soit là le fiancé de la belle Marguerite. Ce n'est pas un homme, c'est une poupée. »

Quentin regarda du côté qui attirait l'attention de ses camarades, et vit un jeune homme qui semblait porter sur ses vêtements de soie et de velours toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Il marchait d'un air satisfait, persuadé qu'il était l'objet de l'admiration de tous les passants. Quentin sentit, en le voyant, bouillonner son sang. Il serra avec une force convulsive la barre de fer qu'il tenait dans sa main, et l'idée lui vint de chasser à l'extrémité de la rue ce galant, habillé comme un arlequin.

Marguerite vit ce qui se passait, et se hâta de fermer la fenêtre. Le jeune homme était arrivé près de l'atelier où les forgerons, sans doute pour l'irriter, occupaient avec leurs instruments toute la largeur de la rue. « Place, s'écria l'étranger en repoussant brusquement un des forgerons.

— Oh! oh! mon maître, dit celui-ci, n'allons pas si vite! ne pouvez-vous attendre un instant?

— Attendre! coquin! un homme comme moi, attendre! » Et il continua sa marche. Mais Quentin s'élança vers lui, sa barre de fer à la main: « Celui-là seul, dit-il, est un coquin qui ose nous parler ainsi; allons, flamberge au vent! si vous en avez le courage. » L'étranger recula épouvanté à l'aspect de ce vigoureux jeune homme dont l'œil étincelait, et dont la main brandissait une lourde barre de fer. « N'en parlons plus, dit-il, je n'ai point voulu vous offenser; de grâce, laissez-moi passer! » En prononçant ces mots, il s'élança sur le seuil de la porte, et sonna de toutes ses forces.

« Lâche! » s'écria Quentin, en jetant sa barre de fer. Tous les forgerons éclatèrent de rire. Mais Quentin ne riait pas. Il venait de voir son rival; il gémissait à l'idée seule qu'un tel fat pût devenir l'époux de Marguerite. Depuis la veille, il se sentait malade, et son malaise augmentait à tout instant. Ses camarades lui conseillaient de retourner chez lui; il résista toute la matinée à leurs instances. Enfin il quitta l'atelier.

Pendant ce temps, de Bos avait été reçu avec empressement dans la maison du peintre. On remarqua qu'il était tout troublé, et quand on lui en demanda la cause, il répondit que les forgerons s'étaient comportés insolemment envers lui; mais, qu'en mettant

l'épée à la main, il avait bientôt fait rentrer ces manants dans le devoir. De Vrindt s'aperçut qu'un de ses élèves, qui avait vu par la fenêtre ce qui se passait, souriait malignement en écoutant ce récit, et la pâleur du jeune de Bos et son effroi visible donnaient à ce sourire une signification peu agréable. Cependant les deux peintres se mirent à l'œuvre en causant de l'art auquel ils étaient dévoués, mais qu'ils comprenaient l'un et l'autre d'une façon toute différente. De Vrindt cherchait surtout la peinture sérieuse, le mouvement, l'animation, la vie; de Bos ne voyait et n'aimait que les couleurs éclatantes, les nuances les plus délicates et l'imitation servile de la nature.

Par suite de cette divergence d'opinion, l'entretien des deux peintres commençait à prendre une tournure peu amicale, quand tout à coup de Bos s'écria : « Pardonnez-moi, j'oubliais que j'avais une lettre de mon père à vous remettre. Vous verrez, ajouta-t-il, que tout ce que je lui ai raconté de la beauté et des qualités parfaites de mademoiselle votre fille lui donne un grand désir de me voir entrer dans votre famille, et il joint déjà à sa lettre toutes les conditions du contrat qu'il voudrait voir conclure. »

De Vrindt ouvrit la lettre du vieux négociant et parut la lire avec satisfaction. « C'est bien, dit-il, toutes ces dispositions sont parfaitement en règle, et j'espère que Marguerite en sera contente. Mais comment êtes-vous avec elle? l'avez-vous vue aujourd'hui?

— Non, et je vous avouerai même franchement que la conduite de mademoiselle votre fille à mon égard n'est pas telle que je l'espérais. Non que je craigne

de lui déplaire, car, Dieu soit loué! je puis dire sans forfanterie que je n'ai pas été malheureux avec le beau sexe; je n'attribue point sa réserve à l'indifférence : cependant, je l'avoue, elle n'a point envers moi cette confiance que je suis habitué à trouver, et que je crois pouvoir exiger d'une jeune fille à qui je déclare mon amour. »

De Vrindt secoua la tête en silence; de Bos continua à vanter ses propres mérites et à exprimer la surprise que lui causait la froideur de Marguerite.

« Ne craignez rien, lui dit enfin de Vrindt, j'ordonnerai, et Marguerite obéira. Ce n'est pas la coutume parmi nous que dans de telles circonstances les filles aient une volonté; elles n'ont point d'expérience et ne sont pas aptes à juger. Il ne faudrait pas qu'elle eût l'audace de résister à mes vœux; mais je vous conseille aussi d'employer tous vos moyens pour parvenir à lui plaire; car il me serait très-pénible d'user de sévérité envers cette chère enfant. »

De Bos s'inclina en souriant. « Je suivrai vos avis, dit-il, et j'espère bien réussir. Ce serait chose assez étonnante si j'échouais dans une telle entreprise. »

Un instant après il sortit, mais il eut soin d'appeler la servante pour la prier de le faire passer par la porte du jardin, car il ne se souciait pas de rencontrer de nouveau les forgerons.

Marguerite savait tout ce qui s'était passé, et la conduite de M. Bos dans la rue n'était pas de nature à augmenter le peu d'estime qu'elle avait pour le jeune peintre. Elle se trouvait depuis quelque temps d'ailleurs dans une disposition d'esprit, dans un état de trouble intérieur dont elle ne pouvait se rendre compte et qu'elle essayait en vain de se dis-

simuler. Elle attendait avec impatience l'heure où elle pourrait rentrer dans l'atelier de son père, l'instant où elle pourrait revoir le jeune forgeron.

Mais le lendemain et les jours suivants, Quentin ne parut pas à l'atelier. Marguerite, inquiète, s'informa de ce qu'il pouvait être devenu, et détermina sa cousine à s'en enquérir. Elle apprit que le jeune forgeron était gravement malade, privé de tout secours, accablé non-seulement par sa propre souffrance, mais aussi par l'anxiété que lui causait la situation de sa pauvre mère.

La jeune fille pleura en écoutant ce récit; sa cousine était aussi très-émue, et toutes deux se mirent à délibérer sur les moyens d'apporter quelque soulagement au déplorable état de Quentin. La cousine proposait de lui envoyer quelque argent; mais Marguerite répugnait à employer ce moyen. Enfin il fut résolu qu'une fidèle vieille femme, appelée Brigitte, qui avait rempli diverses commissions chez M. de Vrindt, serait chargée de porter chaque jour quelques provisions chez la mère de Quentin et de s'informer de ses besoins, sans lui dire de qui venait ce secours. Dès le soir même, Brigitte s'en allait remplir son charitable office. En entrant dans la demeure du jeune ouvrier, elle fut frappée de l'extrême misère de ces pauvres gens. La bonne mère reçut avec une surprise sans pareille cette visite inattendue, et, avec des transports de joie, la corbeille soigneusement remplie qu'on lui adressait; dans son heureuse émotion, elle ne savait que dire pour exprimer sa reconnaissance; cependant elle se mit à parler de son fils, et elle raconta avec un tendre abandon tout ce qu'il avait fait pour elle, son dévouement filial, son habileté au travail et son ac-

tivité de chaque jour, jusqu'au moment funeste où il était tombé malade.

Le lendemain la fille de Vrindt interrogeait Brigitte avec avidité, recueillait avec empressement toutes ses paroles, et donnait un libre élan aux rêves de son imagination.

Peu à peu Brigitte, en continuant ses visites, observait tout ce qu'il manquait à la maison qu'elle était chargée de secourir. Tantôt c'était un meuble nécessaire, tantôt une potion rafraîchissante, et avant tout un médecin. Elle venait faire son rapport aux deux cousines qui, sans se nommer et sans laisser pénétrer leur secret, envoyaient aussitôt à Quentin tout ce dont il avait besoin.

Quentin était l'objet continuel de l'entretien des jeunes filles, et la cousine remarquait que lorsqu'elle essayait de ramener la conversation sur quelque autre objet, Marguerite paraissait distraite et indifférente.

Grâce aux secours qu'il avait reçus, à une nourriture meilleure et aux soins assidus du médecin, le jeune forgeron se rétablit peu à peu, et se trouva en état de quitter son lit, de s'asseoir près de sa mère et de s'entretenir avec elle de ces généreux inconnus dont la bienfaisance leur avait été si utile. Sa mère avait en vain essayé d'apprendre à qui elle était redevable d'une action si noble; Brigitte était trop habile pour trahir son secret.

Dès que Quentin eut recouvré ses forces, il reprit en même temps tous ses rêves ardents, rêves d'amour et d'ambition, vague désir d'un travail plus élevé, d'une carrière brillante, arrêtée dans son essor par l'impérieuse nécessité où il se trouvait de continuer son obscur labeur pour subvenir aux besoins

de sa mère. Hors d'état encore de retourner à son atelier, et poussé par l'instinct de sa vocation, il se mit, dans sa convalescence, à essayer un crayon sur du papier; il voulait reproduire les traits de Marguerite, si fortement empreints dans son imagination; il faisait une ébauche, l'effaçait, en recommençait une autre qu'il effaçait de nouveau, puis se remettait à l'œuvre, et sa mère riait de son impatience et de tout ce qu'elle appelait un passe-temps puéril.

A force de tentatives et d'efforts, il parvint cependant à son but : il dessina une figure si nette et si vraie que sa mère, en la voyant, s'écria : « Seigneur de Dieu! c'est la fille de M. de Vrindt; et c'est toi, Quentin, qui as fait ce portrait! » Le jeune homme éprouva un vif sentiment de joie en voyant par là qu'il avait réussi dans son entreprise; mais en même temps il se trouva tout inquiet d'avoir pu donner à sa mère une occasion de deviner le fol amour qui le dominait.

Plusieurs semaines se passèrent ainsi; Quentin était encore trop faible pour retourner à la forge, et cherchait à s'occuper. Le carnaval approchait; toute la ville se préparait déjà à le célébrer joyeusement par des danses, des courses en traîneaux et des spectacles publics. L'usage était alors que les pauvres s'en allassent à travers les rues, s'arrêtant à la porte des riches, chantant de vieilles chansons populaires, et portant avec eux toutes sortes de petites images pieuses qu'ils donnaient aux enfants des riches bourgeois dont ils recevaient une aumône. On fabriquait toujours, à cette époque, une quantité de ces images, et un ami de Quentin lui conseilla de s'essayer à en faire autant qu'il pourrait, lui promettant de les placer avantageusement.

Quentin accepta cette idée et commença d'abord à ciseler quelques figures sur le bois, pour en tirer des copies. Ces premières tentatives étaient tellement imparfaites, qu'un esprit moins obstiné que le sien eût peut-être abandonné ce difficile travail, mais il se remit à l'œuvre courageusement. Peu à peu il s'aperçut de ses progrès, il en vint à faire un dessin correct, une ciselure exacte. Son ami fut étonné d'un tel succès; il prit toutes les images qui étaient achevées, et quelques jours après, il apportait au jeune forgeron une somme d'argent que Quentin n'aurait jamais osé espérer, et qui le réjouit d'autant plus que ce premier résultat de son travail jetait dans son âme une merveilleuse lueur d'espoir.

Il continua donc son entreprise avec une nouvelle assurance, et plus il travaillait, plus il acquérait d'habileté; il voyait dans son imagination une quantité de figures gracieuses, de faits pittoresques, de formes idéales qu'il reproduisait souvent avec un singulier bonheur. Ces petites images se répandaient dans toute la ville, tous les enfants des riches voulaient en avoir; bientôt on apprit qu'elles étaient ciselées, imprimées et coloriées par un jeune forgeron qui n'avait jamais reçu une seule leçon de dessin.

Grâce à la vente de ses productions artistiques, il se trouva bientôt à l'abri de toute sollicitude matérielle, et alors il sentit s'éveiller en lui une noble fierté qui ne lui permit pas d'accepter plus longtemps les bienfaits d'une main inconnue. Un jour que Brigitte revenait lui apporter un nouveau panier de provisions, il lui donna, pour la remercier de ses peines, plusieurs pièces d'argent, et la pria de ne plus revenir, mais de vouloir bien dire aux personnes qui l'en-

voyaient qu'il leur conserverait à tout jamais la plus ardente reconnaissance.

Brigitte, surprise de la fierté avec laquelle le jeune homme avait parlé, du riche présent qu'il lui avait fait, ne sut que répondre et se retira. A peine était-elle loin que Quentin se sentit triste, comme s'il venait de bannir de sa demeure son bon ange; sa mère lui reprochait aussi d'avoir pris une telle détermination et lui disait qu'il ne convenait point aux pauvres gens de repousser une main si bienfaisante, si discrète et de montrer tant d'orgueil; mais en écoutant ces reproches, Quentin en revint à son premier sentiment, et se dit seulement que si Brigitte revenait, il s'expliquerait si bien qu'elle ne pourrait pas ne point le comprendre.

Marguerite, en apprenant ce qui venait de se passer, se montra si émue de la dignité de Quentin et interrogea si vivement sa fidèle messagère, que celle-ci, avec son intelligence féminine, pressentit ce qui se passait dans le cœur de la jeune fille, et résolut de servir une inclination dont elle pouvait tirer un bon bénéfice.

Elle cherchait elle-même l'occasion de faire connaître à Marguerite les essais artistiques de son protégé, et quelques jours après, elle lui apporta une collection de ces petites images qu'il avait faites et qu'il avait marquées de ses lettres initiales. La jeune fille les montra à son père en lui racontant toute l'histoire du forgeron qu'il avait rencontré au tir, et qui avait fabriqué la belle grille de la fontaine. Au même instant de Bos entra; M. de Vrindt lui montra les productions de Quentin, en disant qu'il y avait là certainement un remarquable indice de talent, mais, soit que de Bos fût choqué de l'intérêt que Margue-

rite portait à ces images, soit qu'il pensât que le forgeron qui les avait dessinées pourrait bien être celui-là même qui l'avait si maltraité dans la rue, il déclara que ces estampes n'étaient que de misérables choses, et que celui qui osait les faire paraître n'avait pas les moindres dispositions. Marguerite quitta l'appartement d'un air irrité et s'écria, en rentrant dans sa chambre : « Ah! je voudrais que de Bos fût le forgeron et Quentin le peintre. »

Ces paroles qu'elle prononça dans sa vive émotion furent entendues de Brigitte, qui se trouvait par hasard, en ce moment, dans le corridor, et qui reconnut par là qu'elle ne s'était point trompée dans ses premières prévisions. Elle résolut alors de faire tout ce qui dépendrait d'elle pour seconder l'inclination de Marguerite et celle du jeune forgeron ; elle alla le revoir et le trouva souffrant encore et occupé à tracer sur le bois de nouvelles images. « Ah! lui dit-elle, il me semble, monsieur Messis, qu'un jeune homme aussi habile que vous peut aspirer à quelque chose de grand.

— Je n'ai rien appris, lui répondit le jeune ouvrier, mon père était un forgeron.

— Vous n'avez rien appris, soit, mais vous êtes doué d'une heureuse nature. On connaît vos remarquables dispositions pour la musique, on sait que c'est vous qui avez forgé la grille de la fontaine, et vos petites images ont étonné toute la ville. Je puis vous dire que M. de Vrindt, dont le jugement, en pareil cas, a bien de la valeur, en a fait un grand éloge.

— De Vrindt! » s'écria Quentin; et une vive rougeur colora ses joues.

« Oui, sa fille lui en a porté avec empressement toute une collection.

— Continuez, continuez ! dit Quentin avec une violente palpitation.

— Eh bien ! comme je vous le disais, M. de Vrindt a loué ce travail et sa fille a eu, à ce sujet, une vive altercation avec celui que l'on appelle son fiancé.

— Avec M. de Bos, à cause de mes estampes !

— Ou à cause de vous, je ne sais ; je les ai entendus discuter à haute voix, puis mademoiselle Marguerite est sortie en colère et s'est écriée, en traversant le corridor où je me trouvais par hasard : Je voudrais que de Bos fût le forgeron et Quentin le peintre !

— Est-il vrai ? » dit le jeune homme, en se levant tout à coup ; et ses joues étaient brûlantes et ses yeux étincelaient.

« Moi, devenir peintre, madame Brigitte, oui, je le veux, je le veux ! que Dieu me soit en aide. » Il courut à son armoire, y prit tout ce qui s'y trouvait et le donna à cette messagère de bonheur. Brigitte s'éloigna en lui exprimant toute sa reconnaissance et en songeant de nouveau au moyen de seconder plus efficacement l'amour des deux jeunes gens. Quentin, livré au transport de son ivresse, ne pensa qu'à ce qui venait de lui être dit et à la possibilité de réaliser le vœu de Marguerite.

Oui, il voulait être peintre ; c'était là, depuis longtemps, le vague désir qui l'agitait. Maintenant sa vocation était décidée : peu importaient les obstacles, la misère, le dénûment, il voulait être peintre ; Marguerite elle-même avait formulé ce vœu, et il fallait à tout prix qu'il le réalisât.

Il se remit à travailler à ses estampes avec une telle ardeur et une telle activité, qu'il en produisit, en peu de temps, un assez grand nombre pour pouvoir laisser à sa mère une somme suffisante, et pour

pouvoir entreprendre un voyage et se livrer à ses études. Cependant, lorsqu'il en vint au moment décisif, au moment où il devait quitter sa ville natale et s'éloigner de Marguerite, il se sentit tout à coup saisi d'une douloureuse anxiété. Que d'efforts il fallait faire! que d'entraves il fallait surmonter pour parvenir au but qu'il se proposait! Il devait employer plusieurs années à son nouveau travail, et quand il reviendrait, Marguerite serait-elle encore libre, ou serait-elle encore dans les mêmes sentiments? Tantôt il se proposait d'aller la voir, de lui exprimer son ardent amour, de lui dire sa résolution et de lui demander un serment de fidélité; tantôt il se disait qu'il partirait sans lui dire adieu, qu'il confierait seulement à Brigitte ses projets, pour que Brigitte les lui racontât.

Il s'arrêta enfin à cette dernière résolution; il s'en alla trouver Brigitte et lui annonça le jour de son départ. La bonne femme fut effrayée de le voir prendre une telle détermination : elle n'avait point attaché tant d'importance aux paroles qu'elle lui avait rapportées, et elle ne pouvait s'imaginer que le simple ouvrier forgeron pût jamais devenir un peintre distingué; mais toutes ses représentations furent inutiles, Quentin resta inébranlable. Brigitte courut aussitôt près de la jeune fille et lui raconta ce qu'elle venait d'apprendre. Marguerite fut saisie en l'écoutant d'un indicible sentiment de joie et de surprise, puis elle dit : « Il s'en va, et c'est moi qui le fais partir! qui sait ce qui lui arrivera et si jamais je le reverrai; je ne lui ai pas encore parlé et je ne veux pas qu'il s'éloigne sans prendre congé de moi. » Brigitte la regarda avec étonnement.

« Oui, oui, ajouta Marguerite, demain matin de

bonne heure, je vais à la messe dans l'église de notre paroisse, dis-lui de venir m'y rejoindre et tu m'accompagneras. »

Quentin fut stupéfait en apprenant cette joyeuse nouvelle, il ne pouvait d'abord y croire; mais Brigitte la lui répéta si sérieusement et lui indiqua si bien l'heure et le lieu où il rencontrerait Marguerite, qu'il ne pouvait plus garder la moindre incertitude à cet égard, et il passa toute la soirée et toute la nuit dans des transports de bonheur inexprimable.

Le lendemain matin il était dans la rue que la messagère de la jeune fille lui avait indiquée; il s'y trouvait bien avant l'heure prescrite, car il n'avait pu résister à son impatience. Enfin, les rues commencèrent à s'animer, les magasins s'ouvrirent, les ouvriers et les marchands sortirent de leurs demeures. La cloche de l'église sonna, et Quentin aperçut, à l'extrémité de la place, une femme d'une taille gracieuse, portant un vêtement noir et la tête enveloppée d'un voile qui lui cachait presque entièrement le visage; le jeune homme n'eut pas de peine à reconnaître celle dont l'image était si profondément gravée dans son cœur; derrière elle venait Brigitte, enveloppée aussi d'une épaisse mantille. Quentin n'osait s'avancer à la rencontre de celle dont l'aspect seul le jetait dans une sorte de fiévreuse agitation; il se tint modestement debout à l'entrée du portail par où Marguerite devait passer; celle-ci était aussi vivement émue, et à travers son voile, on pouvait presque distinguer la rougeur qui colorait son visage.

Quentin fit quelques pas et s'inclina avec un profond respect. Marguerite n'osait prendre la parole; mais sa suivante, pour mettre fin à ce réciproque

embarras, lui présenta le jeune ouvrier. «J'apprends, dit Marguerite d'une voix douce et fraîche, que vous pensez à nous quitter, pour vous consacrer à l'étude de la peinture. Mon père approuve cette résolution, et il vous donnera bien volontiers des lettres de recommandation pour différentes villes et différents maîtres.»

Quentin bouleversé, stupéfait, ravi, essayait en vain de prononcer une parole, et Marguerite trouva sa perplexité plus éloquente que les plus beaux discours. Il parvint enfin à maîtriser son agitation et à expliquer nettement son projet. Mais la cloche sonna pour la seconde fois, la messe allait commencer, et il fallait se séparer. Quentin restait là comme un malheureux qui attend son jugement; il eût voulu dire adieu à Marguerite en se précipitant à ses pieds. Le sentiment de son humble situation l'arrêta. La jeune fille partageait ses tristes pensées. Elle voyait tout ce qu'il y avait de solennel dans cette rapide rencontre : elle songeait avec anxiété que c'était une seule parole d'elle qui enlevait Quentin à son paisible métier, à sa mère, à sa cité natale, pour le jeter dans une contrée inconnue, dans une carrière incertaine. Elle prit son rosaire, orné d'une croix d'argent, et le lui donna en lui disant : « Pensez à moi quelquefois, quand vous penserez à Anvers, et joignez mon nom à vos prières. Moi, je vais, pendant la messe, invoquer le ciel pour votre heureux voyage. »

Quentin la regarda, muet et tremblant; mais ses yeux bleus, où l'on voyait briller une larme, exprimaient mieux son amour qu'il n'eût pu le faire par les plus ardentes protestations. Elle lui serra la main, lui jeta encore un regard et entra dans l'église. Pour lui, il était comme cloué à la place où elle l'avait quitté.

Il écoutait encore l'accent de cette voix si pure, si pénétrante, et voyait encore ondoyer le vêtement de Marguerite. Lorsqu'il fut revenu de son premier saisissement, longtemps après, il s'élança dans l'église pour l'apercevoir encore une fois, puis en sortit avec un nouveau souvenir de bonheur.

Le jour suivant, il entra dans l'atelier de M. de Vrindt, qui l'accueillit avec bonté, lui donna de sages conseils et lui remit deux lettres de recommandation pour Van der Weyde et Hugo Van ger Goes, élèves du célèbre Van Eyk; il lui conseilla aussi de visiter l'illustre Heymmerink qui demeurait à Cologne, où il était occupé à orner de peintures en miniature la châsse de sainte Ursule. Quentin reçut avec reconnaissance ces témoignages d'intérêt du vieux peintre; mais il n'aperçut point la bienveillante jeune fille à qui il les devait; seulement, lorsqu'il descendit l'escalier, il lui sembla qu'elle était penchée sur la balustrade; il se mit à genoux, éleva les yeux vers elle comme un ange protecteur, et rentra plein de joie dans son humble demeure.

Après avoir tout disposé de son mieux pour assurer à sa mère une existence paisible, il lui dit adieu en pleurant et partit.

Marguerite éprouva une douce et triste sensation lorsque Brigitte, qui était allée voir la mère de Quentin, vint lui raconter comment le jeune homme s'était occupé avant de partir de tous les besoins de sa mère, comment il n'avait pris pour lui que ce qui lui était absolument nécessaire, et comment il l'avait priée en grâce de lui donner le plus souvent qu'elle pourrait des nouvelles de sa bienfaitrice.

Tout ce qui venait de se passer ne pouvait rendre Marguerite plus favorable aux prétentions de Bos. Jus-

que-là elle l'avait traité avec indifférence ; mais elle en vint à lui montrer tant de froideur, qu'il s'en plaignit à M. de Vrindt. Celui-ci n'avait qu'une très-mince estime pour le caractère du jeune peintre, cependant sa fortune méritait considération. Il adressa quelques remontrances à Marguerite, l'engagea à mieux traiter son vaniteux prétendant ; mais la jeune fille resta inébranlable. Et le père, qui, après tout, ne voulait point affliger son unique enfant, rompit ce projet de mariage, espérant que la jeunesse et la beauté de Marguerite lui procureraient bientôt un mari qu'elle aimerait.

Une année s'était écoulée depuis le départ de Quentin. Marguerite vivait fort retirée, cherchant autant que possible à échapper aux regards et à l'attention des jeunes gens d'Anvers. Elle entrait encore chaque matin dans l'atelier de son père ; mais elle ne s'asseyait plus à la fenêtre : et si parfois elle entrevoyait encore la forge, des larmes humectaient ses yeux ; car celui qu'elle aimait n'y était plus, et l'amour de ce jeune homme, son dévouement, son héroïque résolution avaient produit sur elle une impression profonde. Partout elle le voyait tel qu'il lui était apparu à la porte de l'église, avec sa physionomie si noble et si modeste, et ses yeux pleins de larmes. Elle pensait à tout ce qu'il avait dû souffrir pour quitter sa mère et le lieu de sa naissance, et à tout ce qu'il souffrait peut-être en pays étranger. Elle se disait qu'elle était en quelque sorte obligée de récompenser un amour si fidèle et de si courageux efforts. Elle voulait aussi soulager autant que possible la mère de Quentin et essayer d'adoucir la douleur que lui causait l'absence de son fils, et souvent elle lui envoyait des présents par la fidèle Brigitte.

Pendant ce temps, Quentin s'en allait de ville en

ville, visitant les maîtres les plus célèbres et profitant de toutes les circonstances pour s'instruire. Il trouvait de fréquentes occasions pour envoyer de ses nouvelles à sa mère et lui faire parvenir une partie de l'argent qu'il gagnait déjà par son travail. Brigitte, instruite de toutes ces nouvelles, se hâtait de les rapporter à la fille du peintre. On apprit ainsi que Quentin faisait d'étonnants progrès dans son art et qu'il s'acquérait partout l'estime de ses maîtres. Sa mère versa des larmes de joie en entendant parler ainsi de lui et remercia le ciel de lui avoir donné un tel fils. Cependant Quentin avait quitté la Flandre pour s'en aller visiter les villes, les églises et les anciens châteaux du bord du Rhin. Peu à peu on reçut moins fréquemment de ses nouvelles : à la fin de la seconde année on n'en eut plus aucune, et sa mère et sa bien-aimée ne savaient s'il vivait encore. Sa renommée avait déjà pénétré jusque dans l'atelier de M. de Vrindt, et le vieux peintre s'en réjouissait sans se douter quel vif intérêt sa fille portait au jeune peintre. Marguerite concevait alors l'espoir de parvenir à réaliser tant de vœux d'abord si vagues et si incertains. Elle avait cependant bien des difficultés à vaincre pour rester libre. A tout instant il se présentait de nouveaux prétendants qu'elle éloignait tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre. A la fin le père s'irrita de ses refus : il se sentait vieux et faible, et il eût voulu, avant de mourir, goûter la consolation de voir sa fille heureusement mariée. La cousine de Marguerite lui faisait aussi des reproches, et tous ces incidents pénibles jetaient une douloureuse agitation dans une maison jusque-là si calme et si riante.

Marguerite supportait ses ennuis avec patience, bien résolue à rester fidèle à celui qu'elle aimait.

Mais, à la fin de la troisième année, plusieurs mois se passèrent sans qu'on entendît parler de Quentin. Alors la pauvre fille commença à se sentir ébranlée dans son espérance; l'idée lui vint ou que Quentin était mort, ou que, comme le disait sa cousine, son cœur était changé; et cette idée la désolait.

Plusieurs semaines après, de Vrindt s'en revenait un dimanche de l'église, lorsque sa domestique lui dit que pendant la messe, un étranger était venu le demander, qu'il l'avait attendu quelque temps dans l'atelier, et qu'enfin il était parti en disant qu'il reviendrait plus tard.

De Vrindt recevait tant de visites que celle-ci ne pouvait le surprendre. Il ôta tranquillement ses habits du dimanche, prit son costume de chaque jour et entra dans son atelier. Sur son chevalet se trouvait un tableau qu'il avait commencé quelques jours auparavant, et qui représentait l'annonciation de la sainte Vierge : il s'arrêta devant cette peinture pour regarder encore la chaste et touchante expression qu'il avait cherché à donner à la mère de Dieu, et il aperçut au doigt de la Vierge un anneau d'or qu'il n'avait point peint et qui était fait avec tant d'art et de délicatesse qu'il ne put s'empêcher d'y reconnaître la main d'un très-habile artiste.

« Qui a fait cela? s'écria-t-il : qui est venu ici? » Sa servante entra aussitôt et lui raconta qu'elle n'avait vu que l'étranger dont elle lui avait déjà parlé. Il demanda alors qui il était, la servante n'en savait rien, et lui répondit seulement que c'était un beau jeune homme aux yeux bleus, aux cheveux blonds, à la physionomie pensive et agréable; il portait un vêtement noir, simple, mais élégant, un bonnet de velours bleu et une épée; elle ajouta de plus qu'elle ne

l'avait jamais vu; et de Vrindt, pensant que c'était quelque maître étranger, se réjouit de faire connaissance avec un artiste qui, à en juger par un léger échantillon, devait avoir un talent peu ordinaire.

Il courut aussitôt raconter à sa fille ce qui venait de se passer, et Marguerite, en l'écoutant, éprouva un pressentiment indéfinissable. Elle se leva avec sa cousine pour voir le tableau, et après avoir quelques instants observé le charmant anneau peint par l'étranger, il lui sembla remarquer, au coin de cet anneau, les deux lettres initiales qu'elle avait vues autrefois sur les images de Quentin. Elle ne put résister au bonheur inespéré que lui donnait cette découverte et elle tomba pâle et inanimée sur un fauteuil; son père courut aussitôt ouvrir la fenêtre. Au même instant on entendit sonner à la porte et la domestique introduisit dans l'atelier le peintre étranger. Marguerite, se ranimant tout à coup, le reconnut du premier coup d'œil et resta tremblante sur son fauteuil.

De Vrindt s'avança vers le nouveau venu et lui demanda à qui il avait l'honneur de parler.

« Vous ne me reconnaissez pas! répondit celui-ci : je suis ce pauvre ouvrier forgeron qui, il y a trois ans...

— Est-il possible? s'écria le peintre : quoi! monsieur Messis! » et la cousine de Marguerite répéta, en joignant les mains : « Monsieur Messis, notre ancien voisin! comment vous reconnaître sous ce nouveau costume?

— J'ai éprouvé depuis quelques années, dit Quentin, bien des vicissitudes : mais il est une chose en moi qui n'a pas changé, et Dieu veuille que tout soit

ici comme il y a trois ans! » En prononçant ces mots, il jetait un regard ardent sur Marguerite.

« Soyez-en sûr, murmura Marguerite, vous retrouverez tout ce que vous avez aimé. Votre mère est bien portante.

— Dieu soit loué! je l'ai revue telle que je l'avais quittée : des anges invisibles ont pris soin d'elle.

— Ah! comment m'expliquer cette transformation qui s'est opérée en vous, reprit de Vrindt.

— Rappelez-vous, répondit Quentin, notre dernière entrevue et la bonté que vous eûtes de me donner des lettres de recommandation pour vos amis. Vos conseils et vos recommandations ont porté leurs fruits. Je suis peintre, j'ai déjà fait plusieurs travaux; je reviens dans ma ville natale pour en achever d'autres et pour devenir l'heureux époux d'une jeune fille chérie.

— Ah! c'est bien, s'écria le vieillard, en l'embrassant avec joie; et c'est vous qui, ce matin, avez mis sur ce tableau un échantillon de votre art?

— Oui, pardonnez-moi la hardiesse que j'ai prise de toucher à un de vos beaux ouvrages.

— Ne parlez pas ainsi : cet anneau seul est pour moi l'indice d'un vrai talent.

— Aussi y ai-je mis mon nom.

— Je l'ai vu, je l'ai reconnu, » s'écria tout à coup Marguerite en rougissant.

Le père jeta sur elle un regard inquisiteur. Il commençait à concevoir tout ce qui existait depuis longtemps, et en observant tour à tour Marguerite et Quentin, il souriait d'une façon singulière.

Quentin, faisant un effort de courage, s'approcha du vieillard et lui dit : « Je vois que vous commen-

cez à deviner ce qui se passe. Oui, j'aime votre fille, un mot d'elle m'a fait quitter, il y a trois ans, mon métier, et c'est pour elle que j'ai voulu devenir peintre. Maintenant, je vous demande la main de Marguerite, à moins que, pendant ma longue absence, son cœur n'ait oublié le pauvre forgeron. »

En parlant ainsi, il arrêtait sur Marguerite ses yeux bleus, animés par une étonnante expression de tendresse. Marguerite lui tendit la main, sans pouvoir prononcer un mot; mais les pleurs qui coulaient de ses paupières témoignaient assez sa joie et son amour.

De Vrindt était fort surpris de toute cette scène, mais il fut charmé de penser qu'il aurait pour gendre un peintre qui s'était déjà acquis par son talent une assez grande renommée. Cet événement causa aussi une grande joie à la cousine de Marguerite et à la fidèle Brigitte, et le jour du mariage, Quentin donna à sa jeune épouse un anneau en diamants pareil à celui qu'il avait peint au doigt de la Vierge.

Le pauvre forgeron devint ainsi l'heureux époux d'une femme excellente; il se fit respecter de ses concitoyens et s'acquit, par ses travaux, une très-grande réputation; sur la plupart de ses tableaux, on remarque les traits de sa chère Marguerite dont l'amour le charma toute sa vie. Une de ses peintures les plus célèbres est une Descente de croix qu'il fit pour la corporation des menuisiers d'Anvers, et dont Philippe II offrit en vain une somme considérable.

Un des fils de Quentin, connu sous le nom de Jean Messis, cultiva aussi l'art qui avait illustré son père, mais n'y obtint pas les mêmes succès. Aimé et honoré, Quentin vécut heureusement jusqu'à l'âge

de soixante-dix ans. Sa ville natale, pour lui témoigner son estime, lui éleva un monument où l'on voit son profil ciselé sur la pierre, avec cette inscription :

CONNUBIALIS AMOR EX MULCIBRO FECIT APELLEM.

LE JUIF SÜSS.

CHAPITRE I.

Jamais le carnaval n'avait été aussi brillant à Stuttgart qu'en l'année 1737. En voyant les vastes salles construites pour cette occasion, le luxe avec lequel elles étaient décorées, les nombreuses mascarades répandues de côté et d'autre, un étranger n'aurait pu se croire dans le Wurtemberg, dans cette grave et austère partie de l'Allemagne, attristée par un protestantisme ardent qui défendait toutes les réjouissances de ce genre, et attristée plus profondément encore par l'état de souffrance et de misère qui résultait du système d'un ministre tout-puissant.

La plus brillante de ces fètes eut lieu le 12 février. Ce jour-là on célébrait l'anniversaire de naissance du juif Süss, ministre du cabinet et directeur des finances.

Le matin même, le duc régnant lui avait envoyé des présents de toutes sortes, et le plus beau de ces présents était un édit par lequel son altesse sérénissime déclarait le ministre affranchi de toute responsabilité pour le passé et pour l'avenir. Une quantité innombrable de gens de toute condition et de tout âge qu'il avait mis à la place des hommes les plus recommandables, inondaient ses escaliers, assiégeaient ses antichambres, pour lui offrir leurs félicitations, et plus d'un fonctionnaire honorable se trouvait entraîné dans ce même mouvement par la crainte de nuire à sa famille ou de perdre sa place.

Les mêmes motifs attirèrent le soir dans la salle de bal les amis, les partisans de Süss et jusqu'aux hommes qui le détestaient le plus, mais qui n'osaient s'exposer à son ressentiment. Quant au peuple, il cherchait dans ces jours d'ivresse à s'étourdir sur ses souffrances, oubliant que la taxe qu'il payait pour entrer dans la salle n'était qu'une autre sorte d'impôt inventé par le juif insatiable.

Au milieu des rumeurs de la fête, il se fit tout à coup un grand silence, la porte de la salle s'ouvrit à deux battants, et l'on vit entrer un homme d'une quarantaine d'années, à la physionomie expansive, aux yeux étincelants. Il portait un domino blanc, un chapeau blanc orné de plumes rouges, un masque noir négligemment attaché; rien dans son costume, du reste, n'était très-splendide, on remarquait seulement un solitaire d'une grosseur extraordinaire qui retenait un crêpe de soie écarlate noué à son cou et flottant sur son domino. Il conduisait une jeune dame à la taille délicate et élégante, qui était revêtue d'un costume oriental, chargé d'or et de pierreries et qui attirait à elle tous les regards.

« Monsieur le ministre, monsieur le directeur des finances, » murmurait la foule qui s'écartait pour lui ouvrir un passage et qu'il saluait avec une politesse hautaine. Quand il fut arrivé au milieu de la salle, les trompettes sonnèrent des fanfares ; un assez grand nombre de masques l'accueillirent par leurs acclamations, tandis que d'autres se détournaient avec douleur de cet indigne spectacle. Mais la belle Orientale qui accompagnait le ministre excitait l'intérêt général ; tout le monde connaissait les mœurs de Süss, et l'on était fort disposé à croire que ce costume étranger cachait une de ses maîtresses, seulement on ne lui en connaissait aucune d'une apparence si distinguée. Celle-ci était trop petite, celle-là n'avait point une taille si élégante, une autre ces mouvements gracieux, une quatrième enfin cette magnifique chevelure et ces beaux yeux noirs que l'on voyait briller à travers le masque.

Lorsque dans des circonstances pareilles à celles qui nous occupent, la curiosité de la foule n'est pas immédiatement satisfaite, elle se porte bientôt vers d'autres objets. « Quand l'étrangère, dit-on, voudra bien se démasquer, nous verrons qui elle est ; » mais trois jeunes gens ne pouvaient se lasser de la suivre et de l'observer.

« Je payerais volontiers, s'écria l'un d'eux, cinquante billets d'entrée au juif s'il voulait m'apprendre d'où vient cette femme qui est apparue ici comme une reine.

— Frère, répliqua le second, je ne sais, ma parole d'honneur, comment allier tant de choses incohérentes, cette attitude noble, ces mouvements gracieux, cette démarche à la fois si légère et si majestueuse, et.....

— Dieu me damne ! repartit le premier, tu as raison : comment une telle femme peut-elle venir avec Süss au bal?

— Elle n'appartient point aux familles que nous connaissons, car lors même qu'il serait vrai, comme on l'assure, que plus d'un misérable n'a pas craint d'envoyer sa fille présenter une requête au juif, pas un homme ne serait, je l'espère, assez déhonté pour afficher ainsi sa propre fille dans une réunion comme celle-ci.

— Au nom du ciel, je t'en prie, ne parle pas si haut, le ministre a des espions partout. Pense à ta famille. Veux-tu te perdre? Mais tu as raison, cette femme n'appartient point à la haute société de cette ville, et cependant à son aspect seul il est impossible de croire que ce soit la fille d'un bourgeois...... Mais qui est ce Turc qui s'avance vers nous? regarde : son turban est de la même couleur que celui de notre belle inconnue. »

Les deux autres jeunes gens remarquèrent en effet un homme d'une haute et noble stature qui se distinguait par l'élégante simplicité de son costume, non moins que par la dignité de son maintien. Il parut avoir remarqué aussi les trois jeunes gens; il marcha vers eux, puis tout à coup s'arrêta.

« Quelle est ta devise? demanda un des jeunes gens qui crut reconnaître en lui un ami.

— *Gaudeamus igitur juvenes dum sumus*, répliqua le Turc.

— C'est lui! c'est lui! s'écrièrent deux des jeunes gens, en lui serrant la main. Nous avons bien fait de te donner un mot d'ordre, car je n'aurais pu te reconnaître. J'ai même parié une bouteille de vin de Champagne que tu viendrais ici déguisé en paysan.

— Allons au buffet, dit le second, je veux te présenter quelqu'un qui désire vivement te voir.

— Je ne puis, répondit Gustave, accepter ta proposition, j'ai des motifs sérieux pour ne pas quitter mon masque.

— Et si celui qui désire te voir était Pinassa?

— Pinassa! avec qui tu t'es battu.... ah! c'est une autre affaire.... mais je ne puis me démasquer que pour un instant et dans la partie la plus obscure de la salle à manger.

— Bien, mais il faudra que tu nous dises pourquoi tu ne veux pas montrer ton visage à tes amis. »

Les jeunes gens entrèrent dans une des salles où il y avait le moins de monde; ils trouvèrent une table inoccupée où le Turc, en tournant le dos à la société, pouvait se démasquer sans crainte. Lorsque les verres furent remplis, l'un d'eux qui avait le titre de capitaine dit à Gustave: « J'ai l'honneur de te présenter l'incomparable chevalier de Pinassa, le plus célèbre maître d'escrime de son temps, car il a eu la gloire de me mettre hors de combat dans ce bois de Leipzig que nous ne pouvons oublier. Il a renoncé aux muses, il s'est éloigné de Minerve pour se consacrer à Bellone, et il est maintenant lieutenant au service du Wurtemberg.

— L'échange n'est pas mauvais, M. de Pinassa, dit Gustave, et je m'en réjouis pour mon pays. Puisque vous vouliez entrer au service du Wurtemberg, vous avez choisi la meilleure carrière. Celui qui se dévoue aux emplois civils a peu de chances de succès, à moins qu'il n'achète une place au poids de l'or ou qu'il ne vende au juif son honneur et sa conscience. Mais ces lambris ont des oreilles, parlons d'autre chose. Comment vous trouvez-vous du poste que vous

occupez ? le duc est un homme de courage auquel je souhaiterais une armée de deux cent mille soldats. La guerre est son plaisir, l'aspect d'un régiment fait sa joie. Malheureusement il a peu le temps de s'occuper d'autres affaires, et de là vient que tout est régi par des juifs. On dit que c'est un grand général ; il a eu avec le prince Eugène de beaux faits d'armes, et avec cet air martial, cette cicatrice au front, un homme tel que vous doit être bien accueilli dans son armée.

— Comme tu parles bien ! dit le capitaine. Maintenant lève ton masque et montre-nous ton visage, afin que mon ami sache à qui il a affaire. Vous voyez, ajouta-t-il, en se tournant vers le lieutenant, mon excellent ami Lanbek, docteur *in utroque jure*, fils légitime de l'illustre avocat Lanbek, auprès duquel il remplit les fonctions de greffier. Brave garçon, parole d'honneur, mais qui serait meilleur encore s'il ne s'abandonnait point à une étrange mélancolie, et s'il n'était pas si sensible aux charmes du beau sexe. »

A ces mots Lanbek ôta son masque et fit voir à sa nouvelle connaissance un visage d'une remarquable beauté. De son turban s'échappaient des boucles de cheveux blonds qui flottaient sur son visage sans frisure et sans poudre ; un nez arqué, des yeux bleus et profonds donnaient à sa figure une expression de hardiesse et de gravité qui contrastaient avec les molles teintes de sa physionomie. « Je suis charmé de vous voir, M. de Pinassa, dit-il, et je vide ce verre à votre santé. Maintenant, excusez-moi, je vous prie, il faut que je vous quitte.

— Et pour ta punition, s'écria le capitaine avec emphase, tu boiras deux verres. Mais tout ceci me

paraît très-singulier : allons, sois franc, tu es déjà venu ici ce soir, sous un costume de paysan, et l'on ne sait pas que tu y es à cette heure avec ce vêtement de Turc. »

Gustave tendit la main à son ami en rougissant et fit un signe affirmatif.

« Mille diables, reprit le capitaine, quels projets as-tu donc ? qui se serait jamais attendu à voir le grave greffier changer deux fois si vite de costume ; et cet embarras, ce mystère, cette inquiétude, est-ce donc au juif que tu as affaire ? »

Gustave rougit encore plus et se hâta de replacer son masque.

«Ah ! ah ! mon ami, dit Reelzingen, je vois ce qui se passe ; tu portes un turban de la même couleur que la belle sultane qui accompagne le ministre, tu demeures en face du juif, je parie que tu sais qui est cette femme.

— Comment le saurais-je ? murmura Lanbek sous son masque.

— Tu ne sortiras pas d'ici avant que tu nous l'aies dit, s'écria le capitaine, et si tu t'obstines à garder le silence, je me glisse auprès de la sultane et je lui déclare à l'oreille que tu as trahi son secret.

— Tu n'oserais point commettre cette indiscrétion si je t'en prie sérieusement ; mais s'il m'est permis de m'en rapporter à mes présomptions, je crois que cette femme est Léa Oppenheimer, sœur du ministre ; à présent, adieu ! Si vous me rencontrez dans la salle, vous ne me connaissez pas ; et toi, Reelzingen, si mon père demande.....

— Je réponds que je ne l'ai pas vu. »

Lanbek se leva et s'éloigna. Ses amis le regardèrent, ne sachant ce qu'ils devaient penser de cet incident.

On savait que le juif avait fait venir sa sœur chez soi, mais on la croyait encore trop jeune pour qu'elle se présentât dans le monde.

« Avez-vous remarqué, dit Reelzingen, comme notre ami était embarrassé ? Vous verrez que le diable jouera quelque mauvais tour à cet honnête garçon. »

CHAPITRE II.

Gustave erra de salle en salle, observant la foule d'un regard inquiet. Son visage était enflammé et sa poitrine haletante. Au milieu de la seconde salle, il fut emporté par la foule jusque auprès d'une table de jeu où le ministre était assis avec quelques conseillers. Des piles d'or étaient entassées sur le tapis. Les spectateurs observaient avec une avide curiosité ce maître du pays, et remarquaient avec quelle indifférence il perdait ou gagnait des sommes considérables.

Gustave n'avait jamais vu de si près le ministre ; il fut obligé de reconnaître que la figure de cet homme était noble et distinguée, que l'habitude du commandement avait donné à son front et à ses yeux un caractère imposant ; mais les plis creusés entre ses sourcils et la petite moustache qui ombrageait sa lèvre supérieure donnaient aussi à cette physionomie une expression dure, méchante, et le rire aigu et contraint que le ministre faisait entendre de temps à autre effrayait le cœur du jeune légiste.

Tout à coup un homme portant les vêtements de paysan s'avance au milieu des spectateurs. Il avait un vieux chapeau sur la tête, une redingote en étoffe grossière, des culottes de peau jaune, des bas noirs et un

masque peint avec art ; il s'appuya selon la coutume des gens de la campagne sur un bâton noueux, mit son menton sur ses mains, et dit dans le dialecte particulier d'un des districts du Wurtemberg : « Que d'argent, monsieur ! et vous avez vous-même gagné tout cela? »

Le ministre s'efforça de rire à cette liberté de carnaval : peut-être désirait-il aussi se donner un air de popularité.

« Bonsoir, mon compatriote, dit-il d'un air affectueux.

— Votre compatriote ! répliqua le paysan avec calme : je ne le suis pas. Voyez, les juifs ne s'habillent point comme moi. »

Les spectateurs ne purent réprimer un léger sourire. Le ministre ne voulut point s'en apercevoir.

« Tu fais de l'esprit, mon ami, reprit-il.

— Votre ami ! ah ! parbleu, je ne le suis pas. Si je l'étais, vous ne me verriez point avec cette méchante redingote et ce chapeau usé, car vous enrichissez vos amis.

— Alors tout le Wurtemberg est mon ami, car je l'enrichis, répliqua Süss d'une petite voix criarde.

— Personne ne s'entend comme vous à faire de l'or. Quels beaux ducats vous avez là et combien il faut de gouttes de sueur sur le front des pauvres gens pour en fabriquer de pareils !

— Tu es un personnage curieux, » s'écria le juif en se remettant à jouer.

Le paysan allait répliquer, lorsque un nouveau masque attira l'attention ; c'était un homme vêtu aussi d'un costume rustique et portant une longue barbe.

« Ah ! Jean, s'écria le paysan en lui secouant la main, d'où viens-tu donc? et comment t'es-tu fait si beau?

— Je suis, repartit le nouveau venu, au service d'un fameux écorcheur.

— Eh ! qui donc ?

— Ah ! ce n'est point un de ces hommes qui s'amusent à écorcher des chevaux, des chiens ou d'autres animaux : il n'écorche que des êtres humains. De plus, il est fabricant de cartes.

— Comment donc ?

— Oui, il met une estampille sur toutes les cartes que l'on vend dans le pays. Il est aussi tanneur : c'est de lui qu'il faut acheter toutes les peaux qui se tannent dans le pays. Il est encore monnayeur : c'est lui qui fait tout l'argent du pays.

— Tu veux dire, s'écria le paysan, qu'il convertit en argent tout ce qui existe dans la contrée. Mais pourquoi portes-tu cette barbe pointue, cette barbe juive ?

— C'est la mode, depuis que les juifs sont maîtres du pays. Bientôt je serai complétement juif.

— Attends encore quelques semaines, s'écria une voix qui partait d'un groupe serré de spectateurs ; bientôt tu pourras être bon catholique. »

Celui qui a vu éclater une poudrière, peut à peine se faire l'idée de l'explosion qui suivit ces mots mystérieux. Le ministre, pâle comme la mort, s'élance de son siége et s'écrie avec un accent de rage : « Qui a dit cela? qu'on l'arrête au nom du duc ! » En même temps il se précipite au milieu de la foule. Ses partisans, plus calmes que lui, essayent de le retenir, de le calmer, son œil étincelant pénètre à travers la foule ; il ordonne qu'on s'empare du paysan ; mais celui-ci et son compagnon sont à l'instant même entourés par un grand nombre de masques, et disparaissent.

Gustave suivit le mouvement de la foule sans pouvoir s'expliquer cet événement. Il était debout, au milieu de la salle, absorbé dans ses réflexions, lorsque tout à coup il sentit une main s'appuyer sur son bras; il se retourne, c'était l'Orientale.

« D'où vient la rose que tu portes à ton turban? lui demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Des rives de la mer de Tibéria.

— Suis-moi sans hésiter, » répliqua-t-elle, et elle se glissa dans la foule. Il la suivit à travers les groupes serrés, nombreux, les yeux fixés sur la coiffure qu'elle portait, le cœur palpitant d'émotion, l'oreille émue encore des accents de cette douce voix. Arrivée à l'extrémité de la seconde salle, elle lui dit : « Apprenez-moi, je vous en conjure, ce qui vient de se passer! j'entends de tous côtés prononcer le nom de mon frère. Je ne sais ce qu'on raconte, mais je suis inquiète. Hélas! vos compatriotes n'aiment point notre peuple. »

Gustave se trouvait dans un pénible embarras. Devait-il anéantir l'heureuse illusion de cette aimable personne? devait-il lui dire que son frère s'était attiré les malédictions du Wurtemberg; que, dans les prières des familles, on ajoutait ces mots : « Seigneur, délivre-nous du mal et du juif Süss. » Non, il ne pouvait se résoudre à un tel aveu. « Léa, répondit-il, rassurez-vous; il y a eu quelques plaisanteries qui ont ému votre frère, et voilà tout!

— Folle que je suis, reprit la jeune fille; j'ai fait des rêves tristes, et, depuis ce matin, je suis tout abattue. La moindre chose m'épouvante; je pense sans cesse à mon frère, et je m'imagine qu'il doit lui arriver quelque malheur.

— Léa, murmura Gustave pour distraire la jeune

fille de ses sombres pensées, ne te rappelles-tu plus ce que tu m'as promis? Ne veux-tu pas m'accorder une heure pour que nous puissions causer ensemble?

— J'y consens, reprit-elle après un instant d'hésitation. Sahra, ma nourrice, est à la porte et elle pourra m'accompagner ; mais où irons-nous ?

— J'ai pris mes précautions, viens, ne me perds pas de vue, à droite, en sortant. »

Le ministre, en faisant construire la salle destinée aux réunions du carnaval, avait fait établir plusieurs petits appartements où l'on pouvait se tenir à l'écart et garder l'incognito. Le greffier avait, au moyen d'une tierce personne, loué un de ces cabinets, et on y avait préparé, par ses ordres, une collation. Léa fut flattée de cette attention du jeune chrétien. « Quel bonheur, dit-elle, de pouvoir ôter ce masque fatigant ! Mais je cherche en vain un miroir ; il faut que vous le remplaciez vous-même et que vous me disiez si, dans le tumulte, ma chevelure n'a pas été trop dérangée. »

Gustave contempla avec une sorte de ravissement la jeune fille. Sa figure offrait le type parfait de la beauté orientale. Ces traits si réguliers et si délicats, ces grands yeux noirs ombragés par de longs cils, ces sourcils brillants et arqués, ces boucles de cheveux noirs qui tombent sur un cou de neige, ces lèvres vermeilles et ce costume oriental, ces perles magnifiques, tout était réuni pour produire une telle fascination, que Gustave croyait voir devant lui une de ces images idéales dépeintes par les poëtes. « En vérité, s'écria-t-il, tu ressembles à la magicienne Armide, et quand je me rappelle les nobles et gracieuses figures de la Bible, je crois voir en toi Rébecca ou la fille de Jephté.

— Ah ! c'est ce que j'ai dit souvent moi-même,

s'écria Sahra, quand j'ai vu mon enfant, ma Léa, dans ses habits de fête. »

La nourrice s'assit à la table où l'on avait servi divers rafraîchissements, et le jeune homme s'assit à côté de Léa. « Maintenant, parle-moi franchement, lui dit-il, tu es triste, tu as eu peine hier à retenir tes pleurs, et aujourd'hui je remarque encore sur ton front un nuage que je voudrais dissiper. Ne penses-tu donc pas que je suis ton ami dévoué, et que je voudrais faire tout au monde pour te donner un peu de gaieté.

— Ah! je le sais, je le sais, répliqua-t-elle, et c'est là ce qui fait ma joie. Lorsque je vous ai vu pour la première fois passer devant notre jardin, lorsque ensuite vous m'avez parlé d'un ton amical, j'ai bien reconnu que vous n'étiez point à notre égard comme les autres chrétiens et, je vous le répète, c'est pour moi une grande joie.

« Et pourtant je ne suis pas heureuse. A Francfort, j'avais encore mon monde, mes amis; je ne savais rien du reste. J'ignorais le mépris que les chrétiens conservent pour nous et je vivais en paix. Mon frère m'appela à Stuttgard. On me dit qu'il était devenu riche et puissant; qu'il gouvernait le pays, et j'avoue que je me suis réjouie en songeant au brillant avenir que me traçaient mes compagnes. »

A ces mots, sa voix s'arrêta dans ses larmes, et Gustave pensa qu'il devait la laisser pleurer en liberté. De tous les sentiments de douleur qui agitent le cœur humain, le plus pénible, peut-être, est celui qu'on pourrait appeler la compassion de soi-même, celui qui nous saisit lorsqu'en voyant nos espérances détruites, nous retournons par la pensée au temps où ces espérances nous souriaient et où nous voyions luire à nos yeux un heureux avenir.

« J'ai été trompée dans mon attente, reprit Léa après un instant de silence. Jamais je n'avais été aussi isolée que je le suis dans la maison de mon frère. Je ne puis me montrer ni à ses bals ni à ses dîners ; j'entends résonner la musique dans ma chambre solitaire, et l'on m'envoie des gâteaux comme à un enfant trop jeune encore pour paraître dans le monde. Si je prie mon frère de me laisser prendre part à la gestion de sa maison, tantôt il me repousse par de froides paroles, tantôt il me fait une réponse effrayante.

— Et quelle réponse vous a-t-il donc faite?

— Un jour il m'a dit en soupirant et en attachant sur moi un regard sombre : je ne veux pas que tu te perdes aussi. Je veux que tu pries sans cesse le dieu de nos pères, et que ton âme sans tache se dévoue pour racheter mon âme.

— Folle superstition ! s'écria le jeune homme ; et tu seras donc ainsi, pauvre enfant, privée de toutes les joies de la vie, parce que....

— Mais quel crime a-t-il donc commis? dit vivement Léa, et que dois-je expier? Ses paroles me jettent dans l'angoisse. Je ne sais pourquoi il me semble qu'une catastrophe menace mon frère et que tout ce qu'il fait n'est pas bien. Personne ne peut éclaircir mes doutes à ce sujet. Quand j'interroge Sahra, elle échappe à mes questions ou me répond en termes mystérieux que mon frère est le vengeur de notre peuple.

— Votre frère, repartit Gustave, a des adversaires puissants ; plusieurs de ses opérations de finances ont été blâmées. Mais soyez tranquille, ajouta-t-il avec un amer sourire, le duc lui a donné aujourd'hui des lettres patentes qui le mettent à l'abri de tout danger.

— Ah ! combien je dois de reconnaissance à ce bon

prince ! mon frère n'a donc plus personne à craindre. Les chrétiens ne pourront le poursuivre. Mais vous ne répondez pas ; avouez-le-moi, vous n'aimez pas mon pauvre frère ?

— Votre pauvre frère ! s'il était pauvre, je pourrais peut-être honorer ses talents ; mais pourquoi nous occuper si longtemps de lui ? Je vous aime, et quand vous auriez pour frère tous les démons, je ne vous en aimerais pas moins. Seulement, promettez-moi une chose, et, pour garantie de votre promesse, donnez-moi la main. »

Elle mit sa main dans celle de Gustave, en le regardant avec inquiétude et tendresse.

« Ne demandez plus jamais à votre frère de vous associer à ses réunions, n'importe les motifs qu'il peut avoir pour vous en éloigner. Si je savais que vous eussiez paru une seule fois à ses cercles nombreux, je ne vous parlerais plus. »

Léa, vivement émue, allait lui demander l'explication de cette énigme, quand le murmure de plusieurs voix animées vint troubler les deux amants ; plusieurs personnes semblaient discuter avec des agents de police.

« Mon Dieu, s'écria Lanbek, je reconnais la voix de mon père : rentrez dans la salle avec Sahra, prenez la clef du cabinet, peut-être pourrons-nous nous revoir. »

A ces mots, il déposa à la hâte un baiser sur le front de Léa et se précipita hors de la chambre. Une foule nombreuse était réunie dans le corridor et se pressait à l'entrée d'un cabinet voisin. Gustave, attiré par la voix de son père, se fraya un passage à travers les groupes de curieux et entra dans le cabinet. Le vieil avocat était là avec cinq de ses amis qui

cherchaient à le tranquilliser. C'était chose dangereuse d'engager une lutte avec la police que le juif avait prise sous sa protection spéciale, et plus d'un honnête bourgeois avait été cruellement puni d'une telle témérité, mais le vieux Lanbek résistait ouvertement aux agents qui cherchaient à l'entourer et voulait qu'ils s'éloignassent à l'instant; cette discussion commençait à prendre un caractère sérieux, quand tout à coup l'arrivée du jeune Lanbek fixa l'attention du chef de la cohorte. « Au nom du duc, s'écria-t-il, arrêtez ce Turc, c'est lui-même dont nous devons nous emparer. » Trois hommes se jetèrent à l'instant sur Gustave et ne lui permirent pas de se défendre; il n'osa invoquer l'appui de son père ni se faire reconnaître à lui; il craignait encore plus la colère paternelle que la violence du juif.

Cette capture faite, le chef de la police pria le vieux Lanbek et ses amis d'excuser l'impétuosité qu'il avait d'abord mise dans ses recherches et fit emmener le jeune homme hors de la salle. En traversant le corridor, Gustave entendit un faible cri, et, en jetant un regard autour de lui, aperçut le turban de la belle sultane.

On le conduisit au corps de garde, dans la chambre même de l'officier; le chef du poste lui montra du doigt un banc placé dans le coin de la chambre, Gustave s'y étendit et bientôt s'endormit épuisé de fatigue.

Le lendemain matin, il fut réveillé par le tambour; il regarda tour à tour ses habits de masque, le banc où il venait de se reposer; enfin, il parvint à recueillir ses souvenirs et à se rappeler la série d'incidents qui l'avaient amené là; il s'approcha de la fenêtre; la place était encore déserte; quelques soldats seule-

ment interrompaient le silence d'une sombre matinée d'hiver; il entendit sonner huit heures, et il se dit avec anxiété : « Bientôt mon père demandera à me voir, quelle sera sa surprise et son chagrin quand il apprendra que je ne suis pas rentré cette nuit! » Dans la régularité d'habitude qui distinguait la maison du vieux Lanbek, l'absence de Gustave était en effet un événement extraordinaire. Le vieil avocat déjeunait à huit heures précises, son fils entrait dans sa chambre à la même heure, tous deux s'entretenaient ensemble des nouvelles du jour, de la marche des affaires et souvent du puissant ministre qui régissait le pays. Le déjeuner fini, le greffier baisait la main de son père et s'en allait chaque jour à neuf heures moins le quart à la chancellerie.

En se rappelant cette invariable coutume, Gustave se disait : « A présent, Jean sert le café, à présent mon père regarde vers la porte, impatient de me voir entrer : il va me faire appeler. O mon Dieu! pourquoi faut-il que je lui donne un tel chagrin! » En parlant ainsi, il jeta son turban par terre, cacha son visage dans ses mains et résolut de s'informer des motifs de son arrestation dès qu'il verrait l'officier.

Le tambour retentit de nouveau, les postes furent changés; Bientôt après, un officier entra, jeta un regard rapide sur son prisonnier, déposa son épée, son chapeau sur la table et s'assit; Lanbek fit un mouvement : « Bonjour, monsieur, lui dit l'officier, voulez-vous partager mon déjeuner? »

Gustave connaissait cette voix, il s'approcha, et les deux jeunes gens poussèrent chacun un cri de surprise.

« Parole d'honneur, dit Reelzingen, je ne t'aurais

pas cherché ici. Par quel hasard es-tu arrêté? Blankenberg avait raison de dire que tu ferais quelque sottise.

— C'est à toi à m'apprendre pourquoi je suis arrêté, lui répondit Gustave; tu es chef de poste et tu dois savoir...

— Que veux-tu que je sache? Suis-je donc dans la confidence du juif? L'officier que je suis venu relever m'a dit : « Vous trouverez là haut un homme que « l'on a arrêté au carnaval, par un ordre exprès. » C'est ainsi qu'il agit toujours.

— Qui donc?

— Qui? ton beau-frère *in spe*, le juif.

— Le juif! est-il possible? Je pensais que j'étais victime d'un malentendu. Tu connais la scène qui s'est passée un instant après que je vous eus quittés et la colère que cette scène a excitée dans l'âme du ministre. Mais pourquoi parais-tu si ému? ce n'est qu'une plaisanterie de carnaval.

— Une plaisanterie est parfois une affaire plus sérieuse qu'on ne pense.

—Que veux-tu dire, répliqua le greffier, pourquoi ce visage pensif, as-tu encore des dettes, et puis-je venir à ton secours?

— Mon ami, reprit le capitaine, il faut que la semaine dernière tu aies été singulièrement absorbé par ton amour pour ne pas remarquer une foule de choses qui n'ont point échappé à mon attention. Quelle opinion ton père manifeste-t-il sur la situation des choses? Le colonel de Reuder ne vient-il pas chez lui, et vendredi soir, les prélats n'ont-ils pas été réunis dans votre maison?

— Tu parles par énigmes, s'écria Gustave avec surprise, quel rapport peut-il y avoir entre mon père, un colonel de cavalerie et des prélats?

— Point de faux-fuyants, repartit Reelzingen : je ne traite point légèrement de pareilles affaires et je ne veux point violenter votre confiance, mais je puis t'assurer que je sais déjà bien des choses, et, parole d'honneur, mes idées à ce sujet sont celles d'un gentilhomme et d'un officier.

— Que m'importent ton titre de noblesse et ton épaulette? Je te déclare que je ne comprends point le moindre mot à toutes tes allusions mystérieuses, et je puis t'en donner ma parole, cela suffit.

— Oui, puisque tu me l'affirmes, je le crois, mais ton père aurait bien fait de te prévenir; et toi, tu ferais bien de renoncer à ton amour pour la juive, à laquelle tu ne peux jamais songer raisonnablement à t'allier.

— Que sais-tu de mon amour? répliqua avec amertume le jeune greffier; avant de m'adresser des remontrances, tu pourrais attendre que je te demandasse conseil. »

Le fier capitaine allait répondre à cette vive remarque, quand soudain on frappa à la porte; il s'avança sur le seuil, échangea quelques mots avec un sergent et reparut le visage tout troublé.

« Tu vas recevoir, dit-il à son ami, une singulière visite; lui-même veut entrer ici et rester seul avec toi.

— Qui donc? serait-ce mon père? s'écria Gustave.

— Non, répondit le capitaine, en prenant à la hâte son chapeau et son épée, c'est le juif Süss. »

CHAPITRE III.

Le ministre entra avec cet air de hauteur qui annonçait un favori de la fortune ; il portait un habit rouge orné de broderies en or et un gilet rouge qui lui descendait jusqu'aux genoux ; à sa ceinture était suspendue une épée ornée d'une riche poignée, et sa tête était couverte d'un chapeau à plumes.

Le capitaine s'avança respectueusement à sa rencontre. « Quel est votre nom? dit le ministre d'un ton impérieux.

— Reelzingen, capitaine au second bataillon de grenadiers.

— Vous avez fait vos études?

— J'ai étudié la jurisprudence à Leipzig.

— Depuis combien de temps êtes-vous au service?

— Depuis un an et deux mois.

— C'est bien, retirez-vous. »

Le capitaine, blessé de cet interrogatoire, fit un profond salut et s'éloigna. Le greffier se sentait vivement ému à l'idée de se trouver seul avec cet homme qui faisait trembler tout le pays ; il rougissait en rencontrant son regard, et cependant il essayait de distinguer sur le visage du puissant ministre quelques traits de la belle Léa.

Le juif s'assit dans un fauteuil et fit signe à Gustave de prendre place sur un banc près de lui.

« Jeune homme, dit-il, si votre repos et votre bien-être vous sont chers, répondez sincèrement aux questions que je vais vous adresser. Si vous vous permet-

tez un seul mensonge, il ne me sera pas difficile de le reconnaître.

— Je suis fonctionnaire public, répondit Gustave, et le serment que j'ai prêté comme chrétien et comme citoyen....

— Laissons cela. Vous ne seriez pas le premier qui aurait violé son serment. Qui étaient ces deux masques qui ont amusé hier le public à mes dépens? vous devez le savoir, vous étiez près de moi.

— Je l'ignore.

— Vous l'ignorez? Songez que je suis ici comme un juge. N'avez-vous point reconnu un de ces hommes à sa voix?

— Non, monsieur le ministre.

— Quoi! vous n'avez point reconnu votre père?

— Mon père! s'écria le greffier avec angoisse. Vous vous trompez ou plutôt vous avez été mal informé. Mon père est un homme paisible, sérieux; son caractère, son âge, ses fonctions ne lui permettent point de paraître dans un bal masqué.

— Il ne devrait point y paraître. Je sais que ces gens-là me haïssent par la seule raison qu'ils ne peuvent plus s'occuper comme ils le voudraient de l'administration du pays; mais je montrerai à ces rebelles ce qu'ils sont et ce que je suis.

— Monsieur le ministre! s'écria le jeune homme avec un accent irrité.

— Monsieur le greffier! répondit Süss avec un sourire moqueur.

— Mon père, reprit Gustave, est un homme d'honneur. Vous parlez de rebelles? mon père a toujours servi fidèlement le duc. Comment osez-vous lui appliquer cette épithète de rebelle?

— Monsieur le greffier, celui-là est rebelle qui se

contente de servir son pays et qui ne sert point le duc. Je connais votre père, je sais quels étaient ces deux masques, et si je n'ai point fait arrêter hier l'avocat, c'est uniquement par égard pour vous.

— Par égard pour moi? est-ce aussi par le même sentiment que l'on m'a fait passer la nuit dans ce corps de garde?

— Non, répliqua le ministre avec un sourire affectueux, c'était pour calmer l'ardeur que vous donnait votre rendez-vous. Ah! la chère enfant! comme elle s'est jetée à mes pieds! comme elle m'a conjuré de vous sauver! Elle vous croyait accusé d'un crime capital.

— Vous ne me connaissiez point, et je comprends qu'on m'ait traité si durement. Mais le caractère de Léa aurait dû être pour vous une garantie qu'il n'y avait rien de criminel dans ces relations.

— De criminel! je le crois bien. Par les os de mes pères! s'il en était autrement, il y a encore assez de casemates où nul rayon de soleil ne brille et où je vous aurais fait enfermer pour le reste de votre vie. Pensez-vous donc, dans votre orgueil de chrétien, qu'un Israélite n'attache pas autant de prix à l'honneur de sa famille qu'un Nazaréen?

— Monsieur le ministre, reprit fièrement Gustave, je ne doute point de la pensée d'honneur que vous attachez à votre famille; mais je ne trouve point qu'il vous convienne de me faire de telles menaces. Mon père n'est, il est vrai, qu'un homme de peu d'importance, comparé à un personnage tel que vous; mais l'avocat Lanbek connaît les moyens de se faire rendre justice en Allemagne. Vienne n'est pas si loin de Stuttgard, et l'empereur n'a pas encore signé les lettres patentes qui vous ont été remises hier. Quant à l'hon-

neur de votre sœur, je vous assure qu'il m'est aussi précieux que le mien.

— Vous avez, reprit le juif en souriant, d'heureuses dispositions pour devenir avocat. Vous me plaisez. J'ai entendu faire l'éloge de votre travail, et des hommes tels que vous doivent être employés à quelque chose de mieux qu'à compulser des actes et à ranger des dossiers. Vous êtes nommé conseiller, et je me réjouis d'être le premier à vous annoncer cet avancement et à vous en féliciter. »

Le jeune homme se leva subitement, non point avec la joie que devait lui causer une nouvelle si imprévue, mais avec la crainte affreuse de passer aux yeux du monde, aux yeux de son père pour une créature de ce ministre odieux.

« Monsieur, dit-il, je ne puis accepter cette grâce. Songez à ce que diront tant d'hommes plus âgés et plus méritants que moi.

— Que m'importe? répliqua le ministre. Vous êtes conseiller : point de fausse délicatesse! cela m'est insupportable. » Puis, prenant un ton de voix plus amical : « Où en êtes-vous, continua-t-il, avec ma Léa? Vous avez ensorcelé cette douce et aimable enfant. Ne craignez rien; je ne tiens pas autant qu'on le pense à la fortune. Votre famille est une des familles les plus anciennes, les plus notables de la bourgeoisie, et cela vaut mieux pour moi que la richesse. Votre père vous donnera peu de chose, mais moi je puis faire à Léa une dot princière. »

Les casemates dont le juif venait de parler auraient été en ce moment plus agréables à Gustave que cette offre du juif. La haine que l'on portait au ministre, les préjugés qui régnaient encore en Allemagne contre toute cette malheureuse race d'Israël,

dominaient tellement le cœur du jeune greffier, qu'ils y étouffaient le sentiment de tendresse que lui avait inspiré la belle Léa. « Monsieur, dit-il d'une voix tremblante, je suis l'ami dévoué de Léa, mais je crains que vous ne vous mépreniez sur la nature de mes affections, et Léa peut vous dire que jamais il n'a été question entre nous du projet que vous semblez avoir conçu.

— Que signifient ces paroles? s'écria le ministre avec une colère péniblement comprimée.

— Monsieur, reprit Gustave d'un ton ferme, pensez à la différence de religion.

— Et y avez-vous pensé vous-même lorsque vous avez mis ces idées d'amour dans la tête de ma sœur? mais que cet obstacle ne vous arrête point, j'en conférerai avec votre père. Il s'est rendu hier coupable d'une faute grave, il est en mon pouvoir et il dépend de vous d'assurer sa tranquillité. Vous réparerez l'imprudence que vous avez commise envers ma maison; vous épouserez ma sœur ou je vous traite comme un coquin, et je fais mettre votre père dans les fers. Je vous donne un mois pour réfléchir ; pendant ce temps ma maison vous est ouverte, et vous pourrez visiter votre fiancée aussi souvent que vous voudrez. Un mois, entendez-vous? Dès ce moment vous êtes libre, et dès demain, monsieur le conseiller, vous serez investi de vos nouvelles fonctions. »

A ces mots, il se leva, sortit fièrement, et, en traversant l'antichambre, donna l'ordre au capitaine de procurer des vêtements à M. le conseiller Lanbek et de le mettre en liberté.

« Au nom du ciel ! s'écria Reelzingen en se précipitant dans la chambre ; que s'est-il donc passé? pourquoi le ministre t'a-t-il fait arrêter et que signifie sa visite?

— Il est venu, répliqua celui-ci, pour me féliciter.

— Pour te féliciter! et de quoi donc?

— De ce que j'ai été nommé, cette nuit, conseiller.

— Dieu soit loué! je te vois rire et plaisanter, et j'avais peur de te trouver dans une tout autre situation.

— Je parle sérieusement; il m'a nommé conseiller. N'est-ce pas un bel avancement?

— Non, dit le capitaine, tu ne peux pas en être arrivé à ce point de dégradation. Non, je te connais trop; tu plaisantes, avoue-le-moi : conseiller! il ne te reste plus qu'à épouser sa sœur!

— C'est ce qui doit se faire aussi dans un mois, dit mon illustre beau-frère.

— Malédiction! tes réponses me mettent en fureur, on ne rit point de pareilles choses.

— Encore une fois, c'est très-sérieux. »

Le capitaine sentit rouler une larme dans ses yeux; mais réprimant aussitôt cette faiblesse : « Maudit soit le jour, s'écria-t-il, où je t'ai vu pour la première fois, où je t'ai nommé mon frère. Va rejoindre ton juif, aide-le à écorcher le pays, et réjouis-toi de devenir riche. Mais je vendrais mon épaulette, je donnerais une année de ma vie pour avoir le plaisir de commander l'escouade qui te conduira à la potence avec ton infâme juif.

— J'espère bien ne pas aller jusque-là, répliqua Gustave en riant, et j'espère aussi que tu apprendras plus tard à me juger mieux. »

Il prononça ces mots avec tant de dignité, que son ami, qui l'avait soupçonné de trahison, reprit sa confiance.

« Prends garde seulement ! s'écria-t-il, le juif est un habile joueur et le jeu est entre ses mains. Cependant il pourrait bien encore se tromper. Nous verrons. »

Il faut maintenant que nos lecteurs veuillent bien nous suivre dans la maison de l'avocat Lanbek.

Dans une vaste salle décemment meublée, est un homme d'une cinquantaine d'années, qui se promène de long en large d'un pas ferme, enveloppé dans une robe de chambre.

Dans l'embrasure d'une fenêtre sont assises deux jeunes filles de dix-huit à vingt ans, qui, chaque fois que l'avocat leur tourne le dos, s'observent d'un air inquiet et échangent entre elles quelques paroles à la dérobée. L'une et l'autre travaillaient assidûment tout en jetant quelquefois un regard curieux dans la rue. Elles n'osaient adresser la moindre question à leur père, car elles étaient élevées très-sévèrement. Tout à coup la plus jeune laissa tomber son ouvrage et se pencha vers la fenêtre. Le père remarqua ce mouvement et s'arrêta sans prononcer un mot.

« C'est lui ! mon père.... c'est lui ! s'écria Catherine ; il s'avance rapidement. Mais quel singulier habit !

— C'est la veste de chasse de Blankenberg, murmura Edwige.

— Comment, répliqua Catherine en souriant, connais-tu si bien la garderobe de Blankenberg ?

— Il est venu plus d'une fois, répondit la jeune fille en rougissant, voir Gustave avec cette veste. »

L'arrivée du greffier mit fin à l'entretien des deux sœurs. L'avocat, dont le visage respirait la sévérité, était assis dans son fauteuil. Le cœur des deux jeunes filles palpita vivement quand la porte s'ouvrit et qu'elles

virent entrer leur frère. Celui-ci s'avança d'un air modeste et dit :

« Vous avez sans doute été inquiet, mon père, de ne pas me voir ce matin, comme d'habitude?

— Non, répondit l'avocat d'un ton grave, tu es assez âgé pour savoir te conduire ; mais deux choses m'ont surpris. La première, c'est que tu ne sois resté qu'une heure au bal ; la seconde, c'est que tu aies prolongé jusqu'au jour les divertissements de la nuit. Tu devrais être depuis plus d'une demi-heure à ta chancellerie.

— Je me dispenserai aujourd'hui d'y aller, car depuis ce matin j'ai éprouvé tant d'émotions, qu'il m'est permis de rester un peu tard près de vous. Devinez un peu, mes sœurs, où j'ai été? »

Ses sœurs le regardèrent d'un air mécontent : elles craignaient que ce ton de légèreté n'indisposât leur père.

« Comment veux-tu que nous devinions? dit l'une d'elles; je ne t'ai jamais demandé où tu allais avec tes camarades, et aujourd'hui tu me parais inexplicable.

— J'ai été, reprit le greffier, dans un château fabuleux, où vous n'avez jamais été, ni vous ni mon père.... J'ai été au corps de garde.

— Au corps de garde ! s'écrièrent les jeunes filles avec terreur.

— J'en suis très-affligé, Gustave, dit le vieil avocat. Si je ne me trompe, tu es le premier Lanbek qu'on a mis au corps de garde.

— Et moi, j'en suis plus affligé encore, répliqua Gustave en regardant fixement son père, car j'ai été victime d'une méprise, et je ne suis point ce Lanbek qui a offensé le juif à la table de jeu. »

L'avocat pâlit. « Retirez-vous dans votre chambre, »

dit-il à ses filles ; puis, lorsqu'elles eurent obéi, assez à regret à cet ordre, il fit asseoir son fils à ses côtés, et, lui prenant la main : « Comment sais-tu donc, lui demanda-t-il, ce qui est arrivé? qui te l'a appris?

— Le juif lui-même.

— Est-il possible?

— Ce n'est rien encore, j'ai à vous raconter des choses plus surprenantes, » et il lui fit alors le récit de tout ce qui s'était passé entre lui et le ministre, omettant seulement de mentionner ce qui avait rapport à Léa.

— Je vois ce qui en est, dit l'avocat, après un instant de silence. Cet homme-là nous craint : il n'a pas osé me poursuivre, parce que je suis trop populaire, et ce titre de conseiller qu'il t'offre est un piége qu'il nous tend à tous deux.

— Comment donc?

— Vois, mon ami, tu es le jouet d'une cabale, mais, aussi vrai que je suis ton père, tu ne le seras pas longtemps. Ce juif a fait ce calcul : Si tu refuses l'emploi qu'il te présente, il s'en plaindra au duc et saisira cette occasion pour me forcer à donner ma démission. Il sait qu'on ne peut me destituer et il sait que je suis son ennemi ; si, au contraire, tu acceptes cette place de conseiller, nous devenons par là l'un et l'autre suspects aux patriotes. On saura bien que je n'ai pas acheté pour toi cette charge importante ; on sait aussi que le juif ne donne rien pour rien, et l'on conclura de tout cela que nous nous sommes ralliés à son parti. Voilà son espoir ; il est fin, mais, Dieu soit loué, il me reste encore un moyen de conserver la confiance des nôtres. En attendant, sois d'abord conseiller ; quand les affaires auront changé, tu reprendras ton modeste emploi de greffier et l'on reconnaîtra ton innocence.

— Mon père, dit le jeune homme inquiet, votre réputation est à l'abri de tout soupçon; mais la mienne? Avant que les affaires changent, il peut se passer encore bien du temps.

— Mon fils, ce pays, tu le vois, est ébranlé jusque dans ses fondements. Penses-tu que cela puisse durer? non, dans quelques mois tout sera fini. Crois-moi et aie confiance en Dieu. »

Au moment où le vieux Lanbek prononçait d'un ton solennel ces paroles prophétiques, la sonnette de la maison retentit et un officier entra dans l'appartement. Son visage animé, ses traits fermes et caractéristiques, ses yeux pénétrants portaient l'indice du courage, de la résolution. Cet officier s'était acquis une réputation brillante au service.

« Monsieur le colonel Reuder, dit l'avocat à son fils, tu dois au moins le connaître de nom.

— Comment ne le connaîtrais-je pas, répondit Gustave en s'inclinant. Chaque fois que nos soldats racontent les batailles de Malplaquet et Peterwaradin, le nom de M. de Reuder est dans leurs récits au premier rang.

— C'est trop d'honneur pour moi, répliqua le colonel. Mais que dites-vous, mon cher avocat, du juif qui veut aussi se mêler de notre métier? Je viens vous demander conseil.

— Je ne sais de quoi il s'agit, dit l'avocat, mais soyez prudent.

— Il s'agit, s'écria le colonel en frappant du pied, de mon honneur et de l'honneur de notre armée. Il faut, pour plaire à ce chien de juif, que je fasse casser un de mes meilleurs officiers, et si je ne le fais pas, je suis demain renvoyé du service.

— Expliquez-moi donc, reprit l'avocat, ce qui s'est passé.

— Voici le fait : Hier au soir on amène un homme à notre corps de garde, avec l'ordre exprès de le bien surveiller et de ne point faire de rapport à ce sujet. Ce matin, le capitaine Reelzingen trouve ce prisonnier dans la chambre des officiers. Une demi-heure après, le ministre entre dans cette chambre, interroge lui-même, seul, ce prisonnier et ordonne de nouveau au capitaine de ne point consigner ce fait dans un rapport. Ainsi, nous voilà soumis aux prescriptions d'un juif. D'après les ordonnances militaires, il faut que je fasse casser le capitaine, mon honneur l'exige, et dût-il m'en coûter mes épaulettes, je remplirai mes devoirs.

— Le juif, dit l'avocat, est encore plus rusé que nous ne pensions, il tendait encore un piége au colonel. Mais, mon cher Reuder, je vais vous apprendre qui était votre prisonnier. Vous le voyez devant vous, c'est mon fils. »

Le colonel, toujours préoccupé de la rigueur de ses devoirs militaires, jeta sur le jeune homme un regard de mécontentement ; mais quand l'avocat lui eut raconté toute l'affaire et développé le plan astucieux du ministre, Reuder se leva en colère :

« Bien, dit-il : qu'il me haïsse et me poursuive, c'est son affaire, et je sais que cela tient au général qui ne peut me supporter. Mais, mon vieil ami, il s'attaque à toi et il s'en repentira, je le jure. Monsieur le greffier, vous acceptez la place qui vous a été donnée ; il faut que votre père reste à son poste, il y va de l'intérêt de notre religion et de nos lois. Moi j'irai trouver le duc et je lui parlerai, dût-il m'en coûter la vie.

— Non, dit l'avocat : lisez cette lettre que l'on m'adresse de Wurtzbourg, et dites-moi si vous voulez encore aller trouver le duc. »

Le colonel prit la lettre; à mesure qu'il la lisait, sa physionomie devenait plus sombre, et lorsqu'il eut fini sa lecture, son visage avait une singulière expression de colère et de stupéfaction.

« Mon père, dit le jeune homme, vous me rendez témoin d'une scène à laquelle je n'aurais pas dû assister; vous me forcez à prendre un rôle qui ne me convient pas; j'ai été nommé conseiller, je ne sais pourquoi, je dois subir la honte de cette nomination, je ne sais pourquoi, et il se passe dans la maison de mon père des choses que l'on me cache, je ne sais pourquoi. Monsieur le colonel, vous m'engagez à garder un emploi qui porte atteinte à la dignité de mon père: j'ai le droit de vous demander quels motifs vous portent à me donner un tel conseil.

— Il a raison, répondit le colonel, et il me semble que nous devrions lui donner l'explication de nos projets.

— Soit, dit le père, asseyez-vous, mon fils; si jusqu'à présent je ne t'ai point mis dans notre confidence, c'était par la crainte qu'on n'accusât ma tendresse paternelle de t'attribuer trop de fermeté et de prudence. Je ne dirai point ce que le Wurtemberg est devenu depuis trois ans, c'est-à-dire depuis que le duc Alexandre nous régit. Un Lanbek ne murmurera jamais contre son légitime souverain; notre prince est d'ailleurs un homme de courage et, après le prince Eugène, c'est peut-être le premier capitaine de notre temps; mais il ne montre point, dans les affaires civiles, les qualités qui le distinguent à l'armée. Il traite de trop haut l'administration de ce petit pays et dédaigne de s'en occuper lui-même.

— Ce petit pays! s'écria le colonel avec amertume: est-ce ainsi qu'on désigne notre beau Wurtem-

berg. On dit qu'il est impossible de le ruiner, et cependant, si nous continuons à être gouvernés comme nous le sommes à présent, s'il faut que toutes les charges se vendent, que les plus misérables coquins l'emportent sur les hommes les plus dignes, s'il faut qu'on épuise peu à peu toute la sève de la contrée....

— Non, non, mon ami, les choses n'iront point ainsi. Le duc est, il est vrai, trompé de la façon la plus affreuse par le juif et par ses affidés; mais il se forme contre les traîtres un parti considérable. Le juif veut dissoudre les états et les abolir; voilà le complot qui m'est révélé par cette lettre de Wurtzbourg. Mais nous saurons le prévenir.

— Il est impossible, s'écria Gustave, que le duc puisse accéder à un tel projet et se résoudre à renverser les bases du repos public et de la liberté.

— Le duc, répondit le colonel, ignore, j'en suis sûr, l'indigne trame de nos adversaires. Sa gloire lui est trop chère pour qu'il puisse la souiller par un tel méfait. Peut-être cependant ne serait-il pas fâché de profiter de la situation nouvelle qu'on lui prépare. Et pourquoi le juif astucieux lui a-t-il demandé des lettres patentes, si ce n'est pour se mettre à l'abri de toutes poursuites, dans le cas où le complot échouerait et où le prince serait forcé lui-même de punir les serviteurs trop zélés qui auraient voulu mettre le pouvoir absolu à ses pieds?

— Et vous voulez lutter contre ces hommes-là! dit Gustave avec une expression de découragement.

— Oui, s'écria l'avocat d'un ton résolu, nous ne pouvons encore te nommer tous ceux qui sont associés à notre entreprise : il suffit de te dire que ce sont les gens les plus distingués de la noblesse et de la bourgeoisie. Nous avions d'abord l'intention d'invo-

quer l'appui de l'empereur, mais les circonstances actuelles entravent ce dessein, et nous avons trop peu de temps à nous; il ne nous reste....

— Qu'à prévenir nos ennemis, s'écria le colonel avec intrépidité. C'est le jour de la Saint-Joseph, le 19 mars, que leur complot doit être mis à exécution; mais quelques jours auparavant, nous appellerons le peuple des campagnes à notre secours, nous arrêterons les traîtres, et si notre tentative réussit, nous irons trouver le prince pour lui renouveler nos serments et lui montrer dans quel abîme on voulait l'entraîner. C'est un brave soldat et un homme d'honneur; il sera indigné des projets dans lesquels on voulait l'enlacer.

— Et pendant que vous serez à l'œuvre, demanda Gustave, où sera le duc?

— Les conspirateurs, pour profiter de son absence, l'ont engagé à visiter, le mois prochain, les forteresses de Kehl et de Philipsbourg, et c'est là précisément ce qui nous engage à nous hâter. Il doit partir le 11, et déjà les personnes qui l'accompagneront sont désignées; mais on parle tant de ce voyage que j'ai peur qu'il ne s'exécute pas et que ce ne soit, de la part de nos ennemis, qu'une ruse de plus.

— Tu connais maintenant nos projets, dit l'avocat, sois discret et prudent. Un seul mot pourrait tout compromettre. Place ta main dans la main de ton père, dans celle de ce brave militaire, et jure-nous de garder le silence.

— Je le jure, dit Gustave d'une voix ferme. » Son père et le colonel le prirent dans leurs bras et le saluèrent comme un des leurs.

CHAPITRE IV.

Par une sombre et humide soirée du mois de mars, le jeune Lanbek se glissa le long des humides allées du jardin de son père. Son visage était pâle, son regard triste, ses lèvres serrées. Dans l'espace de quelques jours, il avait vieilli de plusieurs années. Ses prévisions ne s'étaient que trop justifiées; personne ne pouvait comprendre la rapide élévation de ce jeune homme. Les créatures du ministre l'abordaient avec une grossière familiarité, et Gustave éprouvait un mouvement d'indignation chaque fois qu'un de ces hommes, qui lui semblaient si méprisables, venait à lui comme un voleur va à son complice. L'accueil bienveillant que lui faisait le ministre était pour lui une autre injure. Tous les hommes honorables qui naguère le saluaient avec affection, s'éloignaient de lui maintenant, et détournaient la tête quand ils le voyaient passer.

La pensée de Léa ajoutait encore à sa douleur. Il comprenait très-bien quelle catastrophe ce serait pour sa famille si le projet de son père échouait. Mais quel que fût le crime du juif, il ne pouvait songer sans effroi à l'orage qui menaçait la tête du ministre. Que deviendrait la pauvre Léa si son frère était mis en prison! et quelle serait la vengeance du duc s'il venait à être éclairé sur les perfidies et les actions coupables de son premier conseiller!

Il songeait aussi aux menaces de Süss, et il y avait

des moments où il maudissait l'instant où il avait aperçu la belle juive, où il avait échangé avec elle le premier regard et le premier mot. Alors il prenait la résolution de ne plus la revoir et de tout confier à son père; puis, quand il se rappelait la beauté, l'innocence, les douces et charmantes émotions de la jeune fille, il se sentait entraîné vers le lieu où à la faveur de l'obscurité du soir, il pouvait rencontrer Léa.

« Enfin, c'est vous! lui dit-elle, en lui tendant sa main blanche à travers le treillis qui séparait le jardin de l'avocat de celui du ministre. Comme vous m'avez fait attendre! Comme j'ai souffert; mais pourquoi ne voulez-vous me voir que dans ce jardin par ce mauvais temps de l'année, lorsque vous pouvez venir en toute liberté à la maison?

— Léa, répondit-il en portant sa main à ses lèvres, ne soyez point injuste envers moi. Je ne puis aller dans votre maison, puisque je ne parais point aux réunions de votre frère et que je ne veux point que vous y paraissiez; mais il me semble que vous rougissez. Parlez-moi franchement : avez-vous été à ces réunions?

— Écoutez, dit-elle, vous vous rappelez ce qui s'est passé après le carnaval; comme j'ai prié, conjuré mon frère de vous remettre en liberté. Depuis cette époque, sa conduite envers moi est tout autre. Il est plus amical et me traite comme une grande personne. Il y a quelques jours, il m'invita à faire une toilette de bal, me donna lui-même un beau collier, et me conduisit le soir dans ses appartements. On joua, on dansa, et d'abord cette réunion me plut; mais bientôt....

— Bientôt? dit Lanbek avec impatience....

— Je m'y trouvai mal à l'aise. Je ne veux plus y retourner.

— Je voudrais que vous n'y eussiez jamais été.

— Je ne savais pas quelle était cette société. Et d'ailleurs mon frère me dit positivement qu'en allant dans le monde je devais faire plaisir à mon fiancé.

— A qui donc ? s'écria Gustave.

— A toi ! Mais je ne te comprends plus : tu es si froid, si embarrassé, au moment même où tous les obstacles s'aplanissent. Tu parais inquiet, sombre ; au lieu d'user de la liberté d'entrer dans la maison, tu me donnes rendez-vous dans ce jardin, comme si tu craignais qu'on ne connût nos relations.

— Quelles relations ?

— Étrange demande ! n'as-tu pas témoigné à mon frère le désir de m'épouser, et ne t'a-t-il pas dit qu'au moyen d'une ordonnance du duc, il lèverait l'obstacle que nous oppose la différence de religion ? Par bonheur tu n'es pas catholique : autrement ce serait un mal irremédiable. Vous autres protestants, vous n'êtes que d'honnêtes hérétiques comme nous.

— Léa, au nom du ciel, s'écria le jeune homme avec effroi, qui a pu te dire tout cela, et comment puis-je détruire ton erreur ?

— Pardonnez-moi, reprit Léa, si j'ai osé comparer votre religion à la mienne, et ne vous inquiétez pas de ce qui arrivera ; mon frère peut tout ce qu'il veut : mais j'ai une prière à vous adresser. Vous avez deux aimables sœurs ; je les vois quelquefois travaillant à la fenêtre, et je voudrais bien les voir de plus près. Faites-moi faire connaissance avec elles. »

Le malheureux jeune homme était hors d'état de répondre un mot. Il regardait avec un indéfinissable sentiment de pitié et de terreur l'innocente jeune fille

qui souriait encore près de lui, bercée par ses illusions, et qui bientôt devait tomber dans l'abîme.

« Qu'avez-vous donc, mon ami, dit-elle avec anxiété? Votre main tremble dans la mienne. Êtes-vous malade?

— Bonsoir, monsieur le conseiller, dit au même instant le ministre que Gustave n'avait pas vu venir. La soirée est fraîche : pourquoi restez-vous ici au lieu d'entrer dans un bon appartement? Vous savez que ma maison vous est toujours ouverte.

— Avec qui donc parles-tu, Gustave? s'écria l'avocat qui arrivait en même temps près de la barrière du jardin.

— Avec le ministre, répondit Gustave en balbutiant.

— Votre très-humble serviteur, monsieur, dit le vieillard d'un ton sec. Je n'ai point le plaisir de voir Votre Excellence dans cette obscurité; mais je saisis cette occasion de vous remercier de l'avancement que vous avez donné à mon fils, et je suis charmé que vous viviez avec lui en si bons rapports.

— Je ne venais point, répliqua Süss avec un rire sardonique, pour parler ici à monsieur votre fils. Je venais chercher ma sœur que la fraîcheur du soir pourrait incommoder.

— Votre sœur! s'écria le vieillard. Gustave, qu'est-ce que cela signifie?

— Ne vous mettez point en colère, répliqua le juif, votre fils fait seulement la cour à Léa en tout bien tout honneur.

— Misérable! dit le vieux Lanbek en poussant rudement son fils par l'épaule; va dans ta chambre, j'ai deux mots à te dire. Et vous, mademoiselle Süss, ne vous avisez pas de parler encore à mon fils. C'est un hon-

nête chrétien qui ne vous épousera pas, votre frère fût-il roi de Jérusalem. »

A ces mots, il entraîna son fils vers la maison; Léa pleurait et sanglotait; mais le ministre s'écria en riant : « Parole d'honneur, voilà une jolie scène! N'oubliez pas, monsieur le conseiller, qu'il vous reste quinze jours pour prendre votre parti. Passé ce terme, je tiendrai ma parole. »

Gustave, qui avait un profond respect pour son père, et qui savait qu'il ne fallait pas lui résister, le suivit en silence. L'avocat se jeta sur un fauteuil et cacha son visage dans ses mains. Le jeune conseiller le regardait avec anxiété sans oser dire un mot. Ses sœurs s'approchèrent inquiètes et demandèrent ce qui affligeait leur père.

« C'est ce malheureux! s'écria l'avocat en montrant son fils, c'est lui qui veut couvrir de honte notre nom respectable, notre famille; c'est le Judas de la maison; c'est le meurtrier de son père. Il vient de me donner un coup mortel.

— Au nom du ciel, Gustave! s'écrièrent les jeunes filles toutes tremblantes, en s'approchant de leur père.

— Je sais, répondit le malheureux jeune homme, je sais que les apparences sont contre moi.

— Les apparences! reprit l'avocat en jetant sur Gustave un regard flamboyant et en levant la main comme pour le frapper. Penses-tu pouvoir encore me tromper comme tu l'as fait après le bal du carnaval? Ah! sans doute, il serait plus commode pour toi que mes yeux fussent déjà fermés; tu voudrais que je fusse mort pour n'être plus témoin de ta honte. Mais il en est temps encore, je te déshériterai : voici mes chères enfants, toi, tu seras rejeté de ma demeure et maudit.

— Mon père ! » s'écrièrent à la fois les trois enfants. Les deux filles se précipitèrent vers l'avocat et Edwige colla ses lèvres sur les siennes, comme pour effacer les funestes paroles que son père venait de prononcer. Henriette prit Gustave par la main comme pour le défendre ; mais le jeune homme s'élança vers la porte.

« J'ai tout supporté, dit-il avec un douloureux accent de voix, tout ce qu'un fils doit supporter de son père ; mais j'ai d'autres devoirs à remplir, j'ai mon honneur à défendre. Et si vous ne vous en rapportez point à mes serments, si vous n'avez plus aucune confiance en moi, le sort en est jeté, adieu.

— Reste ! s'écria l'avocat avec angoisse : est-ce par ces menaces que tu crois pouvoir m'apaiser ? Es-tu donc si pressé de t'en aller par une route sur laquelle nous ne devons plus nous rencontrer ?

— Mais, mon père, dit Catherine avec douceur, nous avons toujours tant aimé Gustave et vous nous avez si souvent vanté ses qualités ! Quel crime a-t-il donc commis pour que vous le traitiez avec tant de dureté ?

— Il aime la sœur du juif, et il va causer avec elle et avec son beau-frère Süss, près de la haie du jardin. Maintenant réponds : peux-tu te justifier ? O insensé que j'étais de croire qu'on me tendait un piége en lui donnant de l'avancement. C'est la belle juive qui l'a fait nommer conseiller.

— Mon père ne veut pas m'écouter, dit Gustave avec des larmes dans les yeux. C'est donc à vous, mes sœurs, que je m'adresse ; je vous raconterai tout ce qui s'est passé, et j'espère que vous ne me condamnerez pas. » Gustave dit alors comment il avait fait connaissance avec Léa, comme elle était bonne et naïve, et quel plaisir elle éprouvait à s'entretenir avec

lui : il ajouta que, du reste, il n'avait jamais songé à épouser la jeune fille, et qu'il voulait ce soir-là même déclarer sa résolution au ministre, s'il n'avait pas été tout à coup interrompu dans son entretien par l'arrivée de son père.

« Tu as eu grand tort, reprit Edwige ; puisque tu ne pensais pas à épouser cette jeune fille, ton devoir était de n'entretenir aucune relation avec elle. Tu as eu grand tort, en outre, de ne point confier ces relations à notre père. Maintenant tu as livré ta famille aux railleries des gens de la ville et à de grands dangers, car Süss exécutera ses menaces. Il se vengera sur toi et sur notre père de l'injure que tu lui as faite.

— Pourquoi lui faire des reproches, dit Catherine, n'est-il pas déjà assez malheureux ? Viens, demande pardon à notre père ; oui, nous avons tout à craindre : le méchant juif nous perdra comme il a déjà perdu le pays. Mais tâchons au moins de rester unis entre nous. »

L'avocat regarda quelques instants son fils en silence, puis enfin, il lui dit : « Tu t'es conduit comme un vaniteux étourdi. En faisant attention à toi, la juive t'a aveuglé ; mais Catherine a raison, il faut que nous restions unis pour résister à un ennemi aussi dangereux. Crois-tu qu'il tiendra parole ? qu'il te laissera les quinze jours de délai qu'il t'a promis ?

— Je le crois ! répondit Gustave.

— Eh bien ! dans ces quinze jours son sort et le nôtre seront décidés. Promets-moi seulement de ne plus chercher à voir la juive ni ici ni ailleurs, et, à cette condition, je te pardonne ta folie. »

Gustave le promit d'une voix tremblante et quitta la chambre de son père pour cacher son émotion. Il pensait avec une amère douleur à cette pauvre fille

dont le cœur lui était si dévoué et qu'il ne devait plus aimer. Il se reprochait vivement d'avoir laissé naître en elle un espoir trompeur; mais il ne pouvait refuser d'obéir à la volonté de son père.

Lorsque les deux sœurs se retrouvèrent seules : « Il est vrai, dit Catherine, que Gustave a eu tort; mais à sa place chacun aurait eu le même tort. J'ai vu cette jeune fille dans le jardin. Il n'en existe pas une plus belle.

— Qu'importe qu'elle soit belle ou non? répliqua Edwige; c'est une juive. »

Les jours suivants se passèrent, dans la paisible maison de l'avocat, d'une façon singulière. Le père et le fils se retiraient dans l'embrasure de la fenêtre et causaient mystérieusement ensemble. Les jeunes filles les observaient avec une inquiétude curieuse, mais sans oser s'immiscer dans leur secret. Un soir même le père les relégua (chose inouïe!) dans sa bibliothèque. De là les jeunes filles pouvaient encore, à l'aide d'une ouverture faite au plafond, entendre et voir ce qui se passait. Catherine aperçut trois hommes qui entrèrent successivement dans la chambre de son père. Le premier était le prélat luthérien Klinger, le second le colonel de Reuder, et le troisième le joyeux capitaine Reeldingen. Elle courut aussitôt annoncer cet événement extraordinaire à sa sœur : « Il faut, lui dit-elle, que nous ayons l'œil aux aguets. Les gens viennent ici comme à un carnaval. As-tu jamais vu dans une même chambre le prélat Klinger et le capitaine Reeldingen, puis le colonel Reuder, et, si je ne me trompe, je crois que Blankenberg vient aussi d'entrer. »

En disant ces mots, elle prit une lumière et alla s'agenouiller sur le plancher, suivie de sa sœur qui,

sans vouloir l'avouer, se laissait entraîner par l'espérance de voir Blankenberg. Toutes deux prêtèrent l'oreille; mais elles n'entendirent parler que du duc, de la prospérité du pays, du directeur des finances, et ces questions de haute politique n'allaient point à leur cœur de jeune fille. Un instant après, le colonel prit la parole. Catherine l'écoutait avec une profonde attention. Tout à coup elle se releva émue, inquiète, et engagea sa sœur à sortir.

« Que disait-il donc? demanda Edwige : il me semble que ce que tu as entendu a fait sur toi une profonde impression.

— Il me semble que je viens de faire un malheureux rêve. Les hommes qui sont là, dans la chambre de mon père, sont dangereux.

— Mais qu'as-tu entendu? parle donc! tu ne dois point avoir de secret pour moi.

— Figure-toi qu'ils affirment que Süss veut nous rendre tous catholiques et bouleverser le pays de fond en comble.

— Catholiques! s'écria Edwige avec terreur.

— Oui; mais rassure-toi : tout n'est pas encore fini, et les hommes qui sont venus voir mon père annoncent un projet qui ne permettra pas au juif d'exécuter ces funestes combinaisons.

— Ah Dieu! ah Dieu! reprit Edwige, je suis épouvantée de tout ce qui se trame : le duc a pleine confiance en son ministre, il arrivera quelque malheur.

— Ce qui doit nous consoler, répliqua la courageuse Catherine, c'est que nous sommes les filles d'un homme qui n'agit qu'en vue du bien de son pays. »

En disant ces mots, elle tira de l'armoire une Bible ornée de gravures, et la donna à sa sœur pour la distraire.

CHAPÎTRE V.

Les habitants de Stuttgard souffraient cruellement du despotisme de Süss, et n'osaient, au milieu de leurs souffrances, espérer un moyen de salut. Comment croire à la chute de cet homme puissant, quand on le voyait passer fièrement dans son carrosse à six chevaux, jetant sur ses ennemis un regard dédaigneux, et faisant trembler tous ceux qui manifestaient le moindre éloignement pour lui?

Cependant de singulières rumeurs commençaient à se répandre dans la ville : les uns disaient que le duc était parti pour Philipsbourg et avait confié les sceaux de l'État à Süss; d'autres affirmaient avoir vu le duc à la fenêtre de son château. On racontait encore que, sur la frontière autrichienne, les catholiques avaient attaqué les protestants, que ceux-ci étaient restés maîtres du champ de bataille, et que des troupes avaient été envoyées sur le lieu de la lutte. Enfin le bruit se répandait que le conseiller supérieur des finances avait commandé une chasuble magnifique, et qu'un pasteur luthérien avait remis aux enfants de l'école plusieurs crucifix en bois. Pour comble de malheur, dans la contrée dévouée au protestantisme et à ses anciennes institutions de liberté, on affirmait qu'un jour le juif avait dit au duc régnant : « Vos États ont fait assez d'opposition, ils doivent être fatigués. » Sur quoi Alexandre aurait répondu en français : « C'est vrai, allons donc leur donner des siéges, et une fois assis, ils ne se lèveront plus. »

Les hommes qui étaient déterminés à défendre la constitution du pays, connaissaient toutes ces rumeurs, et pourtant restaient calmes et impassibles; Mais ce calme n'était qu'apparent, et ces généreux citoyens travaillaient en secret à prévenir les dangers qui menaçaient le Wurtemberg.

Le 11 de mars, au soir, l'avocat Lanbek était assis dans sa demeure avec son fils et le capitaine Reelzingen. Les deux Lanbek avaient une attitude grave et pensive. Le capitaine, au contraire, ne pouvant s'empêcher d'obéir à sa joyeuse humeur, partageait son attention entre ses deux amis et les deux sœurs de Gustave, assises à quelque distance dans l'embrasure d'une fenêtre. Edwige, pâle et silencieuse, avait les yeux fixés sur son travail; Catherine écoutait en riant les plaisanteries du capitaine et laissait voir à chaque sourire, ses petites dents blanches et les fossettes de ses joues roses.

« Avez-vous un bon cheval, dit l'avocat?

— Un excellent cheval, qui peut marcher douze heures de temps par monts et par vaux. Il ne me donne qu'un seul souci, c'est qu'il n'est pas encore payé.

— Vous pouvez alors être à Louisbourg entre onze heures et minuit; à quatre heures, à Heilbronn; et entre huit et dix du matin, à Æhringen.

— Mais, mon père, dit Gustave, ne serait-il pas plus prudent de nous diriger vers Heildeberg? Je crains que la route que vous nous indiquez ne soit pas sûre. L'évêque de Wurtzbourg aura pu donner l'avis que....

— Non, reprit l'avocat; en vous dirigeant vers Heildeberg, vous éveilleriez plutôt l'attention, et si vous trouviez quelque danger sur la route d'Æhringen, vous pouvez vous réfugier chez le duc de Neu-

sttadt, qui vous gardera en sûreté. L'affaire finie, si le duc est content de nous, vous revenez ici. Sinon, vous allez à Francfort.

— Ah ! qu'il est triste pour moi, s'écria Gustave, de vous quitter dans un tel moment de crise. Si le juif vient à apprendre ma fuite, il se vengera sur vous et cette idée me fait frémir. Non, mon père, non, je ne puis vous quitter.

— Oh ! ne le laissez pas partir, s'écria Edwidge en saisissant la main de son père. Vous avez, je le vois, de terribles projets. Vous formez une conspiration contre des hommes puissants ; renoncez à une telle entreprise ; le juif vous pardonnera. Hélas ! je suis dans une mortelle angoisse.

— Rassure-toi, dit Catherine ; ce que notre père fait est bien. Mais pourquoi Gustave partirait-il ? il peut ici nous être si utile !

— Il faut qu'il parte, reprit l'avocat d'un ton de voix sévère. Je ne veux pas qu'il épouse une juive. J'ai surpris un billet que lui écrivait Léa ; je l'ai envoyé au juif, qui doit être à présent dans un état de rage. Mais, mon cher Gustave, tout le passé est oublié. Nous nous quitterons tendrement, car qui sait quand nous nous reverrons. »

Au même instant on entendit frapper brusquement à la porte et un homme entra vêtu d'un grand manteau.

« Blankenberg ! s'écria Edwidge, et une légère rougeur colora ses joues.

— Pardon, monsieur l'avocat, dit le jeune homme. Les circonstances excusent une visite si précipitée. Gustave, il faut que tu partes tout de suite. Le lieutenant Pinassa vient de me prévenir qu'il avait reçu l'ordre de te faire arrêter entre onze heures et minuit,

et le brave camarade voudrait bien ne pas te trouver au gîte.

— Merci, merci, dit l'avocat en serrant la main de Blankenberg. Buvez encore un coup et hâtez-vous de vous mettre en route. »

Puis, se tournant vers Reelzingen, et lui mettant entre les mains une bourse assez lourde : « Mon cher capitaine, ajouta-t-il, on ne sait ce qui peut arriver, et puisque vous êtes assez généreux pour accompagner mon fils....

— Et vous voulez, s'écria le capitaine d'un air fier, récompenser un service d'amitié avec de l'or.... Non, je ne puis....

— Allons, Reelzingen, dit Catherine, vous ne comprenez aucune plaisanterie. Cette bourse ne renferme que de misérables pièces de cuivre que j'avais ramassées pour vous donner un poisson d'avril.

— Bien, dit le capitaine en baisant la main de la jeune fille ; moi, je vous enverrai en échange une belle parure de Francfort.

— Ah ! ramenez-nous seulement, s'écria-t-elle en pleurant, ramenez-nous notre Gustave, et ne faites point d'étourderie qui pourrait vous trahir.

— Les chevaux sont à la porte, mais vous ne pouvez passer par là. Monsieur Blankenberg, voulez-vous bien conduire mon fils par le jardin, et venir m'apprendre s'il est heureusement sorti de la ville? »

Gustave embrassa son père, ses sœurs, et partit.

Les deux jeunes gens cheminaient en silence par une nuit obscure. Nulle étoile ne brillait au ciel, et l'on n'entendait que les gémissements du vent sur la grande route.

«Vois-tu, dit Reelzingen, ce gibet en fer que le duc Frédéric fit élever en l'an 1597, pour y pendre l'al-

chimiste Honauer? Entends-tu les cris des corbeaux? on dirait que ces oiseaux sinistres attendent une nouvelle proie. »

Gustave détourna avec effroi les yeux de ce sombre spectacle, et les chevaux semblaient eux-mêmes vouloir le fuir, car ils traversèrent au galop la place où s'élevait ce monument hideux.

Tout à coup les jeunes gens entendirent une voix lamentable qui leur criait : « Faites l'aumône à un pauvre vieillard.

— Comment, dit Reelzingen, veux-tu que je trouve ma bourse dans cette obscurité? Retire-toi, ou tu sentiras le poids de mon fouet.

— Pas tant de vivacité, jeune homme, reprit le vieillard; le temps de faire une aumône ne vous retardera pas beaucoup.

— C'est trop de patience, dit le capitaine, encore une fois, retire-toi, ou sinon.... » Mais au moment où il allait frapper le vieillard, il se sentit arrêté comme par une main invisible. Gustave prit de l'argent dans sa poche et le jeta dans le chapeau du pauvre qui, au même instant, disparut. Cette rencontre au milieu de la nuit, cette disparition si subite ajouta encore au vague effroi qui depuis quelques instants avait pénétré dans l'âme des voyageurs.

Ils continuèrent leur route tout troublés, et lorsqu'ils arrivèrent à Zuffenhausen, l'horloge de l'église sonnait minuit. La plupart des maisons étaient encore éclairées, et l'on entendait chanter des chants religieux. Le capitaine arrêta le garde de nuit et lui demanda ce que signifiaient ces chants et ces lumières.

« Ah! monsieur, répondit celui-ci, il va sans doute se passer quelque terrible événement. Un homme est

venu frapper à la porte des habitations, et a dit qu'il fallait veiller et prier jusqu'à minuit.

— Qui est cet homme?

— Les vieillards affirment que c'est notre pasteur, mort il y a vingt ans.

— Cette nuit, dit le capitaine, me rendra fou. »

Tous deux se remirent en marche. L'obscurité était si grande qu'à peine pouvaient-ils distinguer leur chemin. Enfin, ils aperçurent la ville de Louisbourg. Au moment où ils y allaient entrer, ils furent encore arrêtés par un charretier qui occupait toute la largeur du chemin, puis tout à coup ils entendirent le galop de plusieurs chevaux. Une voix cria : « Place! place! » et une autre voix bien connue des voyageurs fit entendre ces mots : « Arrête, juif, où je te brûle la cervelle! » C'était le colonel Reuder, qui, ayant lancé son cheval au galop, précédait ses compagnons et arrêtait le ministre.

« Pourquoi cette violence, monsieur le colonel, dit le juif d'un ton de voix qui trahissait une secrète inquiétude; je me rends à Stuttgard pour parler à la duchesse de certaines mesures....

— J'y vais aussi, dit le colonel d'une voix menaçante, et vous ne vous écarterez pas de moi; sinon, gare à mes pistolets.... Qui est là?

— Le capitaine Reelzingen et le conseiller Lanbek.

— Bonsoir, messieurs. Capitaine, avez-vous de bonnes armes bien chargées?

— Oui, mon colonel.

— Je vous ordonne de vous placer à la gauche du ministre, et, s'il fait mine de fuir, vous lui lancerez une balle par la tête. J'y engage votre honneur d'officier, et je réponds de tout.

— Monsieur le conseiller, s'écria Süss, je vous

prends à témoin des honteuses violences qu'on exerce sur moi. Colonel, je vous en avertis encore, cet attentat sera vengé.

— Monsieur de Reuder, murmura Gustave, pensez donc aux conséquences d'une telle tentative! ne craignez-vous pas la colère du duc?

— Le duc est mort, dit Reuder assez haut pour que tout le monde pût l'entendre.

— Quoi! le duc est mort? s'écria le capitaine qui se rappela aussitôt tous les tristes présages de la nuit.

— Est-ce bien sûr? demanda Gustave.

— Il est mort subitement à Louisbourg, il y a un quart d'heure. Comme monsieur le directeur des finances s'est fort occupé des affaires du pays, notre devoir est de le reconduire en toute hâte à son gouvernail.

— Messieurs, dit le juif d'une voix étouffée par la colère et par l'anxiété, je suis encore ministre. Pensez à l'édit du prince qui m'affranchit de toute responsabilité. Je vous le déclare, vous vous exposez à un sévère châtiment en vous associant aux violences de M. de Reuder; au nom du duc et de son héritier, je vous l'ordonne, laissez-moi.

— Ton règne est fini, juif! » cria le capitaine avec un rire farouche; et, suivant l'ordre de son colonel, il se plaça à la gauche du ministre, son pistolet à la main. Gustave le suivit, inquiet et pensif, et, en passant devant le gibet de fer, il le regarda avec une nouvelle émotion de terreur. Il songeait à la pauvre Léa, et s'affligeait de l'abandon où elle devait, sans doute, bientôt se trouver.

Le lendemain matin, les habitants de Stuttgard furent surpris en même temps par deux incroyables nouvelles, la mort du duc et l'arrestation du juif. Ce

dernier événement suffisait pour consoler la capitale du Wurtemberg de la perte d'un prince qui, malgré les fautes qu'il avait commises, était généralement regretté.

Dès son arrivée à Stuttgard, Süss se rendit chez la duchesse pour lui offrir ses compliments de condoléance, et demanda une escorte pour rentrer chez lui. Mais le colonel qui l'avait arrêté ne voulait point laisser son œuvre inachevée. Dans le vestibule du palais, Süss trouva un capitaine avec un détachement de douze hommes; à la porte de sa maison il aperçut des sentinelles; au-dessus de l'escalier, il vit briller des baïonnettes, et lorsque sa sœur vint se jeter en pleurant dans ses bras, il comprit que c'en était fait de lui.

Le duc Rodolphe de Neusttadt prit, en sa qualité de plus proche agnat, la direction des affaires et y apporta promptement d'heureuses améliorations. Plusieurs mauvais fonctionnaires furent destitués; le jeune Lanbek fut confirmé dans son emploi de conseiller, et comme chacun connaissait sa capacité de jurisconsulte, le duc le désigna pour faire partie de la commission chargée d'instruire le procès du juif. L'avocat tressaillit de joie à cette nouvelle, et déclara que son fils était l'orgueil de sa vieillesse. Mais le pauvre Gustave se sentait très-malheureux d'être obligé de prendre une part officielle à un tel procès. Comme tous ses compatriotes, il avait condamné la funeste administration du ministre juif, et il comprenait très-bien que c'était un devoir de conscience de sonder l'étendue de ses fautes et de les révéler. Mais ce ministre était le frère de Léa, et cette pensée désolait le cœur du jeune conseiller. Il frémit en entrant dans le cachot où était enfermé ce personnage naguère si puissant, et maintenant couvert de

haillons, pâle, abattu et réduit à la dernière extrémité.

« Monsieur Lanbek, lui dit Süss, il y a une innocente et malheureuse jeune fille qui nous est chère à tous deux. On l'a chassée de ma demeure ; c'était une juive, elle ne méritait aucune pitié. Moi, monsieur, je n'ai plus rien ; je ne puis venir à son secours et je ne sais pas même où elle est. Si vous parvenez à découvrir sa retraite, songez qu'elle ne possède que le vêtement qu'elle portait quand on l'a mise dans la rue, et par pitié donnez-lui une aumône. »

A ces mots, Gustave pleura. Plus tard cependant il apprit que le juif avait menti ; qu'on avait trouvé dans sa maison pour plus de cinq cent mille florins en or et en bijoux, qu'il avait en outre cent mille florins placés à Francfort. Il vit bien que le juif astucieux avait voulu l'attendrir en lui faisant ce tableau de sa misère. Cependant il ne pouvait cesser de se représenter Léa dans un déplorable état d'abandon et de douleur, et il s'affligeait de ne pouvoir apprendre en quel lieu elle s'était réfugiée.

Plusieurs mois se passèrent ; le procès se continuait. On parlait de certaines choses qui faisaient frémir les juges les plus flegmatiques, et quoique Lanbek démontrât que Süss n'était point le seul coupable, l'animadversion publique ne s'arrêtait pas moins sur lui.

Un soir d'octobre, le conseiller se trouvait seul dans sa chambre, lorsque sa jeune sœur, qui s'était fiancée avec le capitaine Reelzingen, entra d'un air pensif qui ne lui était point ordinaire. Elle commença à parler de choses indifférentes, puis une larme brilla dans ses yeux, et enfin elle demanda à son frère s'il voudrait bien lui permettre de lui amener une personne de sa connaissance. Il la regarda avec surprise

et, avant qu'il lui eût répondu, Catherine ouvrit la porte et fit entrer une jeune fille voilée; Gustave devina aussitôt qui c'était et s'élança vers elle. Léa se jeta à ses genoux et, joignant ses mains amaigries, elle s'écria : « Pitié ! pitié ! Sauvez-lui la vie; on dit qu'il est condamné à mort et son unique espérance repose sur vous. Comment faire pour émouvoir votre cœur? ce cœur qui naguère me comprenait si bien ! »

En parlant ainsi, elle fondait en larmes. Gustave la releva avec un profond sentiment de douleur. La pauvre fille était toute tremblante. Ses beaux yeux avaient perdu leur éclat, et ses cheveux noirs, flottant sur ses épaules, et sa pâle figure, lui donnaient un aspect effrayant.

« Léa ! dit Gustave, pourquoi vous êtes-vous tenue si longtemps éloignée de nous? Pourquoi avoir enlevé à vos amis le bonheur de vous secourir?

— Ah ! qu'importe ma propre situation, réponditelle. J'ai enseveli toutes mes espérances et tous mes rêves, et je n'en garde que le souvenir. Mais vous qui avez toujours montré tant de générosité envers les malheureux, prenez pitié de mon frère, accordez-lui la vie. Quel bien sa mort peut-elle faire à cette contrée?

— Léa, reprit Gustave avec embarras, les choses ne sont point si désespérées que vous pouvez le croire? Rassurez-vous, tout n'est pas perdu.

— Son sort est entre vos mains, il me l'a dit. Vous possédez une lettre que personne autre que vous ne connaît. Brûlez cette lettre, et vous lui sauvez la vie.

— Mon frère, dit Catherine, fais ce qu'on te demande. Ta conscience ne peut en être alarmée. Brûle cette lettre. Qu'est-ce, après tout, qu'un papier détruit? »

Le jeune homme resta silencieux, en proie à une lutte intérieure violente. Léa lui prit la main, la serra sur son cœur, la porta à ses lèvres en s'écriant : « Il y consent ! Ah ! je savais bien qu'il était d'une noble nature, qu'il ne voudrait point se venger d'un malheureux. O mon Dieu, je vous remercie d'avoir mis sur cette terre funeste un être béni qui se fait un devoir d'exercer la miséricorde !

— Non, non, ce n'est pas possible, dit Lanbek avec douleur. Voyez, Léa, pour vous rendre le repos, je vous donnerais volontiers ma vie ; mais je ne puis vous sacrifier mon honneur, ma réputation. On sait que cette lettre existe. Plusieurs membres de la commission l'ont lue ; demain je dois l'apporter au tribunal. Songes-y toi-même, Catherine, puis-je manquer à ce devoir ?

— Il faut donc qu'il meure, s'écria Léa, et c'est toi, toi qui prononces sa sentence ! Voilà donc le résultat de mon amour ! Ah ! qui m'eût dit que tout devait ainsi finir !

— Pauvre malheureuse enfant ! murmura Catherine en enlaçant Léa dans ses bras ; il ne peut agir autrement, je le reconnais moi-même ; mais viens à nous, viens avec confiance, nous te serons toujours dévoués. As-tu besoin de vêtements ? prends les miens. Te faut-il plus encore ? demande ; tout ce que je possède, je te le donnerai avec joie.

— Les biens que votre frère possède hors du pays, reprit Gustave, vous seront conservés. Ils vous appartiennent, et je ferai en sorte que vos droits soient établis.

— Ne parlons point de ces biens inutiles, répliqua Léa. Les gens du pays disent qu'il a fait sa fortune en dépouillant le peuple. Dieu veuille qu'il n'en soit

pas ainsi; et plût au ciel qu'il n'eût jamais mis le pied dans le Wurtemberg! Je ne puis en tout cas accepter cette fortune; mais je reçois avec reconnaissance ton offre, chère Catherine, et je prendrai quelques-uns de tes vêtements. On dit que tu es fiancée; que les bénédictions célestes t'accompagnent! Puissent ces larmes qui brillent dans tes yeux être les dernières larmes que tu dois verser!

— Léa, dit Gustave, je ne puis te laisser partir ainsi. Tu essayes de paraître calme, mais c'est le calme du désespoir. Viens voir ma sœur, dis-nous où tu restes, confie-nous tes besoins et pardonne-moi. Dieu sait que je ne peux agir autrement.

— Je n'ai rien à te pardonner, répondit-elle en lui tendant la main; il me faut peu de chose pour vivre: bientôt, je l'espère, il ne me faudra plus rien. Adieu, mon ami, puissiez-vous être aussi heureux que vous le méritez. »

En disant ces mots, elle jeta encore sur lui un regard plein de tendresse et sortit avec Catherine. Le jeune homme resta seul et triste; il venait de voir la malheureuse jeune fille pour la dernière fois.

Nous ne voulons point raconter en détail le procès de Süss. Après une longue, minutieuse et impitoyable enquête, le ministre fut exécuté avec une barbarie incroyable pour le temps où ce fait se passait, et pour un pays qui était déjà à cette époque l'un des plus civilisés de l'Europe.

Le vieux Lanbek mourut quelque temps après le duc Alexandre. Son fils resta toute sa vie mélancolique et sombre. Les plaisanteries mêmes de son beau-frère Reelzingen ne pouvaient dissiper les nuages qui obscurcissaient sa physionomie. En l'année 1793, on le voyait passer dans les rues avec une figure grave,

austère, et cependant empreinte d'une aimable expression de bienveillance. Il ne se maria pas, et l'on racontait qu'il n'avait été amoureux qu'une seule fois, et que celle qu'il aimait s'était noyée dans les flots du Neckar. Il mourut regretté de tous ceux qui l'avaient connu, et pleuré des pauvres et des malheureux.

LA DANSE DES WILLIS.

TRADITION HONGROISE,

PAR LE COMTE DE MAILATH.

Du haut de la plate-forme de son château, le fier baron de Lœwenstein jetait un sombre regard sur l'étroit sentier qui, du sommet de la montagne, descendait dans la vallée. Un jeune homme sortit à cheval de la porte du castel; le baron, en l'apercevant, sourit d'un sourire de joie farouche, et ordonna à un valet de faire venir Emelka sa fille.

La jeune fille s'avança dans la chambre de son père comme une étoile riante au milieu des nuages sombres. Il la conduisit sur la plate-forme et lui dit: « Vois-tu ce cavalier qui galope vers le chemin, et le reconnais-tu? — Oui, mon père, répondit Emelka avec une invincible angoisse; c'est ton noble varlet

Gyula. — Eh bien ! reprit-il froidement, tu ne le reverras jamais. »

La jeune fille chancela comme une personne frappée d'un coup mortel ; ses yeux se voilèrent. Son père fut forcé de la soutenir, et la fit reconduire par ses femmes dans son appartement.

Gyula cependant continuait sa route vers la maison des templiers de Posteny, sans se douter du sort que le baron lui réservait. Il avait une lettre à remettre entre les mains du prieur et se réjouissait de la marque de confiance que le baron lui avait donnée en le chargeant de cette commission. Il aimait Emelka, il était aimé d'elle, et l'on peut aisément se figurer les rêves charmants auxquels son jeune cœur s'abandonnait.

Vers le soir, il entra dans une forêt voisine du couvent où il devait se rendre, et s'y arrêta pour attendre la nuit. C'était par une des plus belles journées de mai. Les rayons de pourpre du crépuscule, l'azur riant d'un ciel sans nuages, le murmure des arbres, le chant harmonieux des rossignols, et le frais arome des fleurs, tout enchantait les regards, les sens et la pensée du jeune gentilhomme. Il eût voulu, dans le ravissement de son enthousiasme, pouvoir presser le monde entier sur son cœur.

Bientôt il se remit en route, et, après avoir chevauché quelques instants, il aperçut tout à coup le vieux cloître sombre et froid, comme une réalité qui s'élève en face d'une illusion. Il donna le signal que le baron lui avait indiqué; une porte de fer tourna en gémissant sur ses gonds. « De la part de qui ? demanda un frère servant qui s'avança sur le seuil. — De la part du baron de Lœwenstein, pour le prieur. — C'est bien, suivez-moi. » Tous deux traversèrent

un passage sombre, étroit, puis montèrent par un petit escalier. Le frère frappa doucement trois fois à une porte. On entendit une voix murmurer quelques mots. Le frère fit signe à Gyula d'entrer, et disparut sous les noirs arceaux d'un corridor.

Dans un vieux fauteuil en bois ciselé, le prieur était assis, pâle et immobile. A le voir, à la faible lueur de la lampe qui l'éclairait, on l'eût pris plutôt pour quelque ancienne statue que pour un être vivant. En regardant le jeune varlet, il fit un mouvement subit et passa la main sur son front comme un homme qui cherche à se rappeler quelque image à demi effacée. Il prit la lettre que lui présentait Gyula et la lut d'un air si sombre que le jeune homme en fut effrayé. « Comment t'appelles-tu ? dit-il enfin, après un instant de silence. — Gyula Ferheggi. — Qui sont tes parents ? — Geisa Ferheggi et Susa Lorandi ; tous deux sont morts. — Quel est cet anneau que tu portes à ton doigt ? — Le dernier présent de ma mère. »

Une légère rougeur traversa les joues pâles du religieux ; il fit signe au jeune homme de s'asseoir et lui dit : « C'est à mon prédécesseur que s'adresse cette lettre. Il est mort si subitement que le baron n'a pu encore en être instruit, et voici ce que le baron écrit : « Faire mourir le porteur de ce billet qui, malgré son « humble origine, ose aimer ma fille. Qu'il meure, « mais en secret, et que je ne le revoie jamais ! » — L'amour, s'écria Gyula, s'occupe-t-il de généalogie ? — Silence ! dit le prieur ; d'après les instructions de mes supérieurs, je dois obéir aux ordres du baron. Cependant celui-ci ne sera pas exécuté. Jure-moi de ne jamais révéler cet événement de ta vie.

— Je le jure, dit Gyula en saisissant avec ardeur la main du vieillard.

— Il faut, dit celui-ci, que tu partes cette nuit même. Voici une lettre qu'un autre devait porter à notre maître en Croatie ; c'est toi qui la porteras. Lis-la, et souviens-toi du nom que tu dois prendre. Notre maître te fera entrer dans ses troupes. Conduis-toi bien, et abandonne le reste à la Providence. Si tout le monde t'abandonne, compte sur moi. — Mais comment, s'écria Gyula, ai-je pu mériter un tel intérêt?

— Tu m'as rappelé un passé évanoui depuis longtemps ; mon cœur s'est attendri, et je te dirai ce que je n'ai jamais dit à personne. Tu dois à ta mère deux fois la vie. Je l'ai aimée avec toute l'ardeur de la jeunesse, et je l'aime encore comme un astre lumineux dans une sombre nuit. Lorsqu'elle était jeune encore, je la voyais souvent dans sa demeure. Mais ton père la voyait aussi et l'aimait. Comment te dépeindre les tourments de mon cœur? Incapable de vivre plus longtemps dans mon affreuse incertitude, je voulus en finir par un coup décisif. Je monte à cheval, je pars pour le château qu'elle habitait, déterminé à lui faire l'aveu de mon amour.... « Ah! me dit un valet, « en me voyant venir, vous arrivez fort à propos, tout « le monde au château est dans la joie. Susa est fiancée. » Je remis à ce valet un anneau, celui-là même que tu portes à ton doigt, en le priant de le donner à la jeune fiancée, puis je m'éloignai. Je devins templier ; elle était liée par ses fiançailles et moi par mes vœux, lorsqu'un jour un nouveau chevalier entra dans notre hospice. Il parla de différentes choses qui ne m'intéressaient nullement, puis de ta mère. Il raconta l'éclat de la cérémonie des fiançailles, et dit que la jeune fille était triste, qu'on pensait généralement qu'elle avait un amour secret dans l'âme, et qu'en épousant celui qui allait la conduire à l'autel, elle ne faisait

qu'obéir à la volonté de son père. Ces paroles étaient pour moi autant de coups de poignards. Depuis je n'ai plus eu aucune nouvelle de ma bien-aimée, et n'en ai plus demandé. Je fus envoyé en Orient, j'y cherchais la mort et je ne l'ai pas trouvée. Je ne suis ici que depuis quelques jours, et je ne regrette plus d'avoir échappé aux fers des Sarrasins, puisque je vais te sauver la vie. Mais l'heure s'écoule, les étoiles pâlissent, le temps presse. Si quelque jour tu te sens abattu par la souffrance, souviens-toi de moi et pense que moi aussi j'ai bien souffert. »

Le jeune homme se jeta dans les bras du religieux sans pouvoir proférer un mot, puis s'élança hors du cloître. Il passa près du château de Lœwenstein, et détourna avec douleur ses regards de cette demeure, où étaient fixées ses plus tendres affections.

Au moment où Emelka se réveillait de son évanouissement, un messager du cloître arriva au château et annonça que le jeune écuyer venait de mourir emporté par l'eau fougueuse d'un torrent qu'il essayait de traverser.

Emelka tomba malade. Le baron n'avait pas d'autre enfant, son âme fut saisie d'une douloureuse angoisse. Il se hâta d'appeler un moine que l'on citait comme un médecin habile. Mais tous les efforts de la science furent inutiles. La jeune fille languissait et s'affaissait de plus en plus. L'hiver était revenu avec ses rigueurs. Le baron s'en allait souvent chasser le sanglier dans les montagnes et plus souvent encore voir le seigneur de Temetreny, avec lequel il avait de longues conférences. Pendant les longues journées de cette sombre saison, où l'on n'entendait que le mugissement de l'orage, le cri des oiseaux sauvages, et de loin en loin la voix des sentinelles, Emelka appelait sa nourrice, et la faisait

asseoir près de son lit. Celle-ci alors lui racontait les traditions de l'ancien temps ; l'histoire merveilleuse du chevalier Argyle, et les exploits des vieux Hongrois. Elle lui disait aussi comment le parjure était toujours puni, comment on avait vu des êtres surnaturels sortir des entrailles de la terre pour venger un amour trahi, ou réunir l'un à l'autre deux cœurs fidèles. De tous ces contes populaires, Emelka préférait celui des willis, que la nourrice commençait invariablement ainsi : « La willis, ma chère enfant, est une jeune fille qui meurt avec la couronne de fiancée. Les willis errent sans cesse de côté et d'autre et dansent à la croisière des chemins. Si un homme se trouve là par hasard, la plus jeune des willis le prend pour son fiancé, et on le fait danser jusqu'à ce qu'il meure. Ma sœur, hélas ! est une willis. Je l'ai souvent vue au clair de la lune. » La nourrice racontait alors les souffrances de sa sœur, et Emelka oubliait ses propres douleurs en écoutant ces récits fantastiques.

Au printemps suivant, le baron entra un jour avec son voisin dans la chambre de sa fille, et lui annonça qu'il allait la fiancer au seigneur de Temetreny. Emelka, avec ses habitudes d'obéissance, ne fit aucune objection et se résigna. Cependant elle conjura le ciel de la secourir et le ciel la secourut. Son visage devint plus pâle que jamais ; l'éclat de ses beaux yeux s'évanouit, et, à voir ses longs cheveux noirs tomber sur son corps amaigri, on eût dit le manteau de la mort entourant un squelette. Elle s'éteignit en disant à son père : « Je te pardonne de m'avoir enlevé Gyula. » Le fier baron pâlit, trembla. Il fit porter le cercueil de sa fille dans une grotte solitaire, et se retira dans cette grotte pour y vivre d'une vie d'ermite.

Bientôt la nouvelle des malheurs du château de

Lœwenstein parvint jusqu'en Croatie, et Gyula se mit en route pour revoir les lieux chéris qu'il ne pouvait oublier. « Si ma vie, dit-il, n'est plus qu'une fleur fanée, je veux au moins en emporter les débris sur le sol où s'éleva mon rêve de bonheur. J'irai garder aussi le cercueil de ma bien-aimée, dût le baron me tuer. »

Il arriva le soir, après une marche pénible, près des murs de Lœwenstein. Un mouvement singulier et des sons mystérieux animaient la forêt ; çà et là des ombres blanches et légères glissaient sous les rameaux des arbres. L'horloge sonna minuit. Gyula se trouvait à la croisière des chemins fréquentés par les willis. Il entendit un chant plaintif et le bruit d'une danse rapide. De longues chevelures flottaient dans les airs ; des couronnes de fiancées, des anneaux d'or brillaient dans les ténèbres, et les chants continuaient pleins d'une douce et mélodieuse tristesse. Du cercle des danseurs se détacha une jeune fille plus belle et plus languissante que les autres, qui vint prendre le voyageur par la main. « Emelka, » s'écria-t-il. Elle l'enlaça dans ses bras, elle le serra sur son sein, et, dans le baiser qu'elle lui donna, il sentit son sang se glacer, et son cœur cessa de battre. Il était mort.

Le lendemain matin, en se rendant dans la vallée, le baron aperçut le cadavre du jeune varlet. « Pardonne-moi, mon Dieu, » dit-il en levant les yeux au ciel. Il prit le corps inanimé sur son épaule et le porta dans la grotte, près du cercueil de sa fille, et fondit en larmes.

Dès ce jour-là, il vit souvent apparaître dans ses rêves l'ombre de sa fille et l'ombre de Gyula qui se penchaient sur lui avec une expression de pitié, et semblaient vouloir le consoler.

LES AVENTURES

D'UN MANUSCRIT.

Un matin, M. le professeur Hemkengripper, vêtu d'une longue robe de soie à larges ramages, entra d'un pas doctoral dans la salle à manger, et voyant un jeune artisan occupé à réparer les vitres de cette salle, le regarda d'un air mécontent et lui dit d'un ton brusque :

« Qui es-tu?

— Jean Voss d'Amsterdam, répondit l'ouvrier en continuant son travail.

— Pourquoi ton maître n'est-il pas venu lui-même? reprit le savant docteur. Berthe ne l'avait-elle pas prévenu qu'il y avait là un travail difficile à faire? et pourquoi n'as-tu pas attendu que je t'indiquasse la

manière de rejoindre les inscriptions gravées sur ces vitres ?

— Je crois, monsieur, répliqua le jeune homme avec un sourire de satisfaction, que je les ai placées convenablement. Madame Berthe savait que je pouvais entreprendre cette œuvre délicate, et elle a voulu, en épargnant votre temps précieux, vous causer une surprise. »

Le professeur s'approcha de la fenêtre et reconnut qu'en effet les inscriptions auxquelles il attachait tant de prix étaient parfaitement rejointes. Il regarda alors plus attentivement le jeune homme et fut frappé de sa physionomie. Ses membres robustes, son visage plein de santé et son teint bruni annonçaient un matelot plutôt qu'un étudiant ; mais sur son front élevé et dans ses yeux bleus étincelants, dans le fin contour de ses lèvres, il était facile de distinguer une de ces natures d'élite qui se frayent un chemin à travers les plus grands obstacles.

« Où donc, s'écria-t-il alors, as-tu pris des leçons de grec ? Est-ce dans mon auditoire ? est-ce dans celui de Zahnebreker ?

— Non, c'est le grec Moschus qui a bien voulu lui-même m'en donner gratuitement. Il aimait à voir la facilité avec laquelle je profitais de ses conseils ; par reconnaissance je lui ai copié plusieurs manuscrits grecs. Je consacrais à ce travail mes heures de loisir.

— Eh ! comment as-tu eu l'idée d'apprendre cette belle langue antique qui ne peut te servir dans ton état, bien que dans l'art du vitrier, ainsi que dans tous les autres, les Grecs aient surpassé tous les peuples modernes, comme je puis te le démontrer.

— Vous me ferez plaisir, car Moschus ne cesse de me parler du papier huilé dont les Grecs garnissaient

leurs fenêtres. Quant à cette étude, je ne puis vous dire par quels motifs je l'ai entreprise, car je vous connais trop peu.

— Écoute, mon ami, reprit le docte professeur, ta figure me plaît. Veux-tu être mon secrétaire et mon famulus? J'exige seulement que tu n'aies aucune fréquentation. Ce sont ces liaisons du dehors qui ont perdu le famulus que j'ai renvoyé hier. Le misérable communiquait mes découvertes à ses amis, et cet ignorant et présomptueux Zahnebreker se hâtait de les publier en se les attribuant.

— Si vous voulez seulement me prêter des livres, s'écria Jean avec joie, je vous promets de rester assidûment à la maison. Je n'ai pas été habitué chez mon maître à sortir souvent. Il est seul, et je remplissais près de lui les fonctions de femme de ménage. »

En ce moment on annonça le bourgmestre, qui était membre du sénat académique et qui avait coutume d'exposer le fruit de ses études dans de longs discours latins élaborés avec un soin minutieux.

Le bourgmestre prit la parole et dit :

« Ceux qui sont nés à Leyde peuvent parler des malheurs qui ont frappé cette ville, et du courage inébranlable avec lequel elle a défendu ses anciens priviléges et sa nouvelle religion. Notre cité a cruellement souffert pendant le siége des Espagnols, mais elle a gardé sa fermeté. Pour la récompenser de son dévouement à la cause publique et de ses sacrifices, la noblesse et les états de la province offrirent aux bourgeois l'exemption d'impôts ou l'établissement d'une université. La ville a préféré à ses intérêts matériels les intérêts de la science et de la religion : elle a choisi l'université. Aux avantages intellectuels qu'elle retira de cette illustre école, il s'en joignit d'autres

dont elle ne s'était point préoccupée. L'université attira de tous côtés à Leyde un grand nombre de riches étudiants, et plus sa réputation s'étendait, plus la querelle des savants théologiens Arminius et Gomar agitait les esprits. Cette querelle a donné un vif élan à beaucoup d'hommes distingués; mais, il faut le dire, elle a eu aussi de fâcheux résultats. Nous voici maintenant à l'an de grâce 1635, et la lutte que vous avez engagée avec votre collègue Zahnebreker sur la prononciation du grec occupe également tous les érudits et divise de nouveau notre université. Pour comble de malheur, il nous arrive du sein d'Allemagne une foule d'étudiants qui cherchent à imiter les mœurs grossières des soldats de leur pays, et qui introduisent de sauvages coutumes dans la paisible enceinte de notre cité. Ce sont eux qui ont cassé vos vitres, et ils ne rougissent point de cet acte de violence; ils se vantent au contraire de s'être ainsi vengés du charivari donné par vos élèves à l'illustre poëte Vondel, qui voulait faire représenter, avec la protection de Zahnebreker, sa tragédie de *Gysbert* au grand Doolen[1]. Je suis venu chez vous pour vous prier de déclarer que vous n'aviez point autorisé cette manifestation scandaleuse, et que vous n'aviez point voulu troubler le plaisir que les bourgeois de notre ville se promettaient de ce spectacle. »

Le professeur qui avait écouté avec impatience cette harangue du bourgmestre, éclata en invectives contre Vondel qu'il appelait un ignorant anabaptiste, et reprocha au bourgmestre de donner à cet homme le titre d'illustre poëte. « Mon devoir, dit-il, est de con-

[1] C'est le nom que l'on voit sur l'enseigne de la plupart des meilleures auberges de Hollande.

server parmi mes élèves les saines traditions du bon goût ; je leur ai représenté les défauts de cette pièce de *Gysbert*, et je les ai engagés à manifester ouvertement leur opinion. Si, dans ces circonstances, ils se sont trouvés en minorité, s'ils ont été chassés du Doolen, j'espère bien qu'une autre fois ils seront plus forts et plus heureux.

— S'il en est ainsi, répliqua le bourgmestre avec aigreur, nous ne pouvons payer le dégât commis dans votre maison par les étudiants allemands, et la seule satisfaction que nous puissions vous accorder, c'est de les renvoyer de l'université.

— Je sais bien, reprit le docteur, pourquoi vous protégez l'ignorant Vondel : c'est parce qu'il vous flatte. »

Le bourgmestre prétendit, pour se justifier, qu'il n'y avait jamais eu en Hollande un poëte dramatique comparable à Vondel.

« Ah ! vous croyez, dit Hemkengripper fièrement : eh bien ! regardez ce jeune homme, si je lui donne des leçons pendant six mois, il fera de meilleures pièces de théâtre que votre anabaptiste. »

Jean éprouva un singulier sentiment de joie et de surprise en entendant ces mots. Dès que le bourgmestre fut sorti, il pria le docteur de lui apprendre à faire des pièces de théâtre. Le docteur lui jeta un volume d'Euripide, puis rentra dans sa bibliothèque, irrité d'avoir perdu tant de temps.

La vieille Berthe s'approcha aussitôt du jeune vitrier, et lui dit qu'il devait s'estimer bien heureux de se voir accueilli de la sorte par le savant professeur, qui était d'un caractère si méfiant, que jamais il n'avait voulu loger son famulus dans sa maison, et lui donna ensuite avec une douce autorité de sages con-

seils sur la manière dont il devait se conduire; puis elle l'interrogea sur ses parents. Mais le pauvre Jean ne savait ce qu'ils étaient devenus, et pensait qu'ils avaient péri dans une inondation où il avait failli lui-même être englouti. « Mais il me semble, ajouta-t-il, vous avoir vue parmi les personnes qui, dans ce moment de danger, voulurent bien venir à mon secours, et parmi celles qui m'ont fait entrer à la maison des Orphelins d'Amsterdam. Je ne suis sorti de cette maison que pour me mettre en apprentissage chez mon maître, qui m'a pris par charité, et depuis, je vous ai vue souvent, j'en suis sûr, et j'ai même reçu de vous plusieurs présents.

— Taisez-vous, dit Berthe; mon maître, je vous le répète, est très-méfiant, et s'il nous voyait causer ainsi, il pourrait croire que nous tramons quelque complot contre ses intérêts. »

Les fenêtres du professeur étaient réparées. Vondel était parti; mais Hemkengripper conservait une fâcheuse impression de cet incident de sa vie. Bientôt il apprit que ses partisans ne pouvaient plus sans danger se rendre au grand Doolen, et il fut obligé de s'éloigner lui-même de ce jardin public où l'on trouvait une foule de distractions *variées* : tir à l'arbalète, jeu du mail, danse et musique. Au lieu de choisir un autre lieu de réunion, l'orgueilleux professeur aima mieux se tenir enfermé dans sa demeure, afin, disait-il, que la postérité apprît un jour avec indignation comment les habitants de Leyde avaient méconnu le plus grand homme de leur siècle. Mais plusieurs de ses élèves, qui attachaient plus de prix aux joies du présent qu'au jugement de la postérité, ne se crurent point obligés de le suivre dans cette occasion et de se condamner comme lui à une sévère retraite. Zahne-

breker triomphait de ces défections, ce qui ne l'empêchait pas de se croire aussi sans cesse victime de quelque trahison. Quant à Jean, il ne voyait personne et ne se doutait point de ces grandes rivalités scolastiques. Occupé constamment à lire les poëtes dramatiques grecs, il n'éprouvait pas même le besoin de sortir; il jouissait d'ailleurs d'un bien-être tout nouveau pour lui. Il mangeait avec Berthe ce qui restait des mets servis sur la table de son maître, et la bonne vieille fille animait ses repas par des entretiens affectueux, vifs, et souvent pleins d'intérêt. Jean, par reconnaissance pour tous les excellents procédés de Berthe, se chargeait des travaux pénibles du ménage. Tout en l'aidant ainsi efficacement à accomplir sa tâche journalière, il étudiait le latin, et, grâce à ses heureuses dispositions, il parvint en peu de temps à comprendre cette langue et à pouvoir s'associer aux travaux de son maître. Tantôt il le secondait dans ses recherches d'érudition, tantôt il venait au secours de sa mémoire affaiblie et lui répétait littéralement des pages entières de notes ou de textes scientifiques. Le professeur, ravi d'entendre ainsi répéter ses propres œuvres, ne se lassait pas de faire l'éloge de Jean.

Le jeune homme passait sa matinée à composer des tragédies. Dès qu'elles étaient achevées, il allait avec empressement les lire au docteur, espérant toujours obtenir son approbation; mais, vain espoir, celui-ci le louait seulement de ses efforts, puis rejetait le manuscrit et, prenant dans sa bibliothèque un livre français ou italien, feignait d'avoir déjà lu ce qu'il venait d'entendre. Il voulait par là montrer que son élève n'était point encore parvenu à produire une œuvre originale. Alors Jean s'irritait, s'emportait et se demandait avec colère si, malgré toute son ardeur, il

ne pouvait être autre chose qu'un pauvre plagiaire, et s'il était condamné à rouler éternellement la même pierre sur la même colline, à courir après l'ombre des fruits déjà cueillis par des devanciers. Hemkengripper, ému de cette violente agitation, cherchait à le consoler, lui représentait qu'il était encore jeune, qu'il avait l'avenir devant lui, et lui conseillait de s'affranchir, dans ses compositions, des réminiscences poétiques. Sans vouloir l'avouer, il était surpris des rapides progrès de son élève; il avait bien promis d'en faire en six mois un poëte dramatique, mais il ne croyait pas lui-même que ce fût possible. Son disciple était cependant parvenu à faire des œuvres déjà si distinguées, que le docteur les avait envoyées à la direction du théâtre d'Amsterdam, sous le nom de Jean Voos Secundus. Jean avait pris lui-même ce modeste surnom de Secundus, en remarquant qu'il n'arrivait jamais qu'en second ordre. Encore le docteur lui avait-il annoncé, pour lui ôter une dernière illusion, qu'un poëte nommé Secundus existait déjà plusieurs siècles auparavant.

L'infatigable élève méprisait plusieurs de ses œuvres qui, sans qu'il le sût, faisaient déjà les délices d'Amsterdam. Un jour, l'idée lui vint de choisir dans sa propre vie un sujet de drame qu'il rattacha à un mythe antique. Ce drame étant fini, il le lut le soir à Berthe, qui en fut enthousiasmée, et le porta le lendemain à son professeur. Voici l'analyse de cette œuvre à laquelle Jean croyait au moins avoir donné un caractère de nouveauté.

« La Muse, dans un long prologue, racontait comment Dédale et son fils Icare avaient été, par l'ordre du roi, renfermés dans le labyrinthe qu'ils avaient fait eux-mêmes et dont ils ne pouvaient retrouver

l'issue. Dédale acceptait son sort avec résignation ; mais Icare, emporté par la fougue de la jeunesse, rêvait sans cesse à une jeune fille qu'il n'avait jamais vue et pour laquelle il éprouvait cependant un ardent amour. Ne sachant le lieu où elle se trouvait et comment lui révéler sa passion, il grave sur une tablette le portrait de son inconnue, y joint quelques vers qui expriment son amour et les adresse à Protéa à la suite d'un rêve qui lui avait révélé ce nom ; puis il attache cette tablette au cou d'une cigogne. En automne, la cigogne part, et revient au printemps rapportant une tablette qui répond à celle d'Icare. Une jeune fille appelée Protéa, parle du désir qu'elle a de voir l'inconnu, elle est, dit-elle, fille de Protée, et elle décrit la grotte lointaine où il faut aller la chercher. Dès ce moment, plus de repos pour Icare, il décide son père à inventer quelque moyen de sortir de leur captivité. Dédale alors façonne des ailes de cire et tous deux s'envolent hors du labyrinthe. Guidés par la cigogne, ils fendent heureusement les airs, et arrivent jusqu'à la grotte de Protéa. A cet aspect, le sang d'Icare s'enflamme, ses ailes se fondent à la chaleur de son cœur, et le malheureux tombe dans la mer.

« Dédale gémit sur la mort de son fils ; mais bientôt il se console à l'aspect de Protéa. La beauté de la jeune fille l'éblouit : il déclare qu'il est lui-même Icare, qu'elle doit l'aimer et le protéger. Protéa lui avoue naïvement qu'elle s'attendait à trouver un amant plus jeune : cependant elle est décidée à remplir ses promesses et à fuir avec lui. En ce moment Protée s'avance sur la scène avec Tirésias et Narcisse. Dédale se cache derrière un monstre marin. Le vieux Tirésias et le beau Narcisse venaient demander à Protée comment ils pourraient rejoindre leurs maî-

tresses. Le dieu répond que Narcisse s'aime lui-même et que Tirésias s'aime sous la forme d'une jeune fille. A ces mots tous deux tirent leur glaive et se précipitent sur lui ; mais Dédale s'élance au-devant d'eux, et les met en fuite. Protée ne peut plus dès lors refuser de consentir à son mariage. Les amants se dirigent vers le temple de Neptune où leur union doit se célébrer. Tout à coup les vagues jettent à leurs pieds le cadavre d'Icare. Aux cris de douleur qui s'échappent des lèvres de Dédale, Protéa reconnaît la fraude et trouve ses tablettes que l'infortuné jeune homme portait encore à son cou. Elle épouse Icare mort, et Dédale emploie son art à préserver son fils des progrès de la corruption. »

Cette lecture achevée, Jean, le cœur palpitant, le visage enflammé et les yeux humides, attendait l'opinion de son maître. Celui-ci loua la facilité des vers de son disciple, et déclara qu'on se douterait à peine que cette œuvre mythologique ne fût qu'une traduction de la nonne Rhosewitha. En parlant ainsi, il monta sur une échelle, prit un livre dans sa bibliothèque, et se mit à lire quelques-uns des passages les plus saillants du drame de son élève.

« Arrêtez ! » s'écria Jean en fureur, et en secouant avec force l'échelle sur laquelle le docteur se tenait debout.

Le docteur effrayé, jura que ce n'était qu'une plaisanterie, et le jeune homme, dominé par sa colère, ne se décida pas sans peine à le laisser descendre. Lorsqu'il se fut calmé, il tira de son sein trois petites tablettes de bois léger, et, les présentant à son maître, il lui dit : « Cet Icare amoureux, voyez-vous, c'est moi-même ; j'étais curieux de savoir où allaient en hiver les cigognes que je nourrissais pendant l'été. Un ma-

tin, je suspendis à leur cou des tablettes, où j'avais inscrit mon nom, mon état et mes projets. Le printemps suivant, une de ces cigognes me rapporta au cou une autre tablette sur laquelle était gravée une inscription en langue étrangère. Je la montrai à un étudiant qui me dit que c'était du grec. Je me mis alors à étudier cette langue avec ardeur, mais quoique je la comprenne très-bien à présent, je ne puis déchiffrer cette inscription. Voyez, vous qui êtes si savant, vous me révélerez peut-être le secret que je désire si vivement pénétrer. Mais vos lèvres se remuent ; vous lisez ces caractères. Dieu soit loué ! vous allez m'éclairer !

— Quoi? s'écria le professeur, est-ce pour une pareille niaiserie que tu t'es donné tant de peines et que tu as failli me précipiter du haut de mon échelle? As-tu donc oublié ta langue maternelle? et ne vois-tu pas que ce sont là des mots hollandais écrits en caractères grecs? C'est ainsi que pendant le siége de cette ville, un maître d'école envoyait par des pigeons des messages secrets que les ennemis ne pouvaient lire, et c'est ainsi que les jeunes gens tracent parfois leurs déclarations pour cacher leur amour à leurs parents. La jeune fille qui t'écrit s'appelle Primula, et c'est elle qui verse à boire à ceux qui fréquentent le grand Doolen. Elle t'engage à ne pas monter si imprudemment sur le toit pour porter à manger aux cigognes, car ta témérité lui a souvent fait peur. Elle sait que tu es un ouvrier vitrier, et elle te prie de lui raccommoder une lanterne qu'elle a cassée.

— Est-ce tout? s'écria Jean.

— Non : voici une autre tablette où elle t'engage à te bien conduire et te loue de ton activité, car elle te voit travailler sans que tu l'aperçoives. Enfin, en voici

une troisième où elle se plaint d'être accablée d'ouvrage, parce que sa mère a le pied paralysé. Elle aimerait à associer son sort au tien, à demeurer dans la petite maison du vitrier. Son plus grand plaisir est de cultiver des tulipes et de nourrir des cigognes. Mais elle est heureuse aussi de te voir gai, satisfait et de t'entendre chanter.

— Ah ! l'excellente fille ! dit Jean : maintenant elle ne peut plus me voir, et moi je ne l'ai jamais vue. Il est vrai pourtant que ce n'est pas une Grecque, qu'elle n'habite point dans une grotte de cristal, au milieu des monstres marins.

— Il n'y a que trop de monstres dans le Doolen, va voir ce qui s'y passe. Tiens, voilà de l'argent pour boire un pot de bière, peut-être pourras-tu te placer là comme garçon ; aussi bien tes pièces de théâtre ne te mèneront à rien. Ton *Icare* est encore plus mauvais que tout le reste, et je ne puis t'opposer à Vondel. Va, j'ai besoin de me remettre de la frayeur que tu m'as causée.

— Pardonnez-moi, mon cher maître, s'écria Jean, vous m'avez rendu aujourd'hui le plus grand service, vous m'avez expliqué ce que je ne pouvais comprendre. Je veux savoir si Primula est bien la femme que j'ai rêvée ; c'est le seul espoir qui me reste, car votre jugement sur mes œuvres littéraires m'enlève la confiance poétique qui me charmait.

— Va ! va ! répondit le professeur, je te pardonne, quoique de ma vie je n'aie couru un tel danger. Prends ta cape et ton manteau ; dès que Berthe rentrera, elle portera chez ton maître vitrier ce qui t'appartient. Dès ce moment il ne doit y avoir plus rien de commun entre toi et moi. »

En parlant ainsi, le professeur poussa le jeune

homme dans la rue et referma la porte. Enivré de ses rêves d'amour et entraîné par un destin irrésistible, Jean courut se mêler à la foule des bourgeois et des étudiants qui remplissaient les salles et les jardins du grand Doolen.

Hemkengripper était cependant en proie à une vive agitation, les tablettes lui avaient révélé un cœur de femme d'une nature délicate, il ne pouvait concevoir que Primula se fût si naïvement réjouie du travail et des progrès d'un jeune homme sans importance. Il se disait qu'il lui faudrait une pareille femme, et se laissait reprendre aux idées de mariage qu'il avait depuis longtemps écartées de lui. « Je veux, dit-il, aller au Doolen pour voir comment les partisans de Zahnebreker recevront Jean ; » et, dans le fait, c'était pour voir Primula. Mais comment exécuter ce hardi projet? quel livre ancien pouvait-il consulter à ce sujet? quel moyen de pénétrer dans le Doolen sans être reconnu? heureusement il se rappela Vertumne et Pomone. L'armoire de Berthe était ouverte, et le voilà qui se revêt d'une robe, d'une coiffe, d'un chapeau de paille. La barbe ne pouvait le trahir, la nature ne lui en avait pas donné. Il pouvait être à peu près certain, du reste, de se cacher facilement au milieu de la foule. Une seule chose l'inquiétait, c'était le précieux manuscrit qu'il avait fait copier à Jean. Devait-il le laisser dans sa demeure ou l'emporter afin de prévenir tout accident? Ce dernier parti lui sembla le plus raisonnable, et il attacha son manuscrit autour de ses reins. Il écrivit un petit billet à Berthe, pour la prévenir du départ de Jean ; en même temps, il lui annonçait qu'une affaire importante le retiendrait peut-être quelques heures hors de chez lui.

Il n'entra pas sans une vive émotion dans ce même

jardin où jadis il s'était montré avec tant d'éclat. Quoique peu spacieux, ce jardin était divisé en deux parties distinctes : d'un côté se rassemblaient les graves bourgeois, de l'autre, sous des peupliers, on voyait les étudiants. Il y avait là des statues rapportées d'Athènes par un capitaine de navire qui les avait prises comme lest, et qui servaient en quelque sorte de numéros. Aucun des habitants de la maison n'était surpris d'entendre une servante crier : « Donnez une pipe de tabac à Diane, des pigeons rôtis à Vénus, un réchaud à Psyché. » Cette vive et jolie servante était Primula.

« Psyché peut attendre ! répondit d'un air morose la vieille Agnès, mère de Primula, et l'on a le temps de servir Vénus. Porte cette pipe à Diane. Petite sotte ! murmure-t-elle un instant après, jamais elle ne saura gagner le moindre présent ; repousser ainsi le riche tisserand ! Quel grand mal est-ce donc d'accepter un baiser ! mais Primula n'a pas une goutte de mon sang dans les veines, il faut qu'on me l'ait changée en nourrice. Elle ne pense qu'à ses tulipes, à ses cigognes. Le tisserand nous quittera et la folle créature ne fera pas fortune. »

Après avoir prêté l'oreille à ce singulier monologue maternel, Hemkengripper se tourna vers un groupe, placé de l'autre côté des peupliers et causant à voix basse. C'était le respectable M. Bilderdick d'Amsterdam, vêtu d'un magnifique habit de velours, et un jeune acteur nommé Brandem.

« Promettez-moi, disait le vieillard, de ne parler à personne du trésor que nous avons trouvé ici. Il y a là de quoi nous dédommager amplement des fatigues de la route. C'est vingt pour cent de bénéfice net.

— Je vous le promets, répondit Brandem ; mais, à

votre tour, n'oubliez pas que vous vous êtes engagé à me faire découvrir ce jeune poëte qui enchante notre ville; il faut que nous l'ayons pour directeur, à moins pourtant que ce ne soit un personnage trop considérable. On dit qu'il est fils d'un riche gentilhomme et qu'il cache son nom pour ne pas le livrer aux caprices du parterre.

— C'est bien! c'est bien! répliqua le vieillard, mais d'abord vous devez me faire faire aujourd'hui même connaissance avec le monde savant.

— Triste monde ! reprit Brandem : je regrette de m'être trouvé un jour engagé dans les luttes furibondes de ces coqs farouches. Quelle belle idée je m'étais faite de la sagesse antique ! quel religieux enthousiasme j'éprouvais en entendant parler des Grecs! Je voulais par la pensée vivre dans l'antiquité et la reproduire en moi. Grande fut ma surprise lorsque, pour la première fois, j'assistai aux leçons des deux illustres philologues Zahnebreker et Hemkengripper. J'espérais toujours qu'ils finiraient par produire quelque solennelle formule, mais ils ne s'occupaient que de sottes vétilles dont ils se disputaient l'un à l'autre la découverte. Zahnebreker était dans ses attaques franc et loyal, et plaisait plus aux jeunes gens que le fourbe et l'astucieux Hemkengripper. Malheureusement je me laissai enlacer dans les piéges adroits de celui-ci. Les parents de ma fiancée, irrités de me voir lié avec lui, rompirent nos conventions; ma mère m'accabla de reproches; mais Hemkengripper redoublait de prévenances à mon égard; il croyait bien me tenir, et il espérait me faire travailler à son dictionnaire; peut-être serais-je encore chez lui occupé à feuilleter d'énormes volumes pour trouver la bizarre acception d'un mot, si cette divinité mysté-

rieuse que nous nommons hasard, ne fût venue à mon secours. Le directeur du théâtre d'Amsterdam, ayant perdu un acteur, me proposa de le remplacer : je fus chargé des rôles de traître, et je les remplis si bien en contrefaisant tantôt Zahnebreker, tantôt son adversaire, que j'obtins un succès unanime. Tenez, voilà un de mes modèles : voyez ces sourcils noirs et épais qui se plissent sur un front jaune, c'est Zahnebreker ; du haut de son siége, il engage les étudiants à chanter une chanson latine qu'il a composée depuis longtemps. Ses élèves se pressent autour de lui, et obéissent avec empressement à ses ordres. Écoutez : il vient de prononcer un bon mot qu'il tenait probablement en réserve depuis plusieurs semaines. Chacun rit, et son auditoire s'augmente. »

Hemkengripper avait entendu toute cette conversation, et je laisse à penser avec quelle rage; mais tout à coup une idée lumineuse éclaira son esprit ; il se dit qu'il pouvait bien écrire contre Brandem, et cette idée seule lui causa un tel transport de joie, qu'il tomba de sa chaise. Les cordons qu'il avait soigneusement liés se brisèrent, et son manuscrit roula sous son jupon.

« Que Dieu lui soit en aide, s'écria une petite vieille qui crut qu'il accouchait.

— Rassurez-vous, dit une autre, ce n'est pas un enfant, c'est un manuscrit. » Cependant la vieille Agnès fit transporter dans la chambre de sa fille Primula le professeur déguisé, qui avait presque perdu connaissance.

Pendant ce temps, Jean était venu s'asseoir à une table où les élèves de Zahnebreker avaient seuls droit de prendre place. Ceux-ci commencèrent à se railler de lui dans leur jargon d'étudiant; mais il était telle-

ment préoccupé qu'il ne les écouta point. Primula était là, Primula se rendait à l'appel de Zahnebreker, portant avec précaution une coupe de cristal pleine de vin. Elle le reconnut et, se penchant vers lui : « Que venez-vous faire ici ? » murmura-t-elle à voix basse ; puis ses joues se couvrirent d'un doux incarnat, la coupe trembla entre ses mains : elle baissa les yeux et s'éloigna à pas lents. Zanhebreker voulut se permettre avec elle quelque impertinente plaisanterie, elle le repoussa et s'enfuit avec tant de rapidité qu'elle fit un faux pas et faillit tomber. Jean s'était élancé à son secours, elle lui dit en courant : « J'aimerais mieux vous voir près du nid de cigogne qu'à cette place dangereuse. »

Le jeune homme n'eut pas le temps de réfléchir au danger qui le menaçait : une agitation extraordinaire commençait à se manifester autour de lui.

« Ma parole, disait un étudiant, cet intrus est le secundus, le famulus de ce vieux renard de Hemkengripper. C'est lui qui a écrit ces articles injurieux contre notre maître, et qui s'est moqué des vers que nous avons faits à sa louange. »

Jean ne se doutait point que ce reproche s'adressât à lui. Jamais il n'avait entendu parler des articles pleins de fiel que Hemkengripper avait en effet publiés dans le Journal de Leyde, sous le nom de Secundus. Cependant, un étudiant nommé Ruyter, à la stature élevée, aux membres athlétiques, s'avançait vers l'innocent jeune homme, aux acclamations unanimes de ses camarades.

Il saisit deux cruches de bière et les versa sur Jean. C'était, il est vrai, de l'excellente bière de Leyde, mais l'habit du pauvre jeune homme n'en était pas moins perdu ; un habit presque tout neuf et d'une

couleur violette superbe. Transporté de colère. Jean tire son couteau de sa poche et se précipite sur son agresseur; Ruyter s'arme aussi du sien, et les étudiants s'efforcent d'expliquer à Jean que, selon les règles ordinaires du combat, on doit d'abord casser la pointe des couteaux et mesurer la longueur de la lame. « Laissez-moi, s'écria Jean avec fureur; quand il m'a inondé de bière, il n'a point mesuré jusqu'à quel point je serais mouillé. Je ne briserai point la pointe de mon couteau, je veux la lui enfoncer dans le cœur. » Et, parlant ainsi, il se jette sur Ruyter et le fait reculer jusqu'au bout de l'allée. Mais là les jeunes gens le saisissent, le renversent et le garrottent.

Ruyter, affaibli par la perte de son sang, ne songeait point à se venger. Ses amis se hâtèrent de l'emmener hors du jardin, et les autres étudiants vinrent demander à Zahnebreker ce qu'il fallait faire pour échapper au coquin vert, c'est-à-dire à la garde. Il leur conseilla de s'éloigner à l'instant pour pouvoir au besoin prouver leur *alibi*, et Jean resta seul lié au tronc d'un peuplier et entouré d'un essaim de mouches que l'arome de la bière attirait sur ses vêtements.

Primula, instruite de tout ce qui s'était passé, se hâta d'accourir auprès de lui et fut agréablement surprise de le voir sain et sauf.

« Je vous avais prévenu, lui dit-elle, mais vous n'avez pas voulu m'écouter. Je voyais bien que Zahnebreker vous avait reconnu.

— Ah! Primula, tu es près de moi; que m'importe le reste? ce n'est qu'un mauvais songe.

— Oui, je suis Primula. Mais je remarque que vous êtes blessé au bras; je vais panser votre blessure et prononcer quelques paroles pour arrêter l'inflammation. »

A ces mots, elle prit un lambeau de linge, cassa une branche d'arbre, toucha les plaies de son ami et murmura des paroles inintelligibles dans lesquelles le jeune homme crut cependant reconnaître le chant de Protéa sur le cadavre d'Icare. Il avait pourtant reçu encore un coup à la poitrine qui eût été un coup mortel si la lame du couteau n'avait glissé sur les tablettes qu'il portait suspendues à son cou. Primula les prit en lui disant : « Je te les rendrai, voici la garde, je craindrais qu'on ne découvrît notre secret. »

Les hommes du guet arrivèrent, et l'un d'eux demanda à Jean qui l'avait blessé.

« Je n'en sais rien, répondit celui-ci ; » mais Zahnébreker l'accusa d'avoir lui-même tiré le premier le couteau. Pendant que l'on continuait l'interrogatoire, un des gardes ayant voulu embrasser Primula, Jean s'élança contre lui en colère. Le garde l'accusa d'offenser la justice, et le menaça du cachot.

« C'est mon fiancé, dit Primula : il est juste qu'il défende mon honneur. Je suis fille d'un bourgeois, et je me porte caution pour lui.

— Eh bien ! donnez de l'argent.

— J'ai dix florins à moi.

— Il en faut trois cents. Cet homme est un rebelle, il faut qu'il soit mis en prison. » A ces mots les gardes entraînèrent le pauvre jeune homme qui eut à peine le temps d'échanger encore un regard avec sa bien-aimée.

Primula resta seule avec deux musiciens qui profitaient du désordre pour vider gratuitement les cruches de bière que les curieux avaient laissées sur la table. Elle ne voulut point les troubler dans une si douce occupation, et se retira sous les peupliers pour s'abandonner librement à sa douleur. Bientôt elle fut tirée

de sa mélancolique rêverie par le son criard d'un violon et les notes discordantes d'une flûte. C'étaient les deux musiciens qui s'essayaient ainsi à lui témoigner leur reconnaissance. « Odieuse musique, s'écria-t-elle, tu outrages ma tristesse. Quand le cœur est paisible, il aime à entendre tes accords, il lui semble qu'il y trouverait une consolation dans la douleur. Mais dès que la douleur le saisit, il ne te comprend plus et tu ne fais qu'accroître ses tourments. » Allez-vous-en, dit-elle aux musiciens : il est tard ; allez-vous-en ! »

Les musiciens se retirèrent et Primula entendit au même instant la voix de sa mère qui l'appelait. « Viens vite, lui disait-elle, viens chercher des fleurs de camomille et de sureau pour préparer une infusion à cette pauvre femme. » La jeune fille se hâta d'obéir et apporta bientôt la boisson médicale à Hemkengripper qui n'était pas encore remis de sa chute. L'aspect de Primula produisit sur lui un effet magique : il s'écria : « Malheur à moi ! je vois de mes yeux un prodige ! »

En l'entendant prononcer d'un ton emphatique ce vers de l'Iliade, la vieille mère crut qu'il avait le délire ; mais Primula reconnut l'accent de cette langue étrangère dont Zahnebreker se servait pour l'appeler à la grande joie de ses élèves. La mère de Primula, qui n'avait point encore découvert que la prétendue malade n'était autre chose que le savant professeur, l'engagea à se faire transporter dans sa maison ; mais ce n'était point là ce que voulait le docteur. La beauté de Primula le charmait et il voulait rester là : il glissa dans la main de l'avare vieille femme quelques florins qui, à l'instant même, changèrent ses dispositions. Heureuse d'un tel présent, elle ordonna à sa fille de prendre le plus grand soin de l'intéressante malade, et s'éloigna. La jeune fille resta un moment près du

professeur qui la dévorait du regard et qui songeait déjà à la célébrer quelque jour comme une autre Minerve. Mais elle se souvint qu'elle avait tout le jour négligé ses fleurs ; elle prit un arrosoir, alla l'emplir à la fontaine, et répandit sur son parterre l'onde rafraîchissante.

Tout à coup elle entend une voix sonore vibrer à côté d'elle : c'était Brandem qui prononçait à haute voix une idylle poétique.

« Bien, bien, lui dit son compagnon en s'approchant de lui : il faut vous surprendre à la dérobée pour connaître vos productions. Écrivez-moi donc les vers que vous venez de réciter.

— Ah ! mon vieil ami, répondit l'acteur, vous seriez peut-être le premier à censurer le rhythme de ces vers. Il n'existe plus qu'un poëte au monde, c'est ce Jean Faust que je cherche partout, et que j'espère, je ne sais par quel pressentiment, trouver en ces lieux.

— Je souhaite que vous soyez aussi heureux que moi qui ai trouvé la tulipe que je désirais ; ce brave homme, ajouta-t-il en montrant le maître de la maison, s'engage à la faire vendre demain aux enchères, au profit de celle qui l'a cultivée ; je puis donc dormir en paix ; mais voyez quelle fleur magnifique : *vrai pavillon d'Enkhuisen*; regardez les trois harengs et les trois étoiles dans un champ d'azur, c'est le plus bel échantillon du genre que j'aie jamais rencontré. Je l'achèterais à tout prix, quand même je n'en aurais pas contracté l'engagement. »

Le tavernier prit avec précaution le vase où s'épanouissait la précieuse tulipe, et l'emporta dans sa maison sans que Primula, qui ignorait la valeur de cette fleur, y mît la moindre opposition.

Il y avait, à cette époque, en Hollande, une étrange manie : on jouait sur les tulipes comme aujourd'hui sur les fonds publics. Tel spéculateur s'engageait à livrer, à un jour déterminé, une tulipe d'une certaine espèce ; il lui était interdit de la cultiver lui-même ; il devait l'acheter, et il perdait ou gagnait selon le cours, c'est-à-dire selon que le prix de la tulipe promise haussait ou baissait. S'il arrivait qu'il ne pût remplir son engagement, il était obligé de payer une indemnité considérable. Le vieux Bilderdick se trouvait précisément exposé à ce danger ; il s'était engagé à livrer pour une somme de vingt mille francs une tulipe sous le nom d'Amiral Enkhuisen ; mais il avait en vain couru toute la Hollande, impossible de découvrir cette tulipe précieuse : une gelée tardive avait dévasté tous les jardins. Qu'on juge de sa joie, quand il la vit dans le parterre de Primula.

La jeune fille, fatiguée de sa journée, venait de s'asseoir et de s'endormir au pied du lit où reposait Hemkengripper.

Celui-ci ne dormait point, il était en proie aux plus violentes agitations. Jusqu'alors il avait pu, dans son égoïsme solitaire, se railler en belles phrases latines des velléités conjugales et des amours plus ou moins romanesques de ses collègues. Maintenant, il allait se trouver lui-même soumis aux mêmes railleries, et déjà il sentait tomber sur lui une pluie d'épigrammes et de chansons. En s'agitant avec l'anxiété que cette sinistre pensée lui donnait, il s'aperçut qu'un des cordons de sa robe était rompu. Quelle fut sa terreur, lorsqu'en voulant le renouer, il ne trouva plus le cher, le savant, le divin manuscrit qu'il y avait attaché avec tant de soin. « Au voleur! au voleur! » s'écria-t-il.

Primula se leva en sursaut et répéta le même cri.

« Où sont-ils les voleurs? dit le malheureux Hemkengripper, tremblant de tous ses membres.

— C'est à vous à me le dire, répliqua Primula : c'est vous qui criez au voleur d'un ton de voix qui ressemble à celle d'un homme. C'est sans doute la fièvre qui vous agite ainsi. Prenez encore une tasse d'infusion.

— Hélas! dit le professeur, en rentrant dans son rôle de vieille femme, j'ai perdu un manuscrit que mon maître m'avait confié.

— N'est-ce que cela, dit en riant Primula, nous en avons ici une quantité qu'un étudiant nous a laissés en prenant la fuite pour ne pas payer ses dettes. Demain je vous en donnerai tant que vous voudrez.

— Ah! reprit le professeur avec un profond soupir, deux manuscrits se ressemblent aussi peu que deux êtres humains; et je suis perdue, si je ne retrouve celui de mon maître.

— Eh bien! ne vous désespérez pas encore, je vais vous aider à le chercher. »

Hemkengripper l'embrassa avec une ardente reconnaissance, mais toutes les recherches furent inutiles, le manuscrit n'était ni dans la chambre ni dans le jardin. Hemkengripper était près de succomber à sa douleur, quand tout à coup il se souvint de Jean, dont l'étonnante mémoire lui avait parfois rendu de merveilleux services. « Dieu soit loué, se dit-il, à l'aide de ce disciple sans pareil je pourrai refaire mon manuscrit. Jean n'aura sans doute oublié aucune des annotations, aucune des corrections grecques que je lui ai fait copier et qui forment, sans contredit, un ouvrage plus important que ceux des auteurs mêmes que j'ai commentés.» Ravi de cet espoir, il prit la main

de Primula et lui dit en souriant : « Jeune fille, je ne veux pas te séduire, dès que mon grand travail sur les auteurs grecs sera terminé, je t'épouserai, et tu passeras avec moi des jours heureux.

— Oui, oui, bonne femme, répliqua Primula, tâchez seulement de rester tranquille, vous m'avez fait une peur terrible ; heureusement voici le jour, et j'entends ma mère monter l'escalier. »

Primula sortit aussitôt pour aller à son travail de chaque jour et revint quelques instants après, rapportant une grande tasse de lait. Sa mère s'avança à sa rencontre avec une solennelle gravité, et lui plaçant la main dans celle du docteur : « Vous voilà fiancés, dit-elle, je te maudis si tu résistes à ma volonté, et je te donne ma bénédiction si tu rends cet homme heureux comme il le mérite.

— Cet homme ! s'écria Primula ; que dites-vous donc ? je ne vois qu'une vieille femme assez mal habillée.

— Oui, reprit la mère, chacun a ses bizarreries ; cette vieille femme, c'est le riche professeur Hemkengripper, qui venait autrefois chaque jour dans le Doolen, et qui en a été chassé par ses ennemis. Il a voulu te revoir, et il s'est introduit dans le jardin sous ce déguisement. Tiens-toi donc droite ! tu as plus de bonheur que tu ne le mérites. Monsieur le professeur veut t'épouser, et c'est un magnifique parti. Donne-lui la main, vous êtes fiancés. »

Primula pensa que ce n'était qu'une plaisanterie, et répondit d'un air enjoué : « J'y consens ! mais mon beau fiancé, n'étudiez pas trop ! »

Le docteur rassembla à la hâte plusieurs feuilles de papier sur lesquelles il venait de tracer quelques lignes de son manuscrit qu'il avait eu le bonheur de

se rappeler. Il jura une fidélité éternelle à sa future épouse, lui mit au doigt un anneau, et sortit après lui avoir tendrement baisé la main. Primula qui le regardait comme une tête frappée de vertige, demanda à sa mère s'il ne serait pas prudent de le faire accompagner ; mais celle-ci lui assura que le digne professeur jouissait pleinement de sa raison.

En rentrant chez lui, Hemkengripper trouva Berthe tout éplorée ; il pensa que c'était son absence qui lui causait cette douleur extraordinaire, mais la brave femme ne pleurait qu'en pensant à Jean renfermé en prison et accusé de meurtre.

« Tout est est perdu ! s'écria le docteur, en apprenant cette nouvelle ; sans mon habile disciple, je ne pourrai jamais me rappeler le texte de mon manuscrit. »

Il se hâta de changer de vêtement, et courut chez le bourgmestre qui commença par lui adresser un de ses pompeux discours latins, et qui ne put lui donner que de fâcheux renseignements sur la position de Jean. « Le jeune homme qu'il a blessé appartient, dit-il, à une famille considérable, et on ne connaît ni le père ni la mère de Jean. Si vous pouviez cependant lui procurer un certificat constatant qu'il appartient à l'académie, on simplifierait par là singulièrement la question.

— Oui, il est étudiant, s'écria le docteur, je vous en donne ma parole, c'est moi-même qui l'ai reçu, et il ne doit pas être soumis à la juridiction de la cité. Si les magistrats veulent le juger eux-mêmes, j'accuserai la ville de violer nos priviléges.

— Il a déclaré, reprit le bourgmestre, qu'il était ouvrier vitrier : on s'en est tenu à cette réponse. »

Hemkengripper s'en alla voir Jean, et le trouva pâle,

défait, les yeux fixés sur un cordon qui entourait un manuscrit.

« Mon pauvre ami, lui dit-il, tu cours grand risque d'être pendu.

— Tant mieux ! répondit Jean, on m'épargnera ainsi la peine de me pendre moi-même ; d'ailleurs, je ne pourrais me serrer le gosier avec ce cordon. Elzévir vient de me renvoyer mon *Icare*, en me disant qu'il veut bien l'imprimer si vous y mettez une préface ; sinon, il ne se donnera pas même la peine de le lire. Cette œuvre était mon dernier espoir et mon dernier moyen de salut : voyez où j'en suis réduit.

— J'y mettrai une préface, s'écria Hemkengripper, et même une préface latine. Ton *Icare* est une admirable production : les anciens n'ont rien de pareil. Seulement, répète-moi l'annotation que j'ai faite sur ce passage. »

Jean la lui répéta littéralement.

« Victoire ! s'écria le professeur avec un transport de joie ; victoire ! je te ferai remettre en liberté. Mais il faut auparavant que tu jures de m'aider loyalement à recomposer le manuscrit que tu avais copié et que j'ai eu le malheur de perdre. Dieu sait si je le retrouverai jamais, et je n'ose divulguer la perte que j'ai faite, de peur que les larrons littéraires n'en profitent. »

Jean écoutait en silence avec enchantement cette proposition si inattendue.

« Il faut encore, reprit le professeur, que tu renonces à te marier, si tu veux devenir un grand poëte. Jure-moi donc d'obéir à mes vœux et tu verras ton *Icare* imprimé par Elzévir sur papier de choix, avec un beau frontispice. J'indiquerai moi-même le ca-

ractère antique de ce frontispice, et j'y joindrai une carte qui fera voir la route suivie par Dédale et la situation de la grotte de Protéa. L'ouvrage sera relié en parchemin, doré sur tranche et orné sur la couverture de branches de laurier.

— Oh! quel bonheur! » murmura Jean. Et déjà il voyait briller à ses yeux un magnifique exemplaire de son *Icare*.

« Mais, je le répète, dit encore Hemkengripper, il faut renoncer à toutes les folles galanteries et réserver la chaleur de ton âme pour composer tes tragédies.

— Ah! j'y consens de grand cœur, dit le pauvre Jean. N'y suis-je pas d'ailleurs condamné par le sort? Je suis pauvre, délaissé, persécuté par des ennemis inconnus : dans une telle situation, quelle jeune fille voudrait de moi? Si vous n'avez pas de condition plus dure à m'imposer, voilà ma main : je ne me marierai pas, je vous le promets.

— Bien, reprit le maître, tu es revenu à la raison. Ta promesse me suffit; je cours chez le bourgmestre pour obtenir ta mise en liberté. »

En arrivant chez le magistrat, il apprit, à sa grande surprise, que Jean était déjà sorti de prison. Une femme, dont le bourgmestre ne savait pas le nom, s'était portée caution pour lui, et l'on savait d'ailleurs que les blessures de Ruyter n'étaient point aussi graves qu'on l'avait d'abord annoncé.

« Quelle est cette femme? se demandait le docteur. Berthe, peut-être! Je sais qu'elle aime beaucoup Jean : je le dégagerai de sa promesse; il l'épousera par reconnaissance, et il n'aura par là aucun reproche à me faire sur mon propre mariage. Mais si cette femme était Primula? »

Cette idée lui causa une si vive anxiété, qu'il courut au Doolen pour éclaircir ses doutes.

C'était en effet Primula qui avait délivré Jean : elle avait obtenu de son maître trois cents florins, à-compte sur sa tulipe qu'on devait mettre à l'enchère et avait couru en toute hâte chez le bourgmestre. Celui-ci voulait d'abord faire quelques objections, mais Primula lui mit le doigt sur la bouche ; le galant magistrat le baisa et se tut. La jeune fille lui présenta du papier, une plume, lui fit signer l'ordre qu'elle réclamait, et un instant après Jean était assis près d'elle dans le jardin du Doolen. Tous deux se regardaient avec amour et s'entretenaient avec bonheur.

Au moment où Hemkengripper se dirigeait vers le jeune couple, il fut arrêté par un incident qui lui fit oublier aussitôt le grave motif qui l'appelait au Doolen. Il aperçut un manuscrit sur le pot de terre qui renfermait la tulipe ; ce pot était placé sur une table près d'une bougie allumée, au milieu d'un grand nombre d'amateurs et de curieux. Un commissaire répétait lentement et d'une voix sonore les enchères, et un huissier, portant un bâton à la main, maintenait l'ordre parmi les assistants. Hemkengripper reconnut son cher manuscrit à sa couverture de parchemin. Il s'élança pour le reprendre, mais un coup de bâton qu'il reçut sur les doigts le fit reculer en arrière. Il cria, s'emporta, déclara que c'était son bien, qu'on ne pouvait le lui enlever. Le commissaire l'engagea à attendre, pour faire valoir ses droits, que la vente fût terminée, et les murmures qui s'élevaient autour de lui le forcèrent au silence. Sa vanité d'ailleurs était agréablement flattée : le commissaire venait de prononcer le chiffre énorme de vingt mille livres.

« Vingt mille livres pour mon manuscrit ! se disait

l'heureux docteur, c'est une jolie somme. » Et sûr de n'y rien perdre, il poussa l'enchère jusqu'à cinquante mille francs, et contraignit ainsi Bilderdick à se retirer de la lutte ; mais celui-ci revint encore à la charge et offrit mille livres de plus.

« C'est sans doute, se dit le docteur, quelque agent de cet infâme Zahnebreker. » Et il ajouta encore mille livres.

Bilderdick s'enfuit épouvanté. La bougie s'éteignit : l'enchère était terminée.

Hemkengripper étendait déjà la main pour reprendre son manuscrit ; mais on le prévint assez durement qu'il fallait d'abord payer.

« Payer ! s'écria-t-il en colère ; c'est mon bien, un bien précieux que l'on m'a volé.

— C'est possible ! répondit le juge ; mais commencez par payer, vous ferez ensuite vos réclamations.

— Je suis parfaitement en état de m'acquitter, repartit d'un air magistral le docteur, et je vous donne de plus dix ducats pour que d'ici à mon retour vous empêchiez les curieux de jeter un regard sur le trésor que je viens de retrouver.

— Singulière manie d'amateur ! murmura le commissaire lorsque Hemkengripper fut loin ; « mais pour dix ducats je puis bien lui donner cette innocente satisfaction. » Et déchirant une feuille du manuscrit, il l'attacha autour de la tulipe avec des épingles ; puis se ravisant tout à coup : « Ah ! dit-il, je suis chargé de faire observer ici les règlements, et c'est moi qui les viole. J'ai arraché une feuille de ce manuscrit qui doit être vendu au profit de la justice, qu'en donnerait-on s'il était entier?

— Monsieur, dit un étudiant, je n'en donnerais rien. Ce n'est pas un cahier en ordre, ce ne sont que

des annotations, des remarques confuses dont personne ne peut se servir.

— Tout peut servir, répondit un marchand de beurre : ce papier me semble bon et peu importe qu'il s'y trouve une feuille de plus ou de moins. »

Les assistants se renvoyaient l'un à l'autre avec dédain le manuscrit du docteur. Le marchand de beurre offrit seul de l'acheter au poids et, après l'avoir pesé dans sa main, proposa d'en donner huit sous.

« J'en donne neuf! s'écria Brandem. » Et le manuscrit lui fut adjugé. Le commissaire ajouta un sou pour la feuille qu'il avait enlevée, et ce fut ainsi que l'œuvre immortelle de Hemkengripper fut vendue dix sous.

Pendant ce temps, Jean et Primula apprenaient le langage de l'amour comme les enfants apprennent à parler, c'est-à-dire en répétant, sans y prendre garde, cent fois la même chose. C'était la première fois qu'il pouvaient ainsi s'entretenir ensemble, et rien ne peut rendre le charme de ces entretiens de cœur où les yeux ont une si vive et si adorable expression. Non, aucune langue au monde ne peut rendre le charme de ces confidences du premier amour que les anges seuls peuvent entendre et qu'ils aiment, j'en suis sûr, à entendre lorsqu'ils s'en vont çà et là d'une aile légère, à travers les bois odorants et l'atmosphère embaumée.

Jean racontait combien de fois il avait regardé avec un ardent désir le riant parterre que cultivait la jeune fille, et qui lui semblait un coin du ciel parsemé d'étoiles.

« Et moi, répondait Primula, je craignais de vous voir tomber du haut de l'arbre où vous alliez porter à manger aux cigognes. Je me cachais et n'osais vous regarder qu'à la dérobée. Mais voyez comme le so-

leil est brûlant : je crois qu'il serait prudent d'envelopper mes fleurs, et malheureusement je n'ai point de papier. »

Jean tira aussitôt son *Icare* de sa poche, en déchira les feuilles et aida la jeune fille à envelopper la tige de ses fleurs. Déjà le manuscrit presque tout entier était dépecé, quand les yeux de Primula tombèrent par hasard sur un des feuillets où étaient inscrits des vers d'amour. Elle les lut avec une vive émotion, et s'écria : « Oh ! si je savais qui a écrit ces vers, je ne pourrais résister au désir de l'embrasser : je vous aime beaucoup, mais je crois que je l'aimerais encore davantage ; il me semble que ce chant d'amour est l'âme de mon âme, la forme visible de l'invisible que nous pressentons rarement, qui cependant doit faire notre félicité. Il me semble que je dis là des folies, mais je ne puis exprimer autrement mon émotion. »

Jean se leva tout rayonnant de joie : « C'est moi, s'écria-t-il avec l'orgueil d'un poëte couronné par un empereur, c'est moi qui ai fait ces vers, c'est moi que tu as loué en croyant louer un étranger. Périsse maintenant cette tragédie ! que nul Elzévir ne l'imprime, que le monde ne sache pas même qu'elle a existé ! Qu'importe? c'est assez qu'elle t'ait plu, qu'elle ait attendri ton cœur !

— Et tu auras aussi les applaudissements du monde, » dit Brandem en s'approchant tout à coup, et en posant sur le front de Jean une couronne de lauriers. « Je vous ai épiés, dit-il ; en entendant cette jeune fille lire ces vers d'amour, j'ai été convaincu que tu dois être ce poëte dont les tragédies charment Amsterdam, ce poëte que l'on m'a dit de chercher à Leyde et qui doit être notre guide, notre soutien

dans la croisade que nous avons entreprise contre les erreurs de Vondel l'anabaptiste.

« Je m'appelle Jean Faust, dit ce jeune écrivain, quoique je ne sois connu que sous le nom de Secundus. Il est vrai que j'ai fait des tragédies; mais mon sévère maître les a dédaigneusement rejetées. Je ne comprends pas bien vos paroles, quoiqu'elles me réjouissent l'esprit, et je ne puis accepter votre couronne, quoiqu'elle me plaise. »

A ces mots il voulut l'ôter, mais Primula l'en empêcha. « Elle te sied bien, lui dit-elle, elle te sied comme si elle reposait sur son sol et étendait ses racines dans ton cœur. Je ne souffrirai pas que tu l'enlèves. Écoute seulement ce monsieur étranger. Qui peut savoir ce que Hemkengripper a fait en secret? Dites-nous, monsieur, comment s'appellent ces tragédies qui ont eu tant de succès?

— C'est d'abord *Aaron et Titus,* répondit Brandem.

— C'est mon premier ouvrage, » dit Jean; et il se mit à en réciter quelques vers.

« Ah! je vois maintenant, reprit l'acteur, comment il faut dire ces vers. J'ai été applaudi cent fois dans ce rôle et c'était à tort. Allons, vous serez notre directeur, et vous aurez en moi un docile élève. Quel bonheur si Primula voulait consentir aussi à représenter ces femmes admirables que Jean a mises en scène dans ses ouvrages, et dont nos meilleures actrices ne comprennent ni la grâce ni la grandeur! A la manière dont Primula a lu ces quelques vers, j'ai reconnu en elle un vrai talent d'artiste.

— Ah! j'en serais enchantée, dit Primula d'un air à la fois résolu et modeste. Quand ma mère est fâchée, elle m'appelle comédienne. Qui sait ce qui

peut résulter de la constante ardeur avec laquelle j'ai lu? »

Dans ce moment une violente rumeur retentit à l'extrémité du jardin. Hemkengripper venait d'apporter avec Berthe le sac d'argent destiné à payer son emplette. Quelle fut sa surprise lorsque celui à qui il demandait son précieux manuscrit lui présenta le pot de tulipe soigneusement enveloppé d'une feuille de papier; et, en jetant les regards sur ce papier, Dieu du ciel! que vit-il? une page toute pleine de ses plus savantes annotations. Il bondit de colère, cria, blasphéma. Le commissaire l'observait avec étonnement et ne comprenait rien à un tel accès de fureur. Après quelques explications, il finit par pénétrer la cause des angoisses du professeur, et prit les assistants à témoin que c'était bien une tulipe que Hemkengripper avait achetée à un si haut prix et non pas un manuscrit.

« Mais où est-il ce manuscrit? s'écria le professeur, pâle comme la mort. Au nom du ciel! qu'est-il devenu?

— Il a été, répondit le commissaire, vendu pour dix sous. »

On crut qu'à ces mots le vieux professeur deviendrait fou.

Le tavernier, qui le voyait pour la première fois dans ce déplorable état, lui, si fier et si dédaigneux, éprouva un vif sentiment de compassion. Il lui dit, pour le consoler, que cet argent qu'il allait payer pour la tulipe appartenait à Primula, et qu'il le recouvrerait par conséquent en épousant la jeune fille.

De son côté, Bilderdick était profondément affligé. Il jetait de loin un regard de convoitise sur la tulipe,

et se désolait de n'avoir pas poussé encore plus loin la fatale enchère.

Brandem le prit par le bras et l'entraîna à l'écart.

Le professeur, Berthe et Agnès, la mère de Primula, s'approchèrent alors des deux amants. Agnès demanda d'un ton sévère à Jean comment il osait tenir familièrement en plein jour la main de Primula, la fiancée de Hemkengripper. Celui-ci reprocha à la jeune fille d'oublier si vite l'engagement qu'elle avait pris en acceptant son anneau.

Jean parla d'un ton ferme et modeste des droits qu'il croyait avoir. Il déclara de plus que Brandem lui offrait un moyen honorable de gagner sa vie.

« Tout cela ne signifie rien, répliqua le docteur. Tu ne possèdes pas un sou et moi j'ai cent mille ducats. De plus, tu m'as promis de ne jamais te marier. Tu as renoncé à Primula quand je t'ai arraché à la mort. »

Jean répliqua que c'était la jeune fille elle-même qui l'avait fait sortir de prison.

« Mais regarde donc, repartit Hemkengripper, regarde l'anneau que je lui ai donné, qu'elle porte au doigt, et demande-lui si je n'ai déjà pas reposé sur son lit. »

Jean, troublé, inquiet, regardait tour à tour son maître et sa bien-aimée, et son visage pâlissait.

Hemkengripper, sûr de son triomphe, allait prendre la main de la jeune fille, lorsque Berthe l'arrêta.

« N'êtes-vous pas honteux, lui dit-elle, d'affliger ainsi ces deux jeunes gens que tant de circonstances ont rapprochés l'un de l'autre. Eh bien! puisqu'il le faut, je dirai ce que j'ai eu tort de tenir secret si longtemps. Vous ne savez pas quel est celui que vous réduisez ainsi au désespoir. C'est votre fils.

— Mon fils! s'écria le docteur : je ne connais point de fils.

— Lisez cet acte de naissance, vous avez séduit sa mère par un pareil anneau. Vous l'avez abandonnée, elle a été forcée de cacher ce pauvre enfant et de le confier, pour vous complaire, à des étrangers. Écoutez, vous tous qui êtes ici : quiconque se fiera à cet homme mérite un sort aussi triste que cette pauvre mère.

— Ah! c'est mon fils, dit Hemkengripper d'un ton de raillerie cruel. S'il en est ainsi, son devoir est de m'obéir, et je lui défends de jamais songer à épouser Primula. Mes vieux péchés sont expiés; je craignais les méchants propos. Et toi, Berthe, tu m'as déshonoré, va, tu n'es plus à mon service. Quant à toi, Jean, songes-y bien, je puis faire de toi un grand homme. Tu travailleras pour moi, je te donnerai un bon salaire, et je publierai ta tragédie avec une préface et un épilogue. Tout cela ne vaut-il pas mieux que la misérable profession d'acteur? Mais va-t'en, Berthe! va, que je ne te voie plus, car tu excites ce jeune homme à l'impiété filiale.

— Allez-vous-en, cria Agnès; allez, méchante sorcière qu'on devrait brûler. Le ciel pardonne les erreurs de la jeunesse; mais la méchanceté de la vieillesse conduit tout droit en enfer. »

Berthe se retira à l'écart, et Jean resta accablé de toute cette complication d'événements.

Cependant, tout en s'entretenant avec Bilderdick, Brandem avait vu et entendu ce qui venait de se passer. Il s'approcha d'un air nonchalant, remplit sa pipe de tabac, tira de sa poche le fameux manuscrit et lut à haute voix. « Qu'est-ce qu'un *Deus in machina?* Assurément ce doit être un *perpetuum mobile*.

— Monsieur, monsieur.... s'écria le professeur en bondissant, c'est mon idée, c'est mon manuscrit. »

Brandem le repoussa d'un air de parfaite indifférence, et commença à déchirer une feuille en s'avançant vers la lampe qui brûlait sur une table.

« Arrêtez, au nom du ciel ! reprit Hemkengripper, prenez tout ce que je possède, mon auditoire même, s'il le faut ; mais ne détruisez pas une seule ligne de cet ouvrage qui est le monument le plus complet de mes travaux et de mon génie.

— Que m'en donnerez-vous ? demanda Brandem.

— Cent mille florins.

— Fi donc ! Je n'ai point passé dix ans dans les Indes pour ne pas être assez riche. L'argent n'a pour moi aucun prix. Mais j'aime assez à faire des heureux, et je voudrais voir ces deux jeunes gens mariés. »

A ces mots, il se remit à déchirer la feuille.

« J'y consens ! dit le professeur effrayé ; aujourd'hui même, à l'instant. Je leur donne ma bénédiction. Rendez-moi seulement mon manuscrit.

— Et ce digne monsieur Bilderdick, ne lui céderez-vous pas, moyennant un honnête bénéfice, le pot de tulipe ?

— Je lui céderais s'il le faut tout ceux qui sont dans mon jardin. Rendez-moi mon manuscrit.

— Et cette bonne Berthe que vous venez de traiter si cruellement, vous devez avoir besoin de ses services, et je crois que vous feriez bien de l'épouser. Ou je me trompe fort, ou c'est elle-même qui a veillé sur l'existence de Jean. Oui, elle doit être la mère de ce célèbre Jean Faust dont le nom illustrera le vôtre, et l'empêchera d'être englouti dans les flots du temps. Épousez-la donc à cause de votre fils, et sachez que pas un nom de poëte n'est à présent plus honoré que

le sien dans toute la Hollande. Votre fils a éclipsé Vondel, il est le créateur de notre théâtre, il en sera le directeur. Je lui en confie le sceptre, et vous, vous lui donnerez le prix de la tulipe. «

Hemkengripper hésitait; mais la feuille était tout près de la flamme. « Ah ! s'écria-t-il, à cet effrayant aspect, vous n'avez fait que prévenir mes intentions; ce que vous me demandez est conforme aux résolutions que j'avais prises. J'ai fait connaître au monde les ouvrages de Jean Faust, et la menace que j'avais faite à l'égard de Vondel est réalisée. Si vous m'avez vu hésiter un instant, jeunes gens, c'est que je voulais vous éprouver. Restez fidèles au théâtre; la vie d'acteur est une vie charmante. Quant à toi, Berthe, je n'ai point de conseil à te donner. Tu seras ma femme; mais tout restera entre nous comme auparavant. Allons, monsieur Bilderdick, voilà votre fleur, payez. Je donne la somme entière à Jean; et maintenant, rendez-moi mon manuscrit ou je vous étrangle. »

SCOLASTICA.

I.

Aux environs de Kieff, la vieille capitale des grands-ducs moscovites, s'élève un couvent de religieuses qui, du commencement à la fin de l'année, tiennent toutes la palette et le pinceau. De leurs cellules silencieuses sortent des cargaisons d'images et de tableaux qui violent assez durement les règles de l'art, mais qui n'en édifient pas moins le cœur des fidèles. La Russie, avec ses milliers d'églises et de cloîtres, a besoin d'une énorme quantité d'images et de saints ; de plus, chaque habitation particulière, depuis le palais du grand seigneur jusqu'à la cabane du serf, doit renfermer son *obras,* c'est-à-dire ses saintes images. Pour satisfaire à toutes ces exigences religieuses, on fabrique

comme une denrée purement mercantile ces images dans diverses manufactures, et on les fabrique avec quelque sentiment de piété dans plusieurs couvents.

Celui dont nous voulons parler possédait depuis fort longtemps un privilége pour cette fabrication, privilége signé par le grand Grégoire, second métropolitain de ce nom. Le digne prélat était animé d'une affection apostolique pour le cloître des religieuses de Sainte-Anne : il lui avait donné une garniture d'autel et des vêtements sacerdotaux d'une rare valeur; il lui avait donné des manuscrits sur parchemin que personne ne pouvait déchiffrer et que l'on considérait avec un pieux respect. Bien plus, il avait dépouillé sa demeure d'un trésor inestimable pour en orner une des chapelles latérales de son couvent favori : c'était une peinture représentant saint Georges, patron de la Russie. Impossible de saisir dans ce tableau une véritable idée d'art ; on y voyait seulement sur un fond d'or quelques traits confus, assez semblables à ceux que les enfants tracent d'une main inexpérimentée, et qui devaient figurer un homme à cheval, lequel cheval était dessiné de telle sorte, qu'ont eût pu sans effort le prendre pour une tour ou un arc de triomphe. Évidemment la garniture en or de cette peinture primitive en composait le plus grand mérite. Le tableau était en outre entouré d'une légende en caractères slavons, et ornés de perles et de diamants ; on y comptait sept perles de la grosseur d'une noisette, et soixante et dix autres de la grosseur d'un pois, puis une quantité de perles plus petites réunies en bouquets. La couronne du saint, soutenue par deux anges revêtus de tuniques de pourpre, portait sur ses sept dentelures des rubis de la plus belle eau. Le prélat, en la montrant, disait que trois des pierres

dont elle était décorée valaient tout le domaine du cloître, et qu'avec les autres on pourrait acheter la juridiction d'une petite ville. Lorsque cette splendide image fut apportée en procession dans le couvent, on vit une colombe blanche suivre le cortége, se poser sur le premier degré de l'autel, y rester paisiblement tant que dura la cérémonie, déployer ses ailes quand on entonna l'hymne de saint Ambroise, et sortir de l'église balancée dans son vol et portée pour ainsi dire par des flots d'encens. Les religieuses qui, à travers la grille, observaient cette chose merveilleuse, déclarèrent que cette colombe sans tache était l'âme de sainte Anne, qui venait saluer dans l'enceinte du cloître élevé sous son patronage l'entrée de saint Georges, le héros chrétien, le chevalier sans peur et sans reproche.

Dès que l'on apprit que cette précïeuse peinture était renfermée dans le cloître, on accourut de tous côtés en demander des copies. Ce n'était pas chose facile que de copier une image où l'on distinguait à peine quelques traits indécis, et que l'on ne pouvait observer qu'à travers un verre et de loin, car il n'était pas permis de la détacher de la place qui lui avait été assignée. A force de la contempler dans le demi-jour qui éclairait la chapelle, on finissait par y remarquer une certaine ligne lumineuse, c'était le visage du saint; puis on arrivait à reconnaître quelque chose qui pouvait ressembler à un cheval, et sous les pieds de ce cheval un autre animal de la grosseur d'un chien: ce devait être le dragon terrassé par le héros. Les acheteurs parurent fort satisfaits de tout ce qu'on voulut leur représenter, et la sainte image fut reproduite mainte et mainte fois.

Une dizaine d'années environ après ce mémorable

événement, le cloître fut pillé et brûlé. Les religieuses de Sainte-Anne conservèrent cependant une partie de leurs trésors ; mais, en attendant que leur demeure fût reconstruite, elles furent forcées de se retirer, avec leurs pinceaux et leurs chevalets, dans un pavillon de chasse, orné de hures de sangliers, de bois de cerfs et de pattes d'ours. L'année suivante, une députation, qu'elles avaient envoyée à Pétersbourg, revint de la nouvelle capitale russe avec de riches présents. Elles achetèrent trois métairies, une forêt, et vécurent dans l'abondance et l'oisiveté comme de grandes dames. Mais bientôt de nouvelles calamités désolèrent leur paisible retraite ; elles reprirent la palette et se remirent à fabriquer des images ornées de plaques d'or et de feuilles d'argent.

Grâce à ces pieux travaux, la prospérité matérielle du cloître alla toujours en augmentant jusqu'à l'époque récente où commence notre histoire. Quant à l'art auquel les religieuses se dévouaient, il resta le même, et il est encore à peu près le même aujourd'hui. L'ancien art byzantin, tel qu'on l'a vu jadis s'implanter en Italie, tel qu'il apparaît dans les tableaux de Cimabuë et du Giotto, forme encore le type des images de saints en Russie : c'est le même défaut de mouvement et d'individualité. Un long visage maigre et pâle, avec des yeux d'un brun clair, un nez droit et effilé, une bouche mince et close, une barbe frisée qui tantôt se termine en une seule pointe, tantôt se divise en deux flots crépus, voilà l'image traditionnelle du Christ. Cette image est complétée par une longue main maigre, dont trois doigts s'élèvent en l'air, par un vêtement rouge et une tunique bleue. Une longue figure de femme, avec les mêmes yeux bruns, sans expression, le même nez

effilé, les mêmes lèvres minces et closes, représente la madone. Elle porte un enfant maigre et infirme, qui lève aussi ses trois doigts vers le ciel. Les saints et les martyrs sont dessinés sur le même modèle, et offrent le même caractère, ou plutôt la même absence de caractère. Un nom et une formule de prière indiquent aux fidèles quel est le bienheureux que l'artiste expose à leur vénération. Ces images sont emballées dans des caisses et expédiées de côté et d'autre par centaines : elles sont cotées comme toute espèce de denrée. S'il s'élève à ce sujet une discussion, elle ne porte que sur les ornements en métal qui complètent l'image, et non point sur l'image même.

Ce préambule étant fini, nous entrons dans le cloître. C'est un bâtiment peu élevé, avec des fenêtres et des portes cintrées, dont la forme ne ressemble en rien aux pittoresques et romantiques constructions des anciens couvents de France, d'Allemagne ou d'Angleterre. Une arcade intérieure, où les religieuses vont se promener, rappelle seulement les galeries couvertes des pieuses habitations du moyen âge. L'église est, comme celle de Moscou et des anciennes villes russes, surmontée d'une coupole de style byzantin, et flanquée de quatre coupoles plus petites, où sont posées les cloches, qui carillonnent les jours de fête. La demeure des religieuses s'étend en demi-cercle autour de l'église. D'un côté de l'enceinte, on aperçoit un lac ; de l'autre, la route de Kieff, d'où se détache, à une certaine distance, un embranchement qui conduit au château d'un gentilhomme. C'est le plus proche voisin du cloître, et l'on prend à tâche de vivre en bonne intelligence avec lui ; car non-seulement il approvisionne de gibier et de mets délicats la cuisine du cloître, mais il peut, par son entremise dans les

cas difficiles, par le crédit dont il jouit auprès des chefs du district, être d'un grand secours aux pauvres nonnes. A l'époque dont nous voulons essayer de retracer un épisode, cet imposant voisin du cloître était personnellement connu des religieuses ; mais elles ne savaient pas son nom, et elles employaient pour le désigner un des charmants diminutifs de la langue russe : elles l'appelaient *petit père.* L'idée ne leur était pas venue de s'informer de ses titres, de ses dignités, ni des divers événements de sa vie. Elles se contentaient de penser que les cicatrices imprimées sur son front étaient le résultat d'un honorable combat, et que le vermillon de son nez et sa goutte étaient la conséquence nécessaire de son âge. Quand, par un soir d'automne, elles entendaient retentir les coups de fusil sur le lac, elles souhaitaient une bonne chasse à leur *petit père*, et quand, par une sombre nuit d'hiver, elles distinguaient, au milieu des rafales du vent, le bruit d'un traîneau glissant sur la plaine déserte, elles associaient leur *petit père* à leurs pieuses invocations, et priaient sainte Anne de le préserver des périls du tourbillon de neige et de tout accident.

Par une de ces sombres et orageuses nuits, trois religieuses étaient réunies dans la salle voûtée et enfumée qui servait de réfectoire. Deux d'entre elles étaient assises sur le banc en bois posé en face du poêle ; la troisième, appuyée contre la muraille, semblait sommeiller. Les premières, éclairées par la lueur du foyer, étaient deux aimables et gracieuses figures. On les eût prises pour deux sœurs. C'était chez l'une comme chez l'autre la même finesse de traits, la même expression de douceur et de virginité, la même fraîcheur de jeunesse répandue sur leurs joues. En les observant de plus près, on pouvait distinguer cepen-

dant sur la physionomie de la première un caractère plus mûr, une empreinte plus marquée. Un indice de souffrances et de joies apparaissait à travers les teintes rosées de ses joues, une ombre légère flottait sur son front sans rides, pendant que les yeux limpides de sa sœur n'indiquaient que la riante candeur d'une âme sans trouble, les douces joies d'un âge d'innocence protégé par les anges. Toutes deux se tenaient enlacées l'une à l'autre, et la petite main délicate de l'aînée, que l'on appelait Scolastica, reposait dans la main plus large et plus potelée de son amie Fœdora. A travers leurs manches relevées, on pouvait voir leurs bras. Ceux de Scolastica étaient d'une forme fine, mais amaigris, et l'on remarquait près de la jointure du coude une ligne bleue tracée par l'usage de l'appui-main. Fœdora ne portait point ce signe d'un travail opiniâtre, mais son bras était orné d'un cercle en or auquel était suspendu un petit cœur, souvenir d'une sœur chérie morte à la fleur de l'âge.

« Qu'as-tu donc aujourd'hui? dit Fœdora en regardant son amie avec ses beaux grands yeux d'enfant; qu'as-tu donc, ma chère Scolastica? tu ne nous racontes plus aucune de tes charmantes histoires, et tu parais abattue. Faut-il éveiller Marfa? C'est une triste chose que d'entendre ces gémissements du vent, et de voir devant soi une créature silencieuse et immobile.

— Si je parle moins ce soir que les autres jours, répondit Scolastica, c'est que je suis accablée de fatigue. Pense combien il m'a fallu travailler pour pouvoir terminer une douzaine d'images qui doivent être expédiées demain. Si Anna n'arrive pas bientôt, je ne pourrai pas même tenir parole à l'abbesse, car je n'ai

plus d'outre-mer pour achever de peindre le manteau de saint André.

— Anna ne tardera sans doute pas à venir. Tu sais que l'orage n'est pas un obstacle pour elle. Elle voyage comme un cosaque du Don à travers la tempête et le désert. Dans une demi-heure, tu auras ton outre-mer. Mais, ma pauvre Scolastica, ne travaille pas tant; tes yeux ne peuvent supporter une telle fatigue. Quand je suis entrée dans ce cloître, ils n'étaient point enfoncés sous leurs paupières comme ils le sont à présent. Tu riais plus souvent et tu chantais avec la *balaleika* [1]. A présent, il est rare de te voir prendre une telle distraction. Tu nous abandonnes à Marfa et à moi ces joyeux amusements. »

Scolastica jeta sur son amie un regard soucieux et lui dit : « Tu sais ce qui m'a rendue si sérieuse. Pourquoi veux-tu faire encore semblant de l'ignorer?

— Elle rêve! s'écria Fœdora.

— Paix! Marfa pourrait nous entendre, et il est inutile qu'elle sache de telles choses.

— Non, vois comme elle dort, et parlons de tes rêves. Par une nuit comme celle-ci, c'est un entretien qui me plaît. Les anges et les diables reviennent encore dans tes songes, n'est-ce pas? Oh, quelle merveilleuse apparition! »

Scolastica était tombée dans une méditation profonde. Sa tête se penchait sur sa poitrine, et une pâleur extraordinaire s'était répandue sur son front et sur ses joues; mais, comme une fleur qui relève tout à coup son calice affaissé, elle reprit bientôt une fière attitude, et un ardent rayon, le rayon d'une âme

[1] Instrument de musique en bois, à trois cordes, dont la forme se rapproche de celle de la guitare. On le trouve dans toutes les provinces russes, et tous les paysans s'en servent dans leurs fêtes.

fortement émue, éclata dans ses yeux noirs. L'expression douloureuse qu'une journée pénible et la fatigue du travail avaient donnée à son visage disparut comme par enchantement, et l'exaltation religieuse, le pieux amour dont elle était animée, imprimèrent à sa physionomie un caractère auguste.

« Que tu es belle! s'écria Fœdora étonnée; l'esprit descend sur toi.

— N'as-tu jamais contemplé, répondit Scolastica, les êtres immortels dont tu retraces sur la toile l'image terrestre? Ne les as-tu pas vus avec leur auréole céleste se révéler à toi dans toute leur splendeur?

— Non, jamais. Et comment les aurais-je vus? Ne sont-ils pas en possession des joies du ciel, tandis que nous, ici, nous continuons notre exil sur terre? Comment pourrions-nous entrer en rapports directs avec eux.

— C'est peut-être une coupable présomption, repartit Scolastica, et pourtant il y a des moments où le pauvre cœur humain se sent si fier et si impérieux, qu'il croit pouvoir faire descendre le ciel jusqu'à lui; il y a des prières si ardentes, qu'elles ébranlent les portes d'or des voûtes du ciel.

— Mais quelle corrélation y a-t-il entre cette idée et les images que nous devons peindre?

— Écoute. J'avais onze ans lorsque mes parents, pour qui mon existence était un importun sujet de sollicitude, m'ensevelirent dans l'enceinte de ce cloître. Dès ce moment, j'étais morte pour eux. Ils pouvaient poursuivre en paix leurs combinaisons intéressées; ils ne voyaient plus la jeune fille pâle se lever devant eux pour leur demander des vêtements et du pain. J'étais morte pour eux. Ce couvent me donna une autre mère et une autre famille. On m'en-

seigna l'art de peindre, et on me dit que plus je ferais de tableaux, plus les saints dont nous devions retracer les traits me deviendraient propices. Quelque temps avant ton arrivée ici, j'étais occupée à peindre l'image de notre sainte patronne : c'était un marchand de Tver qui nous avait fait cette commande ; il tenait peu à la peinture, mais beaucoup aux ornements. Je pris notre ancien modèle, et, après avoir travaillé à le copier tout le jour et une partie de la nuit, j'allai me jeter sur mon lit. Je dormais depuis une heure peut-être, quand soudain une clarté extraordinaire frappa mes paupières. Sans ouvrir les yeux, je voyais se dérouler devant moi un lac étincelant, dont les flots ressemblaient tantôt à un cristal transparent, tantôt à des bouquets de fleurs, et sur ce lac planait une femme dont le corps était revêtu d'un manteau et dont la tête portait une couronne. Elle s'approcha subitement de moi, et un coup de vent déroula sur mes pieds les plis de son manteau. Son visage était animé par un doux sourire, et ses blanches épaules apparaissaient comme des flocons de neige sous l'étoffe flottante de son manteau bleu. Dans ses yeux brillait le ravissement d'une sainte enivrée des délices du ciel. Elle posa la main sur mon front, et me dit d'une voix suave : « Peins-moi telle que je suis, et non point telle que « l'on me représente dans une sombre zone terrestre. « Je suis belle ; je suis une fleur ; je suis un ange. » Et elle disparut. Le charme de sa beauté fut pour moi comme une guirlande de roses répandues sur la terre nue. Quand la cloche nous appela à la prière, je vis la sainte marcher à mes côtés, et son céleste éclat illuminait à mes yeux les voûtes ténébreuses de l'église. Le matin, je retournai avec un merveilleux enthousiasme à mon chevalet. Ah ! quelle pâle et inexpressive

figure s'élevait là devant moi ! Et ce devait être la séraphique image de sainte Anne ! Non, c'était impossible. D'un coup de pinceau j'effaçai ces traits rudes et durs qui captivaient comme une grille de cachot ma céleste apparition, et je rendis le mouvement, la vie à cette tête idéale que je voyais luire dans ma pensée. Alors notre pieuse abbesse, qui avait des idées d'art, vivait encore. Lorsqu'elle entra dans ma cellule, et lorsqu'elle vit ce tableau, elle m'apostropha avec colère. « Tu voulais, me dit-elle, représenter une sainte, « et tu n'as représenté qu'une pécheresse. Comment « peux-tu placer sur un tel front l'auréole divine? « Anéantis cette peinture ; je ne permettrai pas qu'elle « reste ici. »

« Effrayée de son courroux, toute tremblante, et fondant en larmes, je détruisis cette œuvre. La bonne abbesse, touchée de mon obéissance, me serra dans ses bras et me dit : « Le monde est plein de séductions « de toutes sortes, et l'une des plus dangereuses est celle « qu'il exerce sur nos travaux d'art, quand il essaye de « donner à nos peintures un éclat trompeur qui ne sé- « duit que les yeux. Cette image que tu as voulu re- « produire était le résultat d'un de ces piéges. Éloigne « de toi ces funestes tentations. Veille, prie, travaille. »

— Je ne comprends pas bien de telles remontrances, dit Fœdora en secouant la tête et en fixant ses regards sur ceux de son amie. Il faudrait donc que les saints fussent tels que nous les représentons. En ce cas, il y aurait entre eux une étonnante ressemblance de famille.

— Notre pieuse supérieure, reprit Scolastica, m'a expliqué ce fait. Elle m'a raconté que le portrait de la Vierge peint par saint Luc existait encore, et qu'il était le type sacré de tous ceux que nous faisons au-

jourd'hui. Quant aux martyrs et aux autres bienheureux, leur image a été peinte par des hommes qui recevaient leur inspiration non point d'une pensée terrestre, mais d'un pouvoir céleste. Modifier la forme qu'ils nous ont transmise serait un crime. Si tous ces saints se ressemblent, c'est un résultat nécessaire de l'esprit de sainteté dont ils ont tous été pénétrés. L'amour même produit cette ressemblance parmi les créatures de Dieu, et les saints se sont aimés d'un amour profond, inaltérable.

— Oh! alors, s'écria Fœdora en enlaçant sa jeune compagne dans ses bras, je dois te ressembler, car je t'aime tant! »

Scolastica déposa un baiser sur le front de son enthousiaste amie et reprit : « Depuis ce temps la prière et la règle sévère du cloître ont éloigné de moi les tentations. Sur mon chevalet je ne vois plus flotter le dangereux esprit enfanté par mon imagination. Je peins comme vous peignez toutes, et je mets ma joie à accomplir ma tâche servile.

— Non, non, s'écria Fœdora, tu ne peins pas comme nous. Il y a dans tes tableaux je ne sais quoi de saisissant et d'idéal. Tu copies bien les mêmes formes que nous, mais tu leur donnes une autre expression. Je dois te l'avouer, les images que tu peins exercent sur moi une fascination inexprimable. Je ne puis me lasser de les voir, elles m'émeuvent jusqu'au fond de l'âme, comme une larme, comme une prière, comme un pressentiment, tandis que les peintures des autres religieuses me laissent froide et indifférente. Ces yeux que tu donnes à tes saints sont tes propres yeux, et tu sais que tes yeux charment tout le monde. Je n'étais ni humble ni résignée quand je suis entrée dans ce temple de la palette, et grâce à toi, je ne re-

grette plus le monde et ne songe plus à y retourner. Je ne demande qu'à rester ici, près de toi, car mon cœur est avec toi. »

Ce tendre aveu fut interrompu par une voix rauque qui chantait un refrain populaire à travers les rafales du vent. Au même instant on entendit retentir un coup de fouet sur les vitres. Marfa se réveilla en sursaut et se frotta les yeux, en regardant d'un air surpris ses compagnes.

« Eh bien! dit Fœdora, pourquoi nous observer ainsi, comme si nous étions des spectres? Lève-toi, petite paresseuse, et va ouvrir la porte. Voilà le Cosaque qui arrive. »

Sans répondre un mot, Marfa se leva en souriant, prit la lanterne et sortit.

La personne que l'on désignait sous le nom de Cosaque était une femme qui habitait aussi l'enceinte sacrée du cloître; mais, assurément, on ne se serait pas avisé de chercher une figure pareille sous les arceaux d'une maison de religieuses. Qu'on s'imagine une créature aux formes viriles, montée sur un petit cheval rétif et enveloppée d'un large vêtement de peau; sa tête était entourée de mouchoirs dont les pointes se rejoignaient sous son menton à un châle noir en laine grossière qui lui cachait le bas du visage. Elle portait à ses pieds de larges bottes en cuir qui lui montaient jusqu'au-dessus du genou, et ses mains étaient garanties du froid par des gants en peau de buffle; sa tête, ses épaules, ses jambes, étaient couvertes d'épais flocons de neige, et deux monticules de neige s'élevaient sur deux corbeilles suspendues aux flancs de son cheval.

« Ouvrez donc les deux battants de la porte, s'écria-t-elle en ôtant le châle qui lui voilait la bouche, je

ne puis passer par là avec ma cargaison. » Et lorsque les deux battants roulèrent sur leurs gonds, elle s'avança d'un air de triomphe en répétant un autre refrain : « Ma belle Mina, il faut partir. »

Cette singulière femme avait environ cinquante ans. Son nom de religieuse était Anna, son nom de baptème Liubow. A la voir, on eût dit que ce doux nom de Liubow, qui signifie amour, ne lui avait été imposé que par une amère dérision, car elle était d'une laideur rare. Cependant on racontait que, pendant la campagne de 1812, un soldat français eut l'étrange fantaisie de l'enlever. Tous deux se trouvèrent un beau jour ensevelis dans les neiges ; le Français y périt. Liubow, plus endurcie que lui aux rudes frimas du Nord, eut le bonheur de se sauver, et s'en alla à Moscou frapper à la porte d'une de ses parentes. Ne trouvant personne, elle se remit en campagne avec un petit sac de roubles, et après avoir longtemps encore erré de côté et d'autre, elle s'avisa d'entrer comme religieuse au couvent de Sainte-Anne. Elle apportait pour dotation à la communauté quelques restes de marchandises qui avaient appartenu à son père, jadis mercier ambulant. L'abbesse accéda à sa demande. Liubow prit le voile à peu près comme elle eût pris un linge pour s'essuyer le visage, et dès que la cérémonie fut terminée, elle remit ses bottes, et on l'entendit bientôt se promener dans les corridors en chantant des chansons de guerre. Peu à peu, cependant, elle finit par se soumettre, tant bien que mal, à la règle du cloître, et, grâce à sa vigoureuse nature, elle en vint à se rendre même très-utile à la communauté. Pour le travail, elle égalait à elle seule deux hommes robustes. Nuit et jour elle était en mouvement ; elle montait à cheval, et s'en allait de village en village

jusqu'à Kieff, et jusqu'aux frontières de la province, négociant, vendant, achetant; puis elle s'en revenait chargée de toutes sortes de provisions. Impossible de l'obliger à peindre ou à chanter au chœur; ses gros doigts osseux n'auraient pu manier le pinceau, et quand on lui parlait de plain-chant, elle disait que les notes étaient de méchantes petites bêtes qui n'en faisaient qu'à leur tête et qui n'avaient jamais voulu lui obéir. La bonté de caractère de cette étrange religieuse était connue partout. Dans chaque village où elle passait, elle était entourée d'enfants qui se suspendaient à ses bottes et essayaient de la jeter à bas de son cheval; elle leur distribuait des images, et les parents, pour la remercier, lui donnaient du tabac et de l'eau-de-vie. Dans un cabaret où elle retournait souvent, on avait même suspendu son portrait à la muraille, et ce portrait était constamment orné d'une fraîche couronne de fleurs. On l'appelait le moine, le cosaque, le vieux buveur; personne ne songeait à l'appeler la religieuse, tant elle avait peu les manières d'une femme et surtout d'une religieuse.

Lorsque la brave Anna eut secoué la neige qui pesait sur ses vêtements, elle ôta tous les mouchoirs qui enveloppaient sa tête, et laissa voir un mâle visage orné d'une barbe fort apparente, puis elle s'assit sur un banc, et étendit ses mains et ses pieds vers le feu.

« M'as-tu apporté mon outremer? dit Scolastica.

— Oui, ma petite chatte; comment aurais-je pu oublier un ordre de ma petite reine? Prends ta boîte dans mon havre-sac; elle est là, à côté de deux gelinottes.

— Ah! comment as-tu pu la placer ainsi? Tiens, la voilà toute tachée du sang de ces pauvres bêtes. »

En disant ces mots, elle sortit pour s'en aller tra-

vailler encore à un tableau. Anna se mit à souper avec un vigoureux appétit, et quelques religieuses avides de savoir ce qui se passait au dehors s'approchèrent d'elle pour entendre ses récits.

« J'ai une nouvelle à vous apprendre, dit la voyageuse. Notre *petit père* a du monde au château, des gens de la ville du tsar, de Pétersbourg. J'ai vu de la lumière aux fenêtres des appartements que l'on garde pour les étrangers. Quelques messieurs et quelques dames pourraient bien venir, un de ces jours, visiter le couvent.

— Sais-tu, demanda Marfa, quels sont ces étrangers?

— Non ; je sais seulement qu'il y a par là de joyeux jeunes gens. Ce matin, en arrivant près du lac, qui était poli comme une glace, l'idée me vint d'y faire quelques tours. A l'instant j'attache mes patins à mes pieds, et me voilà glissant, courant d'une façon assez adroite. Tout à coup, j'entends des éclats de rire. J'aperçois un élégant gentilhomme qui me regardait en se tenant les côtes, et près de lui un autre qui dessinait dans un livre rouge. « Bien ! dit le premier, la voilà telle qu'elle est. En vérité, il faut arriver à ce coin du monde pour voir une religieuse patiner sur la glace. » Je remarquai alors que tous deux faisaient de moi le sujet de leurs plaisanteries. Je montai à cheval et m'éloignai. Quand je fus dans le village, je demandai quels étaient ces étrangers ; mais personne ne put me le dire. Une autre aventure m'attendait dans le cabaret. J'étais assise contre la porte, lorsqu'un homme entra et me donna un coup violent sur l'épaule. Je me retourne et lui dis que c'est là une méchante plaisanterie ; mais quelle est ma stupeur quand je reconnais dans cet homme Jermak ! Peu

s'en est fallu que je ne laissasse tomber mon verre d'eau-de-vie. C'était en effet Jermak, un cosaque qui logea autrefois chez mes parents, et avec lequel il avait été question de me marier. Il y a de cela trente ans. Il s'avance vers moi, m'appelle sa fiancée, et veut m'embrasser. « Jermak, lui dis-je, je suis la fiancée du Christ. — De qui ? s'écrie-t-il en riant. Tu veux donc être à la fois la fiancée de deux hommes? Prends garde, cela finira mal. Les folies des vieilles filles comme toi ne mènent à rien de bon. » J'essayai en vain de lui faire comprendre ma nouvelle situation ; mon ancien adorateur ne m'entendait pas. Il est revenu d'Allemagne, il y a une vingtaine d'années, avec un riche butin, et il a déjà tout dissipé. Mon père avait bien raison de dire....

— La directrice ! » s'écrièrent les religieuses en quittant leur siége.

Une femme d'une taille élevée et d'une figure sévère s'avança d'un pas majestueux. Anna s'inclina devant elle, et tirant de sa poche un vieux portefeuille en cuir : « Voici, lui dit-elle d'un ton de voix respectueux, voici les commissions qui m'ont été données. Nous aurons de quoi peindre cet hiver : soixante-dix madones et douze saints Joseph pour Archangel ; cent cinquante apôtres pour la Sibérie ; quatre-vingt-dix Madeleine pour un établissement d'éducation de Pétersbourg ; tout cela à de bons prix ; de plus, six saints Georges pour l'hospice des invalides de Tver, et une petite madone à bon marché pour l'institut des aveugles de Rosswick. Le secrétaire du gouverneur, qui m'a remis cette lettre, m'a dit que Son Excellence voulait avoir encore un *obras* de famille, et désirait que ces tableaux fussent moins noirs que ceux qu'on lui a livrés dernièrement. »

La directrice parcourut attentivement la liste, et demanda :

« Que signifie cette marque que je vois là, au bas de la feuille?

— C'est moi qui l'ai faite, répondit Anna. Vous savez que je ne sais pas écrire. De mon temps, on ne donnait pas aux jeunes filles l'instruction qu'elles reçoivent à présent.

— Je vous demande, reprit la directrice d'un air imposant, ce que signifie cette marque?

— Elle sert à me rappeler une commission d'Iwan Iwannowitsch. Il possède un vieux tableau qui représente saint Ambroise, et il voudrait en faire un Napoléon, au moyen d'un petit chapeau à cornes et d'un uniforme de général. Je lui ai répondu que c'était chose facile. Le bon Iwan doit à l'empereur toute sa fortune, car, pendant le blocus, il a passablement fait la contrebande avec les marchandises anglaises. »

La directrice déposa la liste et passa à l'examen des provisions rapportées par Anna. Les religieuses, n'espérant plus aucune distraction, se retirèrent dans leurs cellules.

Scolastica s'était remise au travail, et ne le quitta que lorsqu'elle eut donné le dernier coup de pinceau à sa toile; mais quand elle jeta un regard sur l'image qu'elle venait de peindre, il lui sembla que cette image avait une expression trop ardente; le souvenir des remontrances de la vieille abbesse lui revint à l'esprit, et renouvela toutes ses terreurs. « Mon Dieu! s'écria-t-elle, il y a trop d'animation sur ce visage, trop de feu dans ces regards. C'est le visage, ce sont les yeux d'une pécheresse, et moi je suis une réprouvée. »

Elle s'assit sur une chaise, posa sa tête entre ses

mains et fondit en larmes; puis, se levant tout à coup, et s'approchant de la fenêtre :

« Pourquoi donc, dit-elle, m'épouvanter ainsi? Ce ciel n'est-il pas à moi, et ne suis-je pas à lui? Oh! ma vie est heureuse. De même qu'on reconnaît les fruits aux doux parfums qu'ils exhalent, de même mon cœur s'exhale en soupirs et en prières qui font connaître mon amour. Ma vie s'écoule ici solitairement, mais chacun de mes jours est marqué par une perle de rosée céleste. Je me lève et les saints que je dois peindre m'environnent. Leurs regards s'abaissent sur moi, leurs visages pieux m'indiquent de quelle façon je dois commencer le travail de ma journée. Je me mets à l'œuvre, et chaque coup de pinceau que je donne à la toile est comme une pulsation de mes artères; et dans chaque ligne que je trace, il me semble que je dépose les joies et les douleurs de mon âme. Oh! je suis heureuse, et je ne demande à mon créateur que de vieillir, de mourir dans la paix de cette solitude. »

Pendant que Scolastica parlait ainsi, ses regards s'abaissèrent sur la terre froide et couverte de neige. A l'horizon une masse de nuages prenaient tour à tour les formes les plus surprenantes. Tantôt on eût cru voir les tours, les remparts d'une ville; tantôt un large fleuve où se balançait un navire; tantôt une grève déserte où l'aigle prenait son essor. L'esprit de la terre monta vers la jeune religieuse, et lui dit : « Tu ne connais pas ce sol que tu foules aux pieds? tu ne sais pas combien de merveilles il renferme? — Laisse-moi, s'écria Scolastica tremblante, je ne veux pas le savoir. Puisse cette terre être couverte pour mo d'une neige éternelle! Laisse-moi les joies ineffables, les ravissements que j'éprouve dans l'amour de Dieu, dans les visions angéliques; puis qu'après je meure,

comme les fleurs qui se fanent et tombent dans les sillons! »

En ce moment Marfa et Fœdora entrèrent dans sa cellule. La première tenait à la main une feuille de papier qu'elle montrait en riant à Scolastica. « Qu'est-ce donc? demanda la jeune religieuse.

— Oh! une délicieuse chose, s'écrièrent à la fois ses deux amies, une caricature. Regarde, il y a de quoi mourir de rire. Ce sont deux jeunes gentilshommes qui l'ont perdue ce matin à l'église; et vois, elle représente sœur Eudoxie et sœur Sophie, toutes deux plongées dans un profond sommeil, mais de la façon la plus drôle. »

Scolastica prit la feuille de papier, et la déchirant en deux : « Je regrette, Fœdora, dit-elle, que tu puisses t'égayer de si misérables choses; et toi, Marfa, tu es donc bien enfant? »

Les deux jeunes religieuses se regardèrent avec surprise, et tandis que Marfa recueillait les débris de la caricature, Fœdora, prenant les deux mains de son amie et les serrant sur son cœur, lui dit : « Ne sois point en colère contre moi. Quel mal y a-t-il à rire de cette grotesque image? Et, s'il faut tout te dire, ces jeunes gens qui l'ont perdue m'ont beaucoup plu. Je les regardais pour tâcher de saisir quelque ressemblance entre eux et mes parents, et je n'en ai point trouvé. Mon frère a bien une moustache comme le plus jeune de ces étrangers, mais ses lèvres ne sont pas si roses ni ses dents si blanches; et l'aîné a la taille plus élégante que mon cousin Grégoire, qui sert dans les gardes et qui porte un corset.

— Tu oublies, dit Marfa, que le jeune a toujours eu sa lorgnette fixée sur notre grille, ce qui était fort plaisant.

— Et fort inconvenant, reprit Fœdora, dans un lieu comme celui-ci et au milieu d'une assemblée de religieuses.

— Et moi, dit Marfa, je trouve qu'il avait bien raison, et que le tsar n'était pas en droit de l'empêcher de regarder de notre côté.

— Le tsar! s'écria Scolastica.

— C'est une plaisanterie, répondit Fœdora. C'est le nom que Marfa a donné à celui des étrangers qui a les cheveux noirs, tandis que j'ai donné celui de boyard au petit blond qui l'accompagne.

— Mais le mien, dit Marfa, est plus beau que le tien.

— Quoi! s'écria Scolastica, vous n'avez vu que pendant quelques minutes à l'église ces étrangers qui, à ce qu'il me paraît, se sont assez mal comportés, et vous parlez déjà si familièrement d'eux? Mais comment donc avez-vous pu les voir? La grille n'était-elle pas fermée?

— La grille! repartit Marfa, il y a longtemps qu'elle ne sert plus à rien. La plus âgée de nos sœurs dit un jour que les barreaux l'empêchaient de respirer, et depuis ce moment, les barreaux s'en sont allés l'un après l'autre. A présent la vue est libre. Si, pour finir tes tableaux, tu n'avais pas, en vertu de ta dispense, passé tant de temps sans venir à l'église, tu saurais comme nous sommes à l'aise à présent. Et quelle idée aussi de vouloir nous enfermer! Personne ne s'approche de nous dans l'église. Le temps n'est plus où les religieuses étaient poursuivies par d'audacieux chevaliers, et où les jeunes filles étaient dévorées par des dragons. Alors, on pouvait entrer au couvent avec joie, car je suppose que les jeunes filles de cette époque, de même que celles de ce temps-ci, aimaient

qu'on s'occupât d'elles. Alors on ne les laissait pas arriver à la respectable vieillesse sans livrer quelque combat à leurs projets de retraite. »

Scolastica ayant témoigné le désir d'être seule, ses deux amies s'avancèrent vers la porte; mais, avant de sortir, Fœdora lui dit : « Promets-moi de venir ce soir à l'église, tu verras le tsar et le boyard. Et prends garde! je suis sûre que, malgré ta sévérité, ils auront ton suffrage, surtout mon tsar avec ses beaux yeux noirs. — Nous verrons. »

« Que je hais, se dit Scolastica quand elle fut seule, cette frivolité! et c'est pourtant là ce qu'aime le monde; le monde, ajouta-t-elle avec un soupir, tel que je me le figure, car je ne l'ai jamais vu! »

Quelques jours après l'entretien que nous venons de rapporter, Scolastica entrait seule un matin dans l'église, avant l'heure où la communauté se rassemblait pour la prière. L'aspect du sanctuaire, qu'elle n'avait pas vu depuis plusieurs semaines, produisit sur elle une profonde impression; elle se jeta à genoux devant l'autel; au moment où elle faisait le signe de la croix, elle entendit un léger bruit, leva la tête, et aperçut à ses côtés un homme enveloppé d'un long manteau. La lueur naissante du crépuscule éclairait à peine les murs sombres du temple. La jeune religieuse, saisie d'un sentiment indéfinissable de frayeur, se couvrit le visage de ses deux mains, jeta un cri, et resta immobile sur le pavé. L'étranger s'avança vers elle, et Scolastica se leva épouvantée. Dans ce brusque mouvement, son voile se détacha de son front. « O sainte mère de Dieu! s'écria-t-elle, quel terrible présage! mon voile est tombé. »

Ces paroles émurent vivement l'étranger. Il s'approcha avec respect de la jeune fille, et l'aidant à re-

placer son voile : « Pardonnez-moi, dit-il d'un ton de voix touchant, je n'ai point voulu vous offenser ; si mes regards se sont arrêtés sur votre visage, ah ! ne m'en faites point un crime ; ordonnez, et je quitte à l'instant même l'église. » Il attendait un signe de Scolastica ; mais en la voyant si troublée, si tremblante, il se dit qu'en restant là plus longtemps il ajouterait encore à l'anxiété de la pauvre religieuse, et il s'éloigna.

Un instant après, Scolastica était entourée de ses sœurs qui lui demandaient la cause de son agitation et de ses larmes ; elle essaya d'échapper à leurs questions et courut s'enfermer dans sa chambre.

Quelques années s'écoulèrent. Scolastica passait toutes ses journées au chevet du lit d'une jeune recluse nommée Rebecca, qui, dans sa faiblesse maladive, était en proie à une violente exaltation religieuse. Un jour, la directrice la fit appeler et lui dit : « Depuis un mois environ, un jeune peintre renommé « travaille dans une des ailes de notre église. Il veut « reproduire pour un riche amateur de tableaux notre « image de saint Georges, que nous avons copiée tant « de fois. Je voudrais savoir ce qu'il faut penser de son « travail, car, depuis la mort de notre vénérable ab- « besse, tu es la seule personne du couvent en état « de bien juger une œuvre d'art. Va donc voir celle-là, « et dis-moi ton opinion à cet égard, afin que je « puisse en faire part à celui qui a commandé cette « copie. »

Scolastica se rendit à l'église et monta les degrés de l'échafaudage que le peintre avait fait élever pour y poser son chevalet. Mais quelle fut sa surprise quand elle découvrit cette nouvelle peinture ! C'était une véritable œuvre de maître, une œuvre dotée de toute la

magie de l'art. Jamais la jeune fille n'avait rien vu de semblable, jamais elle n'avait regardé que les images primitives du couvent, et, dans sa candide imagination, elle ne s'était point représenté d'autre modèle que ceux dont elle faisait le calque servile. Elle resta là absorbée dans une muette contemplation, les mains jointes, comme pour prier, le cœur oppressé, les yeux éblouis, comme par les rayons éclatants d'une lumière surnaturelle. Nous avons déjà dit qu'on ne distinguait guère sur ce vieux tableau de saint Georges que des lignes confuses et des taches noires. L'imagination du nouveau peintre avait transformé le héros chrétien. Scolastica regardait ces nuances jusque-là si ignorées pour elle, et plus elle les regardait, plus elle sentait s'éveiller en elle une foule de sentiments étranges, ravissants. Dans son étonnement, dans son agitation, elle fit quelques pas sans observer l'endroit où elle marchait, et elle arriva au bord de l'échafaudage. « Au nom de Dieu et des saints, lui cria en ce moment une voix étrangère, prenez garde ! »

Le son de cette voix lui rappela un souvenir pénible et augmenta sa frayeur. Elle voulut descendre les degrés de l'échafaudage ; mais elle n'en avait pas la force. Un nuage obscurcissait sa vue, et ses genoux tremblaient. Un homme couvert d'un vêtement de toile s'approcha d'elle et lui parla ; mais elle n'entendit point ses paroles. Quand elle revint de son étourdissement, elle sentit un souffle ardent effleurer ses joues, elle vit deux grands yeux noirs fixés sur elle, et elle reconnut l'étranger qu'elle avait déjà rencontré une fois dans l'église. Elle le regarda en silence, et reporta ses regards sur le tableau. L'étranger était debout à côté d'elle, cherchant à deviner l'impression que son ou-

vrage lui faisait éprouver. « Elle est jeune, elle est sans tache, se disait-il ; comment me juge-t-elle? » Et il dardait la flamme de ses yeux sur cette belle et innocente figure dont les rayons de l'aurore éclairaient le noble profil.

Après un long moment de silence, Scolastica, relevant la tête, s'écria, en se parlant à elle-même : « Est-il possible de peindre ainsi, de composer de telles images? Cette clarté du crépuscule n'est-elle pas trop éclatante, et ce pieux chevalier n'est-il pas d'une beauté trop terrestre? Ne dirait-on pas un fils de l'enfer qui aide le dragon à sortir de l'abîme au lieu de l'y précipiter? »

Elle fit un mouvement d'effroi en entendant retentir dans l'église le son de sa voix, et jetant sur l'artiste un regard inquiet comme si elle attendait une réponse : « Dites-moi, ajouta-t-elle, ce que je dois penser ; je ne sortirai pas d'ici avant de savoir si je dois me prosterner devant cette merveilleuse image ou la maudire. »

Le jeune artiste lui dit, en lui montrant le tableau de saint Georges : « Je n'ai rien pu prendre là où il n'y a rien, et il a bien fallu recourir à mes propres ressources. Dans une de mes excursions en Afrique, je vis un Arabe luttant contre un tigre. J'esquissai rapidement ce groupe dans mon album, et j'ai trouvé ici l'occasion d'employer cette ébauche. J'ai fait du cavalier arabe un saint Georges, et du tigre un dragon. S'il y a dans ce tableau un peu de vie et de chaleur, je le dois à la nature, qui est, croyez-moi, le principe de nos créations.

— Quoi! la nature, s'écria la jeune religieuse, cette nature déchue, profanée! »

L'étranger ne répondit rien. Il vit toute la distance qui séparait ses principes de ceux de Scolastica, et

compris que dans ce moment-là il serait plus qu'inutile d'engager une discussion d'art. Il se contenta de laisser parler ses yeux, et la flamme ardente qui étincelait sous ses cils noirs donna une autre direction à la pensée de la religieuse. Elle se sentit tout à coup livrée à une émotion si vive qu'elle ne pouvait la réprimer, et pour y échapper, elle prit la fuite. Elle descendit rapidement l'escalier de l'échafaudage, et se retira dans sa cellule. Mais là, elle fut saisie d'un sentiment nouveau qui la dominait et qu'elle essayait en vain d'éloigner. C'était l'image même du jeune homme qui la poursuivait et qui se confondait dans son cœur avec le tableau qu'elle venait de contempler. Elle voyait devant elle cette mâle et expressive figure, ces regards éloquents, ce large front ombragé par une chevelure ondoyante, toute cette physionomie embellie par un doux sourire, et se demandait si elle devait aussi la vénérer ou la maudire. Cet homme était là pour elle, sur le seuil de la vie et de l'art, attirant et repoussant à la fois l'âme candide, impressionnable de la jeune fille. Sa personne et son œuvre présentaient le même caractère, la même hardiesse, les mêmes motifs d'éloignement et la même beauté. Ce n'était plus le pieux chevalier saint Georges de la vieille légende, c'était le chevalier d'une existence brillante, mondaine, l'envoyé d'un monde rempli de toutes les séductions de la richesse, de la grâce, de la splendeur.

Scolastica raconta à la directrice ce qui s'était passé, et reçut l'ordre de continuer à observer l'exécution du tableau. « Le peintre, dit la directrice, est un serf de notre noble voisin. Il a enfreint nos ordres en entrant dans l'église quand tu y es venue; mais nous ne pourrions le punir de sa témérité sans offenser l'homme puissant auquel il appartient. »

La bonne directrice n'avait point vu Dmitri (ainsi s'appelait l'artiste), et Scolastica sentait que les manières élégantes, le langage, la figure de l'étranger n'annonçaient guère un homme né dans la plus basse condition de la société; mais elle n'osa point exprimer cette pensée et se conforma à l'ordre qui lui était donné. Obligée par cet ordre de se rendre à l'église, de monter sur l'échafaudage, d'observer le travail du jeune artiste, elle sortit peu à peu des bornes d'une stricte réserve, et comme elle était confiante et affectueuse, elle se mit à causer plus librement et avec plus d'abandon. Elle passait des heures entières assise devant le chevalet de Dmitri, et regardant son travail. Souvent elle disposait elle-même pour lui les couleurs sur la palette, elle ouvrait ou fermait la fenêtre, et remplissait enfin le devoir d'un élève auprès d'un maître. Quelquefois elle lui lisait des passages des livres saints ou des légendes du cloître. Mais Dmitri se souciait peu des indications que lui donnaient ces lectures. Il transformait en émirs, en chefs de caravanes modernes les patriarches de la Bible. Scolastica, effrayée d'une telle métamorphose, se voilait parfois le visage pour ne pas voir un bandit au teint bronzé, aux membres athlétiques revêtus d'un burnous, qui devait représenter un pasteur de la terre sainte. C'était bien pis encore quand Dmitri s'avisait de peindre les femmes de la Bible, ces belles pécheresses qui ne se contentaient pas de fasciner le regard des hommes, et qui leur coupaient la tête. Toutes ces peintures chaudement colorées, pleines de vie, agissaient sur elle comme un événement extraordinaire, inattendu. Quand l'artiste se retirait, elle restait encore souvent seule, le front appuyé sur une de ses mains, plongée dans une silencieuse et profonde contemplation.

Un jour elle dit à Dmitri : « Peut-on croire à ces saintes que vous peignez, et pourrions-nous forcer le monde à s'incliner devant elles?

— Qu'importe? répondit le peintre. S'il ne peut pas s'incliner, qu'il reste debout! Il y a assez de choses sur cette terre qu'on peut renverser et anéantir. »

Scolastica ne comprit pas ces paroles, et elle ne pouvait les comprendre ; mais Dmitri ne se laissait point aller à la folle fantaisie de formuler ces aphorismes épigrammatiques, ces principes de l'expérience mondaine, langage de sibylle pour l'innocente intelligence de la jeune fille. Il préférait s'abandonner à cet enthousiasme qui séduit et entraîne les âmes dociles auxquelles il s'adresse. D'une main impétueuse, il ouvrait à la pensée de l'ignorante religieuse les portes d'or de la vie, et se réjouissait de voir ses yeux frappés d'une lumière nouvelle. Il lui parlait de l'éclat, du mouvement des grandes villes; il lui élevait des arcs de triomphe, des colonnes de granit, des ponts gigantesques; puis, après l'avoir intéressée à ces merveilleux tableaux, il la conduisait par la pensée dans une fraiche vallée des Alpes, et faisait luire à ses yeux les pics de glace dorés par les rayons de l'aurore; puis il l'entraînait, sur la mer orageuse, jusqu'aux rives brûlantes de l'Afrique, jusqu'aux sources du Nil, et lui montrait l'ombre des pyramides descendant sur les sables du désert. Et tous ces récits représentaient à Scolastica une foule d'images ignorées, merveilleuses. Le plus souvent, il l'entretenait des œuvres d'art, il lui citait des chefs-d'œuvre qui, de siècle en siècle, excitaient un enthousiasme universel. Il lui enseignait les noms des peintres les plus célèbres, et jouissait de la surprise qu'elle éprouvait en entendant prononcer ces noms si nouveaux pour elle. Jamais elle n'avait

rien entendu de pareil, jamais elle n'avait vu briller dans la froide enceinte de sa solitude un de ces rayons de soleil qui enflamment la pensée et font éclore la poésie.

Dmitri racontait, décrivait, et Scolastica l'écoutait avec une vive attention. De longues heures s'écoulèrent ainsi, pleines d'attrait et de charme. Souvent les deux jeunes gens restèrent assis l'un à côté de l'autre, tandis que les ténèbres de la nuit se répandaient dans l'église, et qu'aux dernières lueurs du crépuscule leurs corps se reflétaient sur le mur comme deux ombres gigantesques. Dans ces moments de silence et d'obscurité, leur enthousiasme prenait un essor plus hardi, leurs mains se rejoignaient, s'enlaçaient l'une à l'autre, et, dans une de ces minutes d'exaltation, leurs lèvres se rencontrèrent pour la première fois.

Un matin, en entrant de bonne heure dans l'église, Scolastica entendit le son de deux voix d'hommes. Elle se cacha derrière une colonne et vit sur l'échafaudage, à côté de Dmitri debout devant un chevalet, un jeune homme élégant et à la chevelure blonde, qui jouait avec une canne à pomme d'or. Tous deux parlaient assez haut pour que la religieuse ne perdît pas un mot de leur entretien ; mais elle ne comprenait pas tout le sens de leur conversation.

« Je te le répète, disait le jeune homme, je m'ennuie profondément ici. J'ai épuisé toutes les ressources et toutes les folies de la contrée. Je me suis fait raconter les histoires les plus étonnantes, je connais toutes les plaisanteries auxquelles les élégants officiers du temps de Catherine avaient recours pour tuer le temps. J'ai entendu des récits d'événements antédiluviens qui se passaient à je ne sais quelle époque fabu-

leuse des règnes de l'impératrice Anne et d'Élisabeth. Bref, j'ai tenté l'impossible, et à présent je n'en puis plus. En voilà assez.

— Mais moi, répondit Dmitri, je ne m'ennuie pas le moins du monde.

— Je le crois volontiers, repartit le jeune blond en souriant. Lorsqu'on peut jouer le rôle d'un Abélard auprès d'une Héloïse, les heures s'écoulent assez vite. Mais dis-moi combien de temps durera encore ce roman, que le diable emporte?

— Parle un peu plus convenablement.

— Ah! ah! ne vas-tu pas t'envelopper d'un manteau d'hypocrisie? Parce que tu peins des figures de saints en leur mettant un cercle d'argent autour de la tête, tu t'imagines pouvoir faire avec nous le bon apôtre. Malheureusement, mon cher ami, je t'ai trop souvent vu au tapis vert et dans des sociétés...

— Donne-moi cette couleur rouge.

— Volontiers. Mais que voulais-je dire? Ah! oui. Avec tes camarades, sois donc franc. Tu n'es pas un saint, nous le savons, et moi je n'en suis pas un. Si ton Héloïse n'entrait pas dans le bon chemin, tu n'aurais pas pensé à promener ton pinceau sur cette toile. C'est une bonne ruse, dans le genre de celle que tu as pratiquée l'année dernière à Florence, lorsque, pour l'amour de la signora Giuliani, tu es devenu tout à coup musicien. C'est connu. Tu uses de tes talents comme nous de nos gants. Dis-moi seulement quand cette romanesque aventure sera finie.

— A-t-elle donc été si longue pour toi?

— Par Dieu! voilà trois mois que nous demeurons ici. Nous arrivâmes, si je ne me trompe, au milieu de l'hiver, et nous sommes au printemps.

— Qu'importe que nous arrivions à Paris quelques semaines plus tôt ou plus tard?

— Qu'importe, dis-tu? sur ma foi, il importe beaucoup. Nous perdons de vue la belle princesse Uwarkoff. Elle est à présent à Paris; quelque temps encore, et la voilà partie, qui sait pour quelle contrée? Tu sais que la princesse Uwarkoff est ma passion, et la jolie petite comtesse Fedoroff, qui te plaisait tant, est aussi à Paris. Diable! Et puis pense donc que voilà près d'un an que je n'ai pas ponté, je ne saurai bientôt plus comment on jette une carte sur le tapis, et comment tourne la roulette.

— Bah! ce sont des misères!

— Des misères pour toi. C'est chose plus convenable pour un prince de Gluboff de troubler le cœur d'une jeune fille par de mauvaises peintures et des sonnets plus mauvais encore.

— Tais-toi, s'écria Dmitri en jetant autour de lui un regard inquiet. Pourquoi divulguer ainsi mes secrets? Si tu pouvais pénétrer dans le fond de mon cœur, tu cesserais de plaisanter, tu saurais qu'il s'agit ici pour moi d'un véritable et sérieux amour.

— Ce qui veut dire que nous allons encore languir ici pendant plusieurs mois. Mon cher ami, tu es vraiment terrible dans tes fantaisies de poëte et d'artiste, et tu mets tes amis à une cruelle épreuve. Ah! j'aurais dû me douter des ennuis que j'éprouverais, lorsque je suis venu avec toi dans ce désert.... »

Un léger bruit interrompit cet entretien.

« Va, va, s'écria Dmitri en s'approchant de son chevalet. Elle va venir, et je ne voudrais pas qu'elle t'aperçût dans cet élégant costume. Va, je t'en prie. »

Le jeune homme se retira en murmurant : « Que le diable emporte les cloîtres! Ils ont toujours je ne

sais quoi de séduisant pour les mauvais sujets romantiques. Quant à moi, je les trouve souverainement désagréables. »

Lorsqu'il fut loin, Scolastica s'avança d'un air distrait et affligé. Quoiqu'elle n'eût point compris tout ce qui venait de se dire, elle en avait assez entendu pour savoir que Dmitri lui cachait sa vraie position et son vrai nom. Elle s'approcha de lui avec froideur et embarras. Elle avait promis de peindre à côté de lui, mais le pinceau lui échappa des mains, et elle fondit en larmes.

« Chère enfant, s'écria Dmitri, qu'avez-vous donc? Pourquoi cette douleur? Parlez, ayez confiance en moi. Ne suis-je pas votre ami, votre frère? Y a-t-il encore quelques secrets entre nous? »

La jeune fille ne répondit pas; elle cachait sa tête entre ses mains et continuait à pleurer. Quand elle releva son front, elle était ravissante à voir avec l'expression de crainte, d'amour, de pudeur, qui se peignait sur ses traits, et elle ne put dire que ces mots: « Vous n'êtes pas ce que je croyais.

— Malheureux indiscret! » murmura Dmitri en se tournant vers la porte par où son ami était sorti; puis, enlaçant la jeune fille dans ses bras, et lui imprimant un baiser sur les lèvres: « Ne t'inquiète point, lui dit-il, de ce que tu as entendu, rapporte-t'en à moi pour connaître toute la vérité. Non, ma douce enfant, je ne suis point ce que je parais être; mais qu'importe? Que je sois prince, comte, ou simple paysan, est-il pour moi rien de plus beau que de pouvoir m'appeler ton ami? Tu ne connais pas le monde, il serait donc inutile de t'en expliquer les relations, de t'enseigner des titres qui pour toi n'ont aucune signification. Il suffit que nous nous connaissions et que nous nous aimions.

— Que nous nous aimions! s'écria Scolastica avec terreur. O Dieu ! moi, une religieuse !

— Le sort en est jeté, répondit Dmitri. Du moment où je te vis pour la première fois, je te jurai que tu serais à moi. C'est pour toi que j'ai pris ce rôle de serf, c'est pour toi que je suis entré dans ces murs, et je ne les quitterai plus sans toi. »

Scolastica le regarda avec effroi.

« Oui, reprit Dmitri avec un accent plus passionné encore, voilà ce que j'ai fait, et je veux t'enlever à cette étroite cellule où ta jeunesse et ta beauté sont ensevelies comme dans un tombeau. Je te conduirai dans ce monde que ton imagination t'a déjà représenté, tu y entreras avec moi, et l'amour t'ouvrira le temple de l'art. O ma Scolastica, il y a longtemps que je me berce dans ces rêves charmants, et je n'attendais qu'une heure favorable pour te révéler mes projets ! L'étourderie de mon compagnon hâte ce moment. Tu connais à présent le fond de mon cœur. Décide de mon bonheur, de ma vie. »

En disant ces mots, il se précipita aux pieds de la jeune fille, lui prit les mains et les arrosa de ses larmes.

« C'est impossible, s'écria Scolastica ; comment voulez-vous que je manque à mes vœux ?

— O ma bien-aimée, répondit Dmitri, les serments d'une religieuse sont une offense contre le ciel, qui nous a créés pour le bonheur, pour la joie et l'amour. Fais un autre serment, fais le serment d'obéir à l'impulsion de ton cœur, et tu me rendras heureux. Ce sera une résolution plus conforme à ta destinée et plus digne du ciel. »

En parlant ainsi, il attira la jeune fille dans ses bras : il était tard lorsqu'il la quitta.

Il fut convenu que Scolastica sortirait du cloître, et l'on désigna la nuit où elle prendrait la fuite. Une chaise de poste conduite par Gregor, l'ami de Dmitri, devait attendre la religieuse dans la forêt, au bord du lac.

Un soir, les trois jeunes nonnes que nous avons dépeintes au commencement de ce récit étaient assises dans la salle où elles nous sont apparues. Les lueurs empourprées du crépuscule du soir brillaient à travers les fenêtres, et une brise légère soulevait sur leur front virginal la chevelure des jeunes filles. Elles se tenaient l'une à côté de l'autre, les mains amicalement enlacées comme autrefois. Mais quelle différence pour Scolastica, naguère si calme encore, et à présent livrée à tant d'orageuses agitations! Marfa tressa une couronne de fleurs, et la posant sur la tête de Fœdora : « Voyez, dit-elle, elle ressemble à une fiancée.

— Mais non pas à une belle fiancée, dit Fœdora; si tu veux en voir une vraiment belle, regarde; » et elle plaça la couronne sur le front de Scolastica. Puis, voyant son amie pâlir tout à coup : « Qu'as-tu donc? s'écria-t-elle.

— Enlève cette parure. Tu sais qu'il ne nous est pas permis de la porter.

— Je le sais, répondit Fœdora en soupirant. Hélas! le monde doit pourtant être si beau. Ne voudrais-tu pas le voir? »

Cette question, si innocente qu'elle fût, jeta un nouveau trouble dans le cœur de Scolastica, et elle ne répondit rien.

Marfa s'écria : « Ne peux-tu me donner aucune nouvelle de notre boyard?

— *Notre!* répéta Fœdora d'un air dédaigneux; tu

sais que je ne me soucie en aucune façon du boyard, et que tu le gardes pour toi seule. Parle-moi du tsar, et je te répondrai et je te dirai qu'il a disparu sans laisser la moindre trace de lui. Mais j'ai eu occasion de voir le peintre, qui lui ressemble d'une façon étonnante.

— Et tu ne lui as pas demandé son nom?

— Moi! repartit Fœdora avec hauteur, moi, la fille d'un fonctionnaire impérial, causer avec un serf, tu n'y penses pas!

— Eh bien! cela ne m'arrêterait pas. C'est si triste d'être obligée de se taire quand on a envie de causer. Il y a des moments où les paroles vous étouffent. Mais qu'entends-je? N'est-ce pas le cosaque qui chante?

— Non, tu te trompes; le cosaque est aujourd'hui dans une de ses heures d'indépendance. Il faut alors que la bonne Anna sorte du couvent, coure de côté et d'autre. On dirait que dans ces moments-là elle fait la part du diable, pour être, le reste de l'année, laborieuse et fidèle à ses devoirs. »

L'entretien des deux amies fut interrompu tout à coup par des cris qui retentirent dans les corridors.

Une religieuse entra dans la salle et leur dit: « Priez pour la sœur Rebecca, qui est à l'agonie, et faites sonner la cloche. »

Ces paroles arrachèrent Scolastica à la rêverie profonde où elle était tombée. Elle monta en toute hâte l'escalier et entra dans la cellule de la malade, qui, en la voyant paraître, s'écria: « La voilà! la voilà! Les « flammes vengeresses ne se sont pas encore emparées « de son âme; laissez-moi seule avec elle. »

Quand les autres religieuses se furent retirées, Rebecca raconta à sa jeune amie, dans le délire de la

fièvre, qu'elle venait de l'enfer; qu'elle avait été témoin des affreuses tortures de tous ceux qui avaient méconnu la loi de Dieu, de tous ceux qui s'étaient abandonnés aux volontés, aux mensonges, aux crimes du monde, et qu'au moment où elle regardait avec une horrible épouvante ce tableau de la justice du ciel, sainte Anne lui était apparue, radieuse comme un beau matin, pure comme un lis; qu'elle avait vu ensuite le sourire ravissant de la sainte Vierge, et qu'elle s'était sentie portée par deux anges dans les béatitudes du paradis. « En ce moment d'extase, ajouta-t-elle, je t'appelais, ma chère Scolastica; mon cœur était inquiet de ton avenir. Oh! promets-moi que tu ne quitteras point cette pieuse enceinte, que tu ne rentreras pas dans ce monde où ton âme se perdrait. Donne-moi ta main et promets-le-moi. »

Scolastica se jeta aux pieds de son amie et baigna sa couche de ses larmes. En ce moment elle entendit le signal dont elle était convenue avec Dmitri, et se releva en jetant autour d'elle un regard effaré.

« Promets-le-moi », répéta la malade.

Scolastica restait devant elle comme un accusé sur la sellette.

Le signal se fit entendre une seconde fois. « Il faut que je parte, » dit-elle, et elle s'élança hors de la chambre. Un long cri de douleur et de désespoir retentit sur ses pas.

Enveloppée d'un long voile, Scolastica sortit du cloître par la porte du jardin. En s'éloignant, elle aperçut à la lueur de la lune, qui brillait à travers les nuages sombres, ses jeunes amies, Marfa et Fœdora, assises à la fenêtre. Elle leur adressa un muet adieu et se glissa d'un pas rapide dans le bois. Dmitri était là qui la reçut dans ses bras et la porta dans la voi-

ture. Un chant singulier frappa son oreille en ce moment; c'était la vieille Anna qui courait dans la campagne à la poursuite d'une chèvre, en répétant d'une voix bruyante ses joyeux refrains. Scolastica, toute tremblante, sans force, regardait, écoutait et se laissait conduire. Les chevaux de Dmitri partirent au galop, et la voiture, volant sur la grande route, ne s'arrêta qu'à Kieff.

Là, Dmitri et Gregor, après avoir installé la jeune fille dans une chambre d'auberge, la quittèrent pour remplir, disaient-ils, un devoir indispensable. Quelques instants après, la porte s'ouvrit, et un jeune officier, revêtu d'un splendide uniforme, apparut aux regards étonnés de Scolastica. C'était Dmitri. Il était suivi de Gregor, qui portait aussi l'uniforme d'officier. « Mademoiselle, dit ce dernier, je vous présente le prince Gluboff, capitaine de la garde impériale, et vous voyez en moi son fidèle serviteur, et si le prince le permet, votre très-sincère et très-respectueux adorateur, Gregor Milowitsch, qui n'est encore que lieutenant, mais qui espère, avec la protection du prince, s'élever bientôt plus haut.

— Assez de plaisanteries, s'écria Dmitri. Qu'importent ici nos titres? Tu es à moi, Scolastica; quitte ces sombres vêtements qui me rappellent l'esclavage où tu n'as que trop longtemps vécu. Prends ces nouvelles parures que j'ai fait préparer pour toi, et allons-nous-en tous deux vers ce monde que tu dois connaître et qui doit t'admirer et t'aimer.

— Amen! » dit Gregor en inclinant la tête avec un sourire sardonique, tandis que Dmitri enlaçait la jeune fille dans ses bras.

II.

Dix ans sont écoulés, et il faut que le lecteur se transporte avec nous à Paris, dans la rue Vivienne, en face d'un élégant hôtel. Il est onze heures du matin. Un jeune artiste entre chez le concierge, et demande s'il peut parler à madame Duval. « Elle est sortie, monsieur; mais elle a ordonné qu'on vous priât de l'attendre, et qu'on vous fît entrer dans son atelier. »

Le jeune homme monta lestement l'escalier. Un domestique lui ouvrit la porte d'une salle brillante, largement éclairée, et le laissa seul dans ce sanctuaire de l'art. Les murailles étaient couvertes de peintures qui avaient fait l'admiration de Paris. Le nouveau venu s'en allait de l'une à l'autre avec l'émotion de l'enthousiasme. Tantôt il s'arrêtait à contempler un effet de lumière, un paysage, puis il retournait se placer en face de quelque gracieuse figure, pour se diriger ensuite vers un groupe majestueux, imposant. Tandis qu'il était là, absorbé par le charme de ces tableaux, il sentit une main légère se poser sur son épaule, et une voix d'une douceur suave lui dit: « Vous voilà donc, mon cher Émile. Pourquoi ne vous a-t-on pas vu de toute la semaine? Qu'est-ce qui a pu vous tenir éloigné de votre amie?

— Ma chère Adèle, répondit Émile, me croirez-vous, si je vous avoue que c'est l'envie, la jalousie,.... que sais-je, moi?.... enfin un très-vilain sentiment

qui m'a tenu pendant ces huit derniers jours enfermé chez moi? Tout le beau monde accourait à vous, et je ne voulais pas venir vous voir au milieu d'un tel tourbillon. Elle n'a pas besoin de toi en ce moment, me disais-je. Dans ce concert d'éloges qu'elle reçoit, l'humble hommage que je pourrais lui offrir n'a-t-il pas trop peu de valeur, et ne sera-t-il pas dédaigné?

— Ainsi, vous êtes jaloux de ce petit brin de gloire que j'ai recueilli.

— Oui, je le suis. »

Adèle s'assit, et le sourire qui animait son visage fit place à une expression sérieuse et mélancolique. Le bras posé sur une table de marbre, la tête appuyée sur ses mains, le sein agité par des mouvements impétueux, on eût dit que, saisie tout à coup d'une pensée pénible, elle cherchait à écarter d'elle le nuage qui flottait sur son esprit.

Après un moment de silence elle reprit :

« Où en êtes-vous, Émile, de votre tableau?

— J'y ai tant travaillé, répondit Émile avec un amer sourire, que je renonce maintenant à tout espoir. Ah! j'aurais dû obéir aux vœux de mon oncle, et ne pas me croire appelé à poursuivre cette ingrate carrière. Celui qui veut devenir artiste doit consacrer à l'art toutes ses forces et toutes ses peines.

— Oui, c'est vrai.

— A présent je serais avocat, je serais calme et heureux. Dans une de ces occupations ordinaires, réfléchies, utiles, on ne sent pas se développer en soi, comme une flamme dévorante, cet amour de la renommée. J'éprouve des accès de rage quand je songe que mes œuvres n'ont encore excité aucune sensation, que mon nom a passé inaperçu dans le livret du salon.

— Mais vous êtes artiste, repartit Adèle avec chaleur, et il faut que vous restiez artiste.

— Qui me le dit?

— Moi, » répondit la jeune femme d'un ton assuré.

Émile la regarda, et, se précipitant à ses genoux : « Oui, s'écria-t-il, vous êtes mon bon génie, mon amie, ma bien-aimée. Quand je vois luire sur moi l'éclat de vos yeux, je ne sens plus ni désespoir, ni découragement. Répétez-moi donc encore quelques-unes de ces paroles qui m'enorgueillissent et me donnent tant de force.

— Vous êtes si jeune, dit Adèle, et vous avez tant d'années devant vous.

— Si jeune! J'ai dix-huit ans, et on dit qu'à quinze ans Raphaël avait déjà fait des chefs-d'œuvre.

— Vous êtes trop ambitieux ; il n'est pas donné à chacun de saisir si vite la palme la plus brillante.

— Et vous ne parlez pas des soucis, des fatigues que je me donne. Je voudrais pouvoir suivre ma route facilement, heureusement, comme vous avez suivi la vôtre.

— Qui vous a dit que mon chemin ait été si aisé? Savez-vous quel a été mon temps d'épreuve, et croyez-vous que je n'aie pas aussi payé ma dette aux muses sévères, qui n'accordent point leurs dons gratuitement?

— Non; je ne sais rien. Je vous ai vue devant moi, belle, pure, pareille aux muses virginales, et j'ai pensé que les sollicitudes amères de la vie n'avaient jamais dû vous atteindre. Ai-je eu tort? »

A ces mots, l'expression mélancolique qui déjà s'était répandue sur la physionomie d'Adèle, prit un caractère plus grave. Une douleur intérieure, profonde, se peignit sur ses traits, dans ses regards. Elle posa

d'un air de fatigue son bras sur l'épaule du jeune homme et lui dit : « L'heure est venue de récompenser votre amitié par une confiance dont vous êtes digne. Vous connaîtrez le commencement de ma vie, vous saurez tout ce que j'ai souffert. Recevez cet aveu comme un talisman pour les épreuves que vous aurez vous-même à subir, car qui peut se vanter en ce monde d'avoir atteint un but sans efforts et sans combats ?

— Parlez, parlez, » s'écria Émile en serrant sur son cœur les mains de la jeune femme.

Adèle ouvrit une cassette et en tira un tableau entouré d'un voile.

« Je vois, dit Émile en regardant avec une avide curiosité ce tableau, je vois une religieuse assise devant un chevalet. Quel rapport y a-t-il entre cette peinture et votre destinée?

— Cette religieuse, c'est moi-même.

— Quoi! vous? — Oh! étrange chose! Si les Parisiens savaient que cette femme si belle, si élégante, à laquelle ils rendent tant d'hommages, a été religieuse!

— Écoutez, Émile. Mon nom de religieuse était Scolastica; des parents avares m'enfermèrent toute jeune dans le cloître. Dans ma solitude pénétra un de ces hommes du monde qui se font une joie de violer l'asile où règnent la paix et la piété. Laissez-moi, mon ami, jeter un voile sur cette époque désastreuse de ma vie. Cet homme, qui m'arracha à la tranquillité du couvent, était un jeune Russe d'une famille distinguée. Il m'amena à Paris. Je l'aimais, j'avais mis en lui toutes mes espérances. Il trompa mon âme crédule et déchira mon cœur. Jeune, beau, riche, recherché de tous côtés, il ne pouvait rester longtemps captivé par

une affection simple et candide comme la mienne. Il me donna ce que le monde appelle l'amour, et ne comprit pas ce que j'attendais de lui. Il m'avait enlevée à ma paisible retraite, comme on enlève une fleur au vallon où elle est née pour en respirer un instant le parfum. A Paris, il me déclara que je ne serais jamais sa femme, mais que je pourrais toujours le considérer comme un ami. Je le quittai, sans savoir ce que je deviendrais, hélas! et que pouvais-je devenir dans ce désert de maisons, dans cet immense Paris? Sans asile, sans protection, j'errai plusieurs jours au hasard, en proie à mon désespoir. Je ne croyais pas que l'âme humaine pût être exposée à tant de déceptions et à tant de douleurs. Si les murs de mon couvent me dérobaient l'éclat et la beauté du monde, ils me tenaient au moins à l'abri de ses vices et de ses misères. J'en étais venue à ce point de souffrance que je tremblais à l'approche de chaque homme, car dans chaque homme je redoutais la souillure du vice et du mensonge. Enfin, le ciel vint à mon secours au moment où je languissais, épuisée et fatiguée, et déjà torturée par la faim, sous le portail d'une église. Un vieillard, dont une longue chevelure blanche ombrageait les nobles traits, s'approcha de moi et m'adressa des paroles de consolation. Je ne lui répondis d'abord que par une extrême froideur et une injurieuse défiance; mais sa générosité de caractère subjugua mes inquiétudes. Je le suivis dans sa demeure : c'était un artiste; ses tableaux achevèrent ma guérison morale. Comment vous raconter le changement que ses soins affectueux, ses œuvres charmantes, opérèrent peu à peu en moi? Qui pourrait dire ce qui se passe dans l'intérieur d'une plante lorsqu'après avoir été longtemps privée des rayons du soleil, elle aspire de nouveau un

air bienfaisant et une douce chaleur? Ce noble vieillard employa tous ses efforts à relever mon existence brisée, à raviver en moi les salutaires pensées que je croyais à jamais anéanties. Au premier tableau que je me remis à peindre, la prière s'échappa de mon cœur... Je venais de passer par un affreux désert, et je me trouvais auprès d'une source rafraîchissante. Mon père, c'est le nom que je donnai à mon vénérable protecteur, avait sauvé des orages de la révolution une modeste fortune. Privé depuis plusieurs années d'une femme, d'une fille adorée, il avait cherché dans le travail de l'art une consolation à sa douleur, et mon affection devint aussi pour lui un besoin. Ma chambre était près de la sienne. Nous travaillions tous deux avec la même pensée, dans le même but. J'avais de rudes obstacles à vaincre, et mon âme était épuisée. Pendant des mois entiers, je ne vis pas un autre homme que mon père. Il fallait que je me réconciliasse avec la nature humaine, que mon cœur reconquît sa foi et sa confiance pour chasser les ombres funestes qui l'entouraient de toutes parts. Hélas! je ne croyais plus à aucun regard affectueux, à aucun sourire innocent. Il fallait reprendre cette croyance, et je la repris par l'étude. Mes toiles et mes couleurs étaient mon univers. Le généreux vieillard observait tous mes efforts et s'en réjouissait; lui-même me guidait dans mes essais, m'éclairait par ses conseils, et m'encourageait par ses exemples; lui-même m'enseigna le but que je devais atteindre, et je résolus d'y parvenir. Quelques années après, j'osai enfin livrer mon œuvre au jugement du public, et mon succès dépassa mon espoir. Ma position s'améliora bientôt, et j'arrivai à cet état de fortune et de réputation où vous me voyez. Que vous dirai-je de plus? Pour celui qui n'aspire qu'à ces succès du

monde, à ces joies extérieures, pour celui-là je suis sans doute une femme heureuse, une femme digne d'envie, et je dois remercier le sort qui m'a soutenue dans une déplorable catastrophe; mais cette douleur de l'âme, cette fièvre qui agite mon cerveau, cette anxiété continue et sans nom, ô mon Dieu! mon Dieu! un tel tourment ne finira-t-il donc pas? »

A ces mots, la jeune femme tomba pâle et sans force sur un fauteuil.

« O mon Adèle! mon Adèle! s'écria Émile, que puis-je faire pour vous? Parlez, parlez, je vous en prie au nom du ciel.

— Rien, rien. Il faut que je sorte, dit-elle en se relevant avec une impétueuse vivacité. Restez ici; attendez-moi. »

Émile la vit partir, et l'attendit une heure, deux heures, la tête entre ses mains, rêvant à tout ce qu'il venait d'entendre, à cette étrange situation d'une religieuse de Russie enlevée à son cloître, transportée à Paris, trompée, abandonnée, et se relevant dans son abandon par une circonstance providentielle, par un admirable effort de patience et de volonté. Ne la voyant pas revenir, il s'éloigna en se promettant de la revoir le lendemain.

Pendant ce temps Adèle avait pris un fiacre et s'était fait conduire dans un des quartiers éloignés de la ville. En arrivant à la porte d'une maison d'humble apparence, elle monta plusieurs étages et s'avança près du lit d'un vieillard malade.

« Comment, c'est vous, ma chère enfant? dit le vieillard avec une expression de surprise et de joie. Vous n'auriez pourtant pas dû venir jusqu'ici à cette heure de la journée où vous devez être occupée de vos tableaux. J'aimerais mieux vous voir le soir.

— O mon père, s'écria la jeune femme, c'est un douloureux motif qui m'amène près de vous. Je suis malade, malade à la mort; soyez mon médecin.

— Parlez, Adèle.

— Ne me donnez point ce nom d'Adèle; appelez-moi Scolastica. C'est le nom que je portais quand j'étais encore innocente et heureuse, quand le voile sans tache protégeait cette tête brûlante.

— Eh bien, Scolastica?

— Oh! le doux nom, le saint nom! » dit la jeune femme en élevant ses regards au ciel. Puis soudain elle reprit une expression de douleur, et s'écria : « Je suis réprouvée, mon père, je suis perdue, je suis damnée.

— Au nom du ciel, chère enfant, gardez-vous de prononcer de telles paroles près du lit d'un mourant qui n'invoque que l'esprit de paix et de quiétude. Pourquoi vous laisser toujours aller à ces déplorables accès de tristesse? Le riant génie de l'art ne peut-il soutenir votre courage? N'avons-nous pas tous deux sacrifié sur l'autel de ce génie bienfaisant, et ne vous a-t-il pas donné sa brillante auréole? Ne troublez donc pas par ces vaines douleurs les derniers instants d'un vieillard qui vous aime.

— Si je pouvais faire autrement, ah! quelle joie ce serait pour moi! mais je suis vaincue, anéantie.

— Vous a-t-on causé quelque affliction inattendue? A-t-on attaqué, déprécié votre talent?

— Non, non. Les mêmes hommages d'un monde trompeur m'entourent encore, le même rayon de gloire flotte encore sur ma tête; mais mes plaies intérieures sont brûlantes et mon cœur est désolé. C'en est fait, mon père, je ne puis plus peindre une image de saint; le ciel m'est fermé. Depuis que j'ai rompu

mes vœux, j'ai perdu l'innocence de l'art. Dieu ne permet pas qu'on se joue de lui ; il veut des âmes pures, et je ne lui ai porté qu'une âme profanée. Pour me punir, il m'a jetée au milieu d'un monde impudent, menteur, déhonté, et je me perds dans ce tourbillon.

— Vous êtes, ma chère enfant, dit le vieillard, sous l'influence de l'impression produite sur vous par les visions d'une religieuse malade. Croyez-vous donc que pour plaire à Dieu et pour être utile aux hommes l'art ne doive pas s'affranchir de ces lignes dures et roides où la piété jointe à l'ignorance, l'a enfermé?

— Non, mon père, ce n'est point là le sujet de mes souffrances. Je repousse avec horreur ces funèbres visions que je vous ai racontées, et j'ai peu d'estime pour ces œuvres sèches et inanimées que l'on fabrique dans mon couvent. Cependant, je vous le répète, le ciel m'est fermé. Le religieux enthousiasme qui jadis ravissait ma pensée est éteint dans mon cœur.

— Notre époque même s'oppose à l'exécution de ces primitives images d'église.

— Oh! non, ne le croyez pas. Il n'y a pas une époque sans pieuses révélations, pas une époque qui ne soit animée du souffle de Dieu. Le temps même où nous vivons n'a pas renoncé au culte des saints; il demande seulement, pour enseigner ce culte, des cœurs qui aient conservé le feu sacré, qui suivent leur inspiration religieuse sérieusement, avec amour, et surtout avec honnêteté. Lorsque j'étais dans une cellule solitaire, et que mes regards planaient sur ces froides plaines de neige qui entouraient le cloître, au milieu des ténèbres et des tempêtes des nuits d'hiver, je sentais bruire dans mon sein la source première de l'art, j'entendais au fond de mon âme résonner la voix

de Dieu. Depuis que je suis dans le monde, depuis que ses folles rumeurs retentissent sans cesse à mon oreille, la voix intérieure ne me parle plus, et la source pure est tarie.

— Ma fille, répondit le vieillard, je ne puis souffrir que tu t'accuses ainsi toi-même, tu es parvenue à produire des œuvres sérieuses et nobles. *Le Sacrifice d'Abraham* que tu as exposé aux regards du public n'a-t-il pas été généralement admiré?

— Parce que ce tableau était conçu dans une pensée toute mondaine, parce que j'avais tenté d'y représenter la douleur du père plutôt que l'exaltation de la foi. Et qu'a-t-on loué dans cette œuvre? La disposition des groupes, certains effets d'ombre et de lumière. Ah! que tout cela est misérable, comparé à ce que l'âme devait faire dans sa vocation sublime pour révéler aux hommes les mystères de Dieu?

— Eh bien! retourne dans ton couvent, et remets-toi à peindre ces images de saints, telles que tu les peignais autrefois.

— Je ne le puis, hélas! et voilà mon malheur. Ah! si je pouvais dans mes nuits d'insomnie rappeler par mes larmes ce que j'ai perdu, si je pouvais reconquérir ma foi, mon innocence, je m'en irais avec bonheur peindre ces images telles que je les peignais autrefois.

— L'innocence s'en va avec le savoir. Il faut nous résoudre ou à obéir aux exigences de l'esprit, à étu dier les vraies beautés de l'art, ou à nous rejeter dans ces époques d'ignorance candide et d'innocence primitive. Pour nous, une telle innocence ne serait qu'une démonstration factice.

— Il y va de ma vie, s'écria Scolastica avec impétuosité. J'ai connu les saintes joies des espérances re-

ligieuses, et je ne puis y renoncer. Bénissez-moi, mon père, je vais quitter Paris.

— Comment? tu veux abandonner ce bonheur que tu as obtenu, cette réputation, cette fortune?

— J'abandonne tout pour retrouver un seul instant de calme. »

Le vieillard et la jeune femme se turent, et l'on n'entendit pendant quelques instants que des sanglots étouffés et le murmure d'une prière.

III.

Par une nuit orageuse d'hiver, un traîneau s'avançait lentement sur le lac du cloître voisin de Kieff. La neige tombait à gros flocons, et un vent froid et aigu la chassait de côté et d'autre en tourbillons épais. Pas une étoile ne luisait au ciel, et on ne distinguait aucune trace de chemin. Un cavalier, qui avait aperçu le traîneau errant à l'aventure, essayait par ses cris d'indiquer à ceux qui le conduisaient la direction qu'ils devaient suivre, mais les rafales du vent les empêchaient d'entendre sa voix. Le cavalier, las de crier en vain, tourna bride, et distingua dans l'ombre deux personnes qui cherchaient à s'abriter sous des broussailles.

« Par le sang de Jésus-Christ! s'écria-t-il, je ne vois plus qu'un moyen pour vous d'arriver jusqu'au cloître, c'est que la petite dame que j'aperçois là toute tremblante et grelottante monte en croupe derrière moi, et que le petit monsieur marche derrière nous, comme il pourra.

— Non, répondit la jeune femme, cela ne se peut. Mon compagnon est tout à fait étranger dans ce pays, il pourrait se perdre. Laissez-le monter sur votre cheval, et moi je vous suivrai à pied.

— Comme vous voudrez, reprit le cavalier; mais hâtez-vous. Je ne me soucie point, mes chers enfants, de perdre ici un temps inutile. Il faut que je porte au plus vite mes provisions de couleurs au couvent, et vous concevez que j'aimerais mieux être assise près d'un bon poêle qu'à cheval au milieu de cette neige.»

Le jeune homme, cependant, ne voulait point accepter la place qui lui était offerte. « Vous êtes malade, ma chère amie, disait-il dans une langue que le cavalier ne comprenait pas; profitez du secours que le ciel nous envoie. Montez sur ce cheval, je vous en prie à genoux.

— Non, Émile, répondit la jeune femme. Vous savez que j'ai fait vœu de rentrer à pied, comme une pénitente, dans ma patrie. Voulez-vous que, près d'atteindre à mon but, je manque à mon serment?

— Eh bien! soit, mais je ne vous quitterai pas.» Et il fit signe au cavalier de poursuivre sa route.

Le cosaque, car c'était notre brave religieuse connue sous le nom de cosaque qui cheminait ainsi, ayant prêté l'oreille aux accents de la jeune femme, descendit vivement de cheval; puis, s'élançant vers elle et lui prenant la main qu'elle portait à ses yeux : « C'est elle! c'est elle! Par saint Alexandre Newski! s'écria-t-elle avec une explosion de joie, c'est notre Scolastica! Ah! mon cher trésor, reviens-tu enfin au logis? Reviens-tu, parce que la vieille Anna a prié tous les saints de te ramener, ou parce que tu n'as plus nulle envie d'errer à travers le monde? Mais n'importe, viens. Tu trouveras ta petite chambre telle que tu l'as

laissée, et je porte là, dans ma sacoche, le plus bel outremer que tu puisses désirer. Tu vas te remettre à peindre comme autrefois. Marfa et Fœdora, que l'âge a rendues plus raisonnables, seront trop heureuses de te revoir. Nous avons six nouvelles religieuses, dont l'une est ma parente. Je ne lui ai pourtant pas raconté l'histoire de Jermak. Ce pauvre Jermak est mort à force de boire. Jusqu'au dernier moment il a soutenu que j'étais sa fiancée, et il s'en est allé de ce monde avec cette croyance. Mais comme tu es pâle et abattue, ma pauvre petite Scolastica! Bois un peu de ma bouteille. Voilà tes yeux qui se ferment. Sur ma foi! la pauvre enfant fait pitié. »

Pendant que la vieille Anna discourait ainsi, Émile s'efforçait de faire asseoir Scolastica sur le cheval; mais la jeune femme s'y refusa obstinément, et il fallut se résoudre à la voir se traîner languissamment à pied. Émile et Anna lui donnèrent le bras pour la soutenir. La tempête devenait de plus en plus violente. Le ciel et la terre semblaient enveloppés et confondus dans un tourbillon de neige, et des amas de neige s'élevaient à tout instant comme des collines devant les pas des voyageurs. Sans l'appui d'Anna, qui connaissait si bien toute cette sauvage contrée, Emile et Scolastica se seraient infailliblement perdus dans cet abîme ténébreux; mais, grâce à l'expérience, à la force de la vieille religieuse, déjà la petite caravane approchait du terme de sa pénible pérégrination, déjà l'on pouvait entendre les vibrations de la cloche du cloître, et l'œil exercé d'Anna distinguait la lumière des dortoirs, quand soudain Scolastica tomba inanimée dans les bras qui la soutenaient. Anna, la voyant s'affaisser ainsi, monta sur son cheval, et courut en toute hâte au couvent pour y cher-

cher des secours. Un instant après, la jeune femme reprit connaissance. Elle ouvrit les yeux, et vit son compagnon penché sur elle, le visage baigné de larmes. « Merci, merci, lui dit-elle d'une voix mourante, merci de tant d'affection et de fidélité. Retournez dans votre patrie, mon noble ami. Le ciel m'a accordé ce que je lui demandais : un tombeau sur ma terre natale. Grâces lui soient rendues ! »

Au même moment plusieurs personnes arrivaient du cloître avec des flambeaux ; mais il était trop tard : la tête tournée vers le saint asile de sa jeunesse, la figure éclairée d'une expression de paix ineffable, la pauvre Scolastica venait de rendre le dernier soupir. Les sœurs l'emportèrent en pleurant dans l'enceinte du cloître.

Émile retourna en France. Il vécut d'une vie solitaire, ennoblie par le souvenir de l'affection la plus profonde, de l'amour le plus pur. On le cite aujourd'hui parmi les artistes les plus distingués de son pays.

LA FILLE

DES RICCAREES.

SCENE DE LA LOUISIANE.

Un ardent soleil de septembre versait ses rayons sur les cotonniers, les plantations de sucre et les prairies de la Louisiane. La nature fatiguée reposait dans une sorte d'affaissement, et semblait dans sa chaleur fiévreuse aspirer à la rosée de la nuit, qui devait rafraîchir le sol et rendre aux arbres leur éclat, aux fleurs leur parfum. Le planteur indolent était renfermé au fond de sa demeure, derrière ses jalousies hermétiquement closes. Une coupe de vin à ses côtés, le corps mollement étendu dans un large fauteuil, il passait son temps à remuer et à faire fondre, avec sa cuiller d'argent, des morceaux de glace dans sa boisson.

Dans les champs, une troupe de nègres, hommes, femmes, enfants, les épaules nues, travaillaient à ramasser dans les corbeilles les capsules du cotonnier; tandis qu'à quelque distance, sous les rameaux d'un arbre touffu, l'*overseer*[1], son lourd fouet de cuir à la main, surveillait ce labeur, et de temps à autre tournait la tête vers l'habitation du planteur, où une douce image attirait ses regards.

Au-dessus d'un escalier de dix marches s'élevait la galerie du maître, ombragée par des arbres de Chine, par des magnolias odorants. A ses colonnes s'enlaçaient des tiges de roses blanches qui rejoignaient une voûte formée par une treille et mêlaient aux grappes pendantes leurs boutons aromatiques. Des plantes des tropiques et des plantes du Nord, cultivées avec soin, s'épanouissaient çà et là dans ce riant asile. Mais le plus bel ornement de la maison de Beaufort, l'un des plus riches planteurs de la Fausse-Rivière, ce n'étaient point ces fleurs si brillantes, ces arbustes si rares. Entre les colonnes tapissées d'un vert feuillage était suspendue une natte d'un travail exquis qu'une petite négresse balançait, et sur cette natte apparaissait une jolie tête couronnée de cheveux noirs. C'était la fille du planteur, la plus charmante créole de la Louisiane; un pied pendant hors de sa couche mobile et le visage tourné vers la rivière d'où soufflait un léger vent d'ouest, tantôt elle se berçait gracieusement sur son lit aérien, et tantôt elle contemplait dans sa rêveuse indolence les fleurs écloses de tous côtés et le plumage étincelant des colibris qui voltigeaient autour d'elle.

[1] C'est ainsi qu'on nomme les premiers surveillants des nègres. La plupart sont blancs, beaucoup créoles. Les surveillants de second ordre sont en général choisis parmi les nègres.

A ses côtés étaient étalées des feuilles de magnolias, sur lesquelles elle traçait avec une aiguille différents noms et différentes figures; des journaux, des brochures de France épars près de sa natte sur une table, attestaient que la jeune fille avait recours à tous les moyens pour oublier autant que possible la longueur du temps.

C'était vers cette natte que le sombre surveillant des noirs tournait à tout instant la tête. Osait-il élever ses vœux jusqu'à la plus belle et la plus riche héritière de la contrée? Non; il savait qu'elle n'avait pour lui qu'un sentiment de haine et de mépris, et il n'ignorait pas l'abîme qui le séparait de Gabrielle Beaufort; mais une autre personne attirait ses regards et excitait ses désirs.

Sur un moelleux coussin était assise, à côté de la natte, une jeune fille qui, avec un éventail de plumes de paon, rafraîchissait le visage de Gabrielle et éloignait d'elle les insectes. C'était une Indienne. A son teint de bronze, à son œil vif et étincelant, à ses dents blanches, à sa taille on reconnaissait la fille des forêts; tandis que ses cheveux, d'un noir luisant et un peu crépus, semblaient indiquer le mélange de la race blanche et de la race mulâtre.

Le corps enveloppé d'un large et ondoyant vêtement, selon l'usage des femmes de sa tribu, elle portait sur les flancs une ceinture de perles et au col un collier de corail. Ses petits pieds étaient enfermés dans des mocassins qu'elle avait elle-même façonnés, et dont le travail faisait honneur à son goût délicat.

Au milieu de cette splendide nature, Saïsa, ainsi s'appelait la jeune fille, semblait occupée d'une douloureuse pensée. De temps à autre, elle se détournait de sa maîtresse, essuyait du bout des doigts une

larme qui filtrait le long de ses cils, et un soupir difficilement contenu s'échappait de son sein.

Pensait-elle au sort de sa tribu, à cette malheureuse tribu arrachée à son sol natal, décimée, écrasée par les blancs, forcée de fuir au loin, d'abandonner ses champs héréditaires et les tombes de ses aïeux? Pensait-elle qu'elle était là, elle, la descendante d'une fière race, obligée d'obéir aux ordres d'un étranger aux lieux mêmes où elle devrait, par le privilége de sa naissance, commander et être obéie? Non, ce n'était point cette dernière réflexion qui l'affligeait, car Gabrielle la traitait plutôt comme une amie que comme une esclave; mais le souvenir de ses parents, auxquels elle avait été enlevée par une ruse diabolique, c'était là ce qui agitait son cœur et mouillait sa paupière.

Gabrielle s'aperçut de sa mélancolie et lui dit : « Saïsa, ma chère enfant, pourquoi es-tu toujours si triste? pourquoi ne veux-tu pas m'apprendre la cause de ton chagrin? Ne suis-je pas ton amie, et ne t'ai-je pas communiqué toutes mes sollicitudes et tous mes projets, en te demandant ton avis ou ton secours? »

Saïsa attacha un long regard pensif sur sa maîtresse, puis jeta un coup d'œil sur la petite négresse.

« Va, dit Gabrielle à l'enfant, va te promener dans la cour, et ne reviens que quand je t'appellerai. »

La négresse s'élança joyeuse vers l'escalier, et Gabrielle se tournant vers Saïsa, lui dit : « A présent, nous voilà seules, fais-moi connaître ce qui t'afflige; peut-être pourrai-je y apporter remède.

— Tu sauras tout, murmura la jeune Indienne; il vaut mieux que tu saches tout, car si.... » Et soudain elle se tut et cacha son visage dans ses mains.

« Au nom du ciel, s'écria la belle créole, qu'as-tu? je ne t'ai jamais vue ainsi.

— Écoute donc, reprit Saïsa avec plus de calme, écoute ; quoique jeune, j'ai éprouvé de cruelles choses.

« Je suis la fille d'un chef des Riccarees ; quand notre nation eut été presque entièrement exterminée par les blancs, ce qui restait de ma race s'établit entre les Osages et les Chéroquois. Mon père rendait justice à l'habileté et à l'industrie des blancs. Il était convaincu qu'il ne nous restait plus qu'un seul moyen de salut, c'était d'adopter les mœurs, les usages de ceux qui nous avaient vaincus, de cultiver les terres comme eux et de nous associer à eux. Chaque blanc qui se présentait dans notre demeure était bien reçu. Une seule fois, son naturel guerrier et violent se réveilla en présence d'un blanc effronté qui, après s'être approché de moi trop librement, déclara que je ne devais pas être si dédaigneuse, puisqu'on voyait clairement à ma chevelure que j'étais une négresse.

« A ces paroles, mon père se leva de son siége comme s'il avait senti rebondir une flèche sur sa poitrine. Il était l'un des premiers guerriers de sa race, et ma mère était la fille d'un chef de Sioux. En m'entendant traiter comme une négresse, il saisit en fureur son tomahawk et le lança à la tête de l'étranger qui tomba sous le coup sans connaissance. Au même instant, mon père, s'accusant d'avoir violé les lois de l'hospitalité, prit le blanc entre ses bras, pansa ses plaies, et le soigna comme un fils tant qu'il resta parmi nous. Mais cet homme était un être infernal. Il ne se souvint que des coups qu'il avait reçus de mon père et, pour s'en venger, observa avec soin l'intérieur de notre habitation et les environs. Trois jours après son départ, il revint le

soir avec une troupe de satellites, et se glissa jusque dans notre demeure. Mon père fut tué, moi je fus liée sur un cheval et emportée au galop vers la grande rivière[1]. Les misérables, qui sans doute craignaient d'être poursuivis, prirent un sentier écarté, et ne s'arrêtèrent que dans un lieu isolé et couvert de broussailles.

« J'étais restée longtemps évanouie ; en revenant à moi, j'aperçus un étranger qui me marchandait. Les ravisseurs lui donnèrent un acte de vente, puis on me porta dans un canot que des rameurs poussèrent bientôt loin du rivage.

« Seule, sans secours, j'étais étendue au fond de l'embarcation, songeant avec terreur au sort qui m'attendait. Je me voyais au pouvoir de cet homme qui fixait sur moi des regards ardents, vendue comme esclave, persuadée que je n'avais nul espoir à attendre des blancs, et l'idée d'un suicide passa comme un éclair dans mon esprit.

« Le canot était grossièrement construit. Par un simple mouvement j'en rompais l'équilibre, je le faisais vaciller, une secousse un peu plus forte et il chavirait, et je redevenais libre. Cette affreuse pensée donna sans doute à mes traits une expression de terreur; je vis le blanc qui me regardait d'un air sardonique et qui me dit : « Ne te tourmente pas, ma petite poupée, si tu es « sage, tu deviendras ma femme, » et alors il fit un éclat de rire si effroyable que je crus voir un démon sorti de l'empire des ténèbres. Alors ma résolution fut prise, je voulais mourir. Lorsque le canot se penchait d'un côté ou de l'autre, je pouvais remarquer que nous n'étions pas loin d'une assez grande île. Je nage à

[1] Le Mississipi.

merveille, mais on m'avait laissé mes liens. Il ne me restait qu'un refuge, la mort. Pour la dernière fois j'adressai ma prière à notre Manitou ; pour la dernière fois je regardai le soleil que bientôt je ne devais plus voir ; pour la dernière fois j'aspirai l'air balsamique de la contrée, puis je fermai les yeux et me jetai de toute ma force sur un des flancs de la frêle nacelle.

« Arrête, s'écria le blanc, nous allons chavirer, » et pour rétablir l'équilibre, il se plaça à l'autre côté du canot ; mais je suivis son mouvement, et je sentis les flots passer sur ma tête : le canot était renversé. J'ignorais si mon ravisseur pouvait nager ; s'il en était ainsi, il pouvait aisément me prendre et me conduire vers le rivage ; mais je ne voulais pas qu'il me prît vivante, et je plongeai dans les vagues avec la ferme intention de me noyer. Dieu en ordonna autrement. Je revins à la surface de l'eau et me trouvai jetée sur des bois flottants. Je portai mes regards de tous côtés, et n'aperçus aucun vestige de l'embarcation. L'odieux homme qui m'avait enlevée devait être noyé, ou bien loin. Le désir de vivre me revint avec l'espoir de la liberté. J'essayai de me délivrer de mes liens, et j'y parvins. C'étaient des lanières de peaux de biche que l'eau avait amollies et relâchées. Mes mains glissèrent sous les nœuds, et je m'élançai gaiement à la nage.

« Tu sais le reste. Cinq jours après, ton père me trouva dans une forêt errant à l'abandon. Je n'avais pas le courage de rentrer dans la maison où j'avais vu égorger mon père, et je n'osais croire que notre faible tribu pût me protéger contre la poursuite des blancs. Tu me plaças près de toi, Gabrielle, et tu es devenue mon soutien, ma consolation.

— Mais pourquoi donc cette tristesse continuelle? lui demanda avec affection la jeune créole, sois donc

gaie comme moi ; tu es avec des amis qui ne souffriront pas qu'on te fasse le moindre mal....

— As-tu vu, répondit Saïsa avec anxiété, as-tu vu aujourd'hui comment on a livré à son maître cette pauvre femme qui, dit-on, s'était enfuie?

— Mais c'était une esclave, et lui était son maître.

— Et comment sais-tu que c'était son maître? N'a-t-elle pas juré qu'elle ne l'avait jamais vu?

— Il avait sa lettre d'achat qui la décrivait exactement. Folle enfant, dit Gabrielle, pourquoi te tourmentes-tu de pareilles choses?

— Il avait sa lettre d'achat qui la décrivait exactement, s'écria Saïsa, en se levant avec impétuosité, et on la lui a livrée.

— Au nom du ciel, dit sa jeune maîtresse, qu'as-tu donc? D'où te vient une telle agitation ?

— On l'a liée et on l'a emmenée, ajouta Saïsa avec terreur; et pour moi il y a aussi une lettre d'achat, une lettre qui décrit mes yeux, mes cheveux; qui indique même une tache que j'ai sur les épaules. O Dieu de bonté! » et sa voix fut interrompue par ses sanglots.

Gabrielle, vivement émue, descendit de sa natte, s'approcha de la jeune fille et essaya de la consoler; mais elle ne pouvait elle-même se dissimuler le danger qui menaçait la pauvre Saïsa, si celui qui l'avait achetée venait à la découvrir.

« Viens, chère enfant, lui dit-elle, viens, prends courage, je trouverai bien un moyen de te sauver. Tu connais le jeune créole Saint-Clyde, c'est notre ami. Il a longtemps habité à l'ouest du Missouri, entre les Osages et les Chéroquois; il viendra à notre secours; il ira lui-même, ou enverra là-bas chercher des témoignages qui te mettent à l'abri de toute pour-

suite. Il faut que d'abord tu portes plainte contre le coupable. C'est le seul moyen de prévenir ses poursuites. — Céleste, Céleste, cria-t-elle à la petite négresse qui était descendue dans la cour, monte ici et envoie-moi Endymion. »

Endymion parut au même instant.

« Tu sais, lui dit Gabrielle, où demeure M. Saint-Clyde?

— Massa Clyde.... certainement; mais il y a en bas un étranger.

— Bien. Conduis-le chez mon père, et toi, monte à cheval, va chez Saint-Clyde, prie-le de se rendre ici en toute hâte, ce soir même, si c'est possible; nous avons à lui parler de choses importantes.

— Mais l'étranger, reprit Endymion avec inquiétude, l'étranger!.... Le maître dort, et si on l'éveillait, le pauvre Endymion recevrait des coups.

— Fais-le entrer dans le salon, il y trouvera des livres pour se distraire. Et toi, pars, et avant de partir, donne à manger à mon cheval, nous nous en servirons peut-être bientôt. Va donc, et reviens vite. »

Le jeune esclave disparut, et quelques instants après on entendit le pied rapide de son cheval résonnant sur la plage de la Fausse-Rivière.

Une nouvelle espérance s'éleva dans l'âme de Saïsa; elle savait, et elle l'avouait avec une pudique rougeur sur les joues, elle savait que Saint-Clyde emploierait tout son pouvoir à la délivrer du péril qui la menaçait. En portant plainte elle-même contre celui qui l'avait vendu, elle l'obligeait à se justifier; et, en attendant, elle pouvait recevoir les preuves de son origine. Elle prit la main de sa maîtresse, la porta à ses lèvres et lui dit : « Oh! tu es bonne, bonne comme un ange;

tes paroles ont ramené la paix et la consolation dans mon cœur.»

Gabrielle regarda en souriant la douce figure de la jeune Indienne, et lui donna sur le front un tendre baiser.

En ce moment l'overseer, qui avait vu venir l'étranger, s'approchait de l'habitation. «De quoi, diable, se disait-il, ces deux femmes ont-elles causé si sérieusement? Mille tonnerres! je voudrais que la petite Indienne fût à moi. C'est bien dommage qu'on ne puisse acheter ces peaux rouges comme les peaux noires..... Mais quel peut être cet étranger? vraisemblablement un marchand de coton de la Nouvelle-Orléans. Il arrive à point pour acheter le reste de notre récolte.»

En parlant ainsi il passait devant les huttes de nègres, il monta l'escalier de la maison du planteur, et se trouva en face de l'étranger.

« Comment! Pitwell, s'écria-t-il avec surprise; d'où diable venez-vous?

— Duxon ici, dans la Louisiane! repartit Pitwell avec le même étonnement, et en tendant la main à l'overseer. Voilà comme les vieux amis se retrouvent. Où nous sommes-nous donc vus pour la dernière fois?

— Moins nous en parlerons, et mieux cela vaudra; pour moi, je ne me suis jamais vanté de cette histoire.

— Ah! oui, je me rappelle.... oui; mais pourquoi s'en inquiéter, c'est une vieille affaire, et l'homme est depuis longtemps..... » A ces mots il s'interrompit pour jeter sur Duxon un regard scrutateur; puis changeant brusquement d'entretien, il ajouta : « Êtes-vous ici pour votre plaisir?

— Je suis l'overseer de la plantation.

— Une bonne place?

— Passable.

— Le propriétaire?

— M. Beaufort.

— Combien de balles[1]?

— Cent quatre-vingts.

— Diable! Ne peut-on entamer quelques affaires avec cet homme? Il doit avoir une belle masse d'argent.

— Si vous pouviez nous procurer quelques nègres. Nous avons besoin d'une couple de bons travailleurs et d'un domestique; mais il faut quelque chose de choisi. Le vieux n'aime pas les laides figures.

— Des nègres? Oui, on pourrait peut-être vous en fournir. Quand désirez-vous les avoir?

— Aussitôt que possible.

— En donnerez-vous un bon prix?

— Je le crois.

— Eh bien! nous verrons..... A propos, qui sont donc ces deux femmes que j'ai vues sur la galerie? probablement la femme et la fille du propriétaire.

— Deux dames? Il n'y en a qu'une à la maison, répondit l'overseer d'un ton dédaigneux. L'autre est une Indienne qui s'est introduite ici, je ne sais comment, et qui a l'air orgueilleux.

— Vraiment! Mais ne peut-on pas voir ce M. Beaufort? Avant d'entrer en marché avec lui, je voudrais savoir quel homme c'est. On négocie ensuite plus aisément.

— Vous ne pouvez démentir votre caractère d'Yankée, répondit en riant Duxon. Mais je l'entends descendre l'escalier. Entre nous soit dit, il est un peu

[1] Une question fréquente à la Louisiane, où la richesse d'un planteur s'apprécie en général par sa récolte de coton.

fier de sa riche plantation et de tout ce qu'il a fait. Vous m'entendez?

— Merci, merci. Je profiterai de la remarque. »

En ce moment M. Beaufort entra dans le salon et salua l'étranger. Celui-ci engagea aussitôt avec art un entretien si intéressant, que M. Beaufort l'engagea à rester chez lui jusqu'au lendemain, ce que Pitwell accepta avec empressement.

Beaufort appartenait à cette aristocratie américaine des hommes d'argent qui divisent le genre humain en trois classes : les planteurs, les individus privés de la fortune des planteurs et les nègres. La première classe se subdivisait encore en deux catégories : les planteurs qui récoltent plus de cinquante balles, et ceux qui restent au-dessous de ce chiffre. C'était dans la première de ces catégories qu'il choisissait ses amis. Les non-planteurs lui semblaient mis au monde tout exprès pour pourvoir aux besoins de l'heureux planteur. Quant aux nègres, il les méprisait profondément. Le moindre mélange de sang lui faisait horreur, et il ne souffrait les gens entachés de ce vice ineffaçable qu'autant qu'ils étaient nécessaires à son service. Son mépris pour la race éthiopienne allait si loin, qu'un jour, à la Nouvelle-Orléans, il tira son poignard pour tuer un pauvre diable de métis que, dans l'obscurité, il avait pris pour un créole de sa connaissance et avec lequel il s'était promené bras dessus bras dessous dans les rues.

Cependant, sauf ce caractère trop marqué d'orgueil, la physionomie de Beaufort avait une expression agréable ; tandis que celle de l'étranger produisait une impression pénible. Son visage était pâle et ses regards inquiets, errant sans cesse d'un objet à un autre, se détournaient dès qu'ils rencontraient un autre

regard. La conversation du planteur et de son hôte n'en fut pas moins très-animée. M. Pitwell avait beaucoup vu, beaucoup appris. Il semblait s'entendre parfaitement à la culture du cotonnier, et possédait lui-même, disait-il, une plantation assez importante.

Le soir, la table fut mise sur la terrasse où l'on respirait un air frais, et d'où la vue s'étendait au loin sur les campagnes fécondes. Gabrielle était assise rêveuse sur la galerie, les yeux tournés vers le chemin que devait suivre son messager; à ses pieds se tenait Saïsa, les yeux fixés sur elle, et tenant avec respect une de ses mains.

« Il tarde bien longtemps à venir, dit Gabrielle.

— Bien longtemps! répondit l'Indienne en se rapprochant avec une sorte de terreur secrète de sa chère maîtresse.

— Saïsa, n'es-tu pas encore rassurée? Te voilà rouge comme le feu. »

On entendait un bruit de pas sur l'escalier; un peu après, l'étranger souhaitait le bonsoir aux jeunes filles.

—Au nom du ciel, qu'as-tu, qu'as-tu donc, Saïsa? s'écria Gabrielle; ton visage est tout décomposé.

— Bonsoir, enfants, dit M. Beaufort..... Ma fille, M. Pitwell, et son amie, une jeune Indienne. Eh bien! que se passe-t-il? Est-elle malade?

— Je ne sais, mon père, en vérité. Elle a pâli subitement, et maintenant tout son corps tremble. Saïsa!

— Oui, répondit la jeune fille; » et soudain se levant, elle fixa ses regards sur l'étranger et retomba sans connaissance sur le parquet.

Gabrielle qui sur-le-champ devina tout, se hâta de jeter un mouchoir sur le visage de l'Indienne, mais il était trop tard. Pitwell, frappé de tout ce qu'il

voyait, s'avança vers Saïsa, enleva le voile qui lui cachait la figure, et s'écria : « Mille tempêtes! mon esclave que je croyais noyée!

— Votre..... votre esclave? balbutia Beaufort. Avez-vous perdu la raison? C'est une Indienne, et, à ce titre, elle n'a pu être vendue.

— Oui, reprit Gabrielle avec angoisse, c'est une diabolique imposture. Cette jeune fille a été ravie à ses parents; elle a été la victime d'un horrible complot. Saïsa est aussi libre que moi. Vous ne pouvez vous emparer d'elle.

— Je réclame mon bien, répondit froidement l'étranger, et tirant de sa poche une liasse de papiers: Tenez, dit-il à M. Beaufort, voici ma lettre d'achat. Son père était indien, mais sa mère était mulâtresse. Regardez ses cheveux; et si son effroi ne me garantissait pas que c'est bien elle, la tache qu'elle porte sur l'épaule gauche ne me laisserait plus aucun doute. »

Beaufort parcourut en silence l'acte de vente, et s'avança vers Saïsa.

« Retirez-vous, mon père, je vous en conjure, s'écria Gabrielle, et n'ajoutez pas foi aux paroles de cet homme, elles sont fausses, j'en atteste le ciel.

— Gabrielle, répondit M. Beaufort avec douceur mais fermeté, ce sont là des affaires où tu n'as pas voix délibérative. Si je ne trouve pas la tache, ce que j'espère, la réclamation qui vient d'être faite est sans valeur; si, au contraire, on la trouve, cette fille ne restera pas cinq minutes sous mon toit, je te le garantis, et tu sais que je tiens ma parole.

— Mon père, au nom de tous les saints, je t'en prie, arrête-toi, cette lettre d'achat est fausse. Saïsa m'a tout raconté. Elle a été honteusement arrachée de sa demeure; son père tué, elle est restée sans défense.

— Touchante histoire! dit Pitwell en secouant la tète. Avez-vous jamais vu, mademoiselle, un nègre fugitif qui n'explique sa désertion par un récit très-vraisemblable?

— Mon père, mon père! » s'écria encore Gabrielle. Mais le rude planteur repoussa sa fille en disant: « C'en est assez. Je veux être juste. Si cette fille est indienne, je la déclare aussi libre que nous. Si je trouve la marque..... Ah! tonnerre! M. Pitwell, la voilà!

— Arrêtez, repartit Gabrielle dont les regards s'étaient fixés sur le chemin, arrêtez, voici M. Saint-Clyde. Attendez qu'il soit ici, il soutiendra les droits de la pauvre Saïsa.

— Au diable M. Saint-Clyde, répondit Beaufort en colère; pour quelle raison s'immiscerait-il dans cette affaire? M. Pitwell, Saïsa est à vous; et c'est grâce à ma fille qu'elle ne reçoit pas une bonne volée de coups de fouet. Maudit soit le nègre qui renie son origine!

— Ne pouvons-nous l'enfermer jusqu'à demain matin dans une hutte? dit Pitwell, en étendant le bras vers la jeune Indienne qui n'avait pas encore recouvré sa connaissance.

— M. Saint-Clyde, au secours! » s'écria Gabrielle. A ce nom et au moment où le jeune homme entrait, Saïsa ouvrit les yeux. Un regard de sa maîtresse lui révéla tout ce qui venait de se passer: elle se leva, et promena autour d'elle un coup d'œil effaré.

« Qu'est-il donc arrivé? dit Saint-Clyde, au nom du ciel, miss Beaufort, parlez.

— Sauvez Saïsa, s'écria Gabrielle, sauvez-la de ce misérable. »

L'étranger pâlit, et ses yeux étincelèrent.

« C'en est trop, Gabrielle, dit M. Beaufort. Abandonnez, M. Saint-Clyde, cette négresse. Il ne convient pas à un blanc....

— M. Beaufort !....

— Oui, cette fille est une esclave fugitive....

— C'est une imposture, » dit Saïsa, à qui ce mot de négresse avait rendu subitement son énergie. Elle se trouvait dans cette heure de crise si longtemps redoutée, et elle avait recouvré sa force d'âme ; elle était en ce moment la libre fille des forêts. Mais ce fut en vain qu'elle raconta en termes clairs et persuasifs l'affreux attentat dont elle avait été victime, ce fut en vain qu'elle prit le ciel à témoin de la véracité de son récit. Elle était dans la Louisiane, un blanc la réclamait comme son esclave ; sa chevelure crépue, la lettre d'achat démentaient ses paroles. Quelque temps auparavant, une femme blanche, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, avait été mise à l'enchère comme fille de métis, et déclarée esclave. Que pouvait espérer une Indienne à la peau bronzée ?

Gabrielle, voyant ses supplications inutiles, en vint à offrir à l'étranger d'acheter elle-même la pauvre fille, mais Saint-Clyde s'opposa avec chaleur à ce marché.

« Non, s'écria-t-il, l'acheter, ce serait reconnaître qu'elle appartient à une race méprisée. Il faut qu'elle soit libre et sans tache, et je trouverai les preuves dont elle a besoin, dussé-je les payer de mon sang ! M. Pitwell, vous ne quitterez pas ce district avant de vous être justifié de l'accusation portée contre vous.

— Qui l'accuse donc, dit M. Beaufort, qui ? Une négresse, son esclave ? Êtes-vous assez aveugle pour croire que la justice s'arrête à une telle plainte. Vous devriez mieux connaître les lois.

— C'est moi-même qui l'accuse, reprit Saint-Clyde, et non pas cette malheureuse qui ne pourra lui être remise qu'après le jugement.

— Je connais, répliqua Pitwell avec un rire sardonique, je connais par bonheur les coutumes judiciaires du pays. Vous êtes libre de m'accuser, mais vous ne pouvez retenir en votre pouvoir ce qui m'appartient.

— Prouvez donc d'abord que Saïsa vous appartient.

— C'est prouvé, M. Saint-Clyde, dit M. Beaufort, et vous m'obligerez de ne pas prolonger cette discussion. M. Duxon, ajouta-t-il, en se tournant vers l'overseer qui s'avançait sur le seuil de la porte, ayez la bonté de conduire cette esclave dans une hutte de nègres. Vous me répondez d'elle.

— Saïsa ! s'écria Duxon ne pouvant en croire ses oreilles, Saïsa, une négresse ! Que le diab.....

— Monsieur ! dit Saint-Clyde en fureur.

— Au nom du ciel ! s'écria Saïsa en saisissant le bras du jeune homme, ne luttez pas contre une telle force. Adressez-vous à la justice, c'est elle qui me sauvera. Je suis sous la protection des États-Unis. Mon père leur a abandonné son domaine, et ils lui ont promis leur appui. On ne me retiendra captive que pendant le temps qu'il faut pour envoyer un message à ma tribu. Tous ceux qui en font encore partie s'empresseront de venir attester que je suis la fille de leur chef. Oh ! si seulement mon frère savait !....

— Nous n'avons pas besoin d'Indiens pour rendre ce témoignage, répondit Pitwell, moi-même je le reconnais. Mais ta mère? Qui était-elle? Une métisse, qui appartenait à mon ami, à celui de qui je t'ai achetée, à celui qui a bien pu te laisser élever par ton

père, mais qui pourtant avait le droit de disposer de toi comme d'une esclave.

— Ma mère, s'écria Saïsa avec orgueil, était la fille d'un chef de Sioux, et quiconque soutient le contraire en a menti. »

A ces mots, Beaufort jeta d'un coup de poing l'Indienne sur le carreau. « Quoi? dit-il, une brute de négresse osera-t-elle, devant moi, taxer un blanc de mensonge? N'est-ce pas assez qu'elle mente elle-même et essaye de se jouer de moi? »

Saint-Clyde s'élança sur lui avec un geste de fureur, mais Gabrielle se précipitant au-devant de l'impétueux jeune homme le conjura par tout ce qu'il avait de plus sacré d'épargner son père. L'overseer s'avança aussi et dit à Saint-Clyde, d'un ton hautain : « Je vous engage, monsieur, à ne pas continuer une résistance inutile. Cette fille est en ce moment confiée à ma garde, et si quelqu'un veut m'enlever un de mes nègres, je lui plonge mon couteau dans le sein. » En parlant ainsi, il tirait un large couteau de sa ceinture.

Saint-Clyde était sans armes, et connaissait les lois qui protégent un surveillant ou un propriétaire d'esclaves. Il n'y avait pas longtemps qu'un abolitionniste de l'Ohio avait été égorgé, et son meurtrier en avait été quitte pour un très-court interrogatoire. En ce moment, le jeune homme dut céder à la force, mais il jura de sauver Saïsa, dût-il y perdre la vie.

« M. Beaufort, dit-il, vous me répondrez des mauvais traitements que cette malheureuse a soufferts. Maintenant il n'est pas en mon pouvoir de m'opposer à votre acte de violence, mais Dieu m'est témoin que dès ce moment je me déclare le protecteur de Saïsa, et les tribunaux du pays me soutiendront. Adieu, mademoiselle Beaufort, n'abandonnez pas cette pauvre

enfant, laissez-moi la consolation de penser qu'elle ne reste pas seule en ce monde. »

L'overseer appela deux nègres et leur dit : « Conduisez cette fille dans la hutte de Betty ; et toi, Ben, veille sur elle, ta peau noire m'en répond. Je te l'arrache du corps, si cette esclave t'échappe.

— Ne craignez rien, massa (maître), mais où est l'esclave? Est-ce Saïsa? »

Saint-Clyde descendit précipitamment l'escalier, s'élança sur son cheval, et se dirigea en toute hâte vers le Mississipi. Gabrielle s'approcha en sanglottant de la jeune fille, et lui fit avec son mouchoir un bandeau pour son front saignant, tandis que les nègres regardaient cette scène d'un air stupéfait, ne comprenant rien à ce qui venait de se passer. Un coup de fouet leur rappela l'ordre qu'ils avaient reçu. Ils s'emparèrent de Saïsa, et disparurent dans une des huttes qui s'étendaient au loin sur deux lignes parallèles.

Gabrielle se retira dans sa chambre. M. Beaufort et Pitwell se mirent à table avec l'overseer qui, ce jour-là, fut invité à dîner, et le planteur sembla bientôt oublier avec sa bouteille le triste épisode qui venait de le troubler dans sa maison. Cependant, avant d'entrer dans sa chambre à coucher, il remercia encore l'étranger d'avoir délivré sa demeure de la honte de garder une maudite engeance de négresse.

Au lieu d'entrer dans l'appartement qui lui était assigné, M. Pitwell alla se promener avec l'overseer sous une allée d'arbres.

« Répondez-moi, Pitwell, lui dit tout à coup Duxon, n'en avez-vous pas fini de vos mauvais tours? Cette fille est-elle ou non de race négresse?

— Que vous importe? répliqua Pitwell, en jetant

autour de lui un regard inquiet. Quelqu'un pourrait nous entendre?

— Pas une âme. Mais, venez, et racontez-moi le fait. Pourquoi diable une telle réserve? Nul de nous deux ne peut trahir l'autre.

— Eh bien, soit! Vous saurez tout, allons seulement plus loin. Je ne me sens pas en sécurité sous ces arbres. »

Les deux honnêtes compagnons se dirigèrent vers la plage, et Pitwell avoua à son digne complice l'histoire de Saïsa, ajoutant que, malgré toutes les précautions qu'il avait prises, il n'attendrait point l'effet des menaces de Saint-Clyde, et partirait le lendemain au point du jour.

« Cela se rencontre bien, répliqua l'overseer, j'ai le projet de quitter Beaufort, et si vous vouliez m'attendre deux ou trois jours, je partirais avec vous. Je ne me plais plus ici, et je veux aller au Texas, acheter une plantation.

— Comment? Auriez-vous si vite gagné tant d'argent? Comme vous y allez!

— Il faudrait être bien sot pour ne pas recueillir en trois ans un honnête petit capital dans un établissement tel que celui-ci.

— Je ne demanderais pas mieux que de vous attendre, reprit Pitwell, mais il faut que je vende cette fille. Je ne me sens pas ici en sûreté, puis j'ai de la besogne. Au reste, je ne pouvais retrouver plus à propos cette petite créature. Comment diable ne s'est-elle pas noyée? Je l'ai vue de mes propres yeux disparaître dans les flots, les mains liées.

— Les Indiens, répondit Duxon, nagent comme des poissons. Mais écoutez, je vous achète cette fille.

— Vous?.... Est-il possible?.... Et Saint-Clyde?

— Je ne m'inquiète pas de lui, et réponds de tout.

— Et l'achèterez-vous comme je puis vous la vendre ? Vous résignez-vous à la perdre, si les Indiens viennent la réclamer, en attestant que c'est la fille de leur chef ?

— Oui ; mais par cette raison, il faut que vous me la laissiez à un bon prix. Je vous en donne deux cents dollars.

— C'est trop peu. Elle en vaut huit cents.

— Et si je vous laissais dans l'embarras ?

— Non, pour deux cents, c'est impossible. Donnez-m'en trois cents, et l'Indienne est à vous.

— Touchez là. C'est dit. Venez chez moi, écrivez le contrat de vente, et je vous remets l'argent.

— Et croyez-vous que je puisse sans danger rester encore ici quelques heures ?

— Quelques années, si vous voulez. Une fois que cette fille sera à moi, toute la Louisiane ne me l'enlèverait pas. Les lois en usage dans les États où il y a des esclaves sont pour moi ; et c'est chose dangereuse que de toucher à de telles questions. Venez, Pitwell, dans dix minutes l'Indienne m'appartiendra ; demain je fais valoir mes droits, et quand toute la tribu viendrait la redemander, je m'en moque. »

Un moment après le marché était conclu. Pitwell emportait son argent et déclarait son compagnon légitime propriétaire de Saïsa. Le lendemain, Beaufort devait, comme témoin, signer le contrat.

Pendant ce temps, Saint-Clyde aiguillonnait et pressait tellement son cheval que, lorsqu'il arriva au Point-Coupé, à la porte du juge, la pauvre bête, anéantie, chancela quelques secondes, puis tomba roide morte. Sans y faire attention, il monta précipitamment l'escalier, s'avança devant le juge et réclama son

appui après lui avoir, en peu de mots, expliqué le fait.

Le juge était un brave homme qui apportait, dans l'exercice de ses fonctions, un austère sentiment de devoir et un sentiment de philanthropie. Il écouta attentivement le récit du jeune créole, mais en entendant parler de la lettre de vente, il secoua la tête d'un air pensif, car il connaissait la valeur d'une telle pièce.

« Jeune homme, dit-il après un moment de silence, c'est là une mauvaise affaire. D'abord, il me semble que vous la traitez d'une façon un peu romanesque; puis, en admettant que tout ce que vous me racontez soit parfaitement exact, je ne vois pas comment nous pourrions remédier à un tel malheur. Nous ne pouvons agir contre les lois.

— Mais vous ne pouvez cependant admettre qu'une libre Indienne soit impunément vendue. Chaque blanc serait alors exposé à la même iniquité. Il suffirait que deux scélérats fussent d'accord pour jurer que sa mère était une métisse.

— Non, non, répondit le juge, pour pouvoir vendre un blanc, il faudrait démontrer, par des preuves authentiques, qu'il descend d'une race de nègres. Mais il ne faut pas croire sans examen tout ce que racontent les esclaves qui ont fui leur maître. Ils mentent quelquefois avec une habileté merveilleuse.

— Ne pourrait-on du moins arracher l'Indienne des mains de cet homme, jusqu'à ce qu'on eût fait venir des témoins de sa tribu?

— Mon cher ami, les gens de sa tribu sont à sept ou huit cents milles d'ici, et quand ils seraient ici, ce ne sont après tout que des Indiens. Ce que vous auriez de mieux à faire, ce serait d'acheter cette jeune

fille, si elle vous intéresse autant qu'il me le semble.

— Acheter ! s'écria Saint-Clyde avec un accent de douleur, est-elle donc réellement esclave, et n'y a-t-il aucun moyen d'arracher cette malheureuse à une telle situation?

— Je crains qu'il n'y en ait aucun. En tout cas, pour pouvoir la garder ici, le plus simple est de l'acheter. Peut-être cet étranger n'exigera-t-il d'abord qu'un à-compte sur le prix de vente, et, plus tard, on verra ce que l'on pourra faire.

— Hélas ! cher juge, répliqua le créole avec tristesse, vous savez que je suis pauvre. Je viens de perdre mon unique cheval et il me reste à peine assez d'argent pour en acheter un autre. Comment pourrais-je me procurer la somme que ce misérable demandera sans doute?

— Écoutez, Saint-Clyde, je veux vous faire une proposition. J'achèterai moi-même cette jeune fille, et je la garderai jusqu'à ce que vous puissiez me rembourser?

—Acheter ! toujours acheter ! murmura Saint-Clyde.

—Acceptez mon offre, reprit le juge avec un accent affectueux, je vous promets que cette Indienne sera traitée, dans ma maison, comme si elle était ma fille.

— Bien ! j'accepte. C'est certainement ce qu'il y de mieux pour le moment. Mais je prouverai sa libre origine, fallût-il aller en chercher le témoignage jusque dans les glaces du Nord !

— Je ne pense pas que cela vous soit d'un grand secours. Cependant, si vous voulez envoyer un messager à quelques Indiens, je vous dirai que ce matin il en est venu de la paroisse de Féliciana sept ou huit

à Point-Coupé, qui ont vendu des quartiers de cerf, et acheté de la poudre, du plomb, du whiskey.

— De quelle tribu sont-ils?

— Probablement de Chockhaws. Mais d'abord hâtez-vous de conclure votre marché; car si cette jeune fille est vraiment ce que vous croyez, et si celui qui la réclame ne se sent pas une bonne conscience, il s'empressera de quitter ces lieux et de mettre sa proie en sûreté. Tenez, portez ce papier à M. Beaufort; il fera le marché pour moi. Ma femme connaît votre Indienne, et je suis sûr que toutes deux s'accorderont très-bien ensemble.

— C'est bon, mon cher juge. Mais il faut aussi que je me procure un autre cheval. Pouvez-vous m'en vendre un?

— Quel prix voulez-vous y mettre? Vous savez qu'un Américain ne laisse pas aisément échapper l'occasion de faire un marché.

— Je puis disposer de quarante dollars.

— Bien. Je vous procurerai un cheval; mais vous ne pouvez partir ce soir.

— Je veux partir à l'instant même.

— A quoi sert? Ne vous tourmentez point inutilement par votre impatience. Ce soir, à huit heures, Beaufort, après avoir bu sa bouteille, va se mettre au lit. Impossible alors de lui parler d'affaires; et, si vous y parveniez, je voudrais voir de quelle humeur il est. Le matin, avant neuf heures, on ne peut encore l'aborder. Partez d'ici à huit, vous arrivez pour son déjeuner. C'est le moment le plus favorable. Je le prierai du reste de retarder le payement de la somme qu'il doit donner pour Saïsa, et de garder pendant trois jours la jeune fille près de lui. Peut-être, dans cet intervalle, pourrons-nous la sauver! Dès demain j'en par-

lerai à un de nos meilleurs avocats. S'il y a un moyen d'arriver à un bon résultat, il nous l'indiquera. »

L'esprit séduit par une nouvelle espérance, Saint-Clyde céda aux représentations du juge, et se décida à passer la nuit chez lui. Mais, le lendemain matin, lorsqu'il s'élança à cheval sur le chemin de la plantation de Beaufort, portant la lettre qui devait arracher Saïsa à son odieux persécuteur, il sentit combien il aimait la belle Indienne, et se dit qu'il ne pouvait attendre que d'elle son bonheur en ce monde. La première condition de ce bonheur, c'était qu'elle fût libre comme l'oiseau dans l'air, comme le daim dans les bois.

En faisant cette réflexion, il éperonnait son cheval, il galopait sous les rameaux des magnolias. Bientôt il atteignit les établissements de la Fausse-Rivière, bientôt il vit briller, au-dessus du vert feuillage des arbres, le toit de la maison qui renfermait tous ses vœux. Il arrive, il attache son cheval à un figuier, et monte précipitamment l'escalier de la galerie.

« Ah ! bravo, s'écria M. Beaufort en l'apercevant. C'est bien à vous de revenir. J'étais hier dans une mauvaise disposition d'esprit. C'est cette maudite négresse qui m'avait mis en colère. Allons, approchez-vous.... Scipion, Camille, une chaise. Canaille que vous êtes, ne pouvez-vous être plus actifs quand vous voyez entrer un gentleman ? »

Saint-Clyde promena un regard inquiet sur cette chambre où il était habitué à voir Gabrielle et Saïsa.

« Vous cherchez ma fille, dit Beaufort. Elle est indisposée, et ne viendra pas déjeuner.

— Et.... et Saïsa?

— Écoutez, Saint-Clyde, répliqua Beaufort en déposant son couteau sur la table, si vous voulez que nous soyons bons amis, ne troublez pas mon déjeu-

ner, et ne parlons plus de cette fâcheuse affaire. Tout est fini.

— Tout est fini? Quoi donc? Saïsa est-elle partie?

— Pas encore. Mais asseyez-vous. Voilà un vin de première qualité, et un beefsteak excellent.

— Monsieur Beaufort, voici une lettre du juge, qui vous prie instamment de lui rendre un service.

— Bien, répondit le planteur, en plaçant, sans l'ouvrir, la lettre sous son assiette, nous verrons cela tantôt.

— Mais le cas est pressant. Il y va du bonheur de toute une existence.

— C'est possible; mais, pour rien au monde, je ne voudrais laisser refroidir mon beefsteak, ni s'échauffer mon vin. Ce qui ne peut se faire après déjeuner ne se fait pas; voilà mon principe. Et maintenant, asseyez-vous, si vous ne voulez pas que je me fâche. »

Saint-Clyde, voyant que ses instances seraient en ce moment inutiles, s'assit à table sans pouvoir manger, but quelques verres de vin frappé pour se rafraîchir, puis se leva et se promena de long en large dans la galerie. Pendant ce temps, M. Beaufort acheva tranquillement son déjeuner, savoura goutte à goutte son dernier verre; puis, se renversant sur sa chaise, dit en reprenant haleine: « A présent, nous allons descendre et regarder un peu comment....

— Mais la lettre!....

— Ah! oui, c'est vrai, j'allais l'oublier. Voyons donc ce qu'écrit le juge: Mon cher ami, je m'intéresse.... ma femme seule.... je vous prie donc instamment.... Saïsa.... Mille tonnerres! encore la négresse!.... Acheter.... impossible.... c'est trop tard.... Ne pas la livrer tout de suite.... Impossible.... C'est trop tard.... Je serai fort reconnaissant.... J'en suis fâché.... mais c'est trop tard.

— Comment? vous disiez il n'y a qu'un instant que Saïsa était encore ici.

— Mon overseer l'a achetée, répondit Beaufort; adressez-vous à lui, et, je vous en prie, laissez-moi tranquille avec cette affaire. J'en ai assez.

— Pourquoi donc, au nom du ciel, êtes-vous si cruel envers cette malheureuse? Vous la traitiez naguère plutôt comme une parente que comme une étrangère.

— C'est précisément là ce qui m'indigne. Quelle honte pour moi aux yeux de mes nègres! Pensez-vous que cette mauvaise fille ne rie pas follement en pensant qu'une créature de son espèce s'est assise si longtemps à ma table?

— Cependant, repartit avec fermeté Saint-Clyde, si Saïsa était réellement d'origine indienne; si, sans le savoir, vous étiez en ce moment complice d'une scélératesse! Si cet étranger, à l'aide d'un misérable comme lui, avait fabriqué un acte de vente, et si celle qui avait trouvé en vous un second père était par vous-même plongée dans un abîme de misère?... »

Beaufort regarda un instant le jeune créole, comme s'il était ébranlé, puis s'écria : « Allons, avec tous vos *mais* et vos *si*, vous ne dites que des folies; dispensez-moi d'entendre vos lamentations. Cette fille est vendue; j'ai moi-même signé le contrat, et à présent, *basta*. Allez trouver l'overseer, peut-être vous la cédera-t-il moyennant un bénéfice de cinquante dollars, ou plutôt envoyez-le-moi, j'ai à lui parler. »

Beaufort, à ces mots, entra dans une chambre voisine et en ferma la porte avec impatience. Cependant ce n'était plus sur le jeune créole que sa colère retombait, c'était sur lui-même. Pour la première fois il songeait qu'il pourrait bien s'être trompé, et s'être

laissé emporter trop loin par l'impétuosité de son caractère. Il voulait essayer de revenir sur ce qui avait été fait, acheter Saïsa; tâcher de reconnaître si réellement elle n'avait point le sang noir dans les veines, et, jusqu'à ce qu'il eût acquis cette conviction, la placer dans une demeure à part, loin de lui et de sa fille.

Une heure plus tard, Duxon était avec Pitwell sur les bords de la rivière, et disait à son compagnon : « Je crois que nous ferons bien de partir demain. Le vieux a quelque chose en tête.

— Aurait-il remarqué?...

— Le créole est revenu, et lui a soufflé je ne sais quoi à l'oreille. Figurez-vous qu'il voulait racheter cette fille.

— Qui? M. Beaufort?

— Oui. Tous deux, d'abord le blanc-bec de Saint-Clyde, puis le patron. En causant avec moi il tenait une lettre à la main; je parierais que c'est du juge. Comme j'ai déjà quelques autres difficultés à régler, je ne me soucie pas de rester ici plus longtemps. En refusant de lui céder l'Indienne je l'ai mis en fureur, et il m'a dit de lui apporter dans une heure mon compte. Je veux profiter de l'occasion. Un compte fait à la hâte épargne bien des ennuis. Demain de bonne heure toutes mes dispositions seront prises. Tâchez aussi d'être prêt, et dans quatre jours nous arrivons au Texas.

— D'accord. Mais nous voyageons ensemble, n'est-ce pas? J'ai des amis qui m'attendent à quelque distance d'ici; vous ne tenez pas à faire le trajet si vite?

— Puis-je savoir pourquoi vous m'adressez cette demande?

— Oui, si vous me promettez sur votre parole d'honneur de garder le silence.

— Avez-vous besoin de ma parole d'honneur?

— Allons, reprit en souriant Pitwell, je vois que vous me comprenez. Je vous dirai donc que je suis en train d'arranger une affaire comme celle dont nous nous sommes occupés autrefois. Un riche planteur de l'autre rive du Mississipi voudrait faire passer ses esclaves au Texas, et me donne cent dollars par tête. J'ai maintenant cent quinze nègres cachés près de Cutoff, dans un marais, et tous munis de faux passeports. Joignez-vous à nous, et tâchez d'augmenter encore le troupeau. M. Beaufort n'a-t-il pas quelques nègres auxquels la vie de la Louisiane déplaît? Vous pouvez leur dire que nous les conduirons dans un meilleur pays.

— L'idée n'est pas mauvaise, répondit Duxon d'un air pensif. Nous ne serons pas, j'en suis sûr, arrêtés dans notre voyage, et je suppose d'ailleurs que vous êtes convenablement armé. Mais si le Texas se rejoint aux États-Unis, comme il en est question, n'aurions-nous rien à craindre des poursuites du gouvernement?

— Ah! sur ma foi, s'écria Pitwell, si le gouvernement voulait poursuivre tous ceux qui ont commis quelque peccadille, que lui resterait-il pour cultiver la terre, faire paître les bestiaux et défendre le pays? Non, Duxon, que vos cheveux ne blanchissent point par un tel souci. Si les braves gens du Texas ne se sentaient pas en sécurité, jamais il n'aurait été question de joindre cette contrée aux États de l'Union.

— Oui, je crois que vous avez raison. En tout cas, nous pourrions nous retirer à l'Ouest dans quelque

district, où, ni le Texas, ni l'Oncle Sam[1] ne nous atteindraient. Ainsi donc c'est convenu, nous partons demain avant le jour, de façon que nous rejoindrons nos gens vers dix ou onze heures. Il n'y a pas de danger que nous soyons poursuivis, car Beaufort n'est pas matinal, et j'arrangerai les choses de telle sorte qu'il croira que les nègres qui lui manquent sont occupés. Mais Saïsa voudra-t-elle nous suivre?

— Quelle question pour un overseer ! N'avez-vous pas votre fouet?

— Vous vous entendez, répondit Duxon, à conduire les femmes. Mais j'emploierai un autre moyen, je prendrai une voiture. Quand le maître demandera où je suis, les nègres que je laisserai ici répondront que j'ai été faire une course obligée. Mille diables, je voudrais être déjà près de ma petite femme; et j'ai tant à faire d'ici à demain, que je ne sais où donner de la tête. Allons, allons, je me reposerai au Texas et la petite s'apprivoisera.

— Avez-vous des armes? demanda Pitwell.

— Deux carabines, un couteau et trois paires de pistolets. Vous savez qu'un overseer doit toujours faire une forteresse de sa maison.

— Avec une voiture vous pourrez emporter tout cela. Ce sont des ustensiles dont on peut avoir souvent besoin. Mais j'aperçois dans l'allée votre créole avec la demoiselle de la maison. Comment se nomme-t-elle?

— Gabrielle. Une charmante fille. C'est dommage que vous ne puissiez fabriquer aussi pour elle un contrat de vente, je l'achèterais volontiers. »

Les deux complices, de peur d'être surpris en

[1] Désignation grotesque des États-Unis d'après les lettres initiales de *United States*, le mot *oncle* commençant en anglais par un U.

semble, se séparèrent. Pitwell se dirigea vers la plage; l'overseer alla chercher quelques nègres, et leur dit de venir couper du bois dans la forêt.

Gabrielle et Saint-Clyde s'avançaient vers la rivière. « Pourquoi donc, disait la jeune fille, êtes-vous dans une telle agitation? jamais je ne vous vis ainsi.

— Il faut que je parte, murmura Saint-Clyde; il faut que j'aille chercher un secours nécessaire. C'est depuis cette fatale catastrophe que je sens combien.....

— Combien vous aimez Saïsa ! n'est-ce pas, vous l'aimez?

— Oui, miss Beaufort, pourquoi le nierais-je? ou pourquoi n'oserais-je vous l'avouer? Vous avez été l'amie de cette pauvre fille, et vous avez toujours été pleine de bienveillance pour moi humble et solitaire étranger. Je vous confie mon secret, et je suis sûr que je puis compter sur votre appui.

— Sans doute, sans doute, répondit Gabrielle d'une voix émue. Si pourtant Saïsa était une négresse?... Si..., ah! mon Dieu, ne vous fâchez pas, je ne sais ce que je dis. Non, non, Saïsa est libre; elle doit être libre et heureuse. »

En disant ces mots elle cacha son visage dans ses mains, et des larmes coulaient entre ses doigts.

« O miss Beaufort, s'écria Saint-Clyde, que vous êtes bonne pour cette infortunée! Comment pourrai-je vous remercier? »

Gabrielle fit un effort pour se remettre et lui dit: « Que voulez-vous faire? Quel est votre plan? De quelle façon pensez-vous pouvoir la délivrer? Ce misérable Pitwell l'a vendue à Duxon. Quelle mesure prendrez-vous contre ces deux coquins que les lois protégent?

— Je n'aurai pas recours aux lois. Le juge m'a dit hier qu'une troupe de Chockhaws était campée sur les bords du Mississipi. Si je ne puis les décider à sauver de l'esclavage une enfant de leur race; s'ils sont tellement dégénérés qu'une telle idée ne les émeuve pas, j'emploierai un moyen plus puissant, j'emploierai le whiskey. Avec cette liqueur on détermine un Indien à faire une mauvaise action, pourquoi pas une bonne? C'est là mon dernier espoir.

— Mais le danger auquel vous vous exposez?

— Le danger! Y a-t-il du danger dans une entreprise où je n'expose que ma vie? Non, miss Beaufort, je pourrais vivre sans Saïsa si je la savais heureuse; mais si je songe qu'elle est la proie d'un scélérat; qu'elle languit dans les chaînes, elle, la libre fille des forêts, la vie n'est plus pour moi qu'un non-sens..... Le temps presse. Il faut que je parte. Duxon s'est querellé avec votre père et va le quitter. Tout l'établissement parle de cette séparation, et dit que ce fourbe a trompé M. Beaufort; qu'il a, dans l'espace de quelques années, amassé une fortune. Il doit être impatient de se soustraire à toute poursuite. S'il s'embarque, s'il va à la Nouvelle-Orléans, il sera difficile de le rejoindre. Promettez-moi de garder Saïsa.

— Le puis-je? n'appartient-elle pas à Duxon?

— Je le sais. Mais vous avez beaucoup d'influence sur votre père; vous en avez même sur ce rusé coquin. Vous avez envers lui l'ascendant de la vertu sur le vice; vous lui inspirez la crainte que les bons exercent sur les méchants. Faites en sorte que Saïsa ne lui soit pas encore livrée aujourd'hui, qu'elle passe cette nuit près de vous, ou tout au moins sous la sauvegarde de la vieille négresse.

— Vous voulez l'enlever?

— Non, je veux enlever son contrat de vente. Puisque les lois humaines me font défaut, je remets ma cause entre les mains de Dieu. Promettez-moi de garder Saïsa.

— Oui, murmura Gabrielle en lui tendant la main, et en détournant la tête.... Et vous voulez?...

— Sauver Saïsa ou mourir.

— Et lorsqu'elle sera à vous?...

— Je m'en irai dans un pays où les hommes ne sont point traités et vendus comme des animaux. Je descends d'une noble famille de France : je retournerai en France.

— Avec Saïsa? Adieu donc, Saint-Clyde, adieu. Que le ciel vous protége! »

En prononçant ces dernières paroles, elle s'éloigna à la hâte, et la rose blanche qui reposait sur son sein tomba par terre. Saint-Clyde prit cette rose, la porta à ses lèvres, la mit sur sa poitrine, puis monta à cheval, courut vers le fleuve, et ayant trouvé un bateau, se fit conduire sur l'autre rive.

« N'auriez-vous point, dit-il au maître du bateau, conduit hier des Indiens?

— Où donc avez-vous appris, répondit celui-ci en riant, que les Indiens aient recours à des bateliers? Ils font un autre usage de leur argent; il leur faut du whiskey, et, pour en avoir, ils épargnent jusqu'au moindre denier.

— Ainsi, ils n'ont point traversé la rivière.

— Ils l'ont traversée, répliqua le pilote, avec deux petits canots, derrière lesquels ils traînaient leurs chevaux à la nage.

— Et croyez-vous que je puisse les trouver?

— Je le crois. On m'a dit qu'ils avaient une bonne

provision de whiskey; cela suffit pour les empêcher de retourner à la chasse. Ils ont débarqué à quelque distance d'ici; si vous voulez demander des renseignements dans cette maison que l'on distingue là-bas au milieu des cotonniers, je pense qu'on vous indiquera leur station. »

Saint-Clyde déposa dans la main du batelier le prix de son passage, puis s'avança vers l'habitation qu'on lui avait désignée. Le maître était sur sa porte.

« Bonjour, dit le créole; avez-vous vu les Indiens qui ont dû passer ici hier? » L'Américain tourna la tête du côté de la forêt et ne répondit rien. Saint-Clyde, supposant que sa question n'avait pas été entendue, la répéta d'un ton de voix plus élevé; mais l'impassible colon ne proféra pas une parole.

« Monsieur, s'écria le jeune voyageur avec impatience.

— Eh bien! quoi? répliqua l'Américain, si vous entendez crier un homme dans la forêt, saurez-vous ce qu'il veut?

— Oui, si je suis assez près pour l'entendre... Mais je vous demande si les Indiens....

— Écoutez : ils sont là qui crient dans le bois.» Et, avec le tuyau de sa pipe, le singulier colon désignait à Saint-Clyde un petit sentier.

Le jeune créole écouta, et, ayant en effet entendu des acclamations confuses, remercia celui qui lui avait donné d'une façon si bizarre ce renseignement, et se dirigea du côté où résonnaient des cris et des chants qui devenaient de plus en plus distincts. Bientôt il arriva au bord d'une espèce d'étang formé par une inondation du Mississipi, et entouré d'arbres, où il fut surpris par un étrange spectacle.

Sur un épais gazon, au pied des cotonniers gigan-

tesques, sept chasseurs à la peau rouge, les uns portant un simple vêtement, d'autres tout nus, étaient assis en cercle autour d'un brasier dont la fumée éloignait d'eux les innombrables essaims de moustiques. Chacun d'eux, une bouteille de whiskey à la main, chantait ou plutôt hurlait de vieilles chansons de guerre et des mélodies françaises ou anglaises. L'un d'eux, qui semblait être le chef de la troupe et le moins ivre de tous, avait pris pour battre la mesure son scalpel, et en frappait, à des intervalles réguliers, le sol, tandis que les autres, non contents d'épuiser leurs poumons, accompagnaient leur chant de coups de poing et de gestes grotesques.

Le chef aperçut le jeune créole, et, sans se détourner, il lui tendit la bouteille en lui disant : « Viens, étranger, bois.

— Grand Dieu! murmura Saint-Clyde, sont-ce là les hommes sur lesquels j'ai compté? Tout est perdu; tout est perdu. »

En disant ces mots, il cacha sa tête entre ses mains et resta quelques instants plongé dans ses douloureuses réflexions.

« Buvez donc, reprit le même chef; vous croyez-vous trop noble pour boire avec le pauvre Indien? Le pauvre Indien est le fils d'un grand chef. *Go to hell* (va au diable). » Et, retombant sur une racine d'arbre qui lui servait d'appui, il entonna de nouveau sa chanson.

Saint-Clyde mit pied à terre, et, les yeux baissés, s'avança vers les chasseurs, tandis que le chef chantait les couplets d'un de ses chants de guerre :

Le chef des Muskokes sous mes coups rendit l'âme;
Là-bas dans la forêt, j'ai fait rôtir sa femme;

Et, pour qu'en l'autre monde il ne regrettât rien,
A son cou par les pieds j'ai suspendu son chien.

A ce nom de Muskokes, Saint-Clyde s'arrêta. Il savait que jusque dans les derniers temps les Riccarees avaient livré de sanglantes batailles aux hommes de cette race. Mais les mêmes combats avaient eu lieu entre les Chockhaws et les Muskokes. Un nouvel espoir s'éveilla dans le cœur du jeune créole. Il s'approcha de l'Indien, et lui demanda s'il appartenait à la tribu des Chockhaws.

Sans faire attention à cette question, l'Indien entonna son second couplet :

J'ai tracé sur sa tête une large coupure;
Voilà son crâne épais avec sa chevelure.
Le tigre de sa chair a fait plus d'un régal,
Et les loups de ses os ne se trouvent pas mal.

« Es-tu un Chockhaw? répéta le créole en lui mettant la main sur l'épaule. Parle; es-tu un Chockhaw? »

Le sauvage murmura une malédiction, et continua :

Ses nerfs sont à mon arc. En nos beaux jours de guerre,
Ils font tomber au loin la flèche meurtrière.
Le lâche Muskoke tremble en m'apercevant,
Comme un faible roseau tremble au souffle du vent.

« Es-tu un Riccarees? demanda Saint-Clyde avec avec émotion.

— Que diable avez-vous donc? s'écria l'Indien, en le regardant avec surprise.

— Vous êtes un Riccarees?

— Oui. Eh bien! que vous importe? repartit l'Indien en cherchant à retrouver son refrain, et en battant avec ses pieds la mesure sur le sol.

— Il faut que vous veniez avec moi pour arracher à un grand péril une fille de votre race.

— Ma race est dans le Missouri, » balbutia l'Indien ; puis il répéta un de ses couplets.

« Mais on a enlevé cette pauvre enfant, s'écria Saint-Clyde avec un accent de désespoir. Quoi ! ce fatal whiskey a-t-il tellement troublé tes sens que tu n'aies plus aucun sentiment, aucune pitié?

— N'as-tu point de whiskey? regarde ; il ne m'en reste plus que quelques gouttes. Donne-m'en.

— Ah ! je t'en donnerai, je t'en donnerai une tonne entière, si tu veux te lever et venir avec moi.

— Une tonne de whiskey, une tonne entière ! » dit l'Indien en se soulevant à demi. Au même instant ses compagnons poussèrent un tel cri qu'un alligator, perché à quelques centaines de pas, s'enfuit effrayé.

« Une tonne de whiskey ! répéta le sauvage ; allons ! » Et il essaya, mais en vain, de se lever.

Le créole lui tendit la main ; mais ses efforts étaient inutiles. Que faire de cette masse inerte? Était-ce là l'homme qui pouvait délivrer sa bien-aimée? Il le lâcha, et le sauvage retomba sans mouvement sur un tronc d'arbre.

« Pauvre Saïsa ! murmura Saint-Clyde.

— Saïsa? balbutia l'Indien. Saïsa ! Qui parle de la petite Saïsa? Elle est morte. Du whiskey ! du whiskey !

— Du whiskey ! répétèrent avec une sorte de frénésie tous ses compagnons.

« Tu connais Saïsa? s'écria Saint-Clyde en s'élançant de nouveau vers le sauvage.

— Laissez-moi, ou je vous plonge mon couteau dans le ventre. *Dam you !*

— Saïsa vit, s'écria Saint-Clyde. Elle vit, et il faut que tu m'aides à la sauver.

— Elle vit ! la sauver ! » balbutia l'Indien en faisant des efforts visibles pour reprendre sa raison, et en fixant ses regards étonnés sur le créole.

Saint-Clyde lui raconta alors aussi brièvement que possible l'histoire de la jeune fille. L'Indien l'écoutait en se pressant le front avec ses deux mains et semblait aspirer chacune de ses paroles. Lorsqu'enfin il commença à comprendre, lorsque les faits qui lui étaient retracés se dessinèrent plus clairement à son esprit, il saisit sa bouteille qui n'était pas encore vide et la lança avec fureur contre un arbre.

« Poison ! poison ! s'écria-t-il.... Ma sœur vendue et moi ivre ! Poison ! poison ! L'eau de feu des blancs, le whiskey, poison !

— Du whiskey! dirent ses compagnons qui n'avaient fait attention qu'à son dernier mot.

— Un moment ! reprit l'Indien en écartant ses longs cheveux noirs de ses tempes, il n'est pas encore trop tard, non ; » et, se dépouillant de sa jaquette, de ses brodequins, il se précipita dans l'étang, plongea au milieu de l'onde, puis revint à la nage sur le rivage. Puis, sans se donner le temps de reprendre ses vêtements, il courut vers la forêt, et reparut monté sur un poney fougueux. En un instant il fut habillé, armé, et, avant que le créole eût mis le pied à l'étrier, il lui fit signe de le suivre.

« Et tes camarades? demanda Saint-Clyde.

— Viens, répondit le sauvage. Veux-tu les entendre beugler jusqu'à demain : du whiskey ! du whiskey? Ce sont des Chockhaws ; viens, à nous deux nous sommes assez forts. »

En disant ces mots, il pousse bride abattue son cheval vers le Mississipi, se jette encore dans les flots pour achever d'y éteindre son ivresse, et tire un

petit canot d'un amas de broussailles. Saint-Clyde s'assit au milieu de l'embarcation, tenant par la bride les deux chevaux, qui le suivaient à la nage, tandis que l'Indien ramait avec vigueur.

Le soleil s'inclinait déjà à l'horizon lorsqu'ils arrivèrent sur l'autre bord du fleuve. Saint-Clyde conduisit son compagnon vers la demeure du juge. Le long du chemin, Wetako, ainsi s'appelait le Riccarees, lui raconta qu'il avait poursuivi et massacré les brigands qui étaient entrés dans sa demeure, mais que pendant des mois entiers il avait en vain cherché les traces de sa sœur. Dans son désespoir, il s'était associé à une troupe de Chockhaws qui passaient leur temps à chasser dans les forêts de la Louisiane et s'en allaient vendre leur gibier dans les villes. Démoralisé par la douleur, et indifférent à tout ce qui autrefois animait sa pensée, il avait fini par se livrer, comme ses compagnons, aux fatales séductions de la boisson.

Le double bain qu'il venait de prendre et la profonde secousse qu'il avait ressentie en entendant parler de sa sœur avaient en un instant dissipé son ivresse. Maintenant, il mesurait avec une parfaite sagacité le péril qui menaçait sa sœur chérie. Il ignorait les lois de la contrée, mais il savait combien il était difficile, sinon impossible, pour un Indien, de reprendre ce dont les blancs s'étaient une fois emparés, et il ne pensait qu'à délivrer Saïsa par ruse ou par force.

Il était nuit lorsque les deux cavaliers arrivèrent à la maison du juge. Dans la journée, le district avait été occupé d'un événement important. Des constables s'étaient réunis pour poursuivre un planteur et son complice. Les fugitifs paraissaient avoir été réunis jusqu'à Waterloo, et s'être séparés là. Deux des gens de justice les pourchassaient d'un côté, les autres re-

••

montaient le cours du fleuve pour empêcher les coupables de pénétrer dans l'intérieur du pays et de gagner les frontières du Texas.

A la nouvelle du crime qui mettait en émoi tant de monde, les soupçons du juge étaient aussitôt tombés sur l'étranger, et il avait envoyé à la Fausse-Rivière des gens pour l'arrêter. En le soumettant à un nouvel interrogatoire, il espérait arriver à la découverte de la vérité sur l'origine de Saïsa.

Saint-Clyde insista pour obtenir l'ordre de ne point livrer la jeune Indienne à celui qui l'avait achetée, et s'offrit à le porter lui-même. Mais le juge voulait attendre le retour du shérif et des constables. Les heures s'écoulèrent. Personne ne vint. « Au diable l'imbécile! s'écria le juge avec douleur. Je serai obligé de demander sa destitution. Il s'enivre, s'amuse avec les mulâtresses de la Fausse-Rivière, et oublie son devoir.

— Je vais aller le chercher, dit Saint-Clyde.

— Vous ne le trouveriez pas, car il choisit, pour perdre son temps, des lieux que personne ne connaît. Mais s'il n'est pas ici demain matin, je partirai avec vous, et nous arrangerons ensemble l'affaire. »

Le créole passa la nuit dans une douloureuse attente. L'Indien qui ne comprenait rien à ces lenteurs, voulait partir et délivrer ou venger sa sœur.

Vers les deux heures du matin, on frappa à la porte. Ce n'était pas le shérif, mais le constable qui venait annoncer que, d'après des renseignements que l'on avait pris, c'était Pitwell qui s'était engagé à emmener les nègres d'une plantation, qu'on l'avait cherché à la Fausse-Rivière et qu'on ne l'avait pas trouvé. Il ajouta que l'overseer de Beaufort, qui probablement était complice du même fait, était parti dans la nuit entraînant avec lui la jeune Indienne enchaînée.

« Ah! s'écria Wetako en frappant la terre du pied, partons, partons. » Saint-Clyde se leva pour le suivre. Le juge voulait l'engager à attendre encore, lui représentant qu'il s'exposait inutilement à un assez grand danger ; que les constables seraient envoyés dans toutes les plantations pour obtenir du renfort et arrêter les coupables. Mais ni Saint-Clyde, ni l'Indien ne voulurent se rendre à ce raisonnement.

« Non, s'écria ce dernier. Saïsa enchaînée, et Wetako sur ses traces avec son poignard et son fusil.... Partons.

— Au nom du ciel! dit le juge effrayé, ne commettez pas un meurtre. Vous ne connaissez pas nos lois et la punition qu'elles infligent à de tels crimes.

— Pourquoi donc, répliqua l'Indien avec un sourire sinistre, n'enfermez-vous pas la panthère qui la nuit vient vous ravir vos poulains? Wetako est un homme, et sa résolution est terrible. Suivez-moi, si vous pouvez. »

Il s'élança à cheval, Saint-Clyde de même, et tous deux se dirigèrent au galop vers la maison de M. Beaufort.

Le soleil commençait à dorer le vert feuillage des cyprès lorsqu'ils arrivèrent à la plantation. Là, tout était en mouvement. Les habitants des établissements voisins s'étaient rassemblés dans ce lieu, avec des fusils, des sabres, des poignards, et quelques-uns couraient à la poursuite des fugitifs. Les deux cavaliers ne s'arrêtèrent que le temps nécessaire pour prendre quelques renseignements, pour connaître la direction que l'overseer avait prise, et se précipitèrent comme des génies vengeurs sur la route qu'on leur indiquait.

C'était en prenant une voiture que Duxon avait éveillé les premiers soupçons. Quelques nègres qu'il

avait inhumainement traités firent part de leurs présomptions à M. Beaufort, et lui apprirent que plusieurs esclaves dévoués à l'overseer avaient aussi disparu.

La veille, Duxon avait été obligé de céder aux prières de Gabrielle et de laisser Saïsa à la garde d'une vieille négresse. Il en résulta qu'il ne put partir pendant la nuit comme il l'avait projeté, et qu'il n'était encore qu'à quelques milles de l'habitation lorsqu'il entendit le galop des chevaux lancés à sa poursuite. A ce bruit, il se hâta de quitter le chemin, et se retira sur les bords d'un ruisseau. Les nègres fugitifs, montés sur les chevaux qu'ils avaient dérobés à leurs maîtres ou à leurs voisins, s'avançaient d'un autre côté vers l'endroit qui leur avait été désigné et où Duxon devait les rejoindre. Les planteurs qui couraient après lui ne s'aperçurent que trop tard de son changement de direction. L'habile overseer, avec son exacte connaissance du pays, savait qu'en marchant sur les bords d'un taillis, il arriverait bientôt à un chemin qui traversait les marais, et qu'une fois là il n'avait plus rien à craindre.

Mais il avait compté sans un obstacle imprévu : la résistance de Saïsa. Tant qu'il était resté sur la grande route, la pauvre fille conservait l'espérance d'être secourue par son bien-aimé. Lorsqu'elle se vit au milieu des bois, seule, au pouvoir de l'homme qu'elle abhorrait, elle éprouva une horrible pensée de désespoir et essaya de se délivrer de ses liens.

« Arrête, lui dit l'overseer furieux, ou, par le diable! je t'assomme à coups de fouet. »

Saïsa épuisée se reposa un instant, puis, rassemblant toutes ses forces, parvint à rompre les liens qui enchaînaient ses mains. Au même instant, elle réus-

sit encore à enlever le bâillon que l'infâme Duxon lui avait mis dans la bouche, et poussa un cri si lamentable que le poney attelé à la voiture fit un bond de côté et s'élança au milieu du bois. Duxon, épouvanté de ce cri, ne put saisir les rênes assez vite, et le cheval emporté versa le chariot sur un tronc de cyprès.

La rage éclata dans les yeux fauves de l'overseer. Mais avant tout il fallait qu'il arrêtât son cheval, car tout son argent était dans sa voiture, et si le fougueux poney continuait sa course, c'en était fait du fruit de ses larcins. D'une main vigoureuse, il reprit les rênes et les serra avec une telle force que le sang jaillit des lèvres de son cheval, et que l'animal vaincu resta immobile.

La colère de Duxon se tourna alors sur celle qui était la cause de cet accident, sur Saïsa qui, couchée par terre, continuait à gémir et à pousser des cris de désespoir.

« Mort et tonnerre ! » dit-il en s'avançant vers elle, et il leva le bras pour lui asséner, avec un fouet garni de plomb, un coup qui l'aurait assommée, si, par un brusque mouvement de côté, elle n'y avait échappé.

Il allait la frapper de nouveau, quand soudain on entendit au loin un cri étrange, sauvage, perçant, qui retentit dans toute la forêt. Duxon, surpris, resta le bras en l'air, et Saïsa, frappée de stupeur, tourna la tête du côté d'où ce cri était parti.

« En voilà donc encore d'autres, murmura l'overser. Mille diables ! la chose se complique. Allons, ma petite colombe, viens, sois raisonnable, et souviens-toi que si tu bouges tu es morte. » En parlant ainsi, il se baissa pour saisir la jeune fille immobile comme une statue. Mais, à l'approche de cet être odieux, elle sortit de la stupéfaction où l'avait jetée une cla-

meur si surprenante. Elle prit un des bouts de la chaîne dont elle venait de se dégager, et en frappa de toutes ses forces un tel coup sur la tête de Duxon, qu'elle le fit chanceler. Au même instant elle réitéra ses cris avec une nouvelle énergie. Égaré par la douleur et par la rage, l'overseer tira son couteau de sa ceinture et le plongea jusqu'à la garde dans le sein de la jeune fille. Puis il courut à sa voiture, y prit un large portefeuille qu'il cacha sous son habit, coupa les traits du timon, et, son fusil sur l'épaule, monta à cheval et disparut dans le taillis.

A peine s'éloignait-il d'un côté que de l'autre arrivaient deux cavaliers poussant bride abattue leurs coursiers écumants. Ils s'arrêtèrent près de Saïsa, comme s'ils eussent été frappés d'un coup de foudre. L'un d'eux se jetant à terre avec un cri de désolation, s'agenouilla près de la jeune fille; l'autre se levant sur le dos de son cheval, porta autour de lui un regard pénétrant. Tout à coup un bruit éloigné ayant frappé son oreille, sans s'arrêter près de la malheureuse enfant dont le sang inondait le sol, il s'élança avec l'impétuosité d'un torrent à la poursuite du meurtrier. Sans prononcer une syllabe, sans détourner ses yeux des vestiges qu'il remarquait sur le terrain, les rênes de son cheval dans une main, sa carabine dans l'autre, il courut à travers la forêt, et bientôt il se trouva en face de Duxon, qui avait été arrêté dans sa marche par les broussailles.

L'overseer, en voyant approcher cet Indien, se demanda si c'était un ennemi; car il ne se rappelait pas avoir jamais eu le moindre rapport avec les hommes de cette race, et il savait que ces hommes n'aiment point à s'immiscer dans les affaires des blancs. Mais tout à coup il pensa à la jeune fille qu'il venait d'égor-

ger, et trembla de frayeur. Au même instant l'Indien tirait sur lui. Duxon blessé arma aussitôt son fusil pour se défendre, mais un coup de tomahawk tomba sur son bras, et, avant qu'il pût esquiver son agile adversaire, celui-ci lui plongeait, en poussant le cri de guerre des Riccarees, son large poignard dans le flanc.

Saint-Clyde était à genoux sur le sol, tenant entre ses bras la tête de sa bien-aimée. Il avait d'abord tenté de panser sa blessure, mais toute tentative de guérison était inutile. La malheureuse Saïsa avait cessé de vivre. Son amant n'entendit ni les rumeurs de ceux qui couraient après les nègres fugitifs, ni le cri de guerre des Riccarees. Ses regards et son âme étaient suspendus aux lèvres blanches de sa bien-aimée. Dans la mortelle douleur qui l'avait saisi, ses forces l'abandonnèrent, et il s'évanouit.

Quand il revint à lui, il vit le Riccarees qui enlevait le cadavre de sa sœur, et le plaçait sur son cheval.

« Que veux-tu faire? s'écria le créole. Où veux-tu aller?

— Je veux rapporter à la tribu des Riccarees les restes de la jeune fille de leur chef, leur faire voir le gage de paix que les blancs leur envoient. Ils nous ont enlevé notre terre : voici du sang pour arroser celle où nous nous sommes retirés. Adieu.

— Et le brigand? demanda Saint-Clyde, les regards toujours fixés sur le corps sanglant de la jeune fille.

— Le brigand, répliqua le Riccarees en écartant son vêtement de chasse, il est à moi; » et Saint-Clyde aperçut la chevelure de Duxon attachée à la ceinture du sauvage. Il voulait parler encore, mais déjà l'Indien éperonnant son cheval avait disparu.

Pendant ce temps, les planteurs s'emparaient de

Pitwell, et, selon leurs habitudes expéditives, le pendaient à un arbre. On trouva dans son portefeuille les pièces qui prouvaient qu'il avait mérité dix fois ce supplice. On y trouva aussi la preuve que Saïsa était vraiment Indienne. En revenant, les planteurs découvrirent le cadavre de l'overseer, le sol arrosé du sang de Saïsa, et près de là, au pied d'un arbre, le corps inanimé du jeune créole, un pistolet à la main.

LE TOLLPATSCH[1].

CONTE DE LA FORÊT NOIRE.

Je te vois, bon tollpatsch, tel que je t'ai connu, avec tes cheveux blonds et courts, ta large figure, tes grands yeux bleus et ta bouche béante. Lorsque je te rencontrai dans la *Hohlgasse*, bordée maintenant de nouvelles maisons, et que tu coupas une branche de tilleul pour me faire un sifflet, nous ne pensions guère qu'un jour nous serions si éloignés l'un de l'autre et que j'aurais à raconter ton histoire. Je me rappelle encore le vêtement que tu portais, et, à vrai dire, ce n'est pas chose difficile, car il se composait d'une chemise, d'une paire de bretelles rouges et d'un pantalon noir en toile. Le dimanche seulement c'était une autre toilette : alors tu avais, tout comme un

[1] Dénomination vulgaire qui signifie un *lourdaud*, un *nigaud*.

autre, un bonnet orné de bandes de peau, ta redingote bleue avec ses larges boutons, ton gilet écarlate, tes culottes de cuir jaune, tes bas blancs, tes souliers dont les talons résonnaient sur le chemin, et quelquefois même un œillet derrière l'oreille. Mais tout cela ne te seyait pas très-bien. J'aimais mieux te voir avec tes simples vêtements de chaque jour.

Maintenant, mon cher tollpatsch, écarte-toi un peu. Je ne puis te raconter en face ta propre histoire; mais sois tranquille, je ne parlerai pas mal de toi.

Le nom de baptême du tollpatsch est Aloys. Pour lui faire plaisir, c'est celui que nous garderons, c'est celui que sa mère lui donnait et que nous lui donnions, nous autres enfants, tandis que les gens du village avaient l'effronterie de ne le désigner que par ce mot injurieux de tollpatsch. A l'âge de dix-sept ans, il venait encore courir les champs et jouer avec nous. La bande étourdie du village était divisée en deux camps ennemis, et tant que le robuste Aloys était avec nous, nous ne craignions point les attaques de nos adversaires.

Les jeunes gens du même âge qu'Aloys commençaient déjà pourtant à jouer un rôle dans la commune. Ils se rassemblaient le soir, s'en allaient dans les rues en sifflant et chantant, ou s'arrêtaient devant l'auberge de l'Ange, agaçant les jeunes filles qui passaient. Le signe d'émancipation d'un garçon devenu grand est la pipe, et nos gaillards s'en allaient avec leurs grosses pipes d'Ulm, ornées d'un couvercle en argent, d'une chaînette en argent, et quand ils avaient pris un charbon dans la cuisine du boulanger, paraissaient tout fiers de lancer dans l'air des bouffées de fumée, bien que cet exercice leur fît mal.

Aloys s'était mis aussi à fumer, mais en secret. Un

dimanche soir, il se hasarda à tirer sa pipe de sa poche au milieu de ses compagnons. L'un d'eux s'en empara, puis elle passa de main en main, avec de bruyants éclats de rire. Aloys essaya de la reprendre, mais tout le monde se moquait de lui. Alors il arracha le bonnet de celui qui lui avait pris sa pipe et courut dans la maison du forgeron Schmidt, où sa chère pipe lui fut enfin rendue.

Cette maison était l'asile favori d'Aloys. C'était là qu'il se retirait dès qu'il sortait de sa demeure, et il quittait sa demeure dès qu'il avait fini son ouvrage. La femme du forgeron était sa cousine. C'était la seule habitante du village, avec sa fille aînée, Mariette, qui, de même que sa mère et nous autres enfants, lui donnât son vrai nom d'Aloys. Le matin, il se levait de bonne heure, et lorsqu'il avait mis du fourrage au ratelier et abreuvé ses deux vaches et sa génisse, il se dirigeait vers la maison de Jacob, frappait à la porte jusqu'à ce que Mariette vînt lui ouvrir, puis, après lui avoir dit un simple bonjour, se rendait à l'écurie et à la grange. Les bêtes, qui le connaissaient, le saluaient, en tournant la tête vers lui, par un joyeux mugissement. Aloys leur donnait à manger et s'occupait surtout d'une belle vache qu'il avait vue grandir, et qui, chaque fois qu'il s'approchait d'elle, lui léchait la main avec reconnaissance. Il nettoyait ensuite l'étable, en s'arrêtant avec satisfaction près de chacun des animaux, en causant avec eux comme s'ils avaient pu le comprendre; puis il les étrillait avec un soin minutieux. Ensuite il allait puiser de l'eau à la pompe, en remplissait l'auge, et pendant que les bêtes s'abreuvaient, il leur préparait une nouvelle litière. Lorsque Mariette entrait dans l'étable pour traire les vaches, tout était propre et parfaitement rangé. Si une vache

se montrait quelque peu rebelle, Aloys lui mettait la main sur le dos pour l'apaiser, et aidait Mariette à la traire plus facilement. Quand la jeune fille lui disait : Aloys, tu es un brave garçon, il ne levait point les yeux sur elle, mais il promenait de côté et d'autre son balai avec une telle force qu'on eût dit qu'il voulait enlever le pavé de l'écurie. Après avoir rempli sa première tâche il descendait dans la cour, tirait de l'eau pour la cuisine, fendait du bois pour le foyer, puis enfin entrait chez sa cousine. Mariette apportait la soupe sur la table, joignait les mains, chacun priait, faisait le signe de la croix et s'asseyait. Tous puisaient au même plat, mangeaient en silence, prononçaient une prière, et Aloys retournait chez lui.

Ainsi vécut Aloys jusqu'à dix-neuf ans. Un jour, pour ses étrennes, Mariette lui donna une chemise tissée, blanchie, cousue de ses propres mains. Le brave garçon aurait voulu, en plein hiver, ne plus porter de veste pour montrer à tout le monde les manches de cette précieuse chemise; mais il avait peur qu'on ne se moquât de lui, et il était sensible à la raillerie.

Il y avait surtout un homme qui l'inquiétait beaucoup : c'était le valet du maire, qui, depuis la moisson, était revenu au village, un beau et alerte garçon, d'une figure altière, rehaussée par une moustache rouge. Jorgli (ainsi s'appelait ce héros superbe) avait servi dans la cavalerie et portait toujours son bonnet de soldat. Le dimanche, quand il passait dans le village, le corps droit, les pieds en dehors, le bonnet d'ordonnance sur la tête, et une paire d'éperons sonores à ses bottes, il avait l'air de dire : » Toutes les jeunes filles ne se lassent pas de me regarder. » Mais lorsqu'il venait abreuver ses chevaux à la pompe de Jacob,

Mariette le regardait par la fenêtre, et le pauvre Aloys sentait son cœur se briser; il eût voulu qu'il n'y eût plus ni lait, ni beurre au monde pour n'avoir, lui aussi, qu'à s'occuper des chevaux. Car, dans sa naïveté, il établissait ainsi les trois classes de la société : d'abord les gens qui prennent soin des vaches, puis ceux qui prennent soin des bœufs, puis ceux qui prennent soin des chevaux, les plus chers des animaux quoiqu'ils ne donnent point de beurre, et qu'on ne les conduise pas à la boucherie. Les théories morales du bon Aloys n'allaient pas plus loin.

Le jour du nouvel an il comprit bien plus vivement encore à quel échelon inférieur il était placé. Ce jour-là Jorgli devait faire faire une promenade en traîneau à la fille du maire et à Mariette. Aloys l'aida lui-même à atteler les chevaux et s'en alla à sa suite à travers le village, sans songer à la triste figure qu'il avait près du pimpant soldat. Quand les jeunes filles furent assises dans le traîneau; quand les chevaux, aiguillonnés par le fouet de Jorgli, partirent en agitant leurs grelots, et passèrent devant les paysans réunis sous le porche de l'église, Aloys les suivit du regard jusqu'à ce qu'ils disparussent dans l'espace, puis se plaignit de la neige qui lui mettait des larmes dans les yeux, et rentra tristement chez lui. Il lui semblait que le village entier était mort, car de tout le jour il ne devait pas revoir Mariette.

De ce jour-là commença pour lui un pénible hiver. Les jeunes filles avaient coutume de venir à la veillée chez sa mère, et les jeunes gens y venaient sans y être invités. Jusqu'à cette époque Aloys ne se souciait point qu'on s'occupât de lui. Il s'asseyait dans un coin et gardait le silence; mais depuis l'apparition de Jorgli il se sentait agité d'une pensée ambitieuse.

« Aloys, se disait-il souvent, tu as pourtant dix-neuf ans, il serait temps aussi de te montrer. » Puis il envoyait Jorgli à tous les diables. Jorgli était la cause de ses sollicitudes et de son découragement. Il dominait tous les garçons du village. Aucun d'eux ne savait comme lui jouer du fifre, chanter, sauter et raconter une foule d'histoires. Il enseignait aux jeunes filles de nouvelles chansons. Une fois il en dit une qui commençait ainsi : *Tu es fière de tes belles joues de lait et de rose.* Aloys, en entendant ces mots, se leva tout à coup, serra les poings et se mordit les lèvres. Il lui semblait qu'il venait de voir pour la première fois Mariette telle qu'elle était, telle que la représentait la chanson.

Les jeunes filles s'asseyaient en cercle avec leurs quenouilles chargées de flocons de chanvre, mouillaient le fil à leurs lèvres, et faisaient gaiement tourner leur rouet. C'était une grande joie pour Aloys quand il pouvait apporter un plat de poires ou de pommes sur la table, et il avait toujours soin de placer ce plat plus près de Mariette que des autres. Bientôt il eut le courage de faire un premier acte de majorité. Mariette arriva à la veillée avec une nouvelle quenouille ornée de filets de plomb qu'on lui avait donnée. Aloys s'élança vers elle, mit la main sur la quenouille, et lui dit un vieux refrain du pays : *Jeune fille, pourquoi es-tu si fière? tu n'as pourtant qu'une quenouille de bois. Si elle était couverte de pièces d'argent nous dirions autre chose.* Il prononça ces mots d'un ton ferme, quoiqu'il fût fort agité. Mariette baissait les yeux, craignant que la voix ne lui manquat, puis elle jeta sur lui un regard joyeux, et, selon l'usage, laissa tomber son rouet et son fuseau. Aloys les ramassa, et Mariette dut lui promettre, d'après les

lois du village, un plat de farine pour le rouet, un gâteau pour le fuseau. Aloys lui rendit les deux objets, mais à la condition qu'il déposerait sur ses joues un bon baiser, ce qui fut accordé. Aloys poussa un tel cri de joie que toute la maison en retentit, puis il alla s'asseoir dans un coin en se frottant les mains, et il se sentait heureux d'être au monde. Mais son bonheur ne fut pas de longue durée, car Jorgli était là.

Un soir ce désolant Jorgli pria Mariette de chanter la chanson de la *jeune fille brune*. Lui-même faisait la basse, et sa voix était si éclatante que tous les auditeurs qui avaient commencé à l'accompagner se turent pour goûter le plaisir d'entendre l'accord mélodieux de cette voix virile et de celle de Mariette, qui d'abord tremblait, et qui peu à peu s'enhardit en se sentant ainsi soutenue. Ils disaient :

« Demain nous nous mettons en marche, nous passons la porte de la ville, ô ma belle fille aux yeux noirs, nous passons la porte de la ville.

« Quand je serai sur des routes étrangères, mon doux trésor, ne m'oublie pas, et quand tu boiras un verre de vin, bois-le à ma santé et à la tienne, puisqu'il faut que je te quitte.

« Je charge mes deux pistolets, et je lâche gaiement mes deux coups pour te rendre honneur, à toi qui m'as aimé au grand regret de mes ennemis.

« Je connais deux étoiles plus brillantes que la lune ; l'une étincelle dans les yeux de la jeune fille, l'autre sur le vert gazon.

« J'achète un ruban pour mon épée, un bouquet pour mon chapeau, et un mouchoir pour m'essuyer les yeux, parce qu'il faut te quitter.

« Un coup d'éperon à mon cheval; me voilà à la porte de la ville. Un dernier regard à la jeune fille, car il faut la quitter. »

Lorsque les fileuses eurent achevé leur tâche, la table fut placée de côté, et quelques-unes se mirent à danser, tandis que les autres chantaient. Mais en dansant avec Mariette, Jorgli chantait lui-même et tournait comme un rouet. Il entraînait sa danseuse avec une telle rapidité que les plis de sa robe s'enflaient et flottaient en l'air. Mariette ne voulut pas continuer. Elle se retira dans un coin de la chambre, comme si elle fuyait le bouillant soldat, s'approcha d'Aloys qui la regardait tristement, et lui prenant la main : « Viens, lui dit-elle, viens aussi danser.

— Laisse-moi, tu sais bien que je ne danse pas. Tu veux te moquer de moi.

— Toll..., » s'écria-t-elle, et elle allait prononcer le mot de tollpatsch, mais elle s'arrêta en voyant sur sa figure une telle expression de douleur qu'il semblait près de pleurer. Elle reprit d'un ton de voix affectueux : « Non, je ne veux pas me moquer de toi. Viens; si tu ne sais pas danser tu apprendras, et je danserai aussi volontiers avec toi qu'avec tout autre. »

Il se décida à la suivre, mais il traînait lourdement les pieds comme s'il avait porté des sabots, et les spectateurs riaient tellement qu'ils ne pouvaient plus chanter.

« Sois tranquille, lui dit Mariette, je te donnerai des leçons quand nous serons seuls. »

Les jeunes filles allumèrent leurs lanternes pour retourner chez elles, et Aloys voulut les accompagner, car il n'aurait pu se résoudre à laisser Mariette s'en aller avec Jorgli. On entendait, dans le silence de la

nuit, les propos animés des joyeuses ouvrières. Mais Mariette gardait le silence et évitait Jorgli. Quand les jeunes gens se séparèrent : « Aloys, dit Jorgli, tu aurais dû rester cette nuit avec Mariette. — Va-t'en au diable, » s'écria Aloys; et il s'enfuit, tandis que ses compagnons riaient à gorge déployée du méchant propos de Jorgli.

Le lendemain Aloys dit à Mariette : « Vois-tu, je voudrais que Jorgli eût le poison dans le corps; et toi, tu dois le maudire, si tu veux être une bonne fille. »

Mariette lui répondit que sa colère était juste, mais qu'il devait essayer de devenir un aimable garçon comme Jorgli. A ces mots une grande pensée s'éleva dans l'esprit d'Aloys. Il sourit, jeta le vieux balai qu'il tenait à la main, en prit un autre et s'écria : « Attends, attends, tu verras du nouveau; tu verras des choses qui te feront ouvrir les yeux. » Mariette lui fit promettre, mais non sans peine, de vivre en bonne intelligence avec Jorgli.

Le soir il se trouva près de la maison du forgeron. Plusieurs garçons étaient là rassemblés autour de Jorgli et d'un juif de ses amis, et Mariette regardait par la fenêtre. « Tollpatsch, dit le juif, que me donneras-tu si je te fais épouser Mariette? — Un bon coup de poing sur ta mâchoire, » répondit Aloys, puis il alla s'asseoir dans la grange et rêva au plan qu'il avait formé.

Il venait d'atteindre sa vingtième année et se trouvait enrôlé par la conscription. La veille du jour où il devait se rendre au chef-lieu du district avec les autres jeunes gens de son âge, il vint voir Mariette, et lui demanda ce qu'il pourrait lui rapporter de la ville. Mariette le reconduisit vers la porte, et tirant

un kreutzer[1] d'un lambeau de papier blanc qu'elle cachait dans son sein : « Tiens, dit-elle, c'est une pièce qui, avec ses trois croix, te portera bonheur. La nuit, quand les étoiles brillent au ciel, il en tombe un plat d'argent. C'est avec ce plat que l'on fait les kreutzers, et quiconque en porte un dans son sac est certain de maîtriser le sort. Prends donc celui-ci et tu auras un bon numéro. »

Aloys le prit et s'éloigna; mais, en passant sur le pont du Necker, il le jeta dans la rivière : « Je ne veux pas avoir, s'écria-t-il, un bon numéro; je veux être soldat. Attends un peu, Jorgli; » et, en parlant ainsi, il serrait ses poings avec colère.

Le maire attendait ses conscrits à l'auberge de l'Ange pour les conduire au chef-lieu du district. Ce maire était un sot présomptueux, ancien sous-officier, très-fier de ses fonctions, et qui traitait avec arrogance tous les paysans. Le long du chemin il dit à Aloys : « Tollpatsch, tu vas sans doute tirer un gros numéro, mais quand tu aurais le numéro 1, n'importe, tu ne peux pas être reçu comme soldat.

— Qui sait? répondit fièrement Aloys, je puis être sous-officier comme bien d'autres; je sais lire, écrire, calculer comme bien d'autres, et je ne pense pas que les vieux sous-officiers aient pris pour eux tout ce qu'il y a d'esprit au monde. »

Le maire jeta sur lui un regard farouche.

Aloys s'approcha de l'urne d'un air superbe. En tirant son billet, il ferma les yeux, il tremblait que ce ne fût un numéro d'exemption; mais lorsqu'il entendit proclamer le numéro 17, il fit retentir la salle de ses cris de joie.

[1] Petite monnaie de cuivre qui équivaut à environ quatre centimes.

Les conscrits achetèrent des bouquets de fleurs, des rubans pour orner leurs chapeaux, puis, après avoir fait une bonne station à l'auberge, ils s'en revinrent en chantant, et Aloys chantait plus haut que tous les autres.

Les femmes, les jeunes filles du village les attendaient. Parmi elles se trouvaient la mère d'Aloys et Mariette, et Aloys marchait fièrement au milieu de ses compagnons qui lui donnaient le bras. Jamais il n'avait joui d'une telle familiarité, mais en ce moment tous étaient égaux. Quand sa mère vit le numéro qu'il avait attaché à son chapeau, elle se mit à pleurer et à sangloter ; Mariette s'approcha de lui et lui demanda ce qu'il avait fait de son kreutzer. « Je l'ai perdu, » répondit-il ; mais ce mensonge lui fut pénible à prononcer.

Les conscrits traversèrent le village en chantant, et les mères et les sœurs de ceux qui avaient un mauvais numéro rentraient chez elles en pleurant et essuyaient leurs larmes avec leurs tabliers.

Dans six semaines la révision devait se faire. Jusque-là, il y avait encore de l'espoir. La mère d'Aloys prit un gros pot de beurre, un panier d'œufs, puis s'en alla chez la femme du docteur, qui lui promit que son fils serait exempté. « Oui, ajouta le médecin, Aloys sera libre ; il est trop lourd et trop gauche pour pouvoir servir comme soldat. »

Mais Aloys se souciait peu de toutes ces promesses. Depuis le tirage il était complétement changé ; il se promenait dans le village, la tête haute, en sifflant et chantant.

Le jour de la révision, les conscrits se rendirent de nouveau à la ville. Quand ce fut le tour d'Aloys de se déshabiller : « Regardez bien, dit-il, vous ne me

trouverez pas un défaut, rien qui m'empêche d'être soldat. » Le médecin, en le voyant si résolu, oublia le beurre et les œufs, et n'osa pas faire une observation.

Lorsqu'il se vit enrôlé, il éprouva cependant une telle émotion de tristesse qu'il était près de pleurer, mais en apercevant sa mère qui l'attendait au pied de l'escalier et se lamentait, il reprit sa mâle assurance. « Ne vous désolez donc pas ainsi, lui dit-il, dans un an je reviendrai, et jusque-là notre Xavier peut bien labourer nos champs. »

Mariette lui donna, à son retour, un bouquet de romarin et des rubans rouges qu'elle attacha elle-même à son chapeau. Il prit une pipe, et s'en alla boire avec ses camarades.

Trois jours après, il devait partir avec les nouveaux soldats pour Stuttgard. Le matin, il alla trouver Mariette, et lui dit : « Donne-moi ta main, et promets-moi de ne pas te marier avant que je revienne. — Je te le promets, répondit Mariette. — C'est bien. Donne-moi un baiser. » Mariette le lui donna.

Aloys passa la main sur le dos des vaches, des bœufs, comme pour leur dire adieu, puis sortit.

Jorgli avait attelé ses chevaux pour conduire les conscrits à quelque distance. Le fils du boulanger jouait de la clarinette, et tous les amis de ceux qui s'en allaient étaient réunis pour les embrasser encore une fois et leur offrir un dernier verre de vin. Mariette, assise à sa fenêtre, les regardait et leur adressait un salut amical, et tous marchaient gaiement.

Mais quand on eut quitté le village, Aloys tomba tout à coup dans un profond silence. D'un œil humide il regardait ces bois, ces coteaux dont il fallait s'éloigner. Sur un de ces coteaux, Mariette avait

blanchi la toile dont elle avait fait sa chemise, et il lui semblait que tous les fils de cette chemise lui brûlaient le corps. Dans une de ces prairies était son meilleur champ, le champ qu'il avait si souvent labouré et dont il connaissait chaque pierre. Plus loin était un autre champ où il avait semé du trèfle qu'il ne verrait pas grandir. En traversant le pont du Necker, il y jeta un coup d'œil triste. Qui sait s'il y eût encore laissé tomber le kreutzer qui devait lui faire gagner un bon numéro? Il gravit ensuite une montagne d'où il pouvait encore voir son cher village de Nordstetten, et la maison du forgeron, et les fenêtres de Mariette. « Allons, allons, s'écria-t-il en essayant de reprendre courage et en agitant son bonnet en l'air. » Un peu plus loin, Jorgli, qui avait reconduit la petite troupe de guerriers et qui allait les quitter, s'approcha d'Aloys et lui demanda s'il n'avait rien à faire dire à Mariette.

Aloys sentit son sang bouillonner. « Garde-toi, répondit-il, de causer avec elle, si tu tiens à la vie. »

Jorgli s'éloigna en riant. Les conscrits rencontrèrent un charbonnier et le forcèrent à les conduire avec sa voiture à travers la forêt. Aloys, qui avait entendu raconter à Jorgli tous ses méchants tours de soldat, se réjouit de commettre celui-ci; mais, en quittant le charbonnier, il tira sa bourse et lui remit quelques pièces de monnaie.

A la porte de Tubingen, les nouveaux soldats furent reçus par un sergent-major qui les conduisit à la caserne. Aloys rencontra plusieurs hommes de son pays qui l'appelèrent Tollpatsch, ce qui lui fit monter le rouge au visage. Pour imiter Jorgli, il voulait entrer dans la cavalerie; mais comme les exercices de la cavalerie ne commençaient qu'en automne, et qu'il

eût dû en attendant cette saison retourner chez lui, il se désista de sa demande, car il ne voulait rentrer dans sa demeure qu'après avoir pris une vraie tournure militaire. Il fut incorporé dans un régiment d'infanterie. Un de ses camarades qui se vantait de manier habilement le pinceau, le dépouilla peu à peu de tout son argent; et, pour le récompenser de sa générosité, le peignit avec son uniforme et son drapeau. La figure ne ressemblait à aucune figure humaine. Le peintre mit cependant au bas du portrait : *Aloys Schorer, soldat au 5e régiment d'infanterie.*

Aloys fit encadrer ce tableau et l'adressa à sa mère avec cette lettre : « Je te prie de mettre ce portrait « dans ta chambre, au-dessus de la table, pas trop « près du colombier. Tu le montreras à Mariette, et « si elle veut l'avoir, tu le lui donneras. Mon camarade, « qui l'a fait, dit qu'il faut que tu m'envoies un seau « de beurre et de la bonne toile pour la femme de « notre sergent-major. J'ai appris à danser, et je vais « dimanche au bal ; mais n'en dis rien à Mariette. Je « veux d'abord m'essayer. Mais engage-la à m'écrire. « Jacob a-t-il encore ses bœufs, et sa vache n'a-t-elle « pas fait le veau? C'est pourtant un triste métier que « celui de soldat. Le soir on est accablé de fatigue et « l'on n'a rien fait. »

Le beurre arriva avec une lettre que la mère d'Aloys avait fait écrire par le maître d'école, et qui était ainsi conçue : « Notre Mathias nous a envoyé d'Amé« rique quinze florins. Il dit que si tu n'étais pas sol« dat et que tu voulusses aller le rejoindre, il te « donnerait trente journaux de terrain. Conduis-toi « bravement, et ne te laisse pas entraîner aux mau« vaises choses. Mariette ne vient plus tant chez moi,

« je ne sais pourquoi. Quand elle a vu ton portrait, « elle s'est écriée qu'il ne te ressemblait pas. »

« C'est vrai, dit Aloys, je suis maintenant un tout autre homme. Je te l'avais promis, Mariette. »

Plusieurs mois se passèrent. On allait consacrer la nouvelle église de Nordstetten. Aloys obtint de son sergent-major une permission de quatre jours pour assister à cette cérémonie, et celle de partir avec son uniforme, son sabre et son shako.

Oh ! l'heureux moment que celui où, vêtu de son brillant habit militaire, il se mit en route pour son village. Si pressé qu'il fût, il s'arrêta cependant à la porte de la ville pour causer avec ses camarades et leur dire où il allait. A Roblinger, il s'arrêta de nouveau pour boire un verre de vin ; mais il était inquiet, et ne pouvait rester assis sur sa chaise. Un peu plus loin, il rencontra un des paysans de Nordstetten qui lui parla de différentes choses, mais ne dit rien de Mariette.

A Rohndorf, il entra dans une auberge, se mit à songer à la surprise qu'il allait causer dans le village, s'approcha d'un miroir, plaça son shako sur l'oreille, et sourit à sa bonne mine.

Il était tard lorsqu'il aperçut sa maison natale. Il la regarda en silence et la salua militairement, en portant la main à son shako. Puis il ralentit le pas pour n'arriver que la nuit dans cette maison, et surprendre tout le monde le lendemain matin. Une lumière brillait dans la chambre maternelle, il frappa à la fenêtre ; sa mère en le voyant s'écria : « Jésus, Marie, Joseph, un gendarme !

— Non, c'est moi, » répondit Aloys. Sa mère, après l'avoir embrassé, alla à la cuisine pour lui faire cuire des œufs, puis revint s'asseoir près de lui, et se mit à

lui raconter les nouvelles du village. Mais quand il prononça le nom de Mariette : « Je t'en prie, je t'en prie, dit-elle, tâche de ne plus penser à cette fille, c'est chose inutile.

— C'est bon, c'est bon, répondit Aloys, je sais ce que je sais. » Sa mère se tut, et elle ne se lassait pas de le regarder, tant il était devenu beau.

Le lendemain Aloys brossa son shako, nettoya son sabre et ses boutons, puis se dirigea vers l'église. Le long du chemin il rencontra deux enfants. L'un disait : « N'est-ce pas là le tollpatsch? — Non, répondait l'autre. — Mais oui, c'est pourtant lui. » Aloys les regarda d'un air de colère, et ils s'enfuirent.

Il passa devant la maison de Mariette, et ne vit personne. La cloche sonnait pour la troisième fois, il franchit le seuil de l'église, ôta ses gants de peau pour prendre de l'eau bénite, et ne vit point Mariette. Le chant commença, et la voix de Mariette ne résonnait plus au milieu de ses compagnes. Il l'aurait reconnue entre mille. C'était pour elle qu'il était venu, et il restait debout près de la porte, espérant toujours la voir entrer. Mais, quel fut son saisissement lorsque après le sermon le prêtre annonça les bans de mariage de Mariette avec Jorgli.

Aloys sortit précipitamment de l'église, courut à sa maison, jeta sur le plancher son sabre, son shako, puis alla se cacher dans la grange et fondit en larmes. L'idée lui vint plus d'une fois de se tuer, mais il songeait à sa mère et pleurait et sanglotait de nouveau.

Sa mère l'ayant enfin découvert, essaya de le consoler, et se mit à pleurer avec lui. Il apprit alors que Jorgli avait séduit Mariette et qu'il était temps qu'ils fussent mariés l'un avec l'autre. Il suivit sa mère dans sa chambre, arracha son portrait de la muraille, le

foula aux pieds, puis s'assit près de la table, le visage caché dans ses mains. Tout à coup il se leva d'un air résolu, fredonna une chanson et sortit. La musique résonnait dans la grande salle de l'hôtel de l'Aigle, et un grand nombre de danseurs et de danseuses y étaient réunis. Il chercha du regard Mariette et ne l'aperçut pas; mais Jorgli s'approcha de lui et lui dit en lui tendant la main : « Bonjour, camarade. » Aloys le regarda comme s'il eût voulu l'anéantir, et s'éloigna sans lui répondre. Un instant après il réfléchit qu'il aurait pu lui dire : « C'est le diable qui est ton camarade, et non pas moi. » Mais il était trop tard.

Tous ceux qui se trouvaient là appelèrent Aloys pour le faire boire; mais le vin lui semblait plus amer que du poison. Il s'assit cependant et but à la santé de Mathilde, la fille de son cousin Mathias. La jeune fille le remercia cordialement, et vint se placer près de lui, car elle n'avait point d'amoureux pour la faire danser, et personne ne s'occupait d'elle.

« Mathilde, dit Aloys, veux-tu danser avec moi?

— Je le veux bien, » s'écria-t-elle avec joie.

Il la prit par la main et dansa si lestement que tout le monde le regardait avec surprise. Par politesse, il l'invita ensuite à prendre place à table près de lui; mais il ne faisait nulle attention à elle, et, n'écoutait pas ce qu'elle disait. Ses regards étaient constamment fixés sur Jorgli. Quelqu'un ayant demandé à celui-ci où était Mariette, il répondit avec un éclat de rire qu'elle était indisposée. « Fi! » s'écria Aloys en mordant avec tant de force le tuyau de sa pipe qu'il le brisa. Jorgli le regarda avec colère, puis, voyant qu'Aloys restait tranquille, il haussa les épaules, et se mit à entonner de vulgaires refrains.

Aloys se préparait à regagner son logis quand Jorgli

commença avec ses camarades une nouvelle chanson, en frappant du poing sur la table. Aloys reprit sa place et se mit aussi à chanter. « Tais-toi, tollpatsch, » s'écria Jorgli.

A ces mots, Aloys lui lança une bouteille à la tête, puis, se précipitant sur lui, le saisit au collet, comme s'il eût voulu l'étrangler. La table fut renversée, les verres roulèrent sur le parquet, la musique cessa de jouer, puis on entendit retentir les cris de défi, de colère, et un vacarme effroyable. Les paysans, divisés en deux camps, tâchaient de soutenir d'un côté Aloys, de l'autre Jorgli. Mathilde elle-même se mêla de la partie, et, saisissant la tête de Jorgli, lui arracha une poignée de cheveux. Tout le monde en vint aux mains, et, dans cette mêlée générale, les deux principaux adversaires se tenaient enlacés l'un à l'autre, comme par des liens de fer. Après une longue lutte, Aloys se relevant tout à coup, et serrant son adversaire par le milieu du corps, le jeta si rudement sur le plancher qu'on crut que du coup ses membres seraient brisés. Puis il lui mit les deux genoux sur la poitrine, comme pour l'étouffer. Le garde de police du village entra et mit fin à cette rixe cruelle. Les deux combattants furent conduits en prison.

Le lendemain, Aloys, le visage meurtri, quittait Nordstetten; sa permission n'expirait que le jour suivant. Mais qu'avait-il à faire dans son village? il était content de rentrer dans sa vie de soldat, et il eût voulu être appelé à une grande guerre. Le maire avait noté sur son passe-port la rixe violente dont il s'était rendu coupable. Il savait qu'il allait être vivement puni; mais, qu'importe, il ne se souciait plus de rien, et ne songeait à rien. L'idée lui vint cependant de déserter, de se réfugier en France; mais au mo-

ment où il songeait à ce projet, il entendit Mathilde qui lui disait : « Aloys, retournes-tu déjà à Stuttgard? »

Ces paroles furent pour lui comme un avertissement providentiel. « Oui, répondit-il, que Dieu te garde ! » Et il se dirigea vers sa garnison. Le long du chemin, il se rappelait la chanson qu'il avait entendu chanter à Jorgli, et qu'il appliquait à Mariette : « Ah ! comme la beauté disparaît promptement ! Pourquoi es-tu si fière de tes joues de lait et de rose? Les roses se fanent si vite ! »

Il entra à Stuttgard, les yeux baissés comme un criminel, et fut condamné à passer huit jours dans une sombre prison. Souvent il tomba dans de tels accès de fureur qu'il éprouvait l'envie de se briser la tête contre les murs de son cachot. En sortant de prison, il fut encore condamné à garder, pendant six semaines, les arrêts à la caserne. Alors il maudit la fatale idée qu'il avait eue de devenir soldat, et il aurait voulu être loin, bien loin.

Un jour, on lui remit une lettre que sa mère avait reçue de Mathias. Ce bon parent lui envoyait quatre cents florins pour qu'il achetât un champ, ou se libérât du service, s'il voulait aller le rejoindre.

Aloys, Mathias, sa femme, sa fille Mathilde, partirent en automne pour l'Amérique.

Dans sa dernière lettre datée d'Ohio, il écrivait à sa mère : « Je souffre d'être seul à jouir de tant de biens. « Je voudrais avoir ici tout Nordstetten, au moins « tous nos amis; quel régal je leur donnerais ! Je « voudrais que vous vissiez les beaux chevaux et les « poulains que possède le tollpatsch. Si Mariette n'est « pas à son aise, écrivez-le-moi, je vous enverrai « quelque chose pour elle ; mais vous ne lui direz pas « de qui cela vient. Je souffre quand je pense à elle.

« Mathias demeure à une lieue de moi. Mathilde est « une bonne ménagère; mais ce n'est pourtant pas « Mariette. Pourvu qu'elle ne soit pas malheureuse! « A-t-elle déjà des enfants? J'ai rencontré dans ce « pays un savant allemand d'Ulm, qui m'a montré « une boule représentant le monde, et qui m'a dit « que quand il est jour en Amérique, il est nuit à « Nordstetten. Maintenant, quand je travaille dans les « champs, je me demande : que fait-on à cette heure « à Nordstetten? et je réfléchis que vous dormez, et « que le garde de nuit s'en va dans le village en criant: « Que le Seigneur et la Vierge nous protégent! Le « dimanche matin, il m'est pénible de penser que vous « n'êtes qu'au samedi. Cela ne devrait pas être. Il « faudrait que tout le monde jouît du jour en même « temps. Dimanche dernier, nous avons été danser « chez Mathias. A pareil jour, on bénissait l'église de « Nordstetten. Jamais je ne l'oublierai, quand je vi- « vrais cent ans. Que ne puis-je être seulement une « heure dans notre bon village? J'aimerais aussi à « montrer au maire ce que c'est qu'un citoyen libre « d'Amérique! »

FIN.

TABLE.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 03 03 04 006 9